

The book cover features a central illustration of three characters in a dark, atmospheric setting. In the foreground, a woman with dark hair and a black jacket holds a sword horizontally. Behind her, a man with long white hair and a muscular build looks to the left, while another man with dark hair and a tattooed back looks towards the woman. The background shows a large, dark structure with a bright light source in the distance, and silhouettes of people on a distant ledge.

ILONA
ANDREWS

ATTAQUE
MAGIQUE

KATE DANIELS - TOME 3



Chapitre premier

Certains jours, mon boulot était plus dur que d'autres.

Je frappai l'échelle de la main.

— Vous voyez ? Elle est très solide, Madame McSweeney. Vous pouvez descendre...

Mme McSweeney me regardait depuis la pointe du poteau téléphonique, elle avait des doutes évidents quant à la fiabilité de l'échelle et quant à la mienne. Mince et délicate avec une ossature d'oiseau, elle devait avoir plus de soixante-dix ans. Le vent agita le nuage de cheveux blancs autour de son visage et ouvrit sa robe de nuit, me révélant une vue qu'on préférerait cacher.

— Madame McSweeney, j'aimerais que vous descendiez.

Elle cambra le dos et inspira profondément. Pas encore. Je m'assis sur le sol et plaquai mes mains sur mes oreilles.

Le gémissement trancha dans le calme de la nuit, aiguisé comme un couteau. Il frappa les fenêtres de l'immeuble, arrachant au verre un bourdonnement suraigu. Dans la rue, les chiens hurlèrent comme un seul animal, rejoignant au cri de Mme McSweeney dans une harmonie surnaturelle. La lamentation prit de l'ampleur, se gonflant comme une avalanche jusqu'à ce que je ne puisse plus entendre que son chœur complexe : le hurlement solitaire d'un loup, le cri perçant et pitoyable d'un oiseau, le sanglot déchirant d'un enfant. Elle gémit et hurla comme si on lui arrachait le cœur de la poitrine, m'emplissant de désespoir.

La vague magique reflua. Un instant elle saturait le monde, donnant puissance au cri de Mme McSweeney, puis elle disparut sans prévenir, comme une ligne dessinée sur le sable juste avant que la houle l'emporte. La technologie se réaffirma. Les lanternes fae qui pendaient en haut du pylône s'éteignirent alors que l'air chargé de magie perdait de son pouvoir. Les lampes électriques

s'allumèrent dans l'immeuble.

On appelait cela la résonance postchangement : la magie noyait le monde d'une vague, étouffant tout ce qui était complexe et technologique, enrayant les armes automatiques et érodant les hauts bâtiments. Les mages lançaient des boules de feu, les gratte-ciel s'effondraient et les gardes prenaient vie, éloignant les indésirables de ma maison. Puis, juste comme ça, la magie disparaissait, laissant des monstres derrière elle. Personne n'était capable de prévoir quand elle réapparaîtrait ni de l'empêcher.

Tout ce qu'on pouvait faire, c'était se débrouiller avec une tarentelle ivre de magie et de technologie. C'est pourquoi je portais l'épée. Cela fonctionnait toujours.

Les derniers échos du hurlement se répercutèrent contre les murs de brique et moururent.

Mme McSweeney me regarda de ses yeux tristes. Je me détachai du sol, me levai et lui fis de grands signes.

— Je reviens tout de suite.

Je trottais jusqu'à l'entrée sombre de l'immeuble où cinq membres de la famille McSweeney étaient accroupis dans l'obscurité.

— Dites-moi encore pourquoi vous ne pouvez pas sortir m'aider.

Robert McSweeney, un homme d'âge moyen aux yeux sombres et aux cheveux bruns et clairsemés, secoua la tête.

— Maman croit que nous ne savons pas qu'elle est une banshee. Alors, Mme Daniels, vous pouvez la faire descendre ou pas ? Vous êtes un Chevalier de l'Ordre, nom de Dieu !

Premièrement, je n'étais pas Chevalier, je travaillais simplement pour l'Ordre des Chevaliers de l'Aide Miséricordieuse.

Deuxièmement, les négociations n'avaient jamais été mon fort. Je tuais des choses. Rapidement et avec beaucoup de sang.

Détacher des vieilles banshees en plein déni du haut de poteaux téléphoniques n'était pas mon truc.

— Avez-vous une idée qui pourrait m'aider ?

La femme de Robert, Melinda, soupira.

— Je ne... Je veux dire : elle a toujours gardé ça si secret. Nous

l'avons déjà entendue hurler, mais elle était tellement discrète. Cela ne lui ressemble pas.

Une vieille femme noire en mumu¹ descendit les marches.

– Cette fille a fini par faire descendre Margie ?

– J'y travaille, lui dis-je.

– Dites-lui qu'elle n'a pas intérêt à rater notre bingo demain soir.

– Merci.

Je retournai au poteau. Une partie de moi sympathisait avec Mme McSweeney. Les trois agences chargées de faire respecter la loi et régulant la vie dans les États-Unis postchangement – les Unités Militaires de Défense du Paranormal ou UMDP, la Division des Activités Paranormales ou DAP et mes illustres employeurs, l'Ordre des Chevaliers de l'Aide Miséricordieuse – certifiaient toutes que les banshees étaient sans danger. Personne n'avait jusqu'à présent pu relier leurs hurlements au moindre décès ou au plus petit désastre naturel. Cependant, le folklore rendait les banshees responsables de toutes sortes de désagréments néfastes. La rumeur disait que leurs cris rendaient fou et qu'elles tuaient les enfants d'un simple regard. Des tas de gens rechigneraient à vivre près d'une banshee et je pouvais comprendre pourquoi Mme McSweeney faisait tout son possible pour cacher ce qu'elle était. Elle ne voulait pas que ses amis les évitent, elle ou sa famille.

Malheureusement, même en se cachant bien, tôt ou tard le grand secret vous mordait le derrière et on se retrouvait en haut d'un poteau téléphonique sans savoir pourquoi ni comment on y était arrivée, pendant que le voisinage faisait semblant de ne pas entendre vos cris perçants.

Ouais. Je pouvais parler. Quand il s'agissait de cacher son identité, j'étais une experte. Je brûlais mes bandages ensanglantés pour que personne ne puisse m'identifier par la magie dans mon sang. Je cachais mon pouvoir. Je faisais de mon mieux pour ne pas avoir d'amis et j'y réussissais la plupart du temps.

Parce que le jour où mon secret serait révélé, je ne finirais pas en haut d'un poteau téléphonique. Je serais morte et tous mes amis

¹ Vêtement hawaïen ressemblant un peu à une djellaba

avec moi.

Je m'approchai du pylône et levai les yeux vers Mme McSweeney.

— D'accord. Je vais compter jusqu'à trois et puis vous devrez descendre.

Elle secoua la tête.

— Madame McSweeney ! Vous vous donnez en spectacle. Votre famille s'inquiète pour vous et vous avez bingo demain soir. Vous ne voulez pas rater ça, non ?

Elle se mordit la lèvre.

— On va le faire ensemble. (Je grimpai trois barreaux de l'échelle.) A trois. Un, deux, trois, un pas.

Je descendis d'un barreau et la regardai faire de même. *Merci à vous là-haut, qui que vous soyez.*

— Un autre. Un, deux, trois, un pas.

Nous descendants un autre barreau et elle en descendit un toute seule. Je sautai au sol.

— Et voilà !

Mme McSweeney s'immobilisa. Oh ! non !

Elle me regarda de ses yeux si tristes et demanda :

— Vous n'en parlerez à personne, n'est-ce pas ?

Je jetai un œil aux fenêtres de l'immeuble. Elle avait hurlé assez fort pour que les morts eux-mêmes appellent les flics. Mais, de nos jours, les gens se serraient les coudes. On ne pouvait pas compter sur la tech ou la magie, juste sur la famille et les voisins.

Ils étaient prêts à garder son secret quelque absurde qu'il soit, alors moi aussi.

— Je n'en parlerai à personne, lui promis-je.

Deux minutes plus tard, elle se dirigeait vers son appartement pendant que je luttais avec l'échelle, tentant de la faire rentrer dans l'espace sous l'escalier d'où le concierge l'avait sortie.

Ma journée avait commencé à 5 heures du matin avec un homme paniqué qui courait dans les couloirs du Chapitre de l'Ordre d'Atlanta en hurlant qu'un dragon à tête de chat était entré dans l'école New Hope et allait dévorer les enfants. Le dragon n'était qu'un petit tatzelwurm que je ne pus malheureusement

soumettre qu'en lui coupant la tête. Ce fut la première fois de la journée que je me couvris de sang.

Ensuite, j'avais dû aider Maura à sortir un serpent d'eau douce à deux têtes d'un bassin artificiel dans les ruines du One Atlantic Center dans Buckhead. Ma journée n'avait alors fait qu'empirer.

Il était à présent minuit passé. J'étais sale, fatiguée, couverte de quatre sangs différents, j'avais faim et je voulais rentrer à la maison. De plus, mes bottes puaient parce que le serpent m'avait vomi un cadavre de chat à moitié digéré sur les pieds.

Je parvins finalement à caser l'échelle et quittai l'immeuble pour le parking où ma mule, Souci, était attachée à une grille de métal prévue à cet effet. J'étais à six mètres d'elle quand je découvris un swastika vert à moitié dessiné sur sa croupe. Le bâton de peinture était cassé sur le sol. Il y avait aussi du sang et ce qui ressemblait à une dent. Je regardai de plus près. Oui, définitivement une dent.

— On a eu une aventure, à ce que je vois.

Souci n'exprima rien, mais je savais que l'approcher par derrière n'était pas une bonne idée. Elle ruait comme une mule, probablement parce qu'elle en était une.

Si ce n'était la marque de l'Ordre sur son autre fesse, Souci aurait pu être volé ce soir. Heureusement, les Chevaliers de l'Ordre avaient la mauvaise habitude de traquer les voleurs magiquement et de leur tomber dessus comme une tonne de briques.

Je la détachai, la montai, et nous bravâmes la nuit.

Généralement, technologie et magie changeaient une fois tous les deux jours et, fréquemment, plus souvent que cela.

Toutefois, deux mois auparavant, nous avions été frappés par un tsunami, une vague si puissante qu'elle avait noyé la ville comme un raz-de-marée magique, rendant réelles des choses impossibles. Pendant trois jours, démons et dieux s'étaient promenés dans les rues, et les monstres humains avaient eu beaucoup de difficultés à se contrôler. J'avais passé le tsunami sur le champ de bataille à aider une poignée de Changeformes à massacrer une horde démoniaque.

Cela avait été épique. J'en avais toujours des rêves très vivaces,

pas exactement des cauchemars mais des visions surréalistes enivrantes de sang, de lames ruisselantes et de mort.

Le tsunami avait disparu, laissant la technologie contrôler fermement le monde. Deux mois durant, les voitures avaient démarré sans faille, l'électricité avait tenu les ténèbres en respect et l'air conditionné avait rendu le mois d'août délicieux. On avait même eu la télé. Lundi soir, j'avais vu un film, *Terminator 2*, qui m'avait rappelé la réalité : il était toujours possible que les choses empirent.

Puis, mercredi vers midi, la magie avait frappé et Atlanta s'était retrouvée en enfer.

Je me demandais si les gens s'étaient illusionnés au point de croire que la magie avait totalement disparu, et même s'ils avaient été surpris : nous n'avions jamais reçu autant d'appels depuis que j'avais commencé à travailler pour l'Ordre. Contrairement à la Guilde des Mercenaires, pour laquelle je travaillais aussi, les Chevaliers de l'Ordre de l'Aide Miséricordieuse aidaient tout le monde, qu'on soit capable de payer ou non. Ils ne se payaient qu'avec ce qu'on avait les moyens de donner et, la plupart du temps, rien du tout. Nous avons été inondés de demandes.

J'avais réussi à rattraper quatre heures de sommeil mercredi soir avant d'y retourner. Techniquement, on était vendredi et j'étais poursuivie par des fantasmes persistants de douches chaudes, de nourriture et de draps doux. J'avais fait une tarte aux pommes deux jours avant, il m'en restait une part pour ce soir.

La voix sévère de Maxine résonna entre mes oreilles, lointaine mais claire.

– *Kate ?*

Je ne sursautai pas. Après le marathon des quarante-huit dernières heures, entendre la secrétaire télépathe de l'Ordre dans ma tête me semblait parfaitement normal. Triste mais vrai.

– *Je suis désolée ma chérie mais la tarte devra attendre.*

Quoi de nouveau ? Maxine ne faisait pas exprès de lire les pensées, mais si je me concentrais suffisamment sur quelque chose, elle ne pouvait s'empêcher d'en entendre des bribes.

– *J'ai un vert sept, un appel d'un civil.*

Changeforme mort. Tout ce qui était lié aux Changeformes était pour moi. Les Métamorphes n'avaient pas confiance dans les étrangers et j'étais le seul employé du Chapitre de l'Ordre à Atlanta jouissant du statut d'Amie de la Meute. Jouir était un euphémisme relatif. Généralement, mon statut signifiait que les Changeformes me laisseraient dire un ou deux mots avant de décider de me transformer en filet mignon. Ils étaient plus paranoïaques que les paranos.

— Où ?

— *Au croisement de Ponce de Léon et de Dead Cat.*

Vingt minutes à mule. Comme il y avait une chance que la Meute soit déjà au courant, les Changeformes seraient partout sur la scène du crime, feulant et criant que c'était leur juridiction. Hmm. Je fis faire demi-tour à Souci et me dirigeai vers le nord.

— Je m'en occupe.

Souci se traînait dans les rues, lente mais régulière et quasi infatigable. La silhouette déchiquetée de la ville rampait à mes côtés, les bâtiments si fiers autrefois réduits à des coquilles en ruine. C'était comme si la magie avait mis le feu à Atlanta, puis éteint l'incendie avant que la ville ait le temps de brûler complètement.

Çà et là, de petits points de lumière électrique crevaient l'obscurité. Une odeur de fumée de charbon épicée de l'arôme de la viande grillée me chatouillait les narines en provenance des appartements Alexandre sur Ponce. Quelqu'un se préparait un dîner de minuit. Les rues étaient désertes. La plupart des gens disposant d'une once de bon sens préféraient ne pas sortir la nuit.

Le hurlement aigu d'un loup déchira la ville, provoquant des frissons le long de ma colonne. Je pouvais presque le voir debout sur la côte de béton déchiquetée d'un gratte-ciel effondré, sa fourrure pâle émaillée d'argent par la lumière de la lune, sa tête renversée exposant sa gorge velue tandis qu'il chantait d'une voix sans faille, teintée de mélancolie, de manque et de la promesse d'une chasse sanglante.

Une ombre maigre trottina depuis l'allée, suivie d'une autre.

Émaciées, glabres, bondissant sur quatre pattes d'une manière

saccadée, manquant de coordination, elles traversèrent la rue devant moi avant de s'immobiliser. Elles avaient été humaines, mais elles étaient toutes deux mortes depuis plus d'une décennie.

Pas de chair, rien que du muscle, comme du câble métallique sous leur cuir épais. Deux vampires en maraude. Et ils étaient hors de leur territoire.

– Identifiez-vous, dis-je.

La plupart des navigateurs me connaissaient de vue, comme ils connaissaient chaque membre de l'Ordre à Atlanta.

Le suceur de sang de devant desserra les mâchoires et la voix du navigateur s'en échappa, légèrement distordue.

– Apprenti Rodriguez, Apprenti Salvo.

– Votre maître ?

– Rowena.

De tous les Maîtres des Morts, Rowena était celle que je détestais le moins.

– Vous êtes bien loin du *Casino*.

– Nous...

Le second suceur de sang ouvrit babouche, révélant des crocs clairs sur fond de gueule noire.

– Il a merdé et nous a perdus dans le Dédale.

– J'ai suivi la carte.

Le second suceur de sang désigna le ciel d'un doigt griffu.

– Une carte ne sert à rien si tu es incapable de t'orienter. La lune ne se lève pas au nord, imbécile.

Deux idiots. Cela aurait été comique, si je n'avais senti la faim de sang suinter des vampires. Si ces deux têtes de nœud perdaient le contrôle un instant, les non-morts se jetteraient sur moi.

– Allez-y, dis-je en encourageant Souci à avancer.

Les vamps décollèrent, les Apprentis chevauchant leurs esprits se chamaillant probablement quelque part dans les profondeurs du *Casino*. Le pathogène *Immortuus* déroba l'ego de ses victimes.

Insensibles, les vampires n'obéissaient qu'à leur faim de sang, charcutant tout ce qui possédait un poul. Le vide spirituelles vampire en faisait le véhicule idéal pour les nécromants, les Maîtres des Morts. La plupart des Maîtres servaient le Peuple.

Moitié secte, moitié institut de recherche : moitié corporation, entièrement vomitif le Peuple se consacrait à l'étude et aux soins des non-morts. Il possédait des Chapitres dans la plupart des villes importantes, comme l'Ordre. Ici, à Atlanta, ils avaient fait du *Casino* leur terrier.

Parmi les grands pontes d'Atlanta, le Peuple avait un rang plutôt élevé. Seule la Meute pouvait l'égaliser en termes de potentiel de destruction. Le Peuple était mené par une figure légendaire et mystérieuse se faisant appeler Roland. Roland possédait un pouvoir immense. C'était aussi l'homme pour lequel je m'étais entraînée toute ma vie, je voulais le tuer.

Je contournai un gros nid-de-poule dans le macadam, tournai dans Dead Cat et vis la scène du crime sous un lampadaire déglingué. Ni flics ni témoins en vue. La lumière tamisée de la lune baignait les corps de sept Changeformes. Aucun d'entre eux n'était mort.

Deux loups-garous sous forme animale balayaient la scène du nez à la recherche d'odeurs, suivant méticuleusement un cercle de plus en plus large en s'éloignant de la bouche de Dead Cat Street.

La plupart des Métamorphes sous forme-bête sont plus grands que leur équivalent animal et ceux-là ne faisaient pas exception : animaux hirsutes et balourds, plus grands et plus épais qu'un Danois mâle. Derrière eux, deux de leurs collègues sous forme humaine rangeaient quelque chose qui ressemblait furieusement à un corps dans un sac à viande. Trois autres faisaient le tour du périmètre sans doute pour éloigner les badauds. Comme si quelqu'un pouvait être assez stupide pour traîner dans le coin.

A mon approche, tous s'immobilisèrent et sept paires d'yeux brillants me regardèrent : quatre vertes, trois jaunes. À en juger par la lumière dans leurs yeux, l'équipe de Changeformes était au bord de sombrer dans la fourrure. L'un des leurs était mort et ils étaient en quête de sang.

Je pris un ton léger.

— Hé ! les mecs, vous n'avez jamais pensé à vous faire engager comme équipe d'éclairage de Noël ? Vous feriez fortune.

Le Métamorphe le plus proche trotta dans ma direction.

Massif et tout en muscles mais en forme, il avait le début de la quarantaine. Son visage présentait l'expression habituelle que la Meute réservait aux étrangers, polie et dure comme le rocher de Gibraltar.

— Bonsoir m'dame. Ceci est une enquête privée conduite par la Meute. Je vais devoir vous demander de continuer votre chemin, s'il vous plaît.

Mdame... Aïe !

Je glissai ma main dans ma chemise, en tirait le portefeuille en plastique que je portais accroché à un cordon autour du cou et le lui montrai. Il jeta un œil à ma carte avec son petit carré d'argent enchanté qui hurlait « ordre ». De l'autre côté de la rue, un homme se détacha de l'obscurité.

Un instant, il n'y avait que les ombres de la nuit profonde, comme une mare d'encre contre le mur du bâtiment et, le suivant, il était là. Un mètre quatre-vingt-neuf, la peau couleur du chocolat amer et baraqué comme un lutteur de foire. Normalement, il portait un manteau noir mais, ce soir, il s'était limité à un jean et un tee-shirt, noirs tous les deux. Alors qu'il s'approchait de moi, ses muscles roulaient sur sa poitrine et ses bras. Son visage donnait à réfléchir aux bagarreurs. Il avait l'air de briser des os pour gagner sa vie et d'adorer son boulot.

— Salut Jim, dis-je en gardant un ton amical. je ne m'attendais pas à te croiser.

Le Changeforme qui m'avait parlé s'écarta. Jim caressa le cou de Souci.

— Longue nuit ? demanda-t-il.

Sa voix était mélodieuse et douce. Il ne chantait jamais, mais on devinait qu'il le pouvait et que, s'il se décidait à le faire, les femmes se jetteraient à ses pieds.

— On peut dire ça comme ça.

Jim avait été mon partenaire à l'époque où je travaillais exclusivement pour la Guilde des Mercenaires. Certains boulots de merc demandaient plus d'un intervenant, et Jim et moi nous étions retrouvés ensemble, essentiellement parce que aucun d'entre nous ne supportait de travailler avec quelqu'un d'autre.

Jim était aussi l'alpha du clan des chats et le chef de la sécurité de la Meute. Je l'avais vu se battre, je préférerais affronter un nid de vipères en colère.

– Tu devrais rentrer, Kate.

Un léger reflet vert recouvrit ses yeux avant de disparaître, son côté animal remontant à la surface une seconde.

– Que s'est-il passé, ici ?

– Affaires de la Meute.

Le loup sur la gauche laissa échapper un court jappement.

Une Changeforme courut le rejoindre et ramassa quelque chose.

Je pus l'apercevoir avant qu'elle fourre l'objet dans un sac. Un bras humain, coupé au coude, portant toujours sa manche.

Nous venions de passer d'un code vert sept à un code vert dix.

Meurtre d'un Métamorphe. Les morts accidentelles présentaient rarement des membres arrachés éparpillés à un croisement.

– Comme je l'ai dit, affaires de la Meute, répéta Jim en me regardant. Tu connais la loi.

La loi disait que les Changeformes étaient un groupe indépendant, un peu comme une tribu amérindienne, disposant de l'autorité pour se gouverner lui-même. Les Métamorphes édifiaient leurs propres lois et avaient le droit de les faire respecter tant qu'elles n'affectaient pas les non-Changeformes. Si la Meute ne voulait pas de mon aide sur cette enquête, je ne pouvais pas y faire grand-chose.

– En tant qu'agent de l'Ordre, j'offre assistance à la Meute au nom de l'Ordre des Chevaliers de l'Aide Miséricordieuse.

– La Meute apprécie l'offre d'assistance de l'Ordre. Pour l'instant, nous la déclinons. Rentre chez toi, Kate, répéta Jim. Tu as l'air épuisée.

Traduction : « Tire-toi, humaine pitoyable. Les puissants Changeformes n'ont pas besoin de tes talents minables d'enquêtrice. »

– Tu as prévenu les flics ?

Jim hocha la tête.

Je soupirai, fis pivoter Souci et pris la direction de la maison.

Quelqu'un était mort. Je ne serais pas celle qui découvrirait pourquoi. Cela m'agaça à un niveau professionnel profond. S'il s'était agi de n'importe qui d'autre que Jim. J'aurais insisté pour voir le corps. Mais quand Jim disait « non », il disait « non ». Je n'aurais rien obtenu d'autre que d'envenimer les relations entre la Meute et l'Ordre. Jim ne faisait pas les choses à moitié, son équipe devait être compétente et efficace.

Cela me dérangeait tout de même.

J'appellerais la Division des Activités Paranormales au matin pour voir si on avait enregistré un rapport. Les flics de la Paranormale ne me diraient pas ce qu'il y avait dans le rapport, mais au moins j'apprendrais si Jim en avait déposé un.

Pas que je n'aie pas confiance en Jim, mais cela ne coûtait rien de vérifier.

Une heure plus tard, je laissai Souci dans une petite écurie sur le parking et grimpai les marches jusqu'à mon appartement.

J'avais hérité du domicile de Greg, mon tuteur, qui avait servi l'Ordre en tant que Chevalier Divin. Il était mort six mois auparavant. Il me manquait tant que cela faisait mal.

Ma porte était une vision enchanteresse. J'entrai, verrouillai, retirai mes bottes souillées et les laissai tomber dans un coin.

Je m'en occuperais plus tard. Je débouclai le harnais de cuir qui maintenait Slayer, mon sabre, dans mon dos, tirai la lame de son fourreau et la posai sur le lit. La tarte aux pommes m'appelait.

Je me traînai jusqu'à la cuisine, ouvris le réfrigérateur et fixai les yeux sur une platine à tarte vide.

L'avais-je mangée ? Je ne me souvenais pas de l'avoir terminée.

Si je l'avais fait, j'aurais sorti la platine vide du frigo.

La porte n'avait montré aucun signe d'effraction. Je fis un rapide inventaire de l'appartement. Rien ne manquait. Tout était à sa place. La bibliothèque de Greg avec ses artefacts et ses livres semblait totalement inchangée.

J'avais dû terminer la tarte. Si l'on considère la folie de ces quarante-huit dernières heures, j'avais probablement oublié.

Bref ça puait. Je sortis la platine, la lavai en murmurant des malédictions et la rangeai à sa place sous la cuisinière. Je ne

mangerais pas de tarte, mais personne ne pouvait m'empêcher de prendre une douche. Je me déshabillai, laissant traîner mes vêtements derrière moi sur le chemin de la salle de bains, me glissai sous la douche et noyai le monde dans une cascade d'eau chaude et de savon à la marjolaine.

Je venais de m'essuyer les cheveux quand le téléphone sonna.

J'ouvris la porte d'un coup de pied et jetai un regard noir à l'appareil qui carillonnait sur la petite table de nuit à côté de mon lit. Rien de bon ne m'arrivait après un coup de téléphone. Il y avait toujours un mort, un mourant ou quelqu'un provoquant la mort d'un autre au bout du fil.

« Dring dring ».

« Dring dring dring ».

« Dring » ?

Je soupirai et décrochai.

— Kate Daniels.

— Bonjour, Kate, dit une voix de velours familière. J'espère que je ne t'ai pas réveillée.

Saiman. La dernière personne avec qui j'avais envie de parler.

Saiman avait une connaissance encyclopédique de la magie. C'était aussi un Changeforme, à sa manière. J'avais fait un boulot pour lui quand je bossais pour la Guilde à plein-temps et il me trouvait amusante. Parce que je le divertissais, il m'offrait ses services d'expert de la magie à un prix défiant toute concurrence. Malheureusement, la dernière fois que nous nous étions rencontrés, c'était en plein tsunami, tout en haut d'un gratte-ciel et Saiman dansait nu sous la neige. Avec la plus grosse érection que j'ai jamais vue chez un être humain. Il ne voulait pas me laisser quitter le toit. J'avais dû sauter pour lui échapper.

J'essayai de rester civile. Kate Daniels, maîtresse en diplomatie.

— Je ne veux pas te parler. En fait, je ne souhaite pas poursuivre notre association.

— C'est vraiment dommage. Cependant, j'ai quelque chose qui pourrait t'appartenir et je voudrais remettre cet objet à ta bonne garde.

Qu'est-ce que c'était que ça ?

– Envoie-le-moi par la poste.

– Je le ferais bien, mais il tiendrait difficilement dans une enveloppe.

Il ? Ce n'était pas bon.

– Il refuse de parler, mais peut-être puis-je te le décrire : à peu près dix-huit ans, brun, cheveux courts, air menaçant, grand yeux bruns. Assez joli garçon dans le genre chiot. À en juger par la manière dont le *tapetum lucidum* attrape la lumière derrière ses rétines, c'est un Changeforme, je devine un loup. Tu l'as amené lors de notre dernière et malheureuse rencontre. J'en suis vraiment désolé, soit dit en passant.

Derek ! Mon ancien acolyte adolescent loup-garou. Que foutait-il dans l'appartement de Saiman ?

– Passe-lui le téléphone, s'il te plaît. (Je faisais tout pour garder une voix égale) Derek, réponds-moi... que je sache qu'il ne bluffe pas. Tu es blessé ?

– Non ! (La voix de Derek laissait transparaître un grognement) Je peux me débrouiller. Ne viens pas. Ce n'est pas sûr.

– Son inquiétude pour ton bien-être est remarquable, si on considère qu'il se trouve dans une cage, murmura Saiman. Tu as des amis très intéressants, Kate.

– Saiman ?

– Oui ?

– Si tu lui fais du mal, j'aurai vingt Métamorphes, la bave aux lèvres, dans ton appartement.

– Ne t'inquiète pas. Je n'ai aucune envie d'attirer le courroux de la Meute. Ton ami est sain, sauf et enfermé. Par contre, je le livrerai aux autorités compétentes si tu ne viens pas le récupérer avant le lever du soleil.

– J'y serai.

La voix de Saiman était légèrement moqueuse.

– J'attends avec impatience.

Chapitre 2

J'arrivai chez Saiman à 3 heures du matin.

Il occupait une suite au quatorzième étage du seul gratte-ciel qui tenait encore à Buckhead. La magie détestait les bâtiments hauts – la magie détestait tout ce qui était grand et technologiquement complexe, un point c'est tout – et les grignotait jusqu'à ce qu'il n'en reste que des bouts de béton et de structure métallique de quatre étages maximum. Ils dépassaient ici et là dans le centre-ville comme les obélisques décrépies d'une civilisation oubliée depuis longtemps.

Autrefois connu sous le nom de Lennox Point et aujourd'hui sous celui de Champion Heights, le building de Saiman, qui avait été modifié tant de fois que j'avais cessé de compter, était protégé par un sort complexe qui amenait la magie à croire que ce n'était qu'un grand rocher. Pendant les vagues magiques, des parties entières du bâtiment ressemblaient à une falaise de granit. Durant le tsunami, il était entièrement devenu de granit.

Aujourd'hui, avec la magie en berne, il ne ressemblait qu'à un gratte-ciel.

J'avais pris Betsi, ma Suburu consommatrice d'essence, pour gagner du temps. La magie venait de retomber et, vu comme la vague avait été faible, la tech allait subsister quelques heures de plus. Je garai la carcasse rouillée et cabossée de Betsi à côté de véhicules de grande classe, qui valaient beaucoup plus du double d'une année de salaire, et grimpai les marches de béton qui menaient au lobby blindé de plaques d'acier et de verre à l'épreuve des balles.

Mon pied trébucha sur le bord d'une marche et je faillis plonger. Super ! Saiman était doté d'une intelligence et d'un sens de l'observation effrayants, toujours une mauvaise combinaison pour

un adversaire. Il fallait que je reste sur mes gardes. Cependant, j'étais tellement fatiguée que j'avais besoin d'allumettes pour garder les yeux ouverts. Si je ne me réveillais pas rapidement, Derek risquait de finir la nuit à patauger dans une mer de douleurs.

Quand un Changeforme atteignait la puberté, il pouvait tourner Wolf ou suivre le Code. Tourner Wolf signifiait se laisser aller à la bête, descendre la spirale de l'homicide, du cannibalisme et de la folie, jusqu'à rencontrer dents, lames ou balles d'argent quand on touchait le fond. Suivre le Code signifiait la discipline, un conditionnement strict et une volonté de fer, se soumettre à ce style de vie était la seule manière pour un Métamorphe de fonctionner dans une société humaine. Suivre le Code signifiait aussi rejoindre la Meute où la hiérarchie était absolue, où les alphas étaient accablés de pouvoirs immenses et de lourdes responsabilités.

La Meute d'Atlanta était certainement la plus grande du pays. Seule la Fureur de Glace d'Alaska pouvait rivaliser en nombre. Les Changeformes d'Atlanta attiraient l'attention.

La Meute accordait beaucoup d'importance à la loyauté, à la responsabilité, à la chaîne de commandement et à l'honneur. Les membres de la Meute n'oubliaient jamais que l'essentiel de la société les considérait comme des bêtes et faisaient tout pour conserver une image discrète et honnête. La punition pour une activité criminelle non autorisée était immédiate et brutale.

S'être fait attraper alors qu'il était entré par effraction dans l'appartement de Saiman vaudrait un bain d'eau bouillante à Derek. Saiman avait des relations et, s'il le souhaitait, pouvait faire beaucoup de bruit. Il y avait un risque important que la Meute se retrouve avec un œil au beurre noir énorme et très public. Les alphas de la Meute, connus collectivement sous le nom de Conseil de la Meute, auraient la bave aux lèvres quand ils apprendraient le meurtre de la nuit. Ce n'était pas le moment de les énerver encore plus. Je devais sortir Derek de cet appartement rapidement, discrètement et avec un minimum de tapage.

J'atteignis la réception et toquai à la grille métallique.

À l'intérieur, dans son bureau renforcé au centre du sol de marbre, le garde leva son AK-47 dans ma direction. Je lui donnai

mon nom, il me fit entrer : on m'attendait. Comme c'était gentil de la part de Saiman.

L'ascenseur me conduisit au quatorzième étage et me recracha dans un couloir luxueux recouvert d'une moquette qui aurait bien pu être plus épaisse que mon matelas. Je le traversai jusqu'à l'appartement de Saiman, dont le verrou s'ouvrit avec un « clic » alors que je tendais le doigt pour appuyer sur la sonnette.

La porte s'ouvrit, révélant Saiman. Il avait sa forme neutre, celle qu'il utilisait généralement avec moi : un homme chauve de taille moyenne, plutôt malingre, portant des vêtements de sport blancs. Son visage imperceptiblement bronzé était symétrique, séduisant, même, mais sans le moindre charme. Être face à lui était comme regarder une surface opaque légèrement réfléchissante : il adorait reproduire les tics de ses interlocuteurs, sachant que cela ne pouvait que les irriter.

Ses yeux, par contre, étaient aussi remarquables que son expression était neutre : sombres et éclairés d'intelligence agile.

Là, ils étincelaient d'amusement. *Profites-en tant que ça dure, Saiman. J'ai apporté mon sabre.*

— Kate ! Quel plaisir de te voir.

Je ne peux pas dire la même chose de toi.

— Où est Derek ?

— Entre donc.

Je pénétrai dans l'appartement, un environnement monochrome soigneusement décoré de lignes ultramodernes, de courbes et de coussins de peluche blanche. Même la cage à Wolf qui contenait Derek et flanquait le mur, était assortie au chrome et au verre de la table basse et des appliques lumineuses.

Derek revit. Il ne bougea pas, ne dit rien, mais son regard se braqua sur moi et refusa de se détourner.

Je m'approchai de la cage. Il était en un seul morceau.

— Tu es blessé ?

— Non. Tu n'aurais pas dû venir. Je peux me débrouiller seul.

Je ratais quelque chose, vraisemblablement. Dans un instant il allait bondir, écarter deux barreaux d'alliage d'argent, bien que l'argent soit toxique pour les Changeformes, et botter héroïquement

le cul de Saiman. Dans un instant, un instant.

Je soupirai. *Destin, libère-moi de la bravoure des adolescents !*

— Kate, assieds-toi s'il te plaît. Tu souhaites boire quelque chose ?

Saiman se dirigea vers le bar.

— De l'eau, s'il te plaît.

Je fis glisser Slayer hors de son fourreau dans mon dos. Le sabre refléta la lumière des lampes électriques, sa longue et fine lame était opaque et pâle. Saiman me regarda du coin de l'œil.

As-tu déjà rencontré mon sabre, Saiman ? Il est à mourir.

Je posai Slayer sur la table basse, choisis un coin du canapé et étudiai Derek. À dix-neuf ans, l'enfant prodige était encore un peu maladroit avec ses longues jambes et son corps maigre qui promettait de s'élargir dans quelques années. Ses cheveux bruns fonçaient et brillaient comme du chrome, il les portait très courts. Son visage, sombre pour l'instant, avait la beauté fraîche et rêveuse qui faisait fondre les adolescentes – et probablement leur mère. Quand nous nous étions rencontrés, il était joli. À présent, il tendait vers la séduction virile et promettait de devenir un bourreau des cœurs. Ses yeux, en particulier, étaient un danger pour toute femelle : immenses, sombres et encadrés de cils si longs qu'ils faisaient de l'ombre sur ses joues.

C'était extraordinaire qu'il puisse sortir en plein jour. Je ne comprendrais jamais pourquoi les flics ne l'arrêtaient pas pour cause d'épidémie de pâmoison adolescente.

Saiman était capable de baiser tout ce qui bougeait. Derek aurait très bien pu se retrouver enchanté à un lit, ou pis.

— Après notre conversation, je me suis souvenu d'où j'avais déjà vu notre jeune ami.

Saiman apporta deux verres de cristal, l'un rempli d'un vin doré pour lui, l'autre d'eau et de glaçons. J'examinai l'eau.

Aucune poudre blanche, aucune pilule effervescente, aucun autre signe évident d'empoisonnement. Boire ou ne pas boire, telle était la question.

Je sirotai. S'il avait mis quelque chose dans mon verre, j'aurais le temps de le tuer avant de perdre connaissance.

Saiman goûta son vin et me tendit un journal plié. Les journaux avaient été en voie de disparition avant le changements mais les vagues magiques avaient foutu la merde sur Internet et les quotidiens étaient revenus à leur gloire d'antan. Celui-ci montrait une photo d'un bâtiment de brique rouge derrière un mur en ruine. Le cadavre d'un dragon, dont il ne restait plus qu'un squelette avec quelques lambeaux de chair pourrissante, se décomposait en arrière-plan, au milieu de dépouilles féminines.

Le titre proclamait « LE TRAQUEUR DE RED ROINT ABATTU PAR LE SEIGNEUR DES BÊTES ». Aucune mention de moi. Exactement comme je le souhaitais.

Une deuxième photo ponctuait l'article sous la première : Derek emporté par Doolittle, le médecin de la Meute. Le traqueur avait brisé les deux jambes de Derek et l'avait gardé enchaîné pour empêcher les os de se réparer.

— C'était le garçon enlevé par le traqueur à cause de ses relations avec toi, dit Saiman. Je crois qu'il avait prêté un serment de sang pour te protéger.

Saiman disposait d'excellentes sources et payait bien les informations, mais les membres de la Meute ne parlaient pas aux étrangers. Comment avait-il bien pu apprendre ça ?

— Le serment ne fait plus effet.

Curran, le Seigneur des Bêtes d'Atlanta, le Chef de la Bande et le Suprême Emmerdeur qui tenait littéralement la vie de Derek entre ses griffes, avait libéré l'ado de son serment de sang une fois l'affaire du traqueur résolue.

— La magie a une qualité intéressante, Kate. Quand un lien s'est formé, il affecte les deux parties.

Je connaissais la théorie de la réciprocité de la magie de Newman aussi bien qu'un autre. Saiman était aller à la pêche aux infos. J'étais ravie de le décevoir.

— Si tu crois que je suis venue à cause d'une compulsion de magie résiduelle générée par un vieux serment de sang, tu as tort. Ce n'est pas mon amant, mon frère secret, ni un membre éminent de la Meute. Je suis ici parce que Derek est un ami. Si nos rôles étaient inversés, tu serais déjà mort et il serait en train d'utiliser ta

table basse comme un pied-de-biche pour me sortir de cette putain de cage.

Je regardai Saiman avec autant de dureté que je le pouvais.

— Je n'ai pas beaucoup d'amis, Saiman. S'il lui arrive quoi que ce soit, je le prendrai très personnellement.

— Tu me menaces ?

La voix de Saiman était simplement curieuse.

— Je ne fais que définir le terrain de jeu. Si tu lui fais du mal, je te ferai du mal et je ne réfléchirai pas aux conséquences.

Saiman hocha gravement la tête.

— Sois assurée que je prendrai ton attachement émotionnel en considération.

Je n'en doutais aucunement. Saiman prenait tout en considération. Il dealait des formations, les vendait au plus offrant. Il assemblait sa came petit à petit, l'additionnant pour obtenir une image globale à partir d'une mosaïque formée de conversations anodines et n'oubliait jamais rien.

Saiman déposa son verre de vin et noua ses longs doigts en un seul poing.

— Cependant, ton ami est entré dans mon appartement sans invitation et a tenté de voler quelque chose qui m'appartient. Je me sens donc obligé de t'informer que, bien que je respecte ton aptitude à la violence, je suis sûr que tu ne me feras pas sans une bonne raison. Je n'ai aucune intention de t'en donner une et, donc, j'ai la haute main sur nos négociations.

C'était vraie. Si ce bordel sortait d'ici, Derek devrait se débrouiller avec Curran. Le Seigneur des Bêtes était un fils de pute arrogant et puissant qui dirigeait la Meute d'une main de fer avec des griffes de dix centimètres de long. Curran et moi nous entendions aussi bien que la glycérine et l'acide nitrique ; mettez-nous ensemble, secouez un peu et couchez-vous avant que ça explose. Cependant, malgré ses nombreux défauts, et je devrais emprunter les doigts et les orteils de Saiman pour les compter, Curran ne faisait pas dans le favoritisme. Derek serait puni et sa punition serait sévère.

Je siroter mon eau.

— C'est noté. Juste par curiosité, qu'a-t-il tenté de voler ?

Saiman me montra deux rectangles de papier qu'il fit apparaître avec la grâce onctueuse d'un magicien de talent. La magie était basse, il devait donc y avoir un truc. Je conservais cette information dans un coin de mon esprit : ne jamais jouer aux cartes avec Saiman.

— Il voulait ça.

Il me tendit les cartons. Je les regardai sans les toucher. Ils étaient rouge sang. Des lettres d'or épaisses disaient « Jeux de Minuit » sur toute la surface du parchemin.

— Qu'est-ce que les Jeux de Minuit ?

— Un tournoi surnaturel uniquement sur invitation.

Et merde !

— J'imagine que le tournoi est illégal.

— Extrêmement. De plus, d'après ce que je sais, le Seigneur des Bêtes a expressément interdit aux membres de la Meute d'assister ou de participer au tournoi.

Un, Derek était entré par effraction dans l'appartement de Saiman. Deux, il l'avait fait dans l'intention de voler. Trois, il avait tenté de dérober des tickets pour un tournoi de gladiateurs illégal, violant directement la loi de la Meute. Curran allait l'écorcher vif et ce ne serait peut-être pas au figuré. Était-il possible que ce bordel soit encore pire ?

— D'accord. Comment pouvons-nous régler ça ?

— Je suis prêt à le laisser partir et à oublier sa présence, dit Saiman, si tu m'accompagnes aux Jeux demain soir.

Il ne faut jamais poser cette question.

— Non, dit Derek.

J'étudiais le verre de cristal scintillant dans ma main, gagnant du temps. Un grand écusson avait été soigneusement taillé dans le verre, une flamme encerclée par un serpent. La lumière des lampes électriques éclairait le bas-relief et les écailles de cristal du serpent étincelaient de couleurs vives.

— Joli, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Riedel. Taillé à la main. Une série très limitée, il n'y en a que

deux.

– Pourquoi souhaites-tu ma compagnie ?

– J’ai deux raisons. D’abord j’ai besoin de ton opinion professionnelle et d’un expert en combat...

Je haussai les sourcils.

– ... et j’aimerais que tu évalues l’une des équipes des Jeux.

Saiman se permit un petit sourire.

OK, ça, je pouvais faire.

– Et la deuxième raison ?

Saiman étudia le verre dans sa main pendant un long moment et le projeta sur la table. Il explosa, recouvrant la moquette de milliers de petites particules de cristal. Dans la cage, Derek gronda.

Je m’empêchai de rouler les yeux devant tout ce théâtre et hochai la tête.

– Si tu penses me couper avec ça, tu n’as pas de chance. Un culot de bouteille serait beaucoup plus efficace.

Les yeux de Saiman étincelèrent de plaisir.

– Non, en fait, j’essayais d’illustrer une idée philosophique. Le verre que tu tiens à présent entre tes doigts est le seul de son espèce. C’est le luxe ultime – il n’existe rien qui lui ressemble.

La chair à son poignet enfla, s’étendit comme de la cire fondue. Mon estomac se retourna et tenta de s’enfuir. C’était reparti. Il conservait la magie comme une pile, mais, pendant que la technologie était à pleine puissance, je ne le pensais pas capable de se métamorphoser. Vivre, c’est apprendre.

Les épaules de Saiman s’élargirent. Son cou, sa poitrine et ses hanches s’épaissirent, tirant sur son sweat-shirt. Des muscles toniques apparurent sur ses avant-bras. Les os sous la peau de son visage tremblèrent, je faillis vomir mon eau.

Un nouveau visage me détaillait : séduisant, fort, sensuel, avec une mâchoire carrée, des pommettes bien dessinées et des yeux verts aux paupières tombantes sous des sourcils roux.

D’épais cheveux blonds formaient des vagues brillantes sur ses nouvelles épaules.

– Pour la plupart des gens, je suis le luxe ultime, dit-il.

L’homme s’effondra, maigrissant, coulant, se tordant, mais les

yeux restèrent inchangés. Je les regardai fixement, me servant d'eux comme d'une ancre. Même lorsque leurs coins tombèrent, quand leurs iris s'assombrirent, quand une frange de velours de cils épais les encadra, je voyais toujours Saiman.

— Ce que j'offre est bien mieux que du sexe, me dit une femme hispanique d'une beauté frappante. J'offre la réalisation des désirs. Tout ce que tu veux. Qui que tu veuilles. Je peux t'offrir ton fantasme. Plus encore, je peux t'offrir l'interdit.

Son visage changea de nouveau. Derek. Une copie très raisonnable, suffisamment fidèle pour me tromper dans l'obscurité. Le corps restait féminin, cependant. Il se fatiguait.

Il avait dû avaler trois litres de nutriments en attendant mon arrivée pour être capable de faire ce show.

— Je peux t'offrir un ami, me sourit Saiman-Derek. Sans culpabilité. Personne ne le saurait jamais. Tous ces visages secrets auxquels tu penses quand tu te donnes du plaisir ? Je peux te les offrir en chair et en os.

Derek observait sans un mot, une expression de dégoût total sur son visage.

— Cette démonstration mène quelque part ou tu cherches juste à me rendre malade ?

Saiman soupira.

— Tu refuses tout ce que je t'offre, Kate. Cela blesse ma fierté. Je croisai les bras.

— Je refuse parce que, quelle que soit la forme que tu affiches, je sais que c'est toi. Et tu ne me veux pas vraiment pour ce que je suis. Tu me veux parce que je t'ai dit « non ».

Il réfléchit.

— Peut-être. Mais cela importe peu. En refusant mes avances, tu es devenue mon luxe ultime, la seule chose que je ne peux pas avoir. Tu refuses de me voir. Tu ne réponds pas à mes appels téléphoniques. Toutes mes tentatives de m'excuser pour mon attitude durant le tsunami sont restées lettre morte. C'est très difficile de séduire une femme qui refuse de reconnaître mon existence. J'attends avec impatience de t'avoir pour moi seul pendant toute une soirée.

— Putain de pervers !

Derek avait finalement trouvé les mots adéquats pour exprimer sa perception de la situation.

— Je préfère l'expression « déviant sexuel », en ce qui me concerne, dit Saiman.

— Quand je sortirai d'ici...

Je levai la main, stoppant la promesse de punitions très douloureuses et très illégales que Derek était prêt à infliger à Saiman.

— Je viendrai avec toi aux Jeux. (Même si je préférerais nettoyer les latrines) En retour, tu reconnaîtras que Derek n'a jamais essayé de pénétrer chez toi et tu me remettras les preuves de son intrusion. N'espère pas un rendez-vous galant. Pas de séduction, pas de sexe. C'est ma meilleure offre, et je refuse de négocier. Si tu choisis de l'accepter, souviens-toi que je suis toujours une représentante de l'Ordre présente sur le lieu d'un délit. Ne me mets pas dans une position qui me contraindrait à agir.

Saiman se leva, passa dans la pièce qui lui servait de labo et en revint avec une liasse d'impressions montrant Derek dans la cage. Il me tendit les photos, alluma un appareil photo numérique et en effaça la carte mémoire.

Le masque de Derek glissa, je lus de la culpabilité sur ses traits. Bien. J'avais l'intention d'utiliser cette culpabilité pour le faire parler.

Saiman saisit une télécommande, pressa un bouton, la porte de la cage s'ouvrit. Derek en surgit. Je m'interposai entre lui et Saiman pour l'empêcher d'ajouter le meurtre à la liste de ses transgressions.

— Je passerai te prendre à ton appartement à 10 heures, dit Saiman.

Quand la porte de la réception se referma derrière nous, je laissai échapper un soupir. Le lever du soleil était encore loin, le parking était plongé dans l'obscurité, la brise nocturne était fraîche et propre par rapport à l'atmosphère parfumée du gratte-ciel..

Derek secoua la tête comme s'il se débarrassait du brouillard dans son cerveau.

— Merci.

— Ce n'est rien.

— Je n'aurais pas dû passer par la fenêtre. (Derek mesura la tour des yeux.) Je m'étais dit qu'au quatorzième la fenêtre ne serait pas protégée. Mais il a piégé tout son putain d'appart.

— Il a eu des problèmes d'effractions il y a quelques années. Je lui ai servi de garde du corps à une période. (L'image très nette d'un homme avec un crayon planté dans l'œil gauche me revint, ainsi que les traces sanglantes de mes empreintes digital sur le crayon. Merci, chère mémoire, de tenter une fois de plus de saboter ma conversation.) Saiman prend sa sécurité très au sérieux.

— Ouais.

Nous atteignîmes ma voiture.

— Il y avait un Changeforme mort au croisement de Ponce de León et de Dead Cat. Jim était sur place avec une équipe de la Meute. Tu sais quelque chose ?

Une ombre passa sur le visage de Derek.

— Non. Qui est mort ?

— Je n'en sais rien. Jim ne m'a pas laissé approcher à moins de vingt mètres du corps. (Je le regardai droit dans les yeux) Derek, as-tu quelque chose à voir avec cela ?

— Non.

— Si c'est le cas, il faut que tu me le dises maintenant.

— Non.

Je le crus. Derek avait de nombreux talents, mais le mensonge n'en faisait pas partie.

Nous étions à côté de ma voiture. *Allez, enfant prodige. Tu sais que tu veux me dire ce qui se passe.*

— Tu ne devrais pas sortir avec ce phénomène de foire. (Derek passa ses doigts dans ses cheveux courts.) Il est dangereux.

— J'ai donné ma parole. Je dois la respecter. De plus, Saiman est un dégénéré. Il est gouverné par ses appétits. Rien n'est plus important pour lui que de satisfaire ses désirs, ce qui le rend prévisible. Tout se passera bien.

Au loin, un chien explosa d'aboiements hystériques. Derek tourna la tête dans la direction d'où provenaient les hurlements.

Un lustre jaune recouvrit ses iris. Il se concentra, se penchant en avant, léger sur la pointe des pieds, écoutant la nuit, le loup accroupi, le poil hérissé, était juste sous sa peau.

Derek s'attendait à être attaqué. Quelque chose se produisait.

– Derek ?

Il recouvra son calme et son visage prit l'air insondable.

Cependant, la bête refusait d'être apprivoisée. Elle griffait et hurlait derrière ses yeux.

– C'est la Meute ou c'est personnel ?

– Personnel.

– Curran est au courant ?

Derek regarda ses pieds. Je pris cela pour un « non ».

– Je peux t'aider ?

– Non.

– J'ai fait tout ce chemin pour te sortir de là et tu ne veux même pas me dire de quoi il retourne ?

Il secoua la tête et s'éloigna dans la nuit.

Tant pis pour la culpabilité.

Il prit la position du loup, jambes allongées, et trompeusement facile. Il pouvait courir ainsi pendant des jours, dévorant les kilomètres. Derek atteignit le bout du parking, bondit pour passer le mur de béton d'un mètre vingt et changea d'avis en l'air. Ce fut un saut étonnant qui le fit retomber sur son point d'appel, pivotant sur un pied pour courir vers moi.

– J'ai menti, j'ai besoin de ton aide.

– Qui doit-on tuer ?

– Tu as un stylo ?

Je sortis un bloc-notes et un crayon de ma voiture. Il gribouilla quelque chose sur une feuille, l'arracha du bloc et la plia en deux.

– Promets-moi que tu ne liras pas ceci. C'est important. C'est la chose la plus importante que j'aie jamais faite. Aux Jeux, il y aura une fille. Elle s'appelle Livie. Elle fait partie de l'équipe des Moissonneurs. Tu ne peux pas te tromper : il n'y a que deux femmes dans l'équipe et elle a de longs cheveux bruns. Donne-lui

ça. S'il te plaît.

Une fille, il risquait la rage de Curran pour une fille.

À vue de nez, ça se tenait. Il avait dix-neuf ans et pataugeait dans une mer d'hormones. Toutefois, je n'avais jamais perçu Derek comme le genre de garçon à tomber éperdument amoureux. Il était tellement stoïque. Plus que cela, il révérait le sol sur lequel marchait Curran. Il devait y avoir autre chose.

Malheureusement, le visage de Derek imitait admirablement le mur de granit.

— Tu as tenté de voler des tickets pour donner un mot à une fille ?

— Oui.

Je me grattai le crane.

— Je sais que tu es dans la merde. Je le sens. Normalement, nous en sommes au moment où, après t'avoir menacé de te faire très mal, je te promets de danser sur ta tombe à moins que tu me dises tout ce que tu sais... Il y a juste un petit problème.

Derek sourit et, pendant un instant, l'enfant prodige fut de retour dans toute sa gloire.

— Je ne prendrai pas ta menace au sérieux.

— Précisément.

Il aboya un court éclat de rire.

— Dis-moi ce qui se passe, Derek. Quoi que ce soit, je t'aiderai.

— Je ne peux pas, Kate. C'est quelque chose que je dois faire seul. S'il te plaît, contente-toi de lui donner le mot, d'accord ? Promets-moi.

J'avais envie de l'attraper par le col et de le secouer jusqu'à ce qu'il me raconte tout, mais la seule manière de rester dans le jeu était de le prendre au mot.

— Je te le promets.

— Et tu jures de ne pas le lire ?

Oh ! putain de Dieu !

— Donne-moi ce putain de message. Je t'ai dit que je ne le lirais pas.

Il me tendit le papier, que j'arrachai de ses mains.

— Merci.

Un sourire heureux passa sur ses lèvres. Puis, avant que j'aie le temps de réagir, il était parti, se fondant dans l'obscurité d'une allée derrière les bâtiments décrépits.

Je restai dans le parking, son billet à la main. Le froid rampa le long de ma colonne vertébrale. Derek était dans la merde.

Je ne savais ni comment ni pourquoi, mais j'avais la nette impression que ça puait et que cela ne pouvait qu'empirer. Si j'avais eu le moindre bon sens, j'aurais déplié le papier et oublié ma promesse.

Je soupirai, entrai dans la voiture et fourrai le papier dans ma boîte à gants. Le bon sens ne faisait pas partie de mes vertus.

J'avais fait une promesse, je la tiendrais.

J'avais mal au dos. Même mes os étaient fatigués. Je voulais m'allonger quelque part, fermer les yeux et oublier l'existence du monde. Je bouclai ma ceinture. J'avais besoin d'en savoir plus sur les Jeux et j'avais besoin de cette information avant le soir. Au matin, j'irais au Chapitre de l'Ordre et je vérifierais les fichiers. Et je vérifierais ce rapport avec la DAP. Rien ne disait que l'assassinat du Changeforme et le bordel de Derek étaient liés, mais je me sentirais mieux si je me débarrassais de cette éventualité. Même si la Meute s'occupait du meurtre. Même si ce n'était pas mon affaire. Cela ne me dérangeait pas du tout.

Non, pas du tout.

Je restai assise dans ma voiture, sentant l'épuisement s'abattre sur moi, et songeai à Curran. Deux mois auparavant, je l'avais trouvé chez moi qui lisait tranquillement. Nous avions un peu parlé, je l'avais menacé, alors il s'était approché comme pour m'embrasser. Mais il m'avait seulement fait un clin d'œil en disant : « Je t'ai eue » avant de disparaître dans la nuit.

Il m'avait préparé du café. Je l'avais bu jusqu'à la dernière goutte, cette nuit-là.

Je n'étais pas sûre qu'il reviendrait mais, si ce devait être le cas, je voulais être prête. J'avais imaginé notre rencontre une dizaine de fois. J'avais construit de longues conversations dans ma tête, pleines de piques et de remarques malignes.

Le bâtard n'était pas revenu.

Plus longtemps il restait invisible, plus j'étais sûre qu'il ne réapparaîtrait pas. Il était évident qu'il avait pris plaisir à jouer avec moi et qu'il était passé à autre chose. Parfait. J'avais rêvé de lui une fois ou deux, sinon, tout allait bien.

Où que ces problèmes de Derek me mènent, je n'aimais pas l'idée de me retrouver face à Curran.

Il était toujours préférable d'avoir un plan. Je démarrai le moteur. Premier point de mon plan d'action : éviter le Seigneur des Bêtes. Deuxième point : ne pas m'endormir.

Chapitre 3

– Kate ?

Je réagissais heureusement plus vite que la moyenne.

Ainsi, je pus bondir de ma chaise sur ma table de travail, tenter d'enfoncer ma dague dans la gorge de l'intrus et stopper la lame à cinq centimètres du cou d'Andrea. Parce que c'était ma meilleure amie et qu'enfoncer un poignard dans la trachée de sa meilleure amie était généralement considéré comme un faux pas social.

Andrea regarda la lame noire de la dague de lancer.

– Génial ! dit-elle. Et pour un dollar, tu fais quoi ?

Je fronçai les sourcils.

– Ça fait peur, mais ça ne vaut pas un dollar.

Andrea se percha sur le coin de mon bureau. Petite, blonde et mortelle. Chevalier de l'Ordre, Andrea avait un de ces visages de gentille fille qui mettaient immédiatement les gens à l'aise et les poussaient à parler de leurs problèmes. Une fois, nous avions fait du shopping ensemble et nous avons entendu pas moins de trois histoires de vie de parfaits inconnus. Avec moi, les gens n'avaient jamais envie de s'épancher. Ils dégageaient généralement de mon chemin en disant : « Prenez ce que vous voulez mais partez. »

Bien sûr, si ces inconnus avaient su qu'Andrea pouvait dégommer les points sur les dominos à vingt mètres, ils auraient peut-être préféré garder leurs histoires pour eux.

Andrea regarda le dossier sur mon bureau.

– Je croyais que tu étais en congé, aujourd'hui.

– C'est le cas.

Je m'installai dans mon fauteuil. J'avais réussi à dormir trois heures avant de me traîner jusqu'au bureau à la recherche d'informations sur les Jeux de Minuit et je m'étais immédiatement assoupie, la tête sur le dossier, malgré la dose critique de café dans

mon organisme. Voilà pourquoi je n'avais pas entendu Andrea entrer dans mon bureau. Généralement, je ne passais pas de zéro à soixante dans mon sommeil, à moins qu'on me surprenne.

Je me frottai le visage, tentant d'éliminer une couche d'épuisement. Le plomb qu'on avait coulé dans ma tête pendant que je dormais roulait dans mon crâne en faisant un foin de tout les diables.

— Je cherche des infos sur les Jeux de Minuit.

Malheureusement, le dossier consacré aux Jeux était anorexique. Trois pages d'une vue d'ensemble structurelle sans rien de spécifique. Ce qui signifiait qu'il y avait un autre dossier, un gros avec un tampon « Confidentiel » sur la couverture, hors de ma portée. Mon accès aux dossiers confidentiels était proche du néant. C'était l'un des rares moments où je regrettais de ne pas être un vrai Chevalier. Mettre la main sur le dossier secret serait sans doute aussi difficile que d'obtenir une crème glacée dans l'enfer des chrétiens.

— Je ne sais pas grand-chose là-dessus, dit Andrea. Mais l'un de mes instructeurs y a participé avant que le tournoi devienne illégal. Je peux te dire à peu près comment cela se passait à l'époque, pendant le déjeuner.

— Le déjeuner ?

— On est vendredi.

Andrea et moi déjeunerions toujours ensemble le vendredi.

Habituellement, elle me coinçait dans mon bureau et ne me laissait pas le choix. Pour Andrea, le déjeuner était une de ces choses que les amis se doivent de partager régulièrement. Moi, j'étais encore en train de m'habituer à l'idée d'avoir des amis, les relations durables étant un luxe auquel je n'avais pas eu droit pendant la plus grande partie de ma vie. Les amis vous protégeaient, mais ils vous rendaient aussi vulnérables parce que vous essayiez de leur rendre la pareille.

Andrea et moi avions travaillé côte à côte pendant le tsunami.

Je lui avais sauvé la vie, elle avait sauvé la gosse, Julie, qui avait commencé le tsunami en rate des rues avec une maman disparue et l'avait terminé en orpheline tueuse de démons aux côtés de cette

folle de tante Kate. Après, je m'étais attendue qu'Andrea et moi nous perdions de vue, mais elle avait d'autres projets. Elle était devenue ma meilleure amie.

Mon estomac gargouilla, m'informant que je mourais de faim. On pouvait se passer de bouffe ou de sommeil, mais pas des deux. Je rangeai Slayer dans son fourreau et attrapai mon sac. Andrea vérifia les deux SIG-Sauer P226 qu'elle portait dans des étuis sur ses hanches, caressa son couteau de chasse et le petit pistolet de secours qu'elle portait à la cheville. Nous étions prêtes à sortir.

Je considérai l'énorme assiette de Kebab.

— Je suis morte et je suis au paradis.

— Tu es au *Parthénon*.

Andrea s'assit en face de moi.

— Vrai.

La seule manière pour moi d'entrer au paradis serait d'en faire sauter les portes de perles.

Nous étions au premier étage dans la partie jardin d'un petit resto grec appelé le *Parthénon*. Le jardin était un patio ouvert et, depuis notre table, je pouvais surveiller la rue à travers la balustrade de fer forgé, mais pas la porte : les tables de bois étaient flanquées de sièges en métal rivés au sol, donc impossibles à positionner.

J'avalai un peu de viande avec ma pitta. Mes pensées revenaient sans cesse à Derek et à son petit sourire dans le parking la nuit dernière. Une grosse boule d'inquiétude s'était formée dans mon ventre ces dernières heures.

J'étais coincée. A part Derek, qui refusait de parler, les seuls qui auraient pu m'éclairer étaient membres de la Meute. Il y avait sûrement moyen d'aborder le sujet avec eux sans évoquer l'escapade spectaculaire de Derek, mais j'étais trop crevée pour en imaginer un qui, après l'assassinat d'un des leurs, ne les amène pas à exiger trop de détails. Si je disais quoi que ce soit à propos de Saiman ou des Jeux, Derek serait puni. Si je ne disais rien, il pouvait risquer sa peau en commettant un acte stupide.

Ajoutées à mon mal de tête, ces ruminations me mettaient de mauvaise humeur. Pour ce que j'en savais, le billet de Derek

pouvait aussi bien dire : « Rendez-vous à la Taverne des Chevaliers, j'ai acheté les préservatifs arc-en-ciel » que : « Ce soir, je tue ton frère. Prépare le chaudron. » J'aurais dû lire ce putain de mot, mais j'avais donné ma parole. Dans ce monde de magie, une parole avait du poids.

Quand je donnais la mienne, je la respectais.

Reprendre ma parole trahirait la confiance de Derek. En fait, n'importe quelle action de ma part trahirait la confiance de Derek : je ne pouvais pas lire le mot, je ne pouvais pas demander à qui que ce soit de le lire à ma place et je ne pouvais pas ne pas le remettre à sa destinataire. J'avais vraiment envie de lui casser la gueule, là, tout de suite.

Pour couronner le tout, mon appel aux flics de la DAP n'avait produit aucune information utile. Le corps démembré d'une femme avait été trouvé au croisement de Dead Cat et de Ponce de León. Elle avait été identifiée comme étant un membre de la Meute et les Changeformes s'occupaient de l'affaire. Fin de l'histoire.

Je regardai Andrea.

— Les jeux de Minuit.

Andrea hocha la tête.

— Un de mes mentors y a participé. Les Jeux se tiennent dans l'Arène, une sorte de bunker. C'est dirigé par la Maison, qui a toujours sept membres. Ils gagnent l'essentiel de leur argent en pariant sur les combattants. Il y a des combats individuels, mais le grand truc c'est le tournoi par équipes. Il a lieu une fois par an. Quatorze équipes participent. Chaque équipe compte sept combattants, chacun ayant un rôle spécifique.

— Ils aiment bien le chiffre sept, on dirait ?

Je continuai à mâcher ma bouffe. Le chiffre sept a une signification mystique, pas autant que le chiffre trois mais pas mal quand même : les Sept Sages de Grèce, les Sept Merveilles du monde, les sept jours de la semaine, les bottes de sept lieues, les sept poèmes de Moallakat... Je n'avais aucune idée de ce que cela voulait dire, si cela signifiait quelque chose. Peut-être les créateurs du tournoi souhaitaient-ils simplement l'ancrer dans la numérologie ?

— Mon mentor a combattu comme tire...

Andrea avait regardé la rue et s'était interrompue. Ses yeux s'étrécirent. Elle avait l'air totalement concentrée, comme un faucon qui vient d'apercevoir un pigeon bien gras. Si elle avait eu un fusil en main, j'aurais craint qu'elle s'apprête à tirer sur quelqu'un.

— Tu peux croire ça ?

Je regardai dans la direction qu'elle me désignait et vis Raphaël. Le hyène-garou traînait en traversant la rue, un homme grand avec des cheveux noir charbon, en jean et tee-shirt noir.

Les mains dans les poches, il portait un sac dos sur l'épaule. Il nous repéra et s'immobilisa. Eh oui, pris la main dans le sac...

— Je crois qu'il me traque, grogna Andrea.

Je fis de grands signes à Raphaël pour qu'il nous rejoigne.

— Qu'est-ce que tu fous ? demanda Andrea entre ses dents serrées.

Son visage pâlit et je pouvais presque voir des taches sur ses bras.

Raphaël tenta un faible sourire et se dirigea vers nous, ne s'arrêtant que devant la porte du *Parthénon*.

— Je veux découvrir s'il sait quelque chose sur les Jeux de Minuit. Il me dira tout si tu le laisses s'asseoir avec nous. Je crois qu'il t'aime bien.

L'euphémisme de l'année. Raphaël avait un énorme faible pour Andrea. Pendant le tsunami, quand elle avait failli mourir, il s'était plié en quatre pour s'occuper d'elle.

— Ouais.

Andrea avait mis tellement de mépris dans le mot que je m'arrêtai.

C'était l'une de ces zones dangereuses de l'amitié, je risquais gros.

— Tu ne l'aimes vraiment pas ?

Une ombre traversa le visage d'Andrea

— Je ne veux pas être son CCBQJNPEB.

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Cette Chose Bizarre Que Je N'ai Pas Encore Baisée.

Je faillis m'étrangler avec mon kebab.

Raphaël choisit cet instant pour émerger de la porte. Furieuse ou pas, Andrea l'observa s'approcher, comme moi. Je faillis me démettre l'épaule en me retournant sur mon siège pour le voir. Il bougeait avec une aisance et une grâce propres aux Métamorphes, une espèce d'élégance innée généralement réservée aux danseurs et aux artistes martiaux de haut niveau. Ses cheveux noirs, qui lui descendaient jusqu'aux épaules, dansaient avec ses pas et attiraient la lumière. Sa peau était bronzée et son visage... Il y avait quelque chose d'intéressant. Pris séparément, ses traits étaient quelconques, mais ils formaient un visage intensément séduisant. Il n'était pas beau, néanmoins il attirait les regards comme un aimant et ses yeux, d'un bleu profond et perçant, faisaient fondre.

En détaillant Raphaël, on pensait au sexe ; même moi, pourtant il n'était pas mon type.

Raphaël s'immobilisa à quelque distance de notre table, il n'était pas sûr de ce qu'il allait faire.

— Bonjour Andrea, Kate. Je ne m'attendais pas à vous voir ici.

Je me retournai vers la table et entendis mon dos craquer.

Bien fait pour moi.

— Assieds-toi, souffla Andrea.

Raphaël se défit de son sac à dos et s'assit sur la seule chaise libre, il avait l'air légèrement sur ses gardes. Andrea regardait la rue. Ensemble, ils avaient l'air de deux opposés : Andrea faisait un mètre soixante au maximum avec de courts cheveux blonds et une peau légèrement bronzée tandis que Raphaël faisait un mètre quatre-vingts avec une peau couleur café latte, des cheveux noirs et des yeux intenses.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ? demandai-je.

Je suis très douée pour la conversation.

— Un scanner-m portable, dit Raphaël. J'ai été le chercher à l'atelier. Il est resté là depuis le tsunami – ils ne pouvaient pas le tester avant qu'une vague magique frappe.

Quand on parlait de scanners, le terme « portable » était relatif. Les plus petits pesaient au moins quarante kilos. C'était bon d'être une hyène-garou.

Andrea se leva.

- Je vais me chercher un dessert. Kate, tu veux quelque chose ?
- Non, dis-je.
- Et toi ?
- Non merci, dit Raphaël.

Elle s'éloigna.

Raphaël me regarda.

- Qu'est-ce que j'ai fait de travers ?

Je m'interrompis avec un morceau de pain pitta dans la main.

- C'est à moi que tu le demandes ?

– Je n'ai personne d'autre à qui poser la question. Tu la connais. Tu es son amie.

– Raphaël, je n'ai jamais eu de petit ami durable de toute ma vie. Cela fait plus d'un an que je n'ai pas baisé. Et tu sais très bien comment s'est terminée ma dernière tentative d'avoir une vie amoureuse. Je crois que tu y étais, non ?

- Ouais. J'étais celui avec le fusil.

Je hochai la tête.

– Je pense donc que nous sommes d'accord sur le fait que je suis la pire personne à qui demander de régler un problème romantique. Je ne sais pas quoi te dire.

- Tu connais Andrea.

- Pas si bien que ça.

Raphaël avait l'air désespéré.

- Ça ne m'a jamais pris si longtemps, dit-il doucement.

Il avait toute ma sympathie. Il languissait après Andrea depuis deux mois. Pour une hyène-garou, ou un bouda comme ils aimaient s'appeler, une cour si longue était inimaginable. Les boudas étaient aventureux. Ils adoraient le sexe, beaucoup de sexe avec une variété de partenaires. Les femmes dominaient la meute des boudas et, d'après ce que j'en savais, Raphaël était plutôt populaire, à la fois parce qu'il était très patient et parce qu'il était le fils de Tante B, l'alpha des boudas. De plus, sa séduction lui garantissait de ne pas devoir poursuivre les non-Changeformes trop longtemps avant qu'elles l'essaient.

Malheureusement, Andrea n'était pas une non-Changeforme, ni une bouda. Le V-Lyc, le virus responsable du phénomène

Métamorphe, affectait autant les animaux que les humains.

Dans certains cas très rares, la créature qui en résultait était un garou-bête, un être qui commençait sa vie en tant qu'animal et avait la possibilité de prendre forme humaine. La plupart des garous-bêtes étaient stériles, mentalement attardés et violents, mais, occasionnellement, certains s'adaptaient suffisamment à la société humaine pour qu'on ne les abatte pas. Encore plus occasionnellement, certains pouvaient procréer.

Andrea était une Animale, l'enfant d'un garou-hyène et d'une bouda. Elle le cachait aux Changeformes, parce que certains la tueraient à cause d'un très ancien préjugé, et à l'Ordre parce que, dès qu'on se rendrait compte qu'elle était une Métamorphe, elle serait virée des rangs des Chevaliers. Techniquement, en tant que Changeforme, Andrea était un sujet de Curran, et l'Ordre exigeait une loyauté absolue. Jusqu'à présent, Curran n'avait rien fait, mais il pouvait changer d'avis à n'importe quel moment.

Pour ce que j'en savais, au sein de la Meute, seul le Clan Bouda, Curran, Jim, Derek, Doolittle et moi savions ce qu'était Andrea. Nous conspirions pour que cela reste ainsi sans jamais en avoir discuté.

— Tu veux vraiment un conseil ? demandai-je.

— Oui.

— Essaie de penser moins comme un bouda et plus comme un homme.

Il se hérissa.

— Qu'est-ce que ça veut dire, merde ? Bouda est ce que je suis.

J'essuyai avec mon pain les dernières traces de tsatsiki de mon assiette.

— Elle est un Chevalier de l'Ordre. Seule une personne sur huit entrant à l'Académie parvient à obtenir le diplôme. Elle a travaillé comme une folle pour être humaine. Sois son ami. Parle-lui. Découvre quels livres elle lit, quels fringues elle aime... En parlant de livres, je peux te dire quelque chose de spécial sur Andrea, mais ce ne sera pas gratuit...

— De quoi as-tu besoin ?

— Les Jeux de Minuit. Tout ce que tu sais.

- Facile. (Raphaël sourit.) Vas-y en premier.
- Comment être certaine que tu paieras ?
- Andrea remonte, je l’entends dans l’escalier. S’il te plait, Kate.

Il m’offrit sa version du regard de chien battu, je faillis tomber de ma chaise.

– Bien. (Kate Daniels, enquêtrice entraînée. Quand tu es en possession d’informations de valeur, offre-les au premier homme sexy que tu rencontres, sans garantie de retour.) Lorna Sterling. Elle écrit des romances paranormales. Andrea l’adore à la folie. Elle a une pile de ses bouquins sous son bureau au boulot. Il lui manque le quatre et le six.

Raphaël tira un crayon de son sac à dos et gribouilla sur son avant-bras.

– Lorna ?

– Sterling. Les livres quatre et six. Andrea hante les librairies depuis des semaines pour les trouver.

Andrea émergea de l’escalier, un milk-shake et une assiette de pêches en tranches à la main. Le crayon disparut dans le sac à dos de Raphaël.

Je le regardai durement.

– Donne.

– Les Jeux de Minuit sont interdits, dit-il. Par ordre direct du Seigneur des bêtes, aucun membre de la Meute ne peut y participer, aider ou parier.

– C’est tout ? C’est tout ce que tu as ?

Il haussa les épaules. Il y avait plus, je pouvais le voir sur son visage. Il ne me disait pas tout. Salopard. Je lançai un regard à Andrea. Aide-moi.

Elle mordit dans un morceau de pêche et se lécha lentement les lèvres. Raphaël imita parfaitement le pointer qui vient de voir un faisan.

– Comment se fait-il qu’ils soient interdits ? Il y a une histoire derrière ça ?

Andrea prit une nouvelle tranche de pêche et se lécha encore les lèvres.

– Oui, il y en a une, murmura Raphaël.

J'étais presque désolée pour lui. Je me demande si ça marcherait avec... J'écrabouillai cette pensée avant qu'elle ait le temps d'infecter mon esprit.

Andrea sourit.

– Ça a l'air intéressant. J'aimerais bien l'entendre.

Raphaël se rattrapa.

– Ce n'est pas quelque chose qu'on raconte aux étrangers.

– Dommage. (Andrea haussa les épaules et me regarda.)

– Tu es prête à partir ?

– Je suis née prête.

J'attrapai mon sac.

– J'imagine que cela ne poserait pas de problème si je la racontais juste une fois, dit Raphaël.

Je lâchai mon sac.

– En 2024, le tournoi était toujours légal et le championnat s'est terminé par un combat entre Le Seigneur Nécro et Les Sept d'Andorf. Andorf était un énorme kodiak-garou, 1 290 kilos en forme-bête. Ses pattes étaient plus grosses que ma tête. (De ses mains, Raphaël évoqua la taille d'une pastèque.) Énorme, méchant, salopard vicieux. Il adorait combattre. Il avait assemblé une bonne équipe mais, à ce moment, il ne restait plus que quatre d'entre eux : Andorf, un loup, un rat et ma tante Minny.

Chapitre 4

La bouche d'Andrea béa d'une manière vraiment peu séduisante.

— Tante, hmm ? relevai-je pour dire quelque chose.

Raphaël hocha la tête.

— C'est comme ça que le Clan Bouda gagnait sa croûte dans le temps. On pariait sur nous-mêmes. C'était différent à l'époque. Maintenant, on a la Meute qui nous offre des fonds opérationnels. On prépare un budget. On a un plan d'investissement et des parts dans certaines sociétés. Mais, dans le temps, il n'y avait rien qui ressemblait à une Meute. Il y avait des clans isolés et on se débrouillait seul, soit on se noyait, soit on apprenait à nager.

Le Clan Bouda comptait moins de vingt personnes. Seize ans plus tôt, il avait dû être encore plus petit et avoir du mal à survivre.

— Qui étaient les membres de l'autre équipe en finale ?

— Quatre navigateurs du Peuple. (Raphaël compta sur ses doigts) Ryo Montoya, Sam Hardy, Marina Buryatova-Hardy et Sang. Je les hais, mais c'était une équipe mortelle.

Sur ce point je n'avais aucun doute.

— Pourquoi le Peuple se mêlait-il de combats ? demanda Andrea en fronçant les sourcils.

— Il était en train de construire le *Casino*. On parlait d'argent qui avait disparu et de répercussions venant de tout en haut de la chaîne de commandement si on ne le récupérait pas rapidement. Ils avaient beaucoup parié et avaient besoin de gagner.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

Je me penchai en avant.

Raphaël fit la grimace.

— Le Peuple avait l'avantage. Les suceurs de sang ont déchiré le rat en deux et les tripes de ma tante ont été disséminées partout

dans la Fosse. On aurait dit que le rideau tombait pour Les Sept d'Andorf.

— Et ?

— Andorf a pété un câble. Personne ne sait s'il a tourné Wolf ou juste bersek – les ours font ça parfois. Il est entré en forme-bête totale, il a déchiqueté les vamps, écrabouillé le crâne du loup avant de traverser la grille autour de la Fosse et de se jeter à la poursuite des navigateurs. Ils sont partis en courant et il les a pourchassés dans la foule. Il a démoli tous ceux qui se trouvaient sur son chemin. Il a tué les quatre navigateurs et plus d'une centaine de spectateurs. Puis il a défoncé le mur et s'est échappé.

— Putain !

Andrea vida un tiers de son milk-shake.

— Ouais. Pas la meilleure manière de finir la nuit.

Un énorme kodiak-garou devenu fou dans les rues d'Atlanta.

Un kodiak avec l'entraînement d'un combattant, aussi intelligent qu'un humain et plus grand, plus fort et plus vicieux que l'ours moyen. Ç'avait dû être le cauchemar ultime pour les Changeformes.

— Il y a eu une chasse à l'homme massive, dit Raphaël. Andorf s'est caché à Unicorn Lane.

Zone de profonde magie sauvage, Unicorn Lane tranchait le centre-ville comme une cicatrice. Une magie traîtresse y tourbillonnait et s'y entassait même pendant la tech, et les Unités Militaires de Défense du Paranormal n'osaient pas y faire plus que des incursions.

— On a appelé une assemblée des clans pour tenter de décider comment réagir à ce merdier, toutes sortes de merdes se déchaînaient. Le Peuple demandait l'expulsion de tous les Métamorphes, les zélotes avaient ressorti cette sonnerie de Signe de la Bête. Ça n'aurait pas pu être pire. Il fallait régler ça au plus vite. Le clan des loups était le plus nombreux.

— Bien sûr, renifla Andrea.

— François Ambler dirigeait les loups et les gens voulaient qu'il aille abattre Andorf. Il refusait de le faire. D'après ce que raconte ma mère, il s'est juste levé et s'est tiré. Comme ça. Il a abandonné le

clan, abandonné la position d'alpha et pris la ligne fae pour quitter la ville. (Raphaël sourit.) Ce qui s'est passé après, seuls les alphas le savent. Mais je peux vous donner les faits : trois jours plus tard, la tête d'Andorf est apparue sur les marches du Capitole. Et deux jours après Curran est devenu Seigneur des Bêtes. La première loi qu'il a posée interdisait aux membres de la Meute de participer ou de parier aux Jeux.

Je comptai dans ma tête. 2024, j'avais neuf ans. Curran n'avait que quelques années de plus que moi...

– Quel âge avait-il ?

– Quinze ans.

– Merde !

Raphaël hocha la tête.

– Ouais.

On est restés silencieux pendant un longuement, digérant l'histoire. Les maigres espoirs que j'avais eus de trouver une oreille compatissante au sein de la Meute pour ce qui concernait les problèmes de Derek venaient de s'évaporer. C'était une de ces lois pour lesquelles il n'existait aucune marge de manœuvre.

Que devais-je faire à présent ?

Andrea fouilla son milk-shake avec une cuiller.

– Alors, comment ça se passe entre toi et Curran ?

Il y avait des moments où j'aurais aimé avoir des superpouvoirs mentaux, comme la télékinésie, pour écraser un adversaire.

Mais là, à cet instant, j'aurais aimé les avoir pour tirer la chaise sous Andrea et qu'elle tombe sur le cul.

Je me contentai de cracher trois fois par-dessus mon épaule gauche.

– Tu éloignes le mal ? demanda Raphaël, les yeux écarquillés.

– Eh bien, vous venez de prononcerai un nom interdit. Je dois prendre mes précautions. J'ai besoin de quelque chose en bois. Penche-toi en avant, Andrea, que je puisse toucher ta tête.

Andrea sourit.

– Pour répondre à ta question. Tout va bien. Ça n'a jamais été mieux. Je n'ai pas vu Sa Majesté des Fourrures depuis deux mois et rien ne pourrait me rendre plus heureuse. Si j'ai de la chance, il a

perdu tout intérêt pour moi et s'est trouvé quelqu'un d'autre à poursuivre de ses assiduités.

Pendant le tsunami, Curran avait fini par trouver le moyen de se venger de toutes les fois où je l'avais amené au bord de l'apoplexie. Il m'avait dit que je coucherais avec lui, tôt ou tard, et que je le remercierais de ses services au lit. Il y aurait des roses en enfer avant ça !

— D'après ce que je sais, il n'a trouvé personne, dit Raphaël. Nul ne l'a vu avec une femme depuis le tsunami. Ce n'est pas vraiment inhabituel de sa part, mais ce n'est pas commun non plus.

Je fis rouler mes yeux.

— Et ça veut dire quoi ?

Raphaël se pencha vers moi et baissa la voix.

— Tu as déjà vu un lion pourchasser un troupeau ?

— Non.

— Ils sont acharnés. Quand un lion traque un troupeau, il s'approche en silence se couche et les examine pour choisir sa victime. Il prend son temps. Le daim ou le buffle n'a aucune idée qu'il est si proche. Il sélectionne sa proie, il surgit de sa cachette et l'attrape. Même si un autre animal parfaitement comestible se trouve à sa portée, il ne dévie pas de sa trajectoire. Il a choisi et il préférerait avoir faim que de changer d'avis. C'est une manière assez conne de vivre, pour moi, mais c'est leur nature. Moi, je n'ignore pas les occasions.

— Ouais !

La voix d'Andrea suintait de sarcasmes.

Raphaël la regarda, l'air blessé.

— Je suis ce que je suis.

— Tu es d'abord un homme. Tu es assis là sous forme humaine, tu portes des vêtements humains, tu fais des bruits humains. La partie de toi qui te contrôle est plutôt évidente. Mais quand quelqu'un te montre tes excès, tu agites les bras et tu commences à pleurer : « Oh non ! c'est la bête, je n'y peux rien ! »

Andrea se rendit compte de ce qu'elle disait et flanqua sa main sur sa bouche.

Je fis de mon mieux pour changer de sujet.

– Je pense que tu donnes trop de crédit à notre relation. Je ne peux pas m’empêcher d’irriter Curran et il a trouvé le moyen de se venger. Ce n’est rien.

– Tu as peut-être raison, dit Raphaël.

– Sa Majesté a besoin d’une fille « puis-je ». Ce n’est pas moi.

– Une fille « puis-je » ?

Je m’enfonçai dans mon siège.

– Puis-je t’apporter à manger, Ta Majesté ? Puis-je te dire à quel point tu es fort et puissant, Ta Majesté ? Puis-je t’épouiller, Ta Majesté ? Puis-je te lécher le cul, Ta Majesté ? Puis-je...

Je me rendis compte que Raphaël était particulièrement immobile. Pétrifié, comme une statue. Son regard était rivé sur un point derrière ma tête.

– Il est juste derrière moi, n’est-ce pas ?

Andrea hocha lentement la tête.

– Techniquement, ça devrait être « pourrais-je », dit Curran d’une voix plus profonde que ce dont je me souvenais. Puisque tu demandes la permission.

Il fit un pas pour entrer dans mon champ de vision, tendit la main vers une chaise de la table à côté et la découvrit fichée au sol.

Il l’attrapa d’une main et l’arracha du béton, laissant quatre vis dépasser du revêtement. Il posa la chaise à côté de moi, le dossier vers moi, et l’enjamba comme si c’était un cheval, croisant les bras sur le dossier pour montrer ses biceps bien dessinés.

Pourquoi moi ?

– Pour répondre à ta question, oui, tu peux me lécher le cul. Normalement, je préfère protéger mon espace vital, mais tu es une Amie de la Meute et tes services se sont révélés utiles une fois ou deux. Je fais tout pour satisfaire les désirs de ceux qui se montrent amicaux avec mon peuple. Ma seule question serait : Me lécherais-tu le cul par obéissance, pour me laver ou comme préliminaires ?

Raphaël pâlit encore et baissa la tête.

– Puis-je disposer, mon Seigneur ?

Curran opina, Raphaël attrapa Andrea par la main.

Andrea cilla.

– Mais...

— Il faut qu'on y aille, maintenant.

Le sourire de Raphaël était émoussé. Il fuit et tira Andrea avec lui, me laissant seule avec Curran.

Traîtres.

Chapitre 5

– Tu n’as pas répondu à ma question, dit Curran. Qu’est-ce que ce sera ?

– Non, dis-je.

Curran sourit, mon cœur bondit dans ma poitrine. Je ne m’attendais pas à ça.

– C’est tout ? C’est ça ta réplique ?

– Ouaip.

Éloquence est mon deuxième prénom. Quand on est dans la merde, se contenter de monosyllabes – c’est plus sûr.

Curran reposa son menton sur ses bras croisés. En fait, il n’avait rien de spécial. Ce jour-là, il portait un jean délavé et un polo gris-bleu, un polo ! C’est dur d’avoir l’air mortel en polo, mais il y parvenait. Peut-être parce que son polo ne cachait rien des muscles de sa poitrine ou de ses épaules. En fait, s’il faisait jouer ses muscles, il le déchirerait probablement. Je savais que, là-dessous, son corps était aussi dur qu’une armure.

Peut-être n’était-ce pas son corps, mais l’air qui l’entourait.

Quand il le voulait, Curran diffusait littéralement la menace.

Je l’avais vu rugir de fureur et montrer une colère glacée, déterminée, aussi affûtée qu’une dague, et je n’étais pas sûre de ce qui, des deux, était le plus terrifiant. Le feu d’or dans ses yeux déclenchait une sorte de peur primale chez moi, une sensation née il y a des milliers d’années à la lueur d’un jeune feu, avant la raison, avant la logique, quand l’existence humaine était gouvernée par la peur de prédateurs possédant griffes et crocs, la peur d’être mangé. Cette peur m’entravait. Je ne pouvais pas m’en débarrasser par la raison. Je devais la combattre avec la volonté pure et, jusqu’à présent j’y avais réussi, mais je n’avais aucune garantie de pouvoir y résister la prochaine fois qu’il me lancerait son regard alpha.

Curran me détailla lentement. Je fis de même, égalant son sourire suffisant. Des cheveux blonds coupés trop court pour qu'on les agrippe. Un nez qui avait l'air d'avoir été brisé et de ne pas avoir été bien redressé, étrange pour un Changeforme, particulièrement pour quelqu'un du calibre de Curran. Des yeux gris... Je plongeai dans ces yeux et vis de minuscules étincelles d'or y danser. Mon cœur bondit de nouveau. *Je suis vraiment dans la merde.*

— J'aime bien tes cheveux, dit-il.

Pour célébrer le fait qu'on était vendredi et que j'étais en congé, j'avais lâché mes cheveux. En principe, je les nattais ou je les nouais en chignon pour ne pas les avoir dans les yeux, mais, ce jour-là, ils pendaient comme un voile brun foncé qui bougeait dans le vent de chaque côté de mon visage. Je pliai mon poignet, faisant glisser une aiguille d'argent dans ma paume depuis mon bracelet de force en cuir, attrapai mes cheveux, les tordis en chignon et y glissai l'aiguille pour les maintenir en place avant de lui montrer mes dents dans un petit sourire. Voilà.

Il rit.

— Mignonne. T'en as jamais marre de faire la dure ?

Mignonne ? Je préférerais un coup de couteau dans l'œil plutôt qu'être traitée de mignonne.

— À quoi dois-je le plaisir de la compagnie de Ta Majesté ? Et la ruine de mon déjeuner.

— J'avais envie de pêches.

Il sourit.

Depuis quand une mort au sein de la Meute le mettait de si bonne humeur ?

— Y a-t-il une raison particulière à ton intérêt pour les Jeux de Minuit ? demanda-t-il.

— J'ai un intérêt passager pour l'histoire. (J'étais en terrain dangereux. Je ne savais pas s'il était au courant pour Derek. Il fallait que je coupe court à cette conversation.) La Meute a-t-elle besoin de mes services de représentante de l'Ordre ?

— Pas pour le moment. (Il se pencha en arrière, ramassa l'assiette d'Andrea et me l'offrit) Une pêche ?

Mon sourire se refroidit encore. Pendant le tsunami, Curran

m'avait offert de la soupe et je l'avais mangée. Plus tard, l'alpha des boudas, Tante B, m'avait expliqué que les Changeformes offraient de la nourriture à leur partenaire potentiel. Il se déclarait à la fois mon protecteur, insinuant que j'étais plus faible que lui, en se proposait comme partenaire. J'avais accepté. Cela l'avait beaucoup amusé. Même si j'avais su ce que signifiait la soupe, je l'aurais mangée – j'étais à moitié morte à l'époque.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

– Non merci. Je n'accepterai plus de nourriture de ta part.

– Ah ? (Il prit une tranche, la cassa en deux et la fourra dans sa bouche.) Qui t'a expliqué ? Raphaël ?

– Ça a de l'importance ?

Ses yeux étincelèrent d'or.

– Non.

Menteur. Mais je ne voulais pas causer de problèmes à Raphaël parce qu'il avait gâché le plaisir de Curran.

– Je l'ai lu dans les notes de Greg.

Je pris quelques billets dans ma poche, les pliai et les coinçai entre le sel et le poivre.

– Tu t'en vas ? demanda-t-il.

Vos pouvoirs de déduction sont vraiment extraordinaires, monsieur Holmes.

– Puisque tu n'as pas besoin de mes services professionnels, je retourne à mes devoirs.

– Tu es en congé aujourd'hui.

Comment savait-il cela ? Il mangea une autre pêche.

– L'Ordre a une limite de seize heures de gardes quand la magie est basse. Un de nos rats t'a vue tard hier soir faire descendre une vieille dame d'un poteau téléphonique. Apparemment, c'était hilarant.

– Je vis pour faire rire.

Je me levai.

Curran tendit la main vers mon poignet. Il avait la vitesse d'un chat, mais j'avais passé ma vie à aiguïser mes réflexes. Il manqua son coup.

– Regarde-moi ça ! (J'étudiai mon poignet.) Refusé. Au revoir,

Ta Majesté. Fais passer mes condoléances à la famille.

Je me dirigeai vers la porte.

— Kate ? (Son changement soudain de ton m'arrêta. Toute trace d'humour avait disparu du visage de Curran.) Quelle famille ?

Chapitre 6

Avant le changement, la rue Ponce de León canalisait un trafic monstre venant de Stone Mountain en passant par Decatur et Druid Hills devant City Hall East et jusqu'aux gratte-ciel de Midtown. La tour Bell-South, la Bank of America et le Renaissance Hotel n'étaient plus que des tas de débris à présent, mais City Hall East tenait toujours debout. Il subsistait peut-être parce qu'il n'était pas très haut – seulement neuf étages. Son âge y jouait aussi probablement un rôle. Trempé dans l'histoire, le bâtiment avait évolué à travers les années, depuis le dépôt des magasins Sears en 1926 jusqu'à un centre administratif, pour devenir une communauté de copropriétés de magasins et de restaurants donnant asile à quelques ares d'espaces verts. Mais il avait une troisième raison plus convaincante encore. Voici vingt ans, l'université d'Atlanta des Arts Mystérieux avait acheté ce monstre massif de plus de un million de mètres carrés. Il était ce jour-là le havre des facultés, des étudiants, des bibliothèques, laboratoires et bureaux de recherche... Si quelqu'un pouvait faire tenir un bâtiment, c'étaient bien quatre cents mages.

La présence de mages – et d'étudiants en magie qui, comme tous les étudiants, étaient plutôt impulsifs dans leurs achats – avait ramené la vie à Ponce de León. C'était ce jour-là une rue animée, pleine de magasins, d'étals et de cantines.

Dead Cat Street était bien triste en comparaison. Elle se frayait un chemin entre les nouveaux immeubles de deux ou trois étages jusqu'à une petite place contenant une épicerie et un magasin de bricolage. Curran et moi nous tenions au bord du trottoir étroit à regarder Dead Cat tandis que les chariots et les piétons traversaient Ponce de León sur notre droite. Le corps avait été découvert à une vingtaine de mètres du croisement.

La scène était propre. Pas de traînées de sang sur le bitume. Pas de signes de lutte. Rien. Si je n'étais pas passée par là la nuit précédente, je n'aurais jamais su que quelque chose de terrible s'était produit.

Curran était immobile, il respirait profondément. Les minutes s'éternisaient. Soudain, sa lèvre supérieure se souleva, montrant ses dents. Le précurseur d'un grognement trembla juste derrière ses dents. Ses yeux étincelaient d'or.

— Curran ?

Un lion me regardait d'un air furieux derrière des yeux gris humains avant de disparaître, remplacé par le visage neutre de Curran.

— Joli boulot minutieux.

Je levai les sourcils.

— Ils ont saupoudré la scène d'aconit. On fait sécher les tiges, on les réduit en poudre et on mélange avec une base. Un détergent sec peut le faire. Du Vim ou du bicarbonate de soude. Pas aussi efficace qu'une pâte d'aconit mais, si on en met suffisamment, ça élimine toutes les traces. L'équipe de Jim a bien dû verser quatre litres dans la rue.

Je classai cette information pour référence future.

— Le test de l'odeur est donc impossible ?

Curran sourit.

— On ne peut pas saupoudrer l'air. Même ici avec tout le trafic et le passage, l'odeur reste au-dessus du sol. Dis-moi ce que tu as vu et on comparera nos notes.

J'hésitai. Parler à Curran était comme de marcher dans un champ de mines. On ne savait jamais ce qui allait le foutre en rogne et Jim – même si c'était un trouduc taré – était quand même mon ancien partenaire.

— Pourquoi tu ne demandes pas plutôt à Jim ? Il veut probablement avoir la possibilité de t'en parler lui-même.

Curran secoua la tête. Son visage était sombre.

— Quand l'un des nôtres meurt, on m'appelle. Quelle que soit l'heure. J'étais à la forteresse la nuit dernière et je n'ai reçu aucun appel. J'ai vu Jim ce matin et il ne m'a rien dit de cette histoire.

- Il doit avoir une bonne raison de taire cette information.
- Kate, as-tu offert la coopération de l'Ordre à la Meute ?

Et merde !

- Oui. Je l'ai fait. Il a décliné.
- En tant que Seigneur des Bêtes, j'accepte à présent ton offre.

Merde ! L'Accord d'Aide Mutuelle me forçait à présent à révéler tout ce que je savais de l'incident.

Je le regardai fixement, impuissante.

– Comment tu fais ça ? Comment parviens-tu toujours à me manipuler pour me forcer à faire un truc que je n'ai pas envie de faire ?

Le visage de Curran s'éclaira un peu.

– J'ai pas mal de pratique. La Meute compte trente-deux espèces dans sept tribus, avec chacune ses propres complexes. Les chacals et les coyotes provoquent des rixes avec les loups parce qu'ils ont un complexe d'infériorité et croient avoir quelque chose à prouver. Les loups se croient supérieurs, épousent les mauvais partenaires et refusent de divorcer parce qu'ils s'accrochent à leur connerie d'« union pour la vie ». Les hyènes n'écoutent personne, baisent avec n'importe qui et piquent des rages bersek si elles perçoivent une insulte à l'une des leurs. Les chats refusent aléatoirement d'obéir, simplement pour prouver qu'ils le peuvent. C'est ma vie. Ça fait quinze ans que je gère ça. Comparativement, tu es d'une compagnie facile.

Et moi qui pensais être un défi.

- Excuse-moi pendant que mon *ego* s'en remet.

Il sourit.

– C'est un des avantages d'avoir des principes. Même acculée dans un coin tu te battras toujours pour faire ce que tu crois juste, particulièrement quand tu n'aimes pas ça. Comme maintenant.

- Je suppose que tu as tout compris...

– Je comprends pourquoi tu fais les choses, Kate. C'est comment tu les fais qui me fout occasionnellement en rogne.

Occasionnellement ?

– Je dois vous assurer, Votre Majesté, que je passe des nuits blanches à m'inquiéter de vos sentiments.

– Comme tu le devrais. (Un son étrange, moitié rire moitié grognement roula dans sa gorge.) Me provoquer ne fonctionnera pas. Dis-moi ce que tu as vu. À moins que tu veuilles une demande écrite ?

C’était apparemment le jour pour m’enseigner l’humilité.

Il me tenait à la gorge.

Je réfléchis à la scène et la reconstruisis dans ma tête.

– Je suis arrivée à mule, par Ponce de León. Il y avait sept Changeformes. Deux en forme loup qui passaient les odeurs en revue. L’un était ici. (Je me déplaçai pour indiquer le bon endroit) Un mâle. Il avait l’air d’un loup européen typique. *Canis lupus lupus*, fourrure épaisse et rêche, gris foncé avec du brun sable, surtout sur le museau. Le deuxième était là. (Je traversai la rue jusqu’à l’endroit approximatif.) C’était peut-être une femelle, mais je ne suis pas sûre. Fourrure brune presque cannelle avec un museau noir ou très sombre et des oreilles foncées. Des yeux jaunes. Elle ressemblait à un loup de Cascade Mountain pour moi.

– George et Brenna, proposa Curran. (Il me regardait avec un intérêt intense.) Les meilleurs traqueurs de Jim. Continue.

Je traversai la rue vers l’autre côté de Dead Cat.

– Deux Changeformes ici glissaient le corps dans un sac. Deux femelles. L’une était de taille moyenne, plutôt mince, avec des cheveux blond cendré coupés au bol. Je n’avais jamais vu son visage. (Je fis un grand pas vers la gauche) Amérindienne, légèrement ronde, peau foncée, quarantaine débutante, longs cheveux tressés. Jolie.

Curran ne dit rien.

– Un garde du périmètre ici. (Je désignai ma gauche) Et là. (Je me tournai pour indiquer le deuxième endroit) Et un autre là. (Je tendis le bras droit vers l’endroit où le garde m’avait arrêtée.) Les deux à l’arrière se ressemblaient. Latinos avec un peu d’indien, possiblement mexicains, jeunes mâles, petits, compacts, très rapides, durs au combat. Le mec qui m’a arrêtée avait la trentaine, peut-être le début de la quarantaine. Cheveux coupés à la militaire, brun clair, yeux mordorés, très musclé, un bodybuilder assidu. Pas aussi rapide que les deux autres, mais j’ai eu l’impression qu’il

aurait été capable de nous porter la mule et moi. Il parlait avec un léger accent. Australie ou Nouvelle-Zélande. Problème avec son bras gauche. Il a dû être blessé récemment. Tu veux que je te décrive ses fringues ?

Curran secoua la tête.

— Tu es restée combien de temps ?

— À eu près une minute et demie, peut-être deux. (Je traversai la rue jusqu'à l'endroit où j'avais vu Brenna sursauter.) Brenna a trouvé un bras ici. Je pense que c'était un bras de femme, parce que la manche était claire et scintillait un peu. Une sorte de tissu métallique, une robe de soirée ou une blouse, pas le genre que porterait un homme à moins qu'il soit très flamboyant.

— Parle-moi de Jim.

— Il est apparu juste ici de manière très théâtrale. (Je levai la tête.) Ah ! il a probablement sauté de ce balcon. (Je lui répétais la conversation) C'est tout ce que j'ai. Je n'ai pas vu le corps. Je n'ai eu droit à aucun détail...

Le visage de Curran prit un drôle d'air. On aurait dit de l'admiration.

— Pas mal. Mémoire naturelle ou c'est quelque chose que l'Ordre t'a appris ?

Je haussai les épaules.

— Pas l'Ordre, mon père. Et je suis loin d'être parfaite à ce jeu. J'oublie toujours le truc le plus important sur ma liste de courses. Mais je suis entraînée à évaluer les dangers, et sept Changeformes qui ramassent un cadavre au milieu de la nuit dans une rue déserte c'est beaucoup de dangers. Ton tour.

— On avait un deal, en effet. (Curran descendit du trottoir et me rejoignit.) Elle n'a pas été tuée ici. L'odeur de sang est légère et le sol n'a pas été taché alors qu'il est toujours sale, ce qui veut dire que personne ne l'a nettoyé. Le corps a été coupé en au moins six morceaux. C'est un site de dépôt, on l'a utilisé parce que l'un de nos bureaux n'est qu'à huit pâtés de maisons. C'est le plus proche de notre territoire qu'ils pouvaient choisir sans être arrêtés par une patrouille. Ils étaient au moins trois et ils n'ont pas une odeur humaine. Je ne sais pas ce qu'ils sont mais je n'aime pas leur odeur.

De mieux en mieux.

— Je ne peux rien dire d'autre à part que Jim était venu avec sa meilleure équipe de nettoyage. Je connais chacune des personnes que tu as décrites. Elles sont très bonnes dans ce qu'elles font.

Et aucune d'entre elles ne lui en avait parlé. La question à un million de dollars était : Pourquoi ?

— Une fois acceptée, l'assistance de l'Ordre ne peut plus être refusée, lui dis-je. Je fais donc maintenant partie de cette enquête. Cela signifie que je vais devoir pénétrer sur ton territoire et poser des questions inconfortables.

— J'ai des questions à poser aussi.

Ses yeux étaient à présent remplis d'or liquide. Les petits poils de ma nuque se dressèrent. Je n'avais vraiment pas envie d'être Jim.

— Je te contacterai pour qu'on se mette d'accord sur le moment des entretiens.

Il se retourna et partit, me laissant au milieu de la rue. Le Seigneur des bêtes, un homme au-delà des politesses humaines telles « au revoir » ou « merci ».

Alors que je retournai à la civilisation, je me rendis compte que, pour la première fois depuis les six mois que je connaissais Curran, nous étions parvenus à discuter et à nous séparer sans avoir envie de nous tuer. Je trouvai cela très troublant.

Chapitre 7

Un petit paquet enveloppé de papier kraft m'attendait devant la porte de mon appartement. Je m'arrêtai et me demandai pourquoi il n'avait pas été volé. L'appartement que j'avais hérité de Greg n'était pas dans la pire partie de la ville, mais pas dans la meilleure non plus. Mon tuteur ne s'inquiétait pas de sa sécurité, il avait acheté l'appartement parce qu'il était proche du Chapitre de l'Ordre.

Je fronçai les sourcils. Le paquet était sur le palier crasseux devant ma nouvelle porte – l'ancienne avait été remplacée quand un démon l'avait défoncée. Je m'étais fait une certaine réputation dans le quartier, cette chienne folle avec une épée qui habite au 32B, une image que je cultivais soigneusement, mais malgré tout, un paquet abandonné aurait dû être chapardé quelques secondes après avoir été déposé.

Peut-être était-il piégé.

Je tirai Slayer. La lumière qui filtrait à travers la fenêtre sale au-dessus de moi se refléta sur le métal opaque et presque blanc du sabre, déposant un lustre nacré sur la longueur de la lame. Je donnai un petit coup du bout du sabre sur le paquet et m'écartai au cas où.

Rien.

Le paquet ne réagit pas. Oui, oui, et dès que je le ramasserais, il allait produire des lames et me couper les mains en morceaux.

Je m'accroupis, coupai la cordelette et fis soigneusement glisser le papier, révélant de la soie verte et une petite carte. Je ramassai la carte.

« Appelle-moi, s'il te plaît. Saiman. »

Je jurai *sotte voce* et emportai le paquet dans l'appartement.

Mon répondeur n'indiquait aucun message. Rien de Derek.

Je déchirai le papier et renversai le contenu du paquet sur mon lit. Un pantalon en soie aux jambes larges, magenta clair, des pantoufles vertes et un *ao-dai*, un vêtement vietnamien fluide, moitié tunique, moitié robe. Les fringues étaient exquis, particulièrement l'*ao-dai* fait de soie couleur vert fougère, brodée de vert plus clair et de petites touches magenta.

Je pris le téléphone et composai le numéro de Saiman.

— Bonjour Kate.

— Quelle partie de « pas un rendez-vous galant » n'as-tu pas comprise ?

Un soupir à peine audible filtra à travers la ligne.

— A moins d'avoir assisté aux Jeux, il est difficile d'en décrire l'atmosphère. C'est un endroit remarquablement violent et brutal. Les limites habituelles du bon sens y sont abolies. Les têtes froides ne sont pas les plus nombreuses et tout le monde brûle de prouver ses prouesses physiques, Tu es une femme séduisante. Si tu venais habillée comme tu l'étais hier soir, nous serions inondés de défis. Je crois que nous sommes tous deux d'accord sur le fait qu'il n'est pas nécessaire d'attirer trop d'attention.

Il marquait un point.

— J'ai choisi ces pièces très soigneusement, dit-il. Elles permettent une liberté de mouvement totale. Si tu les portes, tu auras moins l'air d'un garde du corps et plus...

— D'un ornement de bras ?

— D'une compagne. S'il te plaît, sois raisonnable, Kate. Joue l'Emma Peel pour mon John Steed, juste pour ce soir.

Je n'avais aucune idée de qui étaient Emma Peel et John Steed.

La voix de Saiman s'adoucit, prenant une qualité veloutée.

— Si tu ne te sens pas confortable, je comprends. Nous pouvons toujours renégocier les termes de notre accord.

Il mit suffisamment de sous-entendus dans son « renégocier » pour faire rougir une call-girl professionnelle.

— Un accord est un accord, dis-je.

Il valait mieux payer maintenant. Avoir une dette envers Saiman ne m'attirait pas du tout et il le savait. J'étais une fois de plus dépassée.

— Le vert est ta couleur, dit Saiman, conciliant. J'ai fait faire l'*ao-dai* à tes mesures, il devrait t'aller.

Je n'en avais aucun doute. Il s'était sans doute transforma en moi pour l'essayer.

— Je ferai un essai.

— Je passe te prendre à 10 heures. Et, Kate, peut-être qu'un peu de maquillage...

— Voudrais-tu m'assister dans le choix de mes sous-vêtements aussi ?

Mon sarcasme lui passa au-dessus de la tête.

— J'en serais ravi. Alors que j'adorerais te voir avec un balconnet, j'ai bien peur que, en cette occasion particulière, un soutien-gorge rembourré sans coutures soit préférable, l'*ao-da* est particulièrement serré au niveau de la poitrine... Peut-être pourrais-je venir passer en revue ce que tu as de disponible...

Je raccrochai, une soirée dessous avec Saiman. Même pas dans ses rêves les plus fous.

Huit heures plus tard, tandis que je descendais de la voiture de Saiman sur le parking de l'Arène, je me dis qu'il avait eu raison.

Alors que la soie verte serrait ma poitrine, ne laissant aucun doute sur le fait que j'étais femelle, la robe s'élargissait plus bas. Deux fentes coupaient l'*ao-dai* sur les côtés quelques centimètres en dessous de la taille haute du pantalon. Les manches s'évasaient au poignet, suffisamment larges pour cacher mes garde-bras que j'avais remplis d'aiguilles d'argent.

Malheureusement, il n'y avait nulle part où mettre mon sabre. Ce n'était pas grave, je voulais bien le porter.

Saiman me tint la portière. Il avait choisi d'être grand et d'âge moyen, un homme mûr mais toujours en forme et tiré à quatre épingles dans un élégant costume sombre avec un col roulé noir. Ses traits étaient larges et bien dessinés, avec un nez patricien, un menton puissant, un grand front et de pâles yeux mordorés sous d'épais sourcils blancs. Des cheveux gris platine encadraient son visage telle une crinière soigneusement entretenue. A la main droite, il tenait une longue canne noire à pommeau de tête de dragon d'argent.

Il irradiait d'une aura de richesse qui augmentait sa séduction comme une couche de vernis. Il sentait l'argent et le prestige.

Sa voix était l'équivalent auditif d'un café de prix, riche, doux et légèrement amer.

– Kate, j'ai bien peur qu'il faille laisser le sabre dans la voiture.

– Non.

– Les armes sont interdites partout sauf à l'étage de la Fosse.

Tu ne passeras pas la porte.

Merde !

Je soupirai et glissai Slayer entre les sièges avant.

– Reste là. Garde la voiture.

Saiman ferma la porte.

– Le sabre est scientent ?

– Non, mais j'aime bien faire semblant du contraire.

Une télécommande cliqua dans la main de Saiman. La voiture répondit d'un étrange bruit de clochette.

– Qu'est-ce que c'était que ça ?

– Mon système de sécurité. Je ne recommanderais à personne de toucher le véhicule. Y allons-nous ?

Il m'offrit son bras. Je posai mes doigts sur son coude.

Un accord était un accord. J'étais son ornement de bras pour une soirée.

Pour coller au rôle, j'avais tordu mes cheveux et je les avais dressés en chignon en y plantant deux bâtons de bois renforcés.

J'avais même appliqué un peu de maquillage pour aller avec l'*ao-dai*. La robe me conférait une touche d'exotisme, un peu de mascara et une touche d'ombre à paupière sombre me rendait intrigante. Je ne serais jamais belle, mais je pouvais me débrouiller pour être saisissante.

Un gros boniment se dressait devant nous au milieu d'un énorme parking. En brique et de forme ovale, il s'élevait sur trois étages, s'étirant dans la nuit jusqu'à je ne savais où. Les bâtiments de cette taille étaient rares à Atlanta.

Quelque chose me titillait.

– N'y avait-il pas quelque chose d'autre ici avant ?

– La Glacière. C'était la patinoire d'Atlanta. Comme tu peux le

voir nous avons fait quelques modifications.

Je restai coincée sur ce « nous ».

– Es-tu un membre de la Maison, Saiman ?

– Non. Mais Thomas Durand l'est.

Il désigna son nouveau visage d'un geste élégant de la main.

Non seulement je me rendais à un tournoi clandestin, habillée comme une bimbo, mais mon compagnon était l'un des propriétaires du lieu. Génial ! Puisque j'avais déjà le jeu et le combat illégal, peut-être pourrais-je trouver de la drogue et quelques putains de haut vol pour compléter ma collection ? Je soupirai et tentai d'avoir l'air de ne pas tuer pour gagner ma vie.

– Est-ce que ce sont des lames dans tes cheveux ? demanda Saiman.

– Non. Se mettre des trucs coupants dans les cheveux n'est pas une bonne idée.

– Pourquoi ?

– D'abord quelqu'un pourrait me frapper sur la tête et m'enfoncer les lames dans le scalp. Ensuite je devrais éventuellement tirer les lames de mes cheveux. Et je n'ai aucune envie de dégainer théâtralement mes armes de tête pour me retrouver avec la moitié de mes cheveux coupés et une calvitie partielle.

Une tour de bois griffait le ciel à une centaine de mètres de l'Arène, suffisamment près pour couvrir la totalité du toit avec la puissance de feu des mitrailleuses et des balistes montées sur la plate-forme à son sommet. Les gens qui s'occupaient de la tour portaient des uniformes distinctifs rouge et noir.

– Garde Rouge ?

– Oui.

– J' imagine que le sang rapporte.

Sinon les hôtes de ce petit raout ne seraient pas capables d'engager l'unité de gardes la plus chère de la ville. Je connaissais quelques Gardes Rouges et ils méritaient leur paie. Il y a quelques années, j'avais pensé me joindre à eux pour avoir un salaire régulier, mais le boulot était chiant à mourir.

– Le Colisée, la fierté et la joie de Rome, pouvait accueillir

cinquante mille personnes. (Saiman se permit un petit sourire.) Cinquante mille personnes à une époque où le cheval était le seul moyen de transport efficace. Le sang rapporte, en effet.

Il attire aussi les briseurs de règles, c'est pourquoi les Gardes Rouges patrouillent aussi bien sur le périmètre qu'à l'intérieur, et particulièrement au rez-de-chaussée, qui entoure la Fosse dans laquelle se déroulent les combats. C'est aussi là que se trouvent les loges des combattants, or la Maison ne tolère aucune querelle hors de la Fosse.

Ma soirée venait de sérieusement se compliquer. Suivre Saiman, lui fausser compagnie en utilisant les talents ninja que je n'avais pas, passer les meilleurs gardes d'Atlanta, pénétrer un rez-de-chaussée plein de gladiateurs, trouver la fille aux cheveux sombres, lui remettre le mot, et revenir avant que Saiman suspecte quoi que ce soit. Facile. Je pourrais faire ça dans mon sommeil. Une fois de plus, je ressentis l'envie de botter le cul de Derek.

Nous traversâmes une ligne blanche fluorescente de soixante centimètres peinte sur la chaussée.

– Pourquoi une ligne ?

– Nous sommes à présent sous la protection de Gardes, répondit Saiman. Au-delà de la ligne, ils s'intéressent à notre bien-être, jusqu'à un certain point. En deçà, on est seuls.

– Il y a déjà eu des morts sur le parking ?

– Si tu n'étais pas un agent de l'Ordre, je te dirais qu'on en a eu deux le mois dernier. Mais puisque tu l'es je dois clamer mon ignorance.

Saiman me dédia un sourire faussement timide. Pourquoi moi ? Nous nous dirigeâmes vers l'entrée brillamment éclairée, contrôlée par quatre Gardes Rouges, deux équipés d'armes automatiques, les deux autres portant des lances chinoises décorées de drapeaux de soie rouge. Étrange choix d'armes, mais c'était joli.

Nous passâmes entre eux, franchîmes un étroit passage arqué et nous engageâmes dans un couloir au milieu duquel se tenait une femme, en sandwich entre deux Gardes Rouges qui avaient l'air de rêver d'une course en forêt avec des sacs de vingt-cinq kilos pour exploser un campement de Wolfs. Leur patronne était légèrement

plus grande que moi, un poil plus mince, cintrée dans un gilet de fin cuir marrons elle portait une rapière. Sa main droite était nue, mais un épais gant de cuir propageait la gauche. Un lustre vert émeraude recouvrait la lame de la rapière, comme si elle était faite de verre coloré. Dix contre un qu'elle était enchantée.

Je détaillai la femme. Cheveux roux, courts. Yeux gris, vifs.

Je regardai droit dans ces yeux et une dure à cuire me rendit mon regard.

— Rene. Comme toujours, c'est un plaisir.

Saiman refit son truc avec les tickets et tendit les deux rectangles à Rene.

Rene jeta un coup d'œil aux tickets, les rendit à Durand et me regarda d'un air de défi territorial, démontrant que l'*ao-dai* ne l'avait pas trompée une seconde.

— Ne tuez personne dans mon bâtiment.

— Faites votre boulot, et je n'en aurai pas besoin.

Je laissai Saiman me conduire dans le couloir. Il se pencha vers moi et dit, d'une voix qui suintait la confiance :

— Rene est...

— La responsable de la sécurité.

— Son épée...

— Est enchantée, probablement empoisonnée et Rene est surnaturellement rapide.

— Tu l'as déjà rencontrée ?

Je fis la grimace.

— La rapière est une arme d'escrimeur, idéale pour le duel. Cela exige de la précision, puisqu'il faut toucher les organes vitaux ou percer les artères avec une lame large de deux centimètres. Une rapière normale n'arrêterait pas un Changeforme enragé, par exemple. La zone de dommages est trop étroite, donc Rene doit compter sur le poison ou sur la magie et pouvoir frapper avec une vivacité exceptionnelle. Je soupçonne le poison parce qu'elle porte un gant pour éviter que la lame l'effleure même si nous sommes en pleine tech. Correct ?

— Oui.

Saiman semblait un peu surpris.

La rapière de Rene fonctionnait probablement de manière similaire à Slayer. Mon sabre fumait en présence des non-morts et liquéfiait leurs tissus. Si je le plongeais dans un corps non-mort, il absorbait la chair liquéfiée. Malheureusement, j'avais rarement l'occasion de le laisser suffisamment longtemps dans un corps et, après de nombreux combats, Slayer devenait fin et cassant, me contraignant à le nourrir. Je parierais une bonne partie de mon salaire que Rene devait, elle aussi, nourrir sa rapière.

Nous franchîmes un angle, grimpâmes un escalier étroit et pénétrâmes dans un autre monde. Le sol était couvert de carrelage italien couleur sable et rouille, selon un motif élaboré de petits et grands carreaux. Les murs pêche clair offraient d'étroites alcôves avec des bambous dans de lourds pots de céramique. Sur la gauche, de hautes arches coupaient le mur, ornées de lourds rideaux rouille. Des lanternes fae ornementales, éteintes en l'absence de magie, décoraient l'espace entre deux arches. Une dizaine de ventilateurs tournaient lentement au plafond, leurs lampes baignant la pièce d'une lumière tamisée.

Le brouhaha d'une foule filtrait à travers les rideaux.

Nous étions au deuxième niveau. La magie frappa, étranglant l'électricité. Les lampes moururent en clignotant. Les ventilateurs ralentirent lentement et les tubes tarabiscotés des lanternes fae s'allumèrent le long du mur, teintant le couloir de leur pâle lueur bleutée. Un hurlement profond et rauque déchira le bruit blanc de la foule, un son grave et inhumain, de peur, de rage et de douleur. Les poils sur ma nuque se hérissèrent. Saiman observait ma réaction. Il avait l'air satisfait.

Je ne tins pas compte du bruit.

— Où allons-nous ?

— Au poste d'observation VIP. Si tu te souviens, j'ai mentionné que j'avais besoin de ton opinion professionnelle. Les membres de l'équipe que je veux que tu évalues ont l'habitude d'y traîner avant le combat.

— Et ce serait quelle équipe ? demandai-je, me souvenant du mot de Derek caché dans mon garde-bras gauche.

« Donne le mot à Livie de l'équipe des Moissonneurs. »

— Les Moissonneurs.
Bien sûr.

Chapitre 8

Le poste d'observation VIP, semi-circulaire, était à peine rempli au tiers. L'essentiel de la lumière provenait de bougies qui brûlaient en groupes sur les petites tables rondes. Une fenêtre en croissant qui allait du sol au plafond offrait une vue sur le parking et sur la ville plongée dans l'obscurité.

En gagnant avec Saiman une table près de la fenêtre, je cataloguai les clients. Seize personnes, dont trois gardes du corps et quatre femmes, deux de ces dernières avaient les cheveux sombres mais aucune n'avait l'air d'une combattante.

Mon regard glissa jusqu'à un homme deux tables plus loin et je sentis un picotement, comme si une décharge électrique avait frappé mon bras. Il était grand, près d'un mètre quatre-vingt-cinq et vêtu de cuir gris souple essentiellement caché par un manteau rêche et simple. Ses longs cheveux sombres descendaient jusqu'à ses épaules.

Son regard se braqua vers moi et refusa de se détourner.

Le pouvoir scintillait dans ses yeux bleu clair. Il était détendu, relax et cordial. Si on lui marchait accidentellement sur le pied, il pourrait être civil et s'excuser d'être dans le chemin. Mais il avait quelque chose qui dénonçait un pouvoir et un potentiel de violence incroyables. Il savait, il en était certain, qu'il était capable de tuer toutes les personnes présentes en quelques secondes et le savoir était pour lui plus important que le besoin de le prouver. .

Le liquide dans son verre était transparent. Vodka ou eau ? De l'eau supposerait qu'il souhaitait rester sobre et qu'il représentait une menace.

Saiman tira une chaise pour que je m'y installe, mais cela m'aurait mise à dos à l'homme.

— L'autre chaise, murmurai-je.

Le type me regardait toujours.

– Comment ?

– L'autre chaise.

Saiman passa avec élégance de l'autre côté de la table et me proposa l'autre chaise. Je m'assis. Saiman fit de même.

Un serveur se glissa près de nous, me bouchant la vue.

Saiman commanda un cognac.

– Et pour la dame ? demanda le serveur.

Saiman ouvrit la bouche.

– De l'eau, sans glace, dis-je.

Saiman referma la bouche. Le serveur s'éloigna, révélant que l'homme aux cheveux noirs avait subtilement pivoté pour mieux nous observer. Il me regardait comme s'il cherchait quelque chose sur mon visage. J'émis « garde du corps » bien fort. C'est ça, tu peux regarder, mais, si tu touches Saiman, je t'écrase la trachée.

– Tu n'as pas besoin de jouer le rôle de mon garde du corps, m'assura Saiman.

– Tu n'as pas besoin de jouer le rôle de mon petit ami.

C'était une question de principe. Si quelqu'un s'attaquait à Saiman, alors que je n'étais qu'à un mètre, je n'aurais plus qu'à rendre mes couteaux et me trouver une ferme.

– Je ne peux pas m'en empêcher, tu es tout simplement éblouissante.

– C'est le moment où je dois me pâmer ?

L'homme se leva et se dirigea vers nous. Au moins un mètre quatre-vingt-dix. Je n'aimais pas sa manière de bouger, en douceur, glissant facilement sur des articulations liquides. Un épéiste. Un épéiste exceptionnel pour bouger avec tant de grâce malgré sa taille. Grand, souple, mortel.

Saiman soupira.

– Au risque d'avoir l'air grossier, te courtoiser est comme jouer au basket avec un hérisson. Aucun compliment ne reste impuni.

– Alors arrête les compliments.

Un jeune homme roux entra dans le poste d'observation et traversa la pièce d'un bon pas. L'épéiste s'immobilisa. Le jeune homme s'approcha de lui et lui murmura quelque chose avant de

s'écarter, traitant l'homme avec la déférence qu'on offre à un officier supérieur. L'épéiste me lança un dernier regard avant de s'éloigner.

Saiman ricana.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

Le serveur apporta nos verres : mon eau dans une flûte et le cognac de Saiman dans un lourd verre de cristal taillé. Saiman prit le ballon de son verre dans sa paume pour réchauffer le liquide ambré et l'approcha de son visage, laissant l'arôme envahir son nez.

– Tu devrais t'attendre à cette attention masculine. Tu es une femme captivante. Nerveuse. Fascinante. Et il y a certains avantages à être vue en ma compagnie. Je suis séduisant, j'ai du succès et je suis respecté. Et très riche. Ma réputation dans ce lieu particulier est sans tache. Ta beauté et ma position nous donnent de l'allure. Je crois que tu découvriras que les hommes, ici, te trouveront très désirable. Nous pourrions être un duo dévastateur...

Je pliai le poignet, fis sortir une aiguille d'argent dans ma paume et la lui offris.

– Qu'est-ce donc ?

– Une aiguille.

– Que devrais-je faire avec ?

Il était tombé droit dedans. Trop facile.

– Veux-tu s'il te plaît l'utiliser pour te dégonfler la tête ? Elle m'empêche de voir la salle.

Les portes du poste d'observation s'ouvrirent et deux hommes entrèrent. Celui de gauche dominait son pote. Grand, large, les cheveux si courts qu'il n'y avait qu'un duvet sur son crâne épais, il se tenait très droit. Il portait un pantalon noir, d'énormes bottines militaires et rien d'autre. Les torsades tordues de tatouages tribaux, précises et noir charbon, comme si elles venaient d'être peintes, montaient en spirales sur ses bras, tachaient son torse et grimpaient sur son dos jusqu'au-dessus de sa nuque. Beaucoup d'encre élaborée. Il était intéressant de noter que la couleur était uniforme.

À côté de lui marchait un homme avec des cheveux si blonds qu'on aurait dit du citron. Coupés à hauteur de sa mâchoire, ils bouclaient autour de son visage étroit dans un grand désordre.

C'était une coupe étrange pour un homme, mais il se débrouillait pour que cela n'ait pas l'air trop féminin.

– Ah ! les voici.

Saiman se laissa aller en arrière, nonchalant.

– Les Moissonneurs ? murmurai-je.

– Oui. La brute sombre utilise le nom de scène de Cesare. Le blond est Mart.

– Quels sont leurs vrais noms ?

Si quelqu'un le savait, ce devait être Saiman.

– Je n'en ai pas la moindre idée. (Saiman sirota son cognac.) Et ça me dérange.

Les Moissonneurs repérèrent notre table.

– Je cherche quelque chose de particulier ?

– Je veux savoir s'ils sont humains.

Je regardai Mart. Mince, presque maigre, il portait un long trench-coat gris qu'il laissait ouvert. En dessous, il arborait ce qui ne peut être décrit que comme un costume de rat d'hôtel : noir et moulant sur la poitrine, il collait à ses jambes avant de disparaître dans des bottes souples noires. Si ce n'avait été l'étroitesse du costume, je n'aurais pas vu la tension soudaine des muscles de ses jambes. Il bondit et atterrit légèrement accroupi sur notre table.

Excellent équilibriste – il ne ripa pas en atterrissant sur la pointe des pieds et fit à peine bouger la table.

Mart regardait droit devant lui, me présentant son profil sculpté. Des yeux très clairs, bleus cerclés d'un gris plus foncé mais indéniablement humains. Bonne structure osseuse, masculine sans faiblesse apparente. Un châssis compact, étroit avec des muscles secs. Des membres longs qui lui donnaient une bonne allonge. Aucune odeur étrange. Il avait l'air humain, mais je n'avais jamais vu Saiman se tromper. Quelque chose devait lui donner des soupçons, mais quoi ? Dans le doute, fouiller la ruche avec un bâton pour voir si quelque chose d'intéressant en sort. J'applaudis.

– Je ne savais pas que les équipes de la Fosse avaient de si jolies pom-pom girls. Tu peux recommencer, mais avec un peu plus d'enthousiasme cette fois ?

Mart se tourna vers moi et me regarda sans ciller. C'était

comme regarder un faucon dans les yeux : une certaine distance et la promesse d'une mort soudaine.

Je fis semblant de réfléchir et claquai des doigts.

— Je sais ce qui manque : les pompons !

Aucune réaction. Il comprenait que je venais de l'insulter, mais il ne savait pas exactement en quoi.

Saiman gloussa.

Mart continuait à me regarder. Sa peau était parfaite. Trop parfaite. Aucune égratignure. Aucune coupure. Aucune imperfection, pas de boutons, pas de points noirs. Comme de l'albâtre poli.

— Qu'est-ce qui vous amène à notre table, jeune homme ?

La voix de Saiman était détendue. Pas une ombre d'anxiété. Je devais le reconnaître – Saiman avait des couilles.

L'homme aux tatouages croisa les bras. Sa silhouette était efflanquée, ses membres très longs. Ses bras étaient musclés mais fins. Il regarda Saiman sans ciller.

— Vous allez perdre.

Sa prononciation était très articulée, savoir profonde avait une touche d'accent que je ne pouvais reconnaître.

Je tendis lentement la main pour toucher le visage de Mart.

Il agrippa ma main. Je vis à peine son bras bouger avant que mes doigts soient coincés dans les siens. Une prise comme un étau d'acier. Rapide. Probablement plus que moi. Ce devrait être intéressant. Je détendis mes doigts.

— Oh ! vous êtes fort !

Il était très fort. Il gardait aussi sa garde grande ouverte. Je me demandais s'il serait assez rapide pour bloquer un verre de champagne si je le brisais pour l'enfoncer dans sa gorge. C'était une interrogation tentante.

— Marc ! (La voix de Saiman claqua comme un fouet.) Tu la casses, tu la paies.

Mart tourna la tête vers lui. C'était un mouvement très étrange, seule sa tête pivota. Comme une chouette. Ou un chat.

Il libéra mes doigts. Il n'avait probablement pas tenu compte de moi parce que j'étais une femelle dans une robe colorée.

Une femme aux cheveux sombres entra. Elle était jeune, à peine dix-huit ans, et encore. Ses traits lui auraient permis d'être à l'aise dans les rues de Delhi : des yeux noirs et profonds, un visage plein et rond, des lèvres sensuelles, des cheveux noirs qui s'écoulaient derrière elle. Elle portait un jean tout simple et une longue chemise foncée, mais sa manière de marcher en roulant légèrement les hanches, les épaules en arrière pour mettre ses seins en valeur, donnait envie de la voir en sari. Une princesse indienne. Les hommes la regardaient bouger. Trois contre un que c'était Livie, la destinataire du message de Derek. Je devinais sans peine ce qu'elle pouvait inspirer à un jeune loup-garou.

Elle se figea à quelques dizaines de centimètres de notre table, les yeux baissés.

— Asaan, murmura-t-elle à Mart. La maîtresse vous demande.

L'homme aux tatouages montra les dents, elle avait interrompu leur session d'intimidation.

La femme inclina la tête en signe de soumission.

Dans un instant, les Moissonneurs allaient partir et je perdrais toute chance de remettre le mot de Derek. Que faire ? En face de moi, deux femmes s'excusèrent et se dirigèrent vers le coin de la pièce où un panonceau annonçait les toilettes.

— Je dois aller chez les dames ! annonçai-je un peu trop fort. (Je me levai et regardai la femme aux yeux noirs.) Viens avec moi. Je ne veux pas y aller seule.

Elle me regarda comme si je parlais chinois. Espèce d'idiot !

— Je ne veux pas y aller seule, répétai-je. Il peut y avoir des gens bizarres là-dedans.

L'homme tatoué tourna la tête vers les toilettes, elle soupira :

— D'accord.

Alors que nous nous éloignions, j'entendis la voix de l'homme tatoué.

— Quand tu mourras, ta femme criera.

— Est-ce une menace ? demanda Saiman en pouffant.

— Une promesse.

Nous entrâmes dans les toilettes. Au moment où la lourde porte se referma derrière nous, elle se tourna vers moi.

— Voilà, vous y êtes. A moins que vous vouliez que je vous tienne la main pendant que vous vous asseyez sur le pot, je dois y aller.

— Êtes-vous Livie ?

Elle cligna des paupières.

— Oui.

— Je suis l'amie de Derek, dis-je.

Le nom la frappa comme un coup de poing.

— Vous connaissez Derek ?

Je tirai le mot de mon garde-bras.

— Pour vous.

Elle me l'arracha et le lut. Ses yeux s'écarquillèrent. Elle chiffonna le mot et rejeta dans un trou circulaire sur le comptoir en marbre.

— Avez-vous des problèmes ?

— Je dois y aller. Je serai punie si je reste trop longtemps.

— Attendez. (Je l'attrapai par l'avant-bras) Je peux aider. Dites-moi ce qui se passe.

— Vous ne pouvez rien faire ! Vous n'êtes qu'une pute.

Livie arracha son bras de ma main, déchirant sa manche, frappa la porte pour l'ouvrir et s'en alla.

Il y avait des moments où un conditionnement mental acharné était utile. Cela aidait à patauger dans les égouts avec des excréments humains jusqu'aux cuisses pour traquer un Ver Impala qui se régénérât sans cesse. Cela empêchait aussi de hurler quand deux jeunes con : couraient au suicide par Moissonneurs interposés en refusant toute assistance.

Le billet. Elle avait jeté le billet. J'avais donné ma parole de ne pas le lire avant de le lui remettre, mais puisqu'elle l'avait lu et jeté, le mot était à présent propriété publique. Jane Publique, c'était moi, donc, techniquement, je pouvais lire la note.

Les deux femmes qui étaient entrées dans les toilettes sortirent de leur cabine et reprirent leur conversation à propos des biceps de je ne savais qui. Elles me dépassèrent et concentrèrent leur attention sur leur maquillage, pourtant déjà parfait.

Je réfléchis. Mon raisonnement était un peu faible mais je n'en

avais plus rien à faire. Je m'avançai vers le comptoir et fourrai mon bras dans le trou. Mes doigts effleurèrent des mottes de serviettes humides.

Les dames me regardaient comme si un chandelier avait poussé sur ma tête.

Je leur fis un gentil sourire, retirai ma main et regardai dans le trou. Une petite poubelle blanche pleine de serviettes en papier. Je pouvais pêcher toute la journée et ne pas trouver le mot. Le comptoir était en marbre, mais l'armoire en dessous était en métal. Une petite porte permettait l'accès à la poubelle. J'attrapai la poignée. Verrouillée.

Les dames avaient décidé que ne pas faire attention à moi était le plus prudent et continuaient leur conversation sur les biceps.

Crocheter les serrures n'était pas mon fort. Défoncer par contre était dans mes cordes.

Je reculai un peu pour me faire de la place. Le comptoir était relativement haut. Bonne chose. C'était difficile de donner un coup de pied bas avec assez de force. Je fis un pas en avant et envoyai un coup de pied latéral dans la porte. Le métal résonna comme un tambour. La porte s'enfonça sous mon coup mais tint bon.

Les femmes s'immobilisèrent.

J'enfonçai un coup frontal dans le renforcement. « Boum ». Bonne porte. « Boum ».

La porte trembla, glissa et s'écrasa sur le sol dans un grand bruit sourd. Je souris aux dames horrifiées.

— J'ai fait tomber ma bague de fiançailles là-dedans. Vous savez ce que c'est. Une fille ferait n'importe quoi pour son diamant.

Elles fuirent.

Je sortis la poubelle et plongeai dedans. Serviette en papier.

Serviette en papier, tampon usagé... Beurk. Qui avait mis un tampon usagé dans la corbeille à papiers ? Ah ! il était là.

Je dépliai le papier chiffonné.

« A l'auberge. Au Toit Rouge, même heure, ce soir. »

Les pièces commençaient à s'assembler dans ma tête. Une fille magnifique, apparemment la propriété d'une équipe de gladiateurs mortels potentiellement non humains. Un jeune loup-garou mâle

avec un instinct de protection surdéveloppé.

Derek était amoureux – rien d’autre ne le pousserait à aller à l’encontre des lois de Curran – et il avait l’intention de la sauver.

Il était aussi en route pour se faire couper les couilles.

OK, donc, à quelle heure était-ce et où était l’auberge Au Toit Rouge ? Les auberges Au Toit Rouge étaient à peu près la seule chaîne d’hôtels franchisés encore en activité. Le toit de n’importe quelle mesure pouvait être peint en rouge, identifiant immédiatement l’endroit comme ayant des chambres à louer pour la nuit. Le problème était que j’ignorais où trouver une auberge Au Toit Rouge dans ce quartier d’Atlanta.

Les Moissonneurs me semblaient être du genre paranoïaque, le genre qui ne se déplaçait qu’en groupe à leur place, je m’écclipserais rapidement après le dernier combat de la soirée.

Ils gardaient Livie en laisse. Son absence se remarquerait vite.

Derek était un idiot, mais un idiot brillant : il en avait forcément conscience et avait donc choisi de la rencontrer quelque part sur leur trajectoire. Dans le meilleur des cas, ils échangeraient quelques mots avant qu’elle s’enfuie. Dans le pire, il aurait un véhicule prêt pour une échappée commune. Qui se terminerait en désastre.

Je remis la poubelle en place à coups de pied, penchai la porte pour couvrir le trou, redressai ma robe et émergeai des toilettes.

Saiman était seul. Il leva un sourcil en me voyant. Une expression qu’il m’avait empruntée – Saiman était contrarié, mais pas assez pour se lever à mon approche.

– Une minute de plus et j’aurais demandé une équipe de sauvetage à la direction, dit-il.

– Tu es la direction.

– Non, je suis un des propriétaires.

Touché.

– Alors quel est ton problème avec les Moissonneurs ?

– Je crois que tu as mal compris la nature de notre accord. (Il m’offrir son bras.) Je t’ai demandé une évaluation de l’équipe. C’est toi qui as l’obligation de me révéler tes informations, et sois assurée que je suis impatient d’entendre ton rapport. Je suis positivement frémissant.

– Frémissant ?

– En effet. Et si nous allions nous asseoir ?

Je soupirai et le laissai me guider. J'étais lasse de naviguer à vue et dans le noir.

Chapitre 9

Nous descendîmes au premier niveau, jusqu'à un couloir percé d'arches. Saiman en choisit une apparemment au hasard et tint le lourd rideau rouille ouvert, derrière lequel se trouvait un petit balcon. Circulaire et fermé par une solide balustrade d'acier qui m'arrivait aux hanches, le balcon offrait quatre chaises tendues d'un doux tissu rouille, côte à côte, comme au cinéma.

Je franchis le rideau et m'approchai de la balustrade, découvrant une salle immense. Vaste et oblongue, elle s'étendait sur au moins cent cinquante mètres. Ses murs étaient truffés de balcons disposés sur trois rangées. Chaque balcon pouvait accueillir six à huit personnes et possédait sa propre porte de sortie qui, si notre porte particulière était une indication, ouvrait sur un couloir. La direction minimisait le risque de ruée si les choses tournaient mal.

Les murs s'enfonçaient dans le sous-sol, l'étage inférieur s'inclinant doucement vers une arène de sable. Une chaîne épaisse servait de clôture, ancrée dans une série de piquets d'acier.

La Fosse. Notre balcon saillait nettement plus du mur que les autres et, avec un peu d'élan, j'aurais pu bondir sur la chaîne.

Le sable à l'intérieur de la clôture attirait mon regard. Je détournai les yeux.

— Sièges spéciaux ?

— Les meilleurs de la maison. Malgré la proximité de la fosse nous sommes plutôt bien protégés. (Saiman désigna l'espace au-dessus de nos têtes. Une herse métallique nous surplombait, cachée par un rideau de velours.) Je peux la descendre d'une poussée sur le levier. Et, bien sûr, il y a des précautions supplémentaires.

Il désigna l'étage inférieur.

À notre gauche, sur le béton se tenait une E-50 une mitrailleuse

lourde améliorée montée sur un socle pivotant et servie par deux Gardes Rouges. Les flingues n'étaient pas mon truc, mais je connaissais celui-là : c'était l'arme préférée des Unités Militaires de Défense du Paranormal face à un vampire en liberté.

Le E-50 tirait des cartouches de calibre 50 à plus de 915 m/s.

À six cents mètres, une balle de cette mitrailleuse était mortelle.

À cent mètres, elle déchirait l'acier comme du papier. À vitesse maximale, la E-50 crachait mille balles par minute. Bien sûr, en rafale constante, elle faisait aussi fondre le tube après quelques milliers de balles, mais, si un vampire n'avait pas été abattu dès les premières secondes, on était mort de toute façon.

Une mitrailleuse identique était installée de l'autre côté, à l'extrémité droite. Quiconque était coincé entre les Jeux n'avait aucune chance. Malheureusement, même les meilleures armes dépendent de ceux qui les tiennent. Si je voulais foutre la merde, je m'occuperais d'abord des servants des mitrailleuses.

Au cas où la tech les laisserait tomber, deux équipes supplémentaires de Gardes veillaient depuis les coins opposés, l'un disposait d'un lanceur de flèches et l'autre d'un assortiment d'armes.

— Je vois que vous ne souhaitez pas revivre un incident Andorf.

Si Saiman fut surpris de ma connaissance de l'histoire des Jeux, il ne le montra pas.

— En effet. Mais je t'assure que nous avons encore beaucoup de participants Changeformes.

— Comment ? Le Seigneur des Bêtes ne l'a-t-il pas interdit ?

— Nous importons des Métamorphes de l'extérieur. Ils combattent et on les renvoie chez eux avant la fin des trois jours.

Tous les Changeformes de l'extérieur disposaient de trois jours pour se faire connaître de la Meute et obtenir l'autorisation de rester sur son territoire, sinon la Meute se faisait connaître d'eux, et ils n'aimaient pas la suite.

— Ça a l'air cher.

Saiman sourit.

— Ça en vaut la peine. Rien que le prix des tickets couvre les

dépenses liées aux combattants. Les sommes sérieuses proviennent des paris. Sur un bon combat, la Maison se fait entre un demi et les trois quarts d'un million. Le gain le plus élevé sur un seul combat a dépassé deux millions.

Avec les primes de risque, je me faisais à peine plus de trente briques par an.

Je regardai le sable de la Fosse. Dans ma tête, le bâtiment disparut. La clôture, le béton, les flingues, Saiman, tous se fondirent dans un soleil éblouissant, aveuglant et sans merci.

J'entendis les bruits de la foule dans les gradins de bois, les rapides staccatos de l'espagnol, les rires haut perchés des femmes et les cris rauques des bookmakers aboyant des chiffres. Je sentais la présence de mon père derrière moi, calme et constant. Le poids rassurant de l'épée dans ma main. Je sentis l'odeur de ma peau, brûlée par le soleil, et des remugles de sang qui s'élevaient du sable.

— Asseyons-nous.

La voix de Saiman interrompit ma rêverie. Tant mieux.

Nous nous installâmes. D'énormes rideaux couleur rouille s'écartèrent sur les côtés de la salle, révélant deux entrées : celle de droite peinte d'un or tapageur, sa jumelle sur la gauche d'un noir satiné joyeux.

Saiman se pencha vers moi.

— Les combattants entrent par la Porte d'Or. Les cadavres sortent par la Porte de Minuit. Si on « part à l'or » on a gagné le match.

Le long et profond écho d'un énorme gong traversa l'Arène, appelant les spectateurs au silence. Une femme mince dans une robe d'argent entra par la Porte d'Or.

— Bienvenue ! Bienvenue à la maison de combats où la mort et la vie dansent sur le fil d'une lame. (Sa voix était grave pour une femme et portait bien dans l'Arène.) Que les Jeux commencent !

— Sophia, dit Saiman, la productrice.

La femme disparut par la Porte d'Or.

Un énorme tableau de score suspendu à des chaînes glissa du plafond et s'arrêta juste au-dessus de la Porte de Minuit. Deux noms écrits sur du papier blanc d'une magnifique calligraphie

étaient encadrés de bois : « RODRIGUEZ vs CALLISTO ». Les enjeux en dessous indiquaient « -175 +200 ». Rodriguez était légèrement favori. Si on voulait parier qu'il serait le gagnant, il fallait donner 175 \$ pour gagner 100 \$. Si on pariait sur Callisto et qu'elle gagne, par chaque 100 \$ misés on en touchait 200 de plus.

— Tous deux humains. Moyennement intéressant. (Saiman fit un geste méprisant) Les Moissonneurs, Kate. Je désire entendre ton analyse.

— Mart et Cesare sont tous deux des combattants ?

Saiman hocha la tête.

— Les as-tu déjà vus saigner ?

— Cesare. Pendant un combat avec un jaguar-garou, il a reçu plusieurs estafilades sur la poitrine et le dos. Jusqu'à présent, Mart n'a jamais été touché.

— As-tu remarqué comme la peau de Mart est parfaite ?

Saiman fronça les sourcils.

— Son teint est assez égal, mais je ne vois pas où tu veux en venir.

Pas surprenant. Quelqu'un qui traitait la peau comme de la glaise façonnable à volonté ne se rendait pas compte de la signification d'un teint parfait. « Bouton » n'était simplement pas dans le vocabulaire de Saiman.

— Les gens ordinaires ont des défauts sur la peau. De l'acné, des bleus, des points noirs, des pores bouchés, de petites cicatrices. Mart n'en a aucun. Sa peau est uniforme et étrangement parfaite.

— Peut-être jouit-il d'une bonne régénération ?

— J'ai vu des Changeformes avec des cicatrices et leurs membres brisés ne se réparent qu'en deux semaines. L'histoire d'un humain normal est inscrite sur sa peau, Saiman. Nous acquérons nos premières cicatrices à l'entraînement, bien avant d'être performants. Lui n'en a aucune. Tu le connais depuis combien de temps ?

— Deux mois.

— Donc il est en Géorgie depuis la fin de l'été. Tu lui as vu un coup de soleil ?

— Non.

— Un homme avec la peau de cette couleur devrait développer une croûte croustillante après une heure sous le soleil d'Atlanta. Pourquoi est-il plus pâle qu'un cornouiller blanc ? Et l'as-tu déjà vu avec une autre coiffure ?

Je pouvais presque sentir les roues tourner dans la tête de Saiman.

— Non, dit-il.

— Ses cheveux ont toujours la même longueur ?

— Oui.

Je hochai la tête.

— Parlons de son pote Cesare. Il est tatoué de la tête aux pieds ?

— Oui.

— As-tu remarqué que toute son encre a l'air parfaitement fraîche ? Or, la plupart des gens se font tatouer sur une période de plusieurs années. Un dessin compliqué prend du temps. Le procédé est rituel pour beaucoup de gens et aussi important que le résultat. L'encre se décolore avec le temps, plus vite si elle est exposée au soleil. Tous ses tatouages – au moins ceux que j'ai vus – sont de la même couleur, noir brillant. Comme s'il ne sortait jamais.

— Peut-être a-t-il planifié ses tatouages et utilisé un écran total.

— Je doute qu'un homme entre dans un studio de tatouage et déroule les plans d'un tatouage corporel tribal total. De toute façon, tu as dit qu'il saignait. Des blessures profondes causeraient des distorsions dans les dessins, surtout quand on considère les siens. Un trait plus épais çà et là, une bavure, une ligne brisée. Je n'en ai remarqué aucune.

Une expression troublée dérangerait la symétrie séduisante du visage de Saiman.

Une fois du sang, un fluide ou n'importe quel tissu extrait du corps, son propriétaire ne pouvait plus en dissimuler la magie. Un scanner-m imprimait les traces de cette magie en différentes couleurs : violet pour les vampires, vert pour les Changeformes, bleu ou gris pour les humains. Je ne voyais pas le problème, il suffisait d'un échantillon sanguin à soumettre au crible du scan-m, tout ce qui n'était ni bleu ni argent signifiait non-humain. Les résultats d'un scanners étaient infaillibles.

– Tu les as passés au scan-m ?

– Plusieurs fois. Ils ont toujours donné des impressions bleues.

Pur humain.

Bizarre.

– Le scanners est foutrement difficile à tromper, dis-je. Mais les faits demeurent : tu as deux poupées de porcelaine, l’une est presque albinos et l’autre peinte de jolis tourbillons noirs. Et elles ne t’aiment pas. A ta place, je prendrais un garde du corps, Saiman. Et je le préviendrais de s’attendre à des trucs inhabituels en cas d’agression.

Deux humains pénétrèrent sur le terrain. Rodriguez avait la quarantaine. Petit et sec, il avait choisi une lame kukri , courte et recourbée. Lourde à la pointe, elle s’enfonçait dans la chair quasiment toute seule. Callisto le dominait d’une tête et lui prenait bien quinze kilos. Ses membres olivâtres étaient longs à en être disproportionnés. Elle portait une hache. Une chaîne d’argent s’enroulait autour de son bras droit.

Le gong résonna. Callisto leva la hache et frappa. Si elle avait atteint Rodriguez, le coup aurait ouvert le petit homme en deux, mais il l’évita en dansant, rapide comme un chat.

Callisto frappa de nouveau, un coup en diagonale qui exposait son flanc gauche. Rodriguez refusa de s’y engouffrer et esquiva de nouveau. La foule hua.

Je me penchai sur la balustrade, suivant Rodriguez sur le sable. Il avait à la fois l’expérience et le talent. Mais une férocité dangereuse teintait la grimace de Callisto.

– Qui va gagner, Rodriguez ou Callisto ? demanda Saiman.

– Callisto.

– Pourquoi ?

– Une intuition, elle en veut plus.

Rodriguez plongeait. Sa lame entailla la cuisse de Callisto. Du vermillon trempa sa jambe. Je sentis l’odeur du sang.

Callisto fit claquer son bras. La chaîne décrivit un arc de métal et s’enroula autour du cou de son adversaire avec une précision qui n’était pas naturelle. Le bout de la chaise se figea au-dessus de l’épaule de Rodriguez, il avait l’apparence d’une petite tête

triangulaire. Des mâchoires de métal s'ouvrirent. De minuscules crocs métalliques mordirent l'air. Callisto tira. Les mailles de la chaise se fondirent en un corps serpentin dans un scintillement d'acier .

Le serpent de métal serra ses anneaux. Rodriguez le frappa avec une frénésie désespérée, mais son kukri glissait sur le corps métallique. Rodriguez était cuit. La foule rugit de bonheur quand son visage devint violet. Il tomba à genoux. L'épée glissa de ses doigts et plongea dans le sable. Il tenta de griffer la corde qui lui enserrant la gorge.

Callisto aurait pu abréger sa souffrance, d'un coup de hache, mais elle se contenta de le regarder suffoquer.

Il fallut quatre longues minutes à Rodriguez pour s'éteindre.

Finalement, quand ses jambes cessèrent de frapper le sol, Callisto retira la chaîne, dont les anneaux étaient de nouveau de simples mailles de métal, et la secoua pour la foule. Les spectateurs huèrent.

Je desserrai mon poing. Il m'avait fallu toute ma volonté pour ne pas sauter dans la Fosse et retirer cette chose du cou de Rodriguez.

Je ne pensais pas que je pouvais davantage mépriser Saiman.

Mais il prouva le contraire.

Quatre hommes en salopette grise émergèrent de la Porte de Minuit et chargèrent le cadavre sur un brancard qu'ils emportèrent.

Saiman se laissa aller en arrière dans son siège.

– Comme je l'avais dit, moyennement intéressant.

– Je trouve cela horrible.

– Pourquoi ? Je t'ai déjà vue tuer, Kate. Bien sûr, tu le fais avec considérablement plus de talent...

– Je tue parce que je n'ai pas le choix. Je tue pour me protéger ou pour protéger autrui. Je ne prendrais pas une vie pour exciter une foule. Je ne torturerais pas un homme pour le plaisir.

Saiman haussa les épaules.

– Tu tues pour survivre et pour apaiser ta conscience. Ceux dans la Fosse tuent pour l'argent et la gratification de savoir qu'ils sont meilleurs que les cadavres à leurs pieds. Au fond, nos motifs

sont toujours égoïstes, Kate, l'altruisme est un brouillard créé par des esprits rusés pour bénéficier du talent et de l'énergie des autres. Rien de plus.

— Tu es comme un dieu grec, Saiman. Tu n'as aucune empathie, ni aucune conception du monde au-delà de ton *ego*. Vouloir quelque chose te donne automatiquement le droit de l'obtenir, quels que soient les moyens, sans considération aucune pour les conséquences. Je ferais attention si j'étais toi. Les amis et les objets du désir des divinités tombent comme des mouches. A la fin, les dieux se retrouvent toujours misérables et seuls.

Saiman me regarda d'un air stupéfait et resta silencieux.

Chapitre 10

Les combats se succédèrent l'un après l'autre, s'achevant par une mort bien plus souvent que nécessaire. Trop de sang, trop de gore, trop de show. Trop d'enthousiasme amateur coupé court par l'expérience glaciale. De temps en temps, Saiman me demandait qui allait gagner, je répondais, de manière laconique.

J'étais prête à rentrer.

Le gong sonna une fois de plus. Le tableau descendit, présentant deux noms, « ARSEN vs MART ». « - 1200 +900 ».

Arsen était lourdement favori.

– J'aimerais t'offrir un boulot, dit Saiman.

J'étais trop dégoûtée pour afficher la moindre incrédulité.

– Non.

– Ce n'est pas de nature sexuelle.

– Non.

– Sur six combats, tu as choisi le gagnant à tous les coups. Je veux t'employer comme consultante. Les membres de la Maison évaluent les combattants avant chaque événement pour déterminer les enjeux de chaque combat.

– Non.

Mart entra sur le sable. Il s'était défait de son trench-coat et son costume noir moulait sa silhouette mince. Il bougeait tranquillement, comme une ombre sombre et sèche, ses cheveux étaient le seul élément coloré de sa personne. Il portait deux épées comme deux rayons de soleil enfermés dans l'acier, une longue et une courte, classiquement un katana et un wakizashi.

– Trois mille par évaluation.

Je me tournai vers Saiman et le foudroyai du regard :

– Non.

Un beuglement profond roula dans l'Arène. Cela commença

doucement, un long rugissement produit par une gorge inhumaine qui devenait un coup de tonnerre et se brisait en une cacophonie de reniflements et de petits cris rapides. La foule était réduite au silence. Ma main se dirigea d'elle-même vers mon épaule, mais je n'avais pas mon sabre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le visage de Saiman s'éclaira de pur bonheur.

— C'est Arsen.

Une silhouette énorme apparut dans les profondeurs obscures de la Porte d'Or. Lentement, lourdement, elle s'approcha du bord de la lumière. L'ombre s'accrochait aux contours de vastes épaules et d'un torse épais et musclé, dissimulant un gros casque.

Le Garde Rouge qui tenait la clôture ouverte sur la Fosse semblait vouloir être n'importe où sauf là.

Arsen gueula de nouveau et jaillit dans la lumière se précipitant vers la Fosse. Le Garde Rouge claqua la porte et s'enfuit.

Arsen chargea le centre de l'Arène et freina brutalement, soulevant un nuage de sable, puis meugla. Le public silencieux le regardait fixement, sous le choc.

Il mesurait plus de deux mètres et était couvert de plaques de muscles durs et sculptés qui étiraient son cuir noir charbon. Sa fourrure courte s'évasait en un désordre hirsute sur sa poitrine et descendait vers son ventre en une ligne étroite qui s'élargissait à l'entrejambe, tentant sans succès de masquer sa généreuse virilité.

Les poils remontaient le long de ses cuisses et de ses bras pour se terminer en une longue crinière sur sa nuque massive. Deux cornes pâles saillaient de son crâne. Son visage était un mélange d'homme et de taureau : un museau bovin et une gueule bovine, mais des yeux humains sous la crête hirsute de ses sourcils. Une barbe tressée ondulait sous sa mâchoire. Ses jambes reposaient sur des sabots. Ses bras s'achevaient en mains qui auraient pu enfermer ma tête entre leurs doigts épais, trois à chaque main, dont un pouce. La lance dans son poing droit avait la taille d'une poutre.

Je finis par refermer la bouche.

— Un taureau-garou ?

— Non. Quelque chose de bien plus exotique, dit Saiman. Il est

né comme ça et ne se transforme pas en humain. C'est un Minotaure.

Arsen creusa le sable de son sabot gauche, donnant des coups de pied, et secoua la tête. Les anneaux d'or de ses boucles d'oreilles scintillèrent à son oreille gauche. Il était pouvoir, force et rage liés à la chair et se débattant pour se libérer.

Mart ne bougea pas. Il resta là, les deux épées à la main, pointées vers le bas.

— Arsen est mon combattant Personnel.

La voix de Saiman vibrait de fierté.

— Où l'as-tu trouvé ?

— En Grèce. Où d'autre ?

— Tu l'as fait venir de Grèce ?

Par bateau. Avec les tempêtes et les serpents de mer, ç'avait dû lui coûter une fortune.

Saiman hocha la tête.

— Ç'en valait la peine. Je ne gaspille pas mes ressources pour des trucs bon marché. Je sacrifierais volontiers une fortune pour voir les Moissonneurs humiliés. Ce n'était qu'une somme dérisoire.

Arsen meugla. Il riva les yeux sur Mart. Il baissa la tête.

Mart demeura immobile et silencieux.

De l'air humide s'échappait des narines du Minotaure, qui voûta ses épaules et chargea.

Il chargea en rugissant, impossible à arrêter, comme un bœuf de combat.

Mart ne fit aucun geste pour l'éviter.

Six mètres. Quatre. Trois.

Mart bondit, très haut, comme une pièce de soie noire qui disparut soudain de la vue. Il atterrit sur les épaules du Minotaure.

Un instant, il chevaucha Arsen, trouvant un équilibre étrangement facile avant de sauter sur le sable, comme une plume.

Arsen freina des quatre fers, pivota et se fendit, lance en avant, à la grecque. Mart plongea sous la hampe, parant le bras avec sa lame la plus courte. Son katana embrassa l'intérieur de la cuisse droite d'Arsen puis trancha la gauche et roula hors de portée du Minotaure.

C'était tellement rapide que c'en était aveuglant.

– Il est mort.

– Quoi ?

Saiman me décocha un regard noir.

– Arsen est mort. Les deux artères fémorales sont sectionnées.

D'épais torrents de sang jaillissaient des cuisses du Minotaure.

Mart se retourna sur la pointe des pieds, fit face à notre loge et salua avec panache, les deux épées ensanglantées au bout de ses bras tendus.

La rage tordait les traits de Saiman.

Arsen laissa échapper un gémissement, son sang pulsant en jets à chaque battement de son cœur. Ses genoux frappèrent le sable. Dans un frémissement, il s'écroula vers l'avant, tête la première.

La foule explosa en un crescendo d'acclamations enragées.

Saiman bondit sur ses pieds et quitta le balcon. J'attendis environ trente secondes pour mettre de la distance entre nous et sortis en courant comme si mes cheveux étaient en feu. Pour ce qui me concernait, la soirée était terminée. Il était temps de partir à la recherche de l'auberge Au Toit Rouge.

Chapitre 11

Même les meilleurs plans ont un défaut. Le mien en avait deux : d'abord je n'avais aucune idée d'où était l'auberge Au Toit Rouge et ensuite je n'avais pas de moyen de transport. Le premier problème, je le résolus avec une aisance relative, j'attrapai le premier Garde Rouge que je croisai et je l'interrogeai. La seule auberge Au Toit Rouge du coin était à l'Ouest, sur la route de la ligne fae du Sud-ouest, à vingt minutes de cheval, soit une bonne heure à pied. Quarante-cinq minutes si je courais. Il était près de 2 heures du matin et, la magie officiant, les possibilités de réquisitionner une monture étaient nulles. Personne d'assez sensé pour se balader à cheval ne sortait à cette heure et, dans le cas contraire, ne verrait pas d'un bon œil l'emprunt de sa monture.

J'aurais dû prendre des chaussures de sport.

J'émergeai dans la nuit. La magie avait privé l'entrée de l'Arène de ses illuminations électriques à la place, des runes et des symboles ésotériques scintillaient de rouge et de jaune sur les murs, leurs motifs compliqués tissant la paroi solide d'une garde.

Une putain de garde, d'ailleurs – le bâtiment entier étincelait du cocon translucide de la magie défensive, encore mieux protégé que la salle des coffres d'une banque.

J'inspirai profondément et soupirai, me débarrassant de mon anxiété par la même occasion. Derrière moi, l'Arène était menaçante, suait la malice. La cupidité et l'attrait du sang, le mélangeaient en un miasme souillant tous ceux qui y pénétraient.

Un bâtiment bourré d'hommes et de femmes en tenues de soirée ou une arène de sable entourée d'une barrière de piquets de bois pourrissant pleine de gens en loques, cela ne faisait aucune différence. Je n'avais jamais oublié les sensations du combat sur le sable, mais je ne m'étais pas rendu compte que mes souvenirs

étaient si prégnants.

Le sable représentait plusieurs premières pour moi. La première fois que j'avais combattu sans la garantie que mon père me secoure. La première fois que j'avais tué une femme. La première fois que j'avais tué en public et la première fois qu'une foule avide de sang m'avait déifiée.

Mon père ayant jugé que c'était une expérience que je devais endurer, je l'avais fait. Cela avait dû laisser des cicatrices puisqu'il suffisait que je regarde le sable pour que mes bras me chatouillent comme s'ils étaient couverts de gravillons. J'époussetai le sable fantôme, renvoyant les souvenirs avec lui. J'avais envie de prendre une douche.

Derek était probablement en train d'attendre Livie au point de rendez-vous. C'était un loup prudent. Il avait dû y arriver des heures à l'avance. Il fallait que je me bouge le cul jusqu'à l'auberge Au Toit Rouge.

Mais, d'abord, récupérer Slayer. Je me dirigeai vers la voiture de Saiman.

— Kate ?

Du coin de l'œil, je vis Saiman sortir du bâtiment. Merde.

— Kate !

Je m'arrêtai et me tournai vers lui.

— Les combats sont terminés. Nous sommes quittes.

Il me rattrapa.

— Toutes mes excuses pour mon départ précipité...

— Je ne veux pas de tes excuses, Saiman. Je veux mon sabre. J'ai rempli mes obligations et je dois y aller.

Il ouvrit la bouche, mais il dut lire quelque chose sur mon visage qui le dissuada de renâcler. Il hocha la tête et dit :

— Très bien.

Nous nous dirigeâmes vers la voiture.

— Comment aurais-tu récupéré ton sabre sans mon aide ? demanda-t-il.

— J'aurais brisé la fenêtre.

Nous avons traversé la ligne blanche.

— Tu aurais vandalisé mon véhicule ?

– Ouaip.

– Tu te rends compte que la voiture est lourdement protégée ?

Je sentis le poids d'un regard dans mon dos comme une brique. Je jetai un œil par-dessus mon épaule. Le Moissonneur tatoué, Cesare, se tenait juste derrière la ligne blanche, à contre-jour. Il se tenait très droit, le visage enveloppé d'obscurité. Ses yeux scintillaient de rouge.

– On a de la compagnie.

Saiman vit Cesare.

– Hilarant ! Je ne pensais pas donner l'impression d'être sensible aux méthodes enfantines d'intimidation.

– Je pense qu'ils ne sont pas dans une stratégie d'intimidation.

J'accélérai le pas. Le missile lisse et noir de la voiture de Saiman, avec mon sabre entre les sièges, attendait à vingt-cinq mètres.

Un homme bondit par-dessus la rangée de voitures et atterrit devant nous, accroupi, nous bloquant le passage. Des cheveux sombres coulaient de sa tête. Il leva des yeux rougeoyant comme deux braises. Il ouvrit la bouche. Une langue trop longue en jaillit, frappant l'air. Ses lèvres s'étirèrent, montrant une rangée de crocs recourbés.

Bon.

Du coin de l'œil, je vis Cesare qui attendait toujours derrière la ligne blanche, les bras croisés sur la poitrine.

L'homme à la langue de serpent se déplaça, toujours accroupi. De longues coulées de bave pendaient à ses crocs et gouttaient sur le bitume, emplissant l'air d'un lourd parfum de jasmin. Du crachat de monstre parfumé. Où allait le monde ?

Saiman pâlit. Sa main agrippait sa canne.

Les yeux brillants de l'homme étaient rivés sur lui. Il leva les mains et lui montra deux dagues fines, aiguisées comme les crocs d'un serpent.

Je n'étais pas sur la photo. Parfait.

Saiman saisit le bâton de sa canne de la main gauche, tirant sur le pommeau de la droite. J'aperçus du métal entre le pommeau et le bois sombre. La canne dissimulait une dague qu'il avait l'intention

d'utiliser de manière héroïque.

L'homme, tendu et prêt à bondir, laissa échapper un sifflement qui fit se hérissier les poils sur ma nuque.

Ce fut un bond surnaturel, impulsé pour couvrir les six mètres qui nous séparaient. Saiman fit un pas en avant, tirant rapidement sa dague, et se pencha, prêt à rencontrer son attaquant.

La première règle du boulot de garde du corps : garder le corps du « sujet » hors de portée des coups.

Je balayai le pied droit de Saiman tout en le frappant à la poitrine de la main gauche. Il était tellement concentré sur son coup que sa position était ridiculement déséquilibrée. Il tomba sur le dos comme une masse. Je saisis la canne fourreau et la pointai vers le haut.

La canne frappa l'homme à langue de serpent juste sous le sternum. Il suffoqua, surpris. Je me tournai et fouettai sa tempe du fût. Le bois creux se brisa, me laissant avec un moignon de canne. Le coup aurait mis hors jeu un humain normal, pas lui.

L'homme tituba un peu, secoua la tête et se fendit vers moi, frappant de ses dagues. J'esquivai et reculai, l'éloignant un peu plus de Saiman, l'approchant un peu plus de la voiture.

Un rai de projecteur nous balaya, resta une seconde sur nous avant de s'éloigner. Les Gardes devaient nous avoir vus.

L'homme-serpent continuait à frapper, ses coups étaient enthousiastes mais inefficaces. Il reprenait encore son souffle.

S'il récupérait, nous serions dans une merde noire. Un pas.

Encore un pas et j'atteignais la voiture.

Saiman chancela en se relevant.

— Reste où tu es, aboyai-je.

L'homme-serpent regarda en arrière, frappant vers moi de la main droite pour se couvrir. J'attrapai son poignet de ma main gauches le tirai vers le bas et enfonçai la brisure de bois sous ses côtes, dans son rein. Il hurla. Je le soulevai et l'envoyai voler au-dessus de moi vers la voiture de Saiman.

Son corps entra en collision avec la portière passager. Les sorts défensifs ondulèrent dans un flash jaune vif et empoignèrent le corps. Des étincelles orange volèrent en tous sens.

L'homme-serpent se débattit dans la garde, coincé sur la voiture comme s'il y était collé, son corps sursautant dans une danse spasmodique et obscène. La puanteur de la chair brûlée s'éleva de sa poitrine. Ses bras se plièrent. Ses mains, qui tenaient encore les dagues, s'appuyèrent sur la carrosserie. Il tentait de pousser pour se libérer. La garde ne serait pas suffisante. Putain ! Il refusait de mourir.

Je tirai les baguettes de mes cheveux et les serrai dans mon poing.

Dans un bruit de papier déchiré, la garde s'ouvrit, épuisée.

L'homme-serpent se libéra et plongeait vers moi. Je donnai un coup de pied franc et solide dans un de ses genoux. Il chuta. Je l'agrippai par les cheveux et plongeai les baguettes dans son œil gauche, une fois, deux fois, quatre fois. Il hurla. J'enfonçai les baguettes aussi profondément que possible dans son orbite.

Les dagues lui tombèrent des mains. J'en attrapai une et lui tranchai la gorge. La lame aiguisée comme un rasoir faillit lui couper la tête. Le sang jaillit, me trempa. Le Moissonneur avait disparu.

Le cadavre à langue de serpent gisait, pâle, dans une mare de son propre sang. Je regardai Saiman et levai un doigt couvert de sang.

— Définitivement pas humain.

Le visage de Saiman tremblait de fureur.

— C'est un scandale ! Je suis propriétaire d'un septième de la Maison !

La garde sur la voiture de Saiman avait été brisée.

— Ça t'ennuierait de déverrouiller ?

Il trouva la télécommande d'une main tremblante et appuya sur le bouton. Rien ne se passa.

— La magie est haute, lui dis-je.

Il jura, tira les clés et déverrouilla la porte. J'attrapai la poignée de Slayer et me sentis immédiatement mieux.

Saiman passa une main dans ses cheveux.

— J'ai besoin que tu m'accompagnes à l'Arène.

— Non. J'ai un autre engagement.

– Tu es mon témoin.

Je m’efforçai de parler lentement et clairement.

– Je suis attendue ailleurs.

– Nous sommes au milieu de nulle part et tu n’as pas de véhicule.

– J’ai deux jambes.

– Si tu viens avec moi et que tu racontes à la Maison ce qui s’est produit, je t’emmènerai où tu veux.

Je secouai la tête. Cela prendrait trop de temps avant qu’il en ait fini.

– Je te trouverai un cheval.

Je m’immobilisai. Un cheval diviserait mon temps de trajet par deux ou trois. Je me retournai.

– Un témoignage rapide, Saiman. Très rapide. Puis tu me donnes un cheval et je disparaïs.

– D’accord !

Alors que nous retournions vers l’Arène, il dit :

– Je croyais que ce n’étaient pas des lames dans tes cheveux.

– Ce ne sont pas des lames, ce sont des piques. Respire profondément, Saiman. Tes mains tremblent encore.

Les yeux de Rene étaient vifs et froids comme les profondeurs cristallines d’un lac de montagne. L’explosion indignée de Saiman buta contre son calme glacial.

– Il faut combien de temps pour enlever un cadavre ?

– Le corps sera là dans un instant.

J’étais perchée sur un bureau. Nous étions dans une des salles de la sécurité. De précieuses secondes s’égrenaient. Je ne pouvais rien y faire. Rene faisait son boulot.

Rene me regarda.

– Vous lui avez arraché le cœur ?

Je secouai la tête.

– Je n’en ai pas vu la nécessité. Je lui ai touillé le cerveau et coupé la tête. Je n’ai jamais vu une tête se régénérer.

– Vrai.

Rene hocha la tête.

Saiman ramassa un mug, le regarda et le jeta contre un mur.

Il se brisa en une dizaine de morceaux. Nous le regardâmes.

– On dirait que votre copain est hystérique, me dit Rene.

– Vous croyez que je devrais le gifler pour qu’il se comporte comme un homme ?

Saiman me regarda, sans un mot. Il fallait reconnaitre cela à Rene. Elle ne rit pas. Mais elle en avait sacrément envie.

Une escadre de Gardes Rouges entra, portant l’homme-serpent sur un brancard. Deux Gardes et un homme plus âgé suivaient. L’homme tendit à Rene un grand livre relié de cuir et lui parla doucement. Elle lui dédia un hochement de tête sec.

– Nous prenons la sécurité de nos invités très au sérieux, et particulièrement celle des membres de la Maison. Cependant (elle leva une main et compta sur ses doigts :) ; premièrement, cet incident a eu lieu en dehors de notre juridiction. Notre responsabilité s’arrête à la ligne blanche. Deuxièmement, cette créature n’est pas enregistrée comme membre des Moissonneurs ou de leur équipe. Personne ne la reconnaît. Le fait qu’un membre des Moissonneurs ait assisté à l’incident n’indique en aucun cas la complicité de l’équipe. Il n’a aucune obligation de vous venir en aide et il a peut-être simplement apprécié le spectacle. Troisièmement, toute l’équipe, à l’exception de Mart et de deux membres de l’équipe de soutien, a quitté les lieux dès le début du premier combat, il y a presque trois heures...

Un froid glacial traversa mes veines.

– Est-ce normal ?

Rene n’appréciait pas l’interruption.

– Est-ce normal ? insistai-je.

– Non, dit-elle lentement. Généralement, ils restent pour regarder.

Si prévoyant que soit Derek les Moissonneurs avaient eu une fenêtre de trois heures pour interagir avec lui pendant que j’étais occupée à compter les points pour l’amusement de Saiman.

Je me tournai vers lui.

– J’ai besoin de ce cheval maintenant.

Saiman hésita.

— Un cheval, Saiman ! Sinon, je jure que je finirai le boulot qu'il a commencé.

L'auberge Au Toit Rouge était perchée sur le bord d'une place en ruine, flanquée par des monceaux de débris qui avaient été des bâtiments dans leur vie antérieure. Le deuxième et dernier étage s'affaissait sur le côté, sous un toit tordu peint d'un cramoisi criard. L'auberge ressemblait à un vieil homme bossu avec une casquette rouge, blotti sous une couverture de kudzu.

Je stoppai au bord de la place. Le hongre pâle qui me portait renifla, respirant difficilement après un petit galop de quinze minutes dans les rues sombres.

Des traînées de sang tachaient l'asphalte effrité. Dans la lumière argentée de la lune, elles avaient l'air épaisses, noires et brillantes comme du goudron fondu.

Je descendis de cheval et m'avançai sur la place. La magie était tombée pendant que j'arrivais. La technologie avait de nouveau recouvré le pouvoir et je ne sentais rien. Aucune magie résiduelle, aucune trace d'un sort, aucun observateur enchanté. Rien d'autre que de l'asphalte poussiéreux et du sang. Tellement de sang. Il y en avait partout, en longues et fines traînées ou en éclaboussures.

Je m'accroupis à côté d'une flaque et y trempai un doigt. Refroidi. Quoi qu'il se soit produit ici, c'était terminé depuis longtemps.

Un poing se referma sur mon cœur et le serra en boule douloureuse. La crainte m'étouffa. Il n'y avait soudain plus assez d'air. J'aurais dû lire ce mot plus tôt.

Je pris la boule de culpabilité et de peur qui menaçait de me submerger et la fourrai dans les profondeurs de mon esprit. La tâche qui m'attendait ne requérait que mon cerveau. Je gérerais la peur plus tard, je devais me concentrer sur la scène et réfléchir.

La place avait connu un déchaînement de violence, mais elle ne semblait pas avoir été le décor d'un combat avec un loup-garou. Tous les Changeformes avaient deux formes : humaine et animale. Les Métamorphes doués pouvaient en maintenir une troisième, guerrière, à mi-chemin entre la bête et l'homme, énorme,

humanoïde et armée de griffes monstrueuses et de crocs de cauchemar. La plupart avaient du mal à stabiliser cette forme et rares étaient ceux qui pouvaient alors parler mais, malgré ces inconvénients, la forme guerrière était l'arme la plus efficace de l'arsenal d'un loup-garou. Derek était l'un des meilleurs. Il l'aurait prise à l'instant où le combat avait commencé.

Si Derek s'était battu sur cette place, il y aurait eu des griffures dans l'asphalte. Quelques touffes de poils de loup ici et là. De la chair hachée – il avait tendance à déchiqueter ses proies.

Je n'en voyais pas. Peut-être ne s'était-il pas battu ici, après tout. Peut-être avait-il vu le combat et s'était-il esquivé... Je fourrai ces espoirs au même endroit où j'avais rangé ma culpabilité.

Plus tard.

Une fine pluie de gouttes pâles tachait le goudron sur ma gauche. Je m'en approchai, faisant attention de marcher entre les traces de sang, et m'agenouillai. Les maigres espoirs que j'avais encore se brisèrent. J'aurais reconnu la couleur de ces fragments n'importe où. C'étaient des gouttes d'argent fondu, refroidies en globules par la nuit. J'en détachai deux de l'asphalte et les glissai dans ma poche. Il n'y avait aucun moyen de faire fondre l'argent au milieu de la place sans techniques de sorcellerie. Soit les Moissonneurs disposaient d'un puissant lanceur de sort, soit...

Un grognement court me fit me retourner. Deux loups rôdaient au bord de la place, leurs yeux jaunes brillant comme des lunes de feu jumelles. George et Brenna. Le museau de George se rida. Il planta ses pattes bien écartées dans le sol. Ses lèvres noires s'ouvrirent, révélant une gueule énorme et des crocs pâles. Un feulement s'échappait de sa gorge.

Je me redressai lentement, mains levées.

– Je ne suis pas une menace.

Brenna claqua des mâchoires, envoyant de la bave voler. Ses poils se hérissèrent comme un manteau d'aiguilles.

– Je n'ai pas causé ce bain de sang. Vous me connaissez. Je suis une Amie de la Meute. Conduisez-moi à Jim.

Tant que je ne touchai pas Slayer, j'avais une chance de résoudre ça calmement. S'ils me sautaient dessus, alors que je

brandissais le sabre, je leur ferais mal. J'étais entraînée à tuer, j'étais douée et, avec l'afflux d'adrénaline, je tuerais facilement des animaux de cent kilos, et je le regretterais le reste de mes jours.

Deux grognements noyèrent ma voix. Ils se penchèrent en avant, suant la soif de sang, l'exsudant comme un parfum mortel. Mon bras d'épée me chatouillait.

— Ne faites pas ça. Je ne vous veux pas de mal.

Le hurlement haut perché d'un coyote déchira la nuit. L'obscurité s'ouvrit et une ombre mince plana au-dessus des loups.

Une silhouette haute et hirsute me chargea – un Changeforme en forme guerrière, volant sur l'asphalte, des jambes comme des troncs d'arbre qui pompaient, des bras énormes et musculeux largement écartés. J'aperçus une mâchoire grotesque armée de crocs de cinq centimètres qui pouvaient déchirer mon visage d'un seul coup. Les loups chargèrent. Merde.

J'esquivai les griffes du Changeforme et enfonçai mon coude dans le plexus solaire du monstre. Il bascula vers l'avant, je plongeai deux aiguilles d'argent dans son cou, derrière l'oreille.

Il hurla et se griffa la tête.

Derrière lui, la nuit crachait deux autres cauchemars.

Les loups étaient presque sur moi.

J'envoyai un rapide coup de pied dans le genou du Métamorphe. L'os craqua. Il ne marcherait pas de sitôt. Je le projetai vers George d'un coup de pied, faisant glisser une nouvelle aiguille dans ma main, pivotai et me cognai dans Brenna. Merde. Des dents se refermèrent sur mon garde-bras, sa bouche avalait mon bras, je lui enfonçai l'aiguille dans la gorge.

Brenna lâcha mon membre et glapit, tournoyant en essayant de recracher l'argent qui lui brûlait la langue.

Le feu baigna mon dos. Je pivotai, poussai violemment le bras couvert de fourrure orange de mon attaquant, exposant son aisselle, et fichai une aiguille dans l'articulation. Le Changeforme hurla. Son bras devint flasque.

Ils me submergèrent. Des griffes immobilisèrent mes épaules. Des dents mordirent ma cuisse gauche. Je frappai des pieds, des poings, des aiguilles que je faisais glisser de mon garde-bras dans

les corps à fourrure. Des os craquèrent sous mes coups. Je me tordis, envoyai un coup de poing rapide qui écrasa le museau de quelqu'un, puis ma liberté de mouvement se rétrécit drastiquement. Un bras roux velu écrasa ma trachée et pressa le côté de mon cou, coupant l'afflux de sang vers le cerveau. Prise d'étranglement. Je me laissai aller en arrière et frappai des deux pieds, mais il n'y avait pas assez d'espace. Je ne pouvais pas respirer. Ma poitrine était comprimée, comme si une bande d'acier chauffée à blanc enserrait mes poumons et serrait, serrait jusqu'à ce que la lumière disparaisse. D'énormes crocs se fermèrent sur mon visage, baignant ma peau d'un nuage exhalaisons fétides. Une pensée traversa mon esprit – quel genre d'animal fait un Changeforme orange ? Le monde devint obscur, je m'effondrai.

Chapitre 12

Ma gorge me faisait mal. Ma cuisse brûlait – soit quelqu'un m'avait ébouillantée avec de la graisse bouillante pendant que j'avais perdu connaissance, soit un loup-garou m'avait mordue. Pour le reste, je me sentais brisée, comme si j'étais passée dans une calandreuse. J'ouvris les yeux et vis Jim assis sur une chaise.

– Va te faire foutre, crachai-je en me redressant.

Jim se frotta le visage de la main comme s'il tentait d'essuyer ce qui le dérangeait.

Tout mon corps faisait mal, mais rien ne semblait gravement endommagé. J'avais le goût du sang dans la bouche. Je fis glisser ma langue sur mes dents. Elles étaient toutes là.

– J'ai tué quelqu'un ?

– Non. Mais deux de mes gars sont hors jeu jusqu'à ce que leurs os se ressoudent.

Nous nous dévisageâmes.

– Je suis restée immobile les bras levés, Jim. Comme ça. (Je levai les mains) Je n'ai pas tiré mon sabre. Je n'ai pas menacé. Je me suis contentée de rester là comme une chienne soumise en leur demandons de me laisser te parler. Et c'est ça que j'ai eu en récompense ?

Jim ne dit rien. Connard.

– Montre-moi un Changeforme d'Atlanta qui ne me connaît pas. Ton équipe ne peut pas ne pas me reconnaître. Ils savent qui je suis, ils savent ce que je fais et ils m'ont quand même agressée. Tu as travaillé avec moi pendant quatre ans, Jim. Je me suis battue avec la Meute et pour la Meute. Je me suis battue à tes côtés, je suis une alliée qui devrait avoir ta confiance depuis longtemps. Et vous me traitez en ennemie.

Les yeux de Jim devinrent glacials.

— Ici, on te fait confiance si tu as de la fourrure.

— Je vois. Donc, si un Wolf me mord demain, cela aura plus de signification pour toi que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. (Je me levai. Ma cuisse brûlait) Comment va Derek ?

Mur de pierres.

— Putain de bordel de merde ! Jim, comment va le gosse ?

Rien. Après toute la merde que nous avons traversée ensemble, il me rejetait. Juste comme ça. La loyauté qui me liait à Derek ne voulait rien dire. Les années que j'avais passées à protéger Jim pendant qu'il me protégeait, quand nous formions une équipe pour des boulots que nous refilait la Guilde, ne voulaient rien dire. En un tour de main, Jim avait balayé jusqu'aux six mois pendant lesquels j'avais travaillé avec la Meute. Il se contentait de rester assis là, silencieux et froid. Un inconnu.

Les mots tombèrent de la bouche de Jim comme une brique.

— Tu devrais y aller.

J'en avais assez.

— Très bien. Tu refuses de me dire pourquoi ton équipe m'a agressée. Tu refuses de me laisser voir Derek. C'est ta prérogative. On le fera à ta manière. James Damael Shrapshire, en ta qualité d'officier en chef de la sécurité de la Meute, tu as permis à des membres de la Meute sous tes ordres de blesser délibérément une employée de l'Ordre. Au moins trois individus impliqués dans cet assaut étaient en forme guerrière. Selon le Code de Géorgie, un Changeforme en forme guerrière est l'équivalent d'une personne équipée d'une arme mortelle. Ainsi, tes actions tombent sous le coup de L'OCGA section 16-5 21 (c), assaut aggravé d'un représentant de la loi dans l'exercice de ses fonctions, ce qui est punissable d'une peine d'emprisonnement de cinq à vingt-cinq ans. Une plainte en bonne et due forme sera déposée auprès de l'Ordre dans les vingt-quatre heures. Je te conseille de prendre un avocat.

Jim me regarda. La dureté quitta ses yeux, remplacée par de la stupéfaction.

Je soutins son regard un long moment.

— N'appelle pas, ne passe pas me voir. Si tu as besoin de quelque chose, utilise les canaux officiels. Et, la prochaine fois que

tu me croiseras, méfie-toi. Je n'hésiterai pas à te baiser dès que tu franchiras la ligne. À présent, rends-moi mon sabre parce que je me tire d'ici, et je défie tous tes connards d'essayer de m'arrêter.

Je me dirigeai vers la porte.

Jim se leva.

– Au nom de la Meute, je te présente des excuses...

– Non. La Meute n'a pas fait ça. Tu l'as fait. (Je tendis la main vers la porte.) Je suis tellement furieuse que je ne peux même pas parler.

– Kate... attends...

Jim me rejoignit, prit la porte et la tint ouverte. Dehors, trois Changeformes étaient assis sur le sol du couloir : une petite femme aux cheveux courts et sombres, un des Latinos et le Bodybuilder plus âgé qui m'avait bloquée sur la première scène de crime. Une courte ligne grise marquait le cou de la femme, où le V-Lyc était mort au contact avec l'argent. Bonjour, Brenna.

Ils avaient probablement dû lui couper la gorge pour faire sortir l'aiguille. La coupure s'était refermée, mais il faudrait quelques jours à son corps pour absorber la décoloration grise – la preuve du virus mort. Les Métamorphes avaient des problèmes avec tous les métaux utilisés pour fabriquer des pièces de monnaie – c'était pourquoi leurs bijoux étaient généralement en acier ou en platine – mais, en ce qui concernait la toxicité pour le V-Lyc l'argent battait l'or et le cuivre de un kilomètre.

Les Changeformes regardèrent Jim.

Les muscles jouaient autour de sa mâchoire. Ses épaules se tendirent sous son tee-shirt noir. Il poussait contre un mur qu'il était le seul à voir.

– Mon mal.

– Mon mal ?

C'était tout ce qu'il avait ? C'était tout ?

Il y réfléchit pendant une seconde et hocha la tête.

– Mon mal. Je t'en dois une.

– Ta tentative de limiter les dégâts est notée.

Je secouai la tête et me dirigeai vers l'extérieur.

– Kate, je suis désolé. J'ai déconné. Ce n'est pas ce que je

voulais dire.

Il avait finalement l'air de penser ce qu'il disait. Une partie de moi avait envie de lui donner un coup de pied à la tête, de se tirer et de ne plus s'arrêter de marcher. Je réfléchis : Jim s'était excusé devant son équipe. C'était tout ce que j'aurais. Il ne s'agenouillerait pas pour me supplier de lui pardonner. En fait, ça ne concernait ni Jim ni moi. Ça concernait le gosse.

Jim devait avoir compris ce que je pensais.

— Je t'emmène le voir.

Cela régla le problème. Alors que nous passions devant les Changeformes, il s'arrêta, les regarda et dit :

— Elle est avec nous.

Je le suivis le long d'un couloir sinistre et dans un escalier branlant pour descendre un étage. L'air sentait la moisissure. Les marches acceptèrent notre poids en grinçant de protestation.

Ce n'était pas l'un des bureaux habituels de la Meute ou, du moins, je ne le reconnaissais pas. C'était dur d'oublier un endroit couvert de papier peint panda. Le visage de Jim devenait plus sombre à chaque pas.

J'étais toujours furax.

— Quel genre de Métamorphe possède une fourrure orange ?

— Dingo-garou.

Là, j'avais tout vu. Bon ! au moins il ne m'avait pas volé mon bébé.

Les marches s'arrêtaient devant une lourde porte. Jim stoppa.

Son regard se porta sur la porte avec une haine qu'on réserve généralement à ses ennemis mortels.

— Ils l'ont brisé, dit-il soudain, un grondement à peine contenu s'accrochant à ses mots. Ils ont brisé le petit. Même s'il survit, il ne sera jamais le même.

La pièce était dans l'obscurité. Une petite lampe sur pied jetait sa lumière sur la boîte rectangulaire en verre pleine d'un épais liquide vert marais. La boîte était creuse – seulement soixante centimètres de haut, et, au départ, je la pris pour un cercueil.

Je l'avais déjà vue. Les Changeformes l'appelaient la cuve. Un dispositif fortifiant, inventé par le docteur Doolittle, le médecin

autoproclamé de toutes choses, de la Meute aux plus sauvages.

Un corps nu reposait dans le liquide vert, connecté à un équipement d'assistance médicale par les fins capillaires de tubes d'intraveineuse.

De toutes mes vingt-cinq années, je n'avais jamais vu un Changeforme sous assistance médicale.

Je m'agenouillai à côté de la boîte. Mon souffle se bloqua dans ma gorge.

Derek était enfermé dans les câbles. Une bande enflammée et gonflée couleur magenta marquait sa chair aux endroits où ses os avaient été brisés et où les muscles blessés refusaient de guérir. Sa jambe droite était fracassée en dessous du genou, le tibia n'était plus qu'un désordre difforme de violet cerné de bandes gris foncé. Une autre marque violette couvrait sa hanche gauche – le fémur, l'os le plus dur du corps, était fracturé en son centre, brisé en deux comme un cure-dents.

Deux fractures marquaient le bras droit de Derek, au-dessus du coude et au poignet. Des cassures identiques déformaient son bras gauche. La précision inhumaine qui avait permis de briser les deux bras aux mêmes endroits me fit grincer des dents.

Mes battements de cœur se ralentirent. Ma tête chauffait, le bout de mes doigts était froid. Mon souffle roulait dans mes poumons comme un morceau de glace. Il n'avait pas simplement été battu. C'était une démonstration. Une démonstration volontaire de cruauté et de haine. Ils l'avaient déchiqueté, brisé complètement, comme s'ils cherchaient à oblitérer ce qu'il était.

Cela me rendit furieuse, je serrai les poings jusqu'à ce que mes ongles s'enfoncent dans mes paumes.

Un violet profond taché de gris marquait la poitrine de Derek, dessinant sa cage thoracique et remontant vers sa gorge où le gris s'accumulait à la base de son cou soutenu par une minerve. Une entaille ouverte traversait son torse de son flanc gauche à son épaule droite. La blessure était noire. Pas grise, pas sanglante, noire.

Je regardai son visage. Il n'en avait plus. Un méli-mélo d'os brisés me fixait, la chair était à vif et tachée de gris comme si quelqu'un avait tenté de sculpter un visage avec de la viande

hachée et l'avait laissé pourrir à l'air libre.

La rage me secoua. Je vous trouverai.

Je vous trouverai, salopard et je vous ferai payer. Je vous déchiquetterai de mes mains nues.

Toute pensée rationnelle fuit mon cerveau. La pièce rétrécit comme si j'étais devenue aveugle tandis qu'à l'intérieur de moi la fureur grandissait et bouillait. J'avais envie de hurler, de frapper des pieds et des mains, mais mon corps refusait de bouger. Je me sentais désarmée. C'était une sensation horrible.

Les minutes s'étirèrent, longues et visqueuses comme du miel qui coule d'une cuiller. Derek était toujours là, en train de mourir doucement dans sa cuve de liquide vert. Sa poitrine se soulevait légèrement mais, à part cet infime mouvement, il aurait tout aussi bien pu être mort. S'il avait été un humain normal, il aurait succombé bien avant la fin de son passage à tabac. Parfois, une plus grande régénération s'accompagnait d'une plus grande douleur. La main de quelqu'un vint se poser sur mon épaule. Je levai les yeux. Le doux visage de Doolittle m'accueillit.

— Viens, maintenant, murmura-t-il me tirant pour que je me lève. Viens prendre le thé.

Chapitre 13

Nous étions dans une petite cuisine. Doolittle sortit un bac à glaçons en plastique du congélateur, le tordit de ses mains noires et envoya les cubes tinter dans un verre. Il y versa du thé glacé d'un pichet et posa le verre devant moi.

— Le thé t'aidera, dit-il.

Je bus par respect pour lui. C'était sucré à en être choquant, plus un sirop qu'une boisson. Les glaçons croustillaient sous la dent.

— Pourquoi ne guérit-il pas ?

Ma voix était plate, monocordes une série de mots sans aucune inflexion.

Doolittle était assis en face de moi. Il avait des manières distinguées qui mettaient immédiatement à l'aise. Je me détendais facilement en sa compagnie. Le simple fait d'être en présence du médecin de la Meute était apaisant. Pas ce jour-là.

Je fouillai dans ses yeux, cherchant à être rassurée sur la survie de Derek, mais ils ne m'offraient aucun réconfort : sombres et mélancoliques, ils ne contenaient rien de cet humour que j'étais habituée à y lire. Aujourd'hui, il semblait seulement fatigué, un vieil homme noir penché sur son verre de thé glacé.

— Le V-Lyc peut faire beaucoup de miracles, dit Doolittle. Mais il a ses limites. La couleur grise sur son corps montre les endroits où le virus est mort. Il ne reste pas suffisamment de V-Lyc dans ses tissus pour le soigner, à peine de quoi le maintenir en vie sans qu'on puisse dire combien de temps. (Il plongeait les yeux dans son verre.) Ils l'ont vraiment cogné à mort. Les os sont brisés et écrasés en tant d'endroits que je ne peux me souvenir de toutes les fractures. Et, quand ils en ont eu terminé, ils ont versé de l'argent fondu dans son corps. Dans sa poitrine.

Je serrai les poings.

— Et sur son visage. Puis ils l'ont laissé agoniser au milieu de la rue, en le jetant d'un chariot en mouvement à quatre pâtés de maisons de notre bureau du Sud.

Doolittle tendit la main derrière lui et me passa un torchon de cuisine en coton.

Je m'en saisis et l'observai.

Il me dédia un petit sourire plein de gentillesse.

— Ça aide à les essuyer, dit-il.

Je me touchai les joues et me rendis compte qu'elles étaient trempées. Je pressai le torchon contre mon visage.

— C'est bien de pleurer. Il n'y a aucune honte.

— Est-ce qu'on peut l'aider ?

Ma voix semblait normale. Je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer. La douleur fuyait par mes yeux.

Doolittle secoua la tête.

Mon cerveau se mit lentement en marche, comme une vieille horloge après des années de mauvais traitements. Les Moissonneurs avaient découvert Derek à l'auberge Au Toit Rouge, l'avaient battu et jeté près des bureaux de la Meute. L'équipe de Jim l'avait trouvé et avait traqué les odeurs jusqu'à l'endroit où avait eu lieu le passage à tabac.

— Il n'a pas changé, dis-je.

Le visage de Doolittle était une question silencieuse.

— Il n'y avait aucun signe d'un loup sur la scène. Des litres de sang, trop pour une seule personne, il a donc dû se battre et les blesser, mais pas de fourrure. Pas de marques de griffes. Il a tué un vamp sous forme guerrière. Il aurait dû changer de forme dès qu'ils lui ont sauté dessus, mais il ne l'a pas fait. Comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas, dit Jim.

Il était appuyé contre le chambranle de la porte telle une ombre sinistre tissée de colère. Je ne l'avais pas entendu approcher.

— La régénération et le changement de forme sont liés de manière irrévocable. (Doolittle but une gorgée de thé.) Il y a plusieurs façons d'induire le changement chez chacun d'entre nous.

Nous les avons toutes tentées pour l'aider à sortir du coma. Quelque chose le bloque.

Ils étaient tellement calmes.

— Pourquoi n'êtes-vous pas surpris ?

Doolittle soupira.

— Ce n'est pas le premier.

La première photo montrait le cadavre d'un homme. Son visage avait été écrasé, le crâne défoncé avec tant de violence que sa tête ressemblait à une pelle. Son sternum avait été retiré du corps. Ses côtes jaillissaient de la bouillie trempée, la cage était couverte de sang sombre.

La photographie en noir et blanc paraissait absurde sur la nappe écossaise rouge et blanc. Comme un passage conduisant vers un horrible monde gris.

Jim but un peu de son thé.

— Doc, ce truc est du miel pur !

— Un peu de douceur n'a jamais fait de mal à personne.

Doolittle eut l'air offensé et versa un peu plus de sirop dans mon verre.

Jim secoua la tête.

— Les Jeux de Minuit. Il y a seize ans, un combat de championnat s'est terminé dans une merde noire. Un grand fils de pute de con d'ours a perdu le chemin et est parti en vrille. Il a tué une foule de civils.

Je ne l'interrompis pas. Il parlait et je ne voulais surtout pas l'arrêter.

— Des tas de gens auraient dû intervenir pour abattre l'ours mais ne l'ont pas fait. Curran a pris les choses en main et l'a eu. C'est ce que fait un alpha. Après ça, on savait qui avait le pouvoir.

Jim se pencha en avant, les bras sur la table.

— La première loi d'un alpha doit être solide. Elle montre ce que l'alpha estime important. Quoi qu'il arrive ensuite, l'alpha doit faire respecter cette loi parce que, s'il laisse quelqu'un la transgresser, son règne est remis en doute. La première loi de Curran est : « Ne touchez pas aux Jeux. »

— C'est une bonne loi, continua Jim. Nous n'avons pas besoin de nous mêler des affaires de salopards qui ne désirent que nous voir crever en beauté. Même le Peuple évite les Jeux depuis qu'ils sont clandestins.

Il se tut. Comme Curran, Jim cachait généralement ses émotions, mais, cette fois, ses yeux le trahissaient. Sombres et troublés, ils débordaient d'anxiété. Il ne le montrait pas, mais je pouvais le sentir. Jim était mal à l'aise. Hanté.

— Alors, qu'est-ce qui t'a poussé à te mêler des Jeux, Jim ? demandai-je.

— Ils importent des Changeformes. Certains sont dans la moyenne. Ils ont fait venir un lynx du Missouri, il y a quelques mois. Une femelle décente. Mais d'autres sont des ordures. Ils viennent pour reluquer notre territoire. Ils sont une menace. C'est une question de sécurité, ce qui en fait mon problème.

Les pièces du puzzle s'emportaient dans ma tête.

— Tu as placé une taupe dans les Jeux. Et tu n'en as pas parlé à Curran, parce que tu penses qu'il ne réagirait pas raisonnablement.

Jim avait pris une décision que seul le Seigneur des Bêtes aurait dû prendre. Ce n'était pas seulement une mauvaise idée. C'était une idée qui allait le tuer.

Jim poussa la photo vers moi.

— Garabed. Bon chat, très fort. Arménien. On l'a trouvé comme ça à un pâté de maisons du bureau du Nord.

Maintenant, je voyais Jim se retrouvait avec un Changeforme mort sur les bras dont il ne pouvait pas parler à Curran.

Connaissant Curran, il aurait annulé toute l'opération jusqu'aux racines. Le Seigneur des Bêtes devait faire respecter ses lois. Mais, maintenant qu'il avait perdu l'un des siens, Jim ne pouvait plus laisser tomber. Il devait trouver le coupable et le punir, pour venger cette mort, mais aussi pour éviter que son équipe le lâche. Le premier devoir d'un alpha était de protéger son clan et l'équipe de Jim était son clan pour le moment.

— Garabed n'a montré aucun signe de changement de forme ? demandai-je.

— Aucun.

Si j'avais été Jim, j'aurais mis une autre taupe dans les Jeux.

Quelqu'un de vicieux, d'intelligent et de talentueux. Quelqu'un qui serait difficile à abattre...

— Tu as embarqué Derek là-dedans.

Jim hocha la tête.

— C'est le meilleur agent infiltré dont je disposais. Il a l'air... (Les mots se coincèrent dans sa gorge) Il avait l'air d'un joli garçon sans cervelle. Personne ne fait attention à lui. Mais rien ne lui échappe...

— Que s'est-il passé ?

Jim fit la grimace.

— Il y est allé pendant un mois et en est revenu avec cette histoire délirante sur les Moissonneurs. C'est le nom d'une équipe. Ils sont sortis de nulle part, il y a quelques semaines, et ont atterri avec beaucoup de bruit. La moitié d'entre eux ont passé le test du scan-m en tant qu'humains, mais Derek affirmait qu'ils ne l'étaient pas. Pas la bonne odeur. Il pensait qu'ils avaient une sorte de problème avec nous. Pas avec la Meute, mais avec toute l'espèce. Quelque chose en rapport avec notre nature mi-humaine mi-animale, et ces mecs détestent les deux. Il m'a dit qu'ils avaient une fille humaine dans l'équipe des Moissonneurs qu'elle voulait changer de côté et qu'elle nous dirait tout sur les Moissonneurs et le meurtre de Gar si on l'aidait à sortir de là.

— Et tu lui as dit « non ».

Jim vida un tiers de son verre.

— Je lui ai dit que c'était trop risqué. Les Moissonneurs se déplacent en groupe, quinze, vingt, parfois trente personnes et ils sont toujours armés.

— Comme s'ils savaient qu'ils entrent et qu'ils sortent d'un territoire ennemi.

Jim hocha la tête.

— On ne peut pas les traquer à l'odeur ? Ils ont forcément une base quelque part.

Jim avait l'air d'avoir mangé un citron vert.

— Le problème n'est pas de les traquer. Le problème est de localiser précisément cette base.

– Où est-ce ?

Pourquoi avais-je la sensation que la réponse ne me plairait pas ? Avec ma chance, le prochain truc que j’entendrais serait aussi effrayant qu’Unicorn Lane...

– Dans Unicorn...

Je levai la main.

– Compris.

Unicorn Lane ne faisait pas de quartier. La magie sauvage y prospérait, jaillissait des cadavres éviscérés des gratte-ciel, trop puissante pour être canalisée, trop dangereuse à combattre. Les objets ordinaires y infusaient de pouvoir mortel. D’improbables horreurs qui fuyaient la lumière se cachaient dans Unicorn, s’y nourrissaient de plus petits monstres et tissaient leurs propres magies tordues. Les tentateurs fous aux pouvoirs secrets, les Wolfs dérangés, les Maîtres des Morts exilés... quand ils n’avaient plus nulle part où aller, quand amis et famille leur tournaient le dos, quand la directive d’arrestation sur leur profil devenait « tirer à vue », et que le désespoir semait la confusion dans leur esprit, ils se réfugiaient dans Unicorn Lane. La plupart finissaient en nourriture pour les abominations. Les rares qui survivaient devenaient fous, s’ils ne l’étaient pas déjà.

Il y avait une raison pour qu’Andorf l’ours qui s’était déchaîné aux derniers Jeux légaux, ait choisi Unicorn Lane pour refuge. Il y avait une raison pour que Curran ait choisi d’organiser notre première rencontre aux abords d’Unicorn Lane, juste assez profondément dans le quartier pour faire fuir les peureux et tuer les imbéciles.

Suivre trente monstres à peau humaine dans Unicorn Lane en pleine nuit était une manière cruelle et inhabituelle de se suicider.

– Faire une reconnaissance est hors de question, dit Jim. Mais, suppose qu’on ait trouvé le moyen d’intercepter la fille avant qu’ils pénètrent dans Unicorn Lane, nous aurions kidnappé l’un des leurs. Coupables ou non, humains ou non, ils nous auraient déclaré la guerre après ça. Nous n’avons pas les moyens de subir une autre putain de guerre !

– Pas sans raison, ajouta Doolittle.

— Tout ce que le gamin avait, c'étaient de drôles d'odeurs et une fille avec une grande gueule. Je lui ai dit de cesser de penser avec sa queue et de me rapporter des preuves. Il y est retourné une dernière fois, mais je savais que la fille lui faisait une sacrée impression.

— Je l'ai vue, lui dis-je. On ne peut pas accuser Derek de mauvais goût.

Jim était surpris.

— Comment ?

— Tu termines, et je te donnerai ma version.

Jim haussa les épaules.

— Derek s'est fermé comme une huître. J'ai bien vu que la raison ne suffirait pas – il allait tenter de la sauver d'une manière ou d'une autre, alors je l'ai fait sortir des Jeux. Les tickets sont difficiles à obtenir et coûtent 3 000 dollars pièce. Il n'avait pas cet argent et, même s'il se débrouillait autrement, le genre de ticket qu'il pouvait obtenir ne lui permettrait pas d'atteindre les étages inférieurs. Je l'ai fait suivre, je lui ai dit de se mettre au vert et j'ai pensé que ça s'arrêterait là.

Ah ! Mais Derek avait vu Saiman aux Jeux et l'avait reconnu à l'odeur. Il savait que Saiman, sous l'identité de Durand, avait des parts dans la Maison et disposait de tickets lui permettant de se balader partout dans l'Arène.

— Pendant que Derek se calmait, j'ai mis Linna dans les Jeux à sa place.

Jim plaça une deuxième photo devant moi. Le cadavre d'une femme reposait sur une table chirurgicale. La silhouette de son corps était difforme, déformée. J'étudiai la photo et me rendis compte qu'elle était en pièces détachées. Le corps avait été découpé en sections avant d'être rassemblé morceau par morceau.

— Ils l'ont découpée en douze, dit Doolittle. Chaque morceau faisait exactement quinze centimètres de long. Elle était probablement vivante quand ils ont fait ça. Et non, elle n'a pas non plus changé de forme. Ses vêtements étaient toujours sur elle.

— J'étais en train de la ramasser quand tu es passée par là. (Jim serra les dents.) Puis mon spécialiste des filatures est rentré penaud.

Le gamin l'avait semé. Ensuite, on a trouvé Derek.

Je n'avais pas besoin d'informations supplémentaires.

L'équipe de Jim avait suivi les odeurs, suivi la trace des assaillants de Derek et m'avait trouvée en train de tremper mes doigts dans son sang.

— Qu'est-ce que tu as ? me demanda Jim.

Je lui racontai. Quand j'atteignis le moment où je conduisais Curran sur la scène du crime de Linna, Jim ferma les yeux pour masquer son envie de m'étrangler. Je continuai jusqu'à avoir mis toute l'histoire sur la table. Jim décida qu'on avait besoin de plus de thé. Lui avait probablement besoin de quelque chose de bien plus fort, mais il aurait dû affronter Doolittle pour cela. Le docteur de la Meute désapprouvait la consommation d'alcool.

— Tu en as parlé à Curran ?

— Non.

— Est-il au courant de l'existence de cet endroit ?

Dis-moi « oui », s'il te plaît.

— Non. C'est un de mes coins privés.

— Donc, pour ce qu'il en sait, toi et ton équipe avez fait le mur.

Il hocha la tête.

— Franc-tireur, dit Doolittle. Le terme correct est « franc-tireur ». Ce que le chat ne te dit pas, c'est qu'à présent Curran est convaincu qu'une grosse partie de sa force de sécurité s'est séparée de la Meute. Il retourne toute la ville pour trouver Jim.

Il a lancé un ordre pour que Jim le contacte.

— Je l'appellerai demain matin, dit Jim.

— Ce qui ne fera qu'empirer les choses, parce que le Seigneur des Bêtes te donnera l'ordre de rentrer au donjon et, comme tu le vois, ce jeune homme a l'intention de refuser.

Jim gronda sourdement. Cela rebondit sur Doolittle comme des pois secs sur un mur

— Pourquoi ferais-tu ça ?

Je regardai Jim.

— J'ai mes raisons, dit-il.

— Refuser un ordre direct est une violation de la loi de la Meute, dit Doolittle. Selon la tradition, Jim aura trois jours pour

changer d'avis. S'il n'obtempère pas, Curran devra faire ce que fait l'alpha quand il a été défié (Doolittle secoua la tête.) C'est difficile. Tuer son ami ça peut rendre un homme fou.

Un Curran fou se classait directement dans la catégorie mousson, tornades, tremblements de terre et autres catastrophes naturelles.

Je me tournai vers Doolittle.

— Et toi ? Comment t'a-t-il mêlé à ce merdier ?

— Nous l'avons kidnappé, dit Jim. En plein jour. Il n'aura pas de problèmes avec Curran.

— Et juste après avoir mis Derek dans la cuve, j'ai dû soigner les blessures de mes kidnappeurs. (Doolittle secoua la tête.) Je n'ai pas beaucoup aimé me retrouver enfourné dans un chariot, ni qu'on s'assoie sur moi.

Puisque Jim avait pris toute cette peine pour que Doolittle ne soit qu'une victime innocente, il devait s'attendre à une tempête de merde de proportions énormes quand Curran les trouverait.

— J'ai été kidnappé (Doolittle sourit.) Je n'ai pas à m'inquiéter. Mais quelqu'un qui aide Jim à se cacher de son alpha volontairement, c'est complètement différent.

— Tu n'as pas quelque chose à faire ?

Les yeux de Jim scintillaient de vert.

Doolittle se leva et posa une lourde main sur mon épaule.

— Réfléchis avant de signer ton arrêt de mort.

Il quitta la pièce, je me retrouvai seule avec Jim.

Dans un combat, Curran était la mort. Il ne m'avait jamais aimée. Il m'avait prévenue de ne pas me mêler des luttes de pouvoir de la Meute. Je n'avais aucune marge de manœuvre.

— Jim ?

Il me regarda et je vis, juste là, traversant tous ses boucliers mentaux, la peur. Jim était terrifié. Pas pour lui – je le connaissais depuis longtemps et les menaces contre son bien-être personnel ne lui inspiraient aucune crainte. Il avait perdu l'équilibre, comme si on l'avait assommé dans une allée et qu'il venait de se relever, ne sachant pas d'où surgirait le coup suivant.

Il avait « ses raisons » et j'avais besoin de les connaître.

— Dis-moi pourquoi je ne devrais pas appeler Curran tout de suite et tout déballer.

Jim regarda dans son verre. Les muscles de ses bras s'étaient tendus. Une bataille brutale semblait avoir lieu en lui et je ne savais pas quel côté allait gagner.

— Il y a sept ans, une série d'infestations Wolfs a frappé les Appalaches, dit-il. Je venais de rejoindre la Meute. Ils m'ont emmené en tant qu'agent. Le Tennessee nous a laissé entrer sans problème, mais il a fallu deux ans à la Caroline du Nord pour reconnaître qu'ils n'étaient pas capables de gérer ça tout seuls. Nous y sommes allés. Ce ne sont que des montagnes. De vieilles familles Irlande-écossaises, des séparatistes, des tarés religieux, ils se cachent tous là et squattent leur montagne personnelle, et ils font des enfants, et leurs gosses installent leurs cabanes et leurs caravanes juste là, à un jet de salive. Ils s'y rendent pour être entre eux. Chacun se mêle de ses affaires. Personne ne nous a parlé. Des familles avaient tourné Wolfs, des clans entiers, et personne ne le savait. Et parfois ils savaient mais ne faisaient rien. Tu as été au campement de Buchanan. Tu sais ce que nous avons trouvé.

La mort. Ils avaient trouvé la mort et des piscines gonflables pleines de sang et des enfants à moitié dévorés. Des hommes et des femmes violés, déchirés en morceaux, violés de nouveau, après leur mort. Des gens écorchés vifs. Ils avaient trouvé des Wolfs.

— On passait Jackson County au peigne fin quand les flics du coin nous ont appelés. Une maison avait pris feu sur Caney Fork Road, mais aucun d'entre eux ne voulait s'y rendre. Ils disaient que Seth Hayes en était le propriétaire et qu'il tirait à vue sur les étrangers. Puisqu'on n'était pas loin, et qu'on y arriverait plus vite, est-ce qu'on ne pouvait pas y faire un tour ?

Conneries ! Les flics savaient que Hayes avait tourné Wolf et ils devaient le savoir depuis longtemps. Sinon, pourquoi appeler les Changeformes pour un vulgaire incendie ?

— L'endroit se trouvait au bord d'une putain de falaise. Il nous a fallu une heure pour atteindre la maison. Le bâtiment n'était plus que ruine. Rien que du charbon calciné, de la fumée grasse et l'odeur des Wolfs.

Je connaissais cette odeur. Épaisse, musquée, acide, elle recouvrait la langue d'une patine amère qui donnait envie de vomir. L'odeur d'un corps humain parti en vrille dans les profondeurs du délire né du V-Lyc. Je l'avais déjà sentie. On ne l'oublie jamais.

Jim gardait une voix neutre.

— Le gosse était assis dans les cendres. Il avait tiré deux corps des décombres, ce qui restait de ses sœurs, et il attendait qu'on en termine avec lui. Un gosse sale, maigre, affamé, couvert du sang de son père. Il puait comme un Wolf. Je pensais qu'on devait le tuer. Je l'ai regardé, j'ai pensé « Wolf » et je l'ai dit. Curran s'y est opposé. Il a dit qu'on devait emmener le gosse avec nous. J'ai pensé qu'il était fou. Avec la merde qu'il avait traversées le gamin n'était même plus humain. Je le détaillai : il ne restait rien. Mais Curran est allé s'asseoir avec le gosse et l'a convaincu de nous suivre. Le gosse ne parlait pas. Je pensais qu'il ne savait pas le faire.

Jim passa la main dans ses cheveux.

— On ne connaissait même pas son nom, putain ! Il s'est contenté de suivre Curran partout, comme un chien : au gymnase, au donjon, au combat. Il restait assis à la porte pendant les réunions du Conseil de la Meutes comme un chien. Curran lui lisait des livres. Il s'asseyait et lisait à voix haute et demandait l'avis du gosse. Il a fait ça pendant un mois jusqu'à ce que, un jour, le gosse réponde.

Les yeux de Jim brûlaient.

— Maintenant, le gosse a une forme guerrière meilleure que la mienne. Il a même appris à parler sous cette forme. Il pourrait être l'alpha des loups un jour. Je ne peux pas lui faire ça.

— Faire quoi ?

— Je dois trouver une solution, Kate. Donne-moi la possibilité de trouver une solution.

— Jim, ce que tu dis n'a aucun sens !

Doolittle entra dans la pièce, un plat de beignets de maïs à la main.

— Elle n'a pas ta grille de référence, James. Laisse-moi expliquer.

Il s'assit et poussa les beignets vers moi.

– Quand un Changeforme est soumis à beaucoup de stress, que ce soit physique ou psychologique, cela stimule la production de V-Lyc. Le virus sature le corps. Plus le virus se multiplie, plus vite il augmente, plus il y a de risque pour que le Métamorphe tourne Wolf.

Je hochai la tête.

– C'est pourquoi le plus grand risque de wolfisme coïncide avec le début de la puberté.

– En effet. Derek est soumis à énormément de stress. Quelque chose le bloque, et, si nous ne parvenons pas à faire sauter ce blocage, le virus va se développer en lui très rapidement. Ce sera une explosion biologique.

Ses mots faisaient leur effet.

– Derek pourrait tourner Wolf.

Doolittle hocha la tête.

– C'est une probabilité réelle.

– Réelle à quel point ?

– J'estime qu'il y a soixante-quinze pour cent de risques de wolfisme.

Je posai mes coudes sur la table et mon front sur mon poing.

– Si Curran est au courant de la situation et si Derek tourne Wolf Curran devra le tuer, dit Doolittle. Ce sera son devoir de Seigneur des Bêtes. Les règles de la Meute disent que c'est à l'alpha le plus puissant de détruire le Wolf.

Putain ! Pour Curran, tuer Derek serait comme de tuer un fils ou un frère. Il avait tellement fait pour le libérer quand Derek était au bord du wolfisme. Le voir sombrer dans la folie maintenant... Il devrait le tuer. Il le ferait lui-même, d'ailleurs, parce qu'il s'agissait de son devoir. Ce serait comme si je devais tuer Julie.

Doolittle s'éclaircit la voix.

– Curran n'a pas de famille. Il est le survivant d'un massacre. Mahon l'a élevé, le sauvant de la même manière que lui-même a sauvé Derek. Tuer Derek lui infligerait de graves dommages psychologiques, dit Doolittle. Il le fera. Il n'a jamais reculé devant ses responsabilités et il ne voudrait pas que quelqu'un d'autre en

supporte le poids. Il a dû subir beaucoup de pressions cette dernière année. C'est le Seigneur des Bêtes, mais, dans le fond c'est juste un homme.

Dans ma tête, je m'imaginai Curran devant le corps de Derek.

J'avais le pouvoir de lui épargner cela. Pas pour Jim mais pour lui.

On ne devrait jamais avoir à tuer les enfants qu'on a sauvés.

Il serait furieux. Il réduirait Jim en charpie.

— Il nous a donné trois jours, dis-je. Si nous ne résolvons pas cette histoire d'ici à trois jours, j'irai le voir. Je lui dirai tout. Si Derek tourne Wolf avant cela, je le tuerai.

Dieu, s'il vous plaît, où que vous soyez, ne me faites pas faire cela !

— C'est ma responsabilité, dit Jim.

— Non. Curran a accepté une offre d'assistance de la part de l'Ordre. Cela veut dire qu'en ce qui concerne cette enquête j'ai un rang supérieur au tien. C'est ma responsabilité et je l'assumerai.

J'avais trois jours. Je pouvais faire beaucoup en trois jours.

Les yeux de Jim lançaient des éclairs.

— Débrouille-toi avec ça, lui dis-je avant de me tourner vers Doolittle. Qu'est-ce qui empêcherait un Changeforme de changer ?

— La magie, dit-il, une magie très puissante.

— Se nourrir vient en premier, copuler en deuxième et le changement de forme en troisième. Difficile de passer outre, grogna Jim.

— Mais les Moissonneurs ont réussi à passer outre. Ils en possèdent la clé. Et ils ont failli oblitérer Derek.

Je serrai les dents.

— Ton sabre fume, murmura Doolittle.

De fines vrilles de fumée serpentaient de Slayer dans le fourreau sur mon dos, le sabre se nourrissait de ma colère.

— Il n'y a pas à s'inquiéter. (Je tapotais des doigts sur la table.) Je pourrais éventuellement parvenir à placer les Moissonneurs en garde à vue. Mais je n'ai aucune raison de les garder : nous n'avons aucune preuve qu'ils se sont attaqués à Derek.

— Ils auraient l'odeur de son sang sur eux, intervint Jim.

— Moi aussi. Il y avait suffisamment de son sang sur cette place

pour entacher tous ceux qui y sont passés. Ce n'est pas suffisant. Tu as testé la scène au scan-m ?

— Bleu et vert partout.

Jim haussa les épaules de dégoût.

Le scan-m enregistrerait les couleurs de la magie résiduelle.

Bleu pour les humaine et vert pour les Changeformes. Cela ne nous disait absolument rien. Peut-être, si j'adressais une prière à Miss Marple, me donnerait-elle un indice ?

— Il y a un autre problème si on les interpelle, dis-je. Les jeux eux-mêmes. Si je les mets en garde à vue, il faudra que je pose des questions comme : « Que faisiez-vous là ? » et, s'ils admettent être une équipe participant aux Jeux, je devrai suivre la piste. Je ne peux pas simplement ignorer l'existence d'un tournoi illégal de gladiateurs. Les flics, l'Ordre et l'UMDP doivent être informés des Jeux. Le fait qu'ils se déroulent malgré tout signifie qu'il y a beaucoup d'argent et d'influence en jeu.

Jim hocha la tête.

— On te ferait taire avant même que l'enquête mène quelque part.

C'était pourquoi j'aimais travailler avec Jim. Il ne perdait pas de temps à me traiter de lâche ou à se foutre de ma gueule en suggérant que j'avais peur de la pression. Il comprenait que, si les puissants me tombaient dessus, l'enquête deviendrait difficile et mes progrès seraient plus lents que le mouvement de la mélasse en janvier. Il se contentait de le reconnaître et avançait vers le point suivant. Pas d'angoisse, pas de sonneries, pas de théâtre.

— Donc, officiellement, aucun d'entre nous ne peut faire quoi que ce soit.

— Ouais.

Doolittle secoua la tête et mangea ses beignets.

— J'imagine qu'on va devoir combattre dans les Jeux pour atteindre les Moissonneurs.

— Ouais.

— Pourquoi tu ne m'invites jamais pour les boulots faciles ? lui demandai-je.

— J'aime te lancer des défis, dit-il. Ça t'aide à rester sur la

brèche.

Je me penchai en avant et dessinai une ligne sur la nappe avec mes doigts.

— Unicorn Lane, trente-deux pâtés de maisons de long et dix de large. Long et étroit. (Dans le temps c'était trente de long et huit de large mais le tsunami s'en était mêlé et Unicorn avait grandi, avalant un plus gros morceau de la ville.) Si je comprends bien, les Moissonneurs vont là-bas et disparaissent. Et tes gars n'arrivent pas à les traquer.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu te souviens de cet oiseau de feu qu'on a capturé en été il y a deux ans ? La moitié de Chatham County était brûlée et l'oiseau sentait la fumée. Tu ne parvenais pas à le traquer et il brûlait tous les pièges qu'on lui tendait.

Et ç'avait vraiment fait chier Jim.

Jim fronça les sourcils.

— Je m'en souviens. On l'a aparté avec un opossum mort dans lequel il y avait un mouchard.

— Tu peux mettre la main sur un mouchard comme celui qu'on avait fourré dans l'opossum ?

— C'est faisable.

— Quelle est la portée maximale du mouchard ?

— Cinquante kilomètres, si la tech est puissante.

Je souris. Ça suffisait pour couvrir Unicorn Lane.

Chapitre 14

Jim fronçait les sourcils devant la porte de Saiman.

- Le pervers, dit-il.
- Il préfère se définir comme un déviant sexuel.
- La sémantique...

En chemin, nous avons discuté de notre plan d'action. Ce n'était pas génial mais déjà mieux que mon sempiternel « va et emmerde tous ceux qui sont impliqués jusqu'à ce que quelqu'un tente de te tuer ». À présent, il suffisait que je réussisse à vendre mon huile de serpent à Saiman.

Saiman ouvrit la porte. Il était en grande et mince blonde platine aux jambes aussi longues que son allure était méprisante.

Jim se hérissa. S'il avait porté sa fourrure, ses poils se seraient dressés.

La plupart des gens confrontés à deux individus armés sur le pas de leur porte prendraient le temps d'examiner la situation.

Particulièrement lorsque l'un d'eux avait menacé de vous tuer cinq heures plut tôt et que l'autre était un homme de plus d'un mètre quatre-vingts aux yeux verts, arborant manteau bordé de fourrure, fusil et l'air de gagner sa vie en transformant les crânes en briques. Saiman se contenta de hocher la tête.

- Entrez donc.

Nous entrâmes. Je m'assis sur le canapé. Jim préféra rester debout, derrière moi, légèrement sur ma gauche, les bras croisés sur la poitrine. Une musique douce sur un beat techno emplissait l'atmosphère. Saiman ne proposa pas de l'éteindre.

– Je t'ai ramené ton cheval, lui dis-je. Il est en bas avec les gardes.

Jim avait prévu une monture de rechange à mon intention.

- Conserve-le. Je n'en ai pas besoin. Voulez-vous boire

quelque chose ?

Et risquer un autre sermon sur le luxe ultime ? Réfléchissons...

— Non merci.

— Rien pour vous ? (Saiman regarda Jim, vit sa fin approcher et décida que la prudence primait sur la courtoisie.) Excusez-moi, je vais me chercher quelque chose. Je réfléchis mieux un verre à la main.

Il se prépara un martini et vint s'asseoir dans la loveuse, croisant ses interminables jambes et m'offrant une vue imprenable sur son décolleté. Oui, oui, tes nichons sont très jolis. Calme.

— Comment ça s'est passé avec les Moissonneurs ? demandai-je.

Saiman jeta un œil à Jim.

— De manière moins que satisfaisante.

— L'Ordre éprouve un certain intérêt pour les Moissonneurs.

Techniquement, c'était vrai. J'étais un agent de l'Ordre et j'avais un intérêt certain pour les Moissonneurs : l'envie de les tuer jusqu'au dernier de manière inventive et douloureuse.

— Oh ?

Saiman leva un sourcil, me copiant une fois de plus.

— De manière plus personnelle, j'ai l'intention de les éliminer.

Le regard de Saiman fouillait le mien.

— Pourquoi ? Ça quelque chose à voir avec ton jeune ami ?

Je ne voyais pas l'intérêt de mentir.

— Oui.

Saiman me salua avec son verre.

— J'estime que les motifs personnels sont les meilleurs.

Ça ne m'étonnait pas de ce fils de pute égoïste.

— Alors, en quoi puis-je vous être utile ? demanda-t-il.

— Je propose un partenariat. (Je devenais vraiment bonne à ce jeu. Je parvins à ne pas vomir en disant cela. Une petite victoire à la fois.) Tu veux te débarrasser des Moissonneurs. C'est aussi le cas de la Meute et le mien. Joignons nos forces. Tu nous offres l'accès aux Jeux. Nous fournissons les muscles.

— Je serai l'occasion et toi le moyen ?

Je hochai la tête.

– Nous partageons nos informations et nos ressources pour atteindre un but commun. Penses-y comme à un investissement.

La notion d'investissement aurait dû suffire à l'amadouer.

Saiman se pencha en avant.

– Pourquoi devrais-je travailler avec vous ?

Un long grognement d'avertissement roula dans la gorge de Jim.

Je me laissai aller en arrière et croisai une jambe sur l'autre, imitant la pose de Saiman.

– Tu as plus besoin de nous que nous avons besoin de toi. Je n'ai qu'à montrer ma carte de l'Ordre pour forcer la porte des Jeux et foutre le bordel. Je suis très bonne sur ce terrain.

– Je n'en ai aucun doute, murmura Saiman.

– Cela mettra un grand coup de projecteur sur les Jeux en général et sur les Moissonneurs en particulier. Tôt ou tard, ils développeront un brûlant désir de me tuer et Jim, qui est ici, m'aidera à les charcuter l'un après l'autre. Il a un sacré truc à régler avec eux. Pendant ce temps, la fréquentation des Jeux chutera, les profits de la Maison feront le plongeon et tu perdras de l'argent.

Je lui adressai un sourire. Je le voulais doux, mais il pâlit et s'éloigna mentalement un peu plus de moi. Note à moi-même : travailler davantage sur le mode douceur et moins sur le côté tueur psychopathe.

– Puisque tu ne souhaites pas bosser avec nous, tu devras engager des tonnes de muscle pour t'assister face aux Moissonneurs. Comme l'a démontré l'épisode du parking, ils ont très envie de te mettre dans le prochain train pour l'enfer. Tu as besoin de protection, Saiman, ce qui sera délicat et onéreux – à en juger par le talent de Mart, tu devras engager les meilleurs rien que pour continuer à respirer. Après que les Moissonneurs auront aidé quelques-uns de tes gorilles à trouver leurs ailes et leur auréole, tu devras en engager d'autres, précédé par la réputation d'un client dont la protection est létale. Les prix vont grimper jusqu'à la stratosphère. N'en déplaise aux idées préconçues, les gardes du corps ne sont pas suicidaires. Donc, oui, tu as plus besoin de nous que nous avons besoin de toi. Nous tuerons les Moissonneurs d'une

manière ou d'une autre. On s'en fout un peu. Il s'agit de vengeance, pas de fric.

Saiman m'étudia comme s'il me voyait pour la première fois.

— C'est un côté de toi qui ne m'est pas familier.

C'était le côté que j'utilisais pour régler les désaccords entre la Guilde et l'Ordre, ce qui était une partie de mon boulot. Je me levai.

— Réfléchis-y. Tu connais mon numéro.

— Votre démenche s'accompagne-t-elle d'une méthode ? demanda Saiman.

— Il faudra que tu t'engages, ne serait-ce que par une poignée de main, pour le découvrir.

J'aurais préféré avoir sa signature en lettres de sang sur un contrat magiquement renforcé, mais je saurais me contenter d'une poignée de main. S'il ne se crachait pas dans la main avant.

J'avais fait exactement trois pas vers la porte avant qu'il dise :

— On a un accord.

— Voici ce que je sais, dis-je. Les Moissonneurs sont apparus il y a environ deux mois. La plupart d'entre eux ont été certifiés humains et ont passé le scan-m sans problème.

— Rien que du bleu.

Le visage de Saiman suintait le dégoût.

— Pourtant, nous avons établi que les Moissonneurs ne sont pas exactement humains. N'empêche, comme ils sont classés « normaux », qu'ils n'avaient pas fait leurs preuves et que les humains perdent presque systématiquement lorsqu'ils combattent des vamps ou des Changeformes, la Maison a initialement fixé des cotes en leur faveur. Les Moissonneurs ont coûté beaucoup à la Maison, correct ?

Saiman confirma d'un bref hochement de tête.

— Les paris sont probablement une raison de leur « humanité », dit-il, mais il y en a d'autres. Pour participer au tournoie une équipe doit compter sept membres, dont trois au moins doivent être humains ou dérivés d'humain, à l'instar des Changeformes.

— C'est un détail intéressant qui ne nous apprend rien. Sais-tu ce qu'ils sont, comment ils truquent le scanner-m et où ils se rendent quand ils quittent les Jeux ?

— Non.

Saiman plissa son nez de dégoût, un geste distinctement féminin qui seyait parfaitement à sa blonde.

— Vous n'êtes pas très utile, non ? dit Jim.

Merci de ton aide, Monsieur Diplomatie.

Saiman sourit :

— Il y a vingt et un ans, le 23 avril, vous avez tué l'homme qui avait assassiné votre père alors qu'ils étaient tous deux incarcérés. Vous avez cloué le tueur de votre père au sol en enfonçant un pied-de-biche dans son ventre et vous l'avez démembré. Le médecin légiste a estimé qu'il lui avait fallu trois heures pour mourir. Son nom était David Stiles. Vous n'avez jamais été poursuivi pour ce crime.

Et merde !

— Je révèle ce fait pour éviter qu'on me considère comme incompetent. Je vends et j'achète de l'information. Je suis un expert. Quand je dis que je ne sais pas où se trouvent les Moissonneurs, je le dis avec tout le poids de mon expertise professionnelle.

Jim rit doucement, montrant généreusement ses dents blanches.

Saiman inclina amicalement la tête. Il avait peut-être rassemblé des informations sur Jim, mais il ne le connaissait pas. Jim était un jaguar. Il ne montrait ses dents qu'à ses victimes.

Il n'allait pas tuer Saiman tout de suite, car nous avons besoin de lui, mais un jour, quand Saiman s'y attendrait le moins, il se retrouverait traqué par la mort qui vient d'en haut.

Je ne voulais avoir absolument rien à voir avec ça.

— Revenons aux Moissonneurs, dis-je. Est-ce que tu sais ce qu'ils veulent ?

— Là-dessus, j'ai une réponse. Ils veulent le Diamant Loup.

J'attendis qu'il entre dans les détails, mais il se contenta de siroter son martini. Il voulait qu'on l'encourage. Très bien. Je répondis à ses attentes.

— Qu'est-ce que le Diamant Loup ?

— C'est une très grosse topaze jaune.

— Pourquoi ce nom ? demanda Jim.

Saiman regarda son martini.

– Il a la couleur exacte de l’œil d’un loup. La pierre est plus grosse que mon poing.

Une récompense tape-à-l’œil. La topaze elle-même devait avoir une grande valeur à cause de son unicité, et la présence de la pierre donnait au tournoi un côté presque légendaire : une rencontre entre les plus grands guerriers pour une gemme de renom et un grand bol de gloire. Un jeu malsain où des vies étaient gaspillées pour quelques billets. La gloire ? Il n’y avait aucune gloire à mourir pour l’argent ou le plaisir d’un tiers.

– Comment avez-vous acquis la pierre ? demanda Jim.

– Elle a été achetée par l’un des membres de la Maison qui en a fait donation pour le vainqueur de ce tournoi. C’est un prix extravagant qui sied à notre style. Les gens qui fréquentent nos Jeux rêvent d’exotisme.

Une topaze plus grosse que la main était sans nul doute exotique. Je fouillai dans ma mémoire à la recherche d’informations sur la magie des gemmes. La topaze était l’une des pierres apocalyptiques qui protégeaient la Nouvelle Jérusalem.

Naturellement jaune et fort chère, on lui attribuait un effet calmant qui préservait des cauchemars. Cette propriété « protectrice » était celle par défaut de toutes les pierres précieuses – c’était ce que disaient ceux qui n’avaient aucune idée de l’action d’une pierre ni ne lui connaissaient aucune propriété magique. Je pris note de chercher un livre de gemmologie et d’examiner la rubrique « Topaze ».

– J’ai retracé l’histoire des trois propriétaires de la pierre jusqu’à une famille allemande, dit Saiman. Il ne semble pas qu’elle ait montré la moindre propriété surnaturelle. Il y a des légendes, ce qui est normal avec une pierre de cette taille. L’une affirme que la pierre possède de la vertu et ne peut être vendue ou dérobée mais seulement offerte ou gagnée, sous peine de mort. J’ai été incapable de déterminer s’il s’agissait de conneries. Les Moissonneurs ont l’air de croire que cette malédiction est vraie. Ils ont approché la Maison peu de temps après l’acquisition pour demander comment ils pouvaient obtenir la pierre. Vu leur propension à la violence, je m’attendais qu’ils se l’accaparent en force mais ils n’en ont rien fait.

Je fronçai les sourcils.

— Puisque nous en savons si peu, notre première tâche devrait être de l'identifier.

— Et comment proposes-tu que nous nous y prenions ?

Saiman arquait un sourcil et me dédia un sourire séducteur.

Les deux manquèrent leur coup, parce que c'était Saiman et parce qu'il ressemblait à une femme.

— C'est simple. On en tue un.

Saiman y réfléchit.

En discuter était facile. Le faire serait sûrement beaucoup plus délicat.

— Nous savons que les Moissonneurs se déplacent en meute, ce qui les rend difficiles à suivre. Nous savons aussi qu'ils disparaissent dans Unicorn Lane, devenant impossibles à traquer par l'odeur ou parla magie. Cependant, nous disposons d'un émetteur dont la portée couvre tout Unicorn. Nous tuons un Moissonneur et fourrons un mouchard dans son cadavre. Une fois qu'ils partent, nous les filons jusqu'à leur repaire à notre rythme et nous les surveillons. Il y a toutes sortes de questions intéressantes auxquelles on peut trouver des réponses. Combien sont-ils ? Comment sont-ils organisés ? Ont-ils des gardes ? Ces gardes sont-ils humains ? Comment et de quoi se nourrissent-ils ? Existe-t-il une équipe qui va au ravitaillement ? Pouvons-nous approcher ces fourrageurs et (*les déchiqeter morceau par morceau jusqu'à ce que ces salauds me disent comment réparer Derek*) les interroger ?

— Tu sembles sûre de pouvoir tuer un Moissonneur.

Saiman regardait son verre vide, il semblait étonné par la disparition de son martini.

Je pensai à Derek, qui mourait doucement dans sa baignoire de liquide vert. Ses os brisés, son visage disparu, son corps qui n'était plus que douleur...

Saiman remua sur sa loveuse.

— Kate, ton sabre émet de la vapeur.

Je me repris.

— Fais-moi entrer dans la Fosse. Je m'occuperai du reste.

— J'adorerais, mais je ne peux pas. (Saiman agita son bras avec

dégoût.) Les Moissonneurs sont engagés pour un dernier combat avant le tournoi, qui se fera par équipes. Le combat a été annoncé comme de classe « Solide ». Tu n'es pas habilitée pour ça.

– Je peux le faire, dit Jim.

Saiman secoua la tête.

– J'adorerais voir le chef de la sécurité de la Meute dans la Fosse, mais vous n'êtes pas habilitée non plus. La classe « Solide » requiert un combattant extra-large.

Correct. Jim n'avait jamais été un poids lourd. Même en forme guerrière, il était sec, rapide et mortel, mais pas volumineux.

– J'ai un combattant Solide disponible. (Saiman sourit) Moi.

Le passage à tabac que j'avais subi devait avoir endommagé mon ouïe.

– Moi qui ?

– Moi en moi-même.

Je serrai les paupières.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Saiman.

– Je compte jusqu' à dix.

Ça fonctionnait pour Curran, ça devrait fonctionner pour moi... Non, je ne me sentais pas mieux.

J'ouvris les yeux.

– Je tue régulièrement. Alors, comprends bien que c'est mon expertise professionnelle qui s'exprime : tu as pété un câble. Tu es enthousiaste, mais tu n'es pas qualifié, il te manque la force physique et les réflexes nécessaires. Si tu entres dans la Fosse, tu mourras horriblement et douloureusement et je ne pourrai pas sauter sur le sable pour te tirer de là.

– Tu ne m'as jamais vu combattre sous ma forme originelle.

La vision d'un adonis aux cheveux d'or dansant dans la neige étincela devant moi.

– D'accord, mais je t'ai vu danser. Ta forme originelle, bien qu'elle soit irrésistible pour les femmes en chaleur et les gays, n'est pas faite pour tuer un Moissonneur. Tu te feras exploser la tête et nous perdrons l'occasion de placer le mouchard.

Saiman sourit, ses lèvres s'élargirent sans aucun humour.

– Ce n'était pas ma forme originelle.

Touché.

— Dans ce cas, j'espère que ta forme originelle est celle d'un dragon bicéphale qui crache du feu.

— Donne-moi la possibilité d'échouer, dit Saiman. Je te promets que mon cadavre ne t'interrompra pas quand tu m'expliqueras que tu m'avais prévenu. Le combat a lieu ce soir. Puis-je compter sur vous deux pour former mon équipage soutien ?

Quel choix avions-nous ?

— Très bien.

Saiman se leva.

— Il va falloir que je fasse une apparition formelle pendant la première partie de la soirée. Après le combat, si nous réussissons, les Moissonneurs seront retenus une heure à l'intérieur de l'Arène par les Gardes Rouges, histoire de nous donner un peu d'avance. La Maison ne souhaite pas encourager les frictions entre les combattants en dehors de la Fosse. Ce qui vous laissera le temps de vous rendre jusqu'à Unicorn et de vous occuper des préparations nécessaires. Je passerai la nuit à l'Arène dans mes appartements privés pour récupérer.

Ou il passerait la nuit à la morgue. Cette pensée resta en l'air comme un suaire funéraire. Aucun d'entre nous n'en parla.

Chapitre 15

Après qu'on en eut terminé avec Saiman, Jim me raccompagna à mon appartement. J'avais envie de le suivre. Je voulais être sur place si Derek se réveillait. J'avais l'idée irrationnelle que ma présence l'aiderait.

Mais ce n'était pas le cas. Si j'avais suivi Jim, je n'aurais pas dormi, or j'avais vraiment besoin de sommeil et de nourriture.

Les Moissonneurs n'apprécieraient pas de voir l'un d'entre eux effacé de leur danse en ligne. Si Saiman parvenait à tenir sa promesse, ils s'attaqueraient probablement à nous. Je devais être fraîche et dispose. Je pris une douche, frottai chaque centimètre carré de ma peau et de mes cheveux avec du savon parfumé pour me débarrasser de l'odeur du gang de Jim, mangeai du bœuf froid avec du pain noir, une tomate et un peu de fromage, pris une aspirine précieuse et chère et m'endormis.

Le téléphone me réveilla à 8 heures. Je soulevai la tête de l'oreiller et le regardai fixement. Il continuait à sonner, emplissant mon crâne de bruit. Le répondeur se déclencha. Une voix familière me fit me redresser.

— Kate !

Curran ! Aïe ! Deux heures de sommeil n'étaient pas suffisantes pour discuter avec lui.

— Appelle-moi dès que possible.

Je décrochai le téléphone.

— Je suis là.

— Tu filtres les appels ?

— Pourquoi pas ? Ça me permet d'échapper à des conversations avec des cons.

— C'est une insulte ?

Sa voix grognait.

— Tu n’es pas un con, dis-je. Tu n’es qu’un psychopathe mortel avec un complexe de divinité. Qu’est-ce que tu veux ?

— Tu as vu Jim ?

— Non.

— Il ne t’a pas appelée ?

— Non.

Mais ses gros bras m’avaient cassé la gueule.

— Et Derek ?

— Non. Je ne l’ai pas vu non plus.

Il y eut un instant de silence.

— Tu mens.

Merde.

— Qu’est-ce qui te fait croire une chose pareille ?

— Tu ne m’as pas demandé si Derek allait bien, Kate.

Ça m’apprendrait à avoir des conversations délicates au saut du lit.

— C’est parce que je m’en fous. Tu m’as dit que je pourrais participer à l’enquête. Tu m’as promis ta coopération entière et des entrevues. C’était vendredi matin. On est dimanche. Quarante-huit heures ont passé. Tu m’as doublée, Curran. Comme toujours. Parce que tu t’attends que je me mette en quatre pour t’aider, mais que ta précieuse Meute est incapable de coopérer avec les extérieurs. Ce que tu entends dans ma voix est de l’apathie.

Et des sonneries. Beaucoup de sonneries.

— Tu délirés.

Curran deux, Kate zéro.

— C’est très important, Kate. Jim m’a défié. Il a refusé d’obéir à un ordre direct. Je ne peux pas laisser passer ça. Il a soixante-douze heures pour décider de ce qu’il va faire. Après, je devrai le retrouver.

— Tu connais Jim depuis des années. Et tu ne lui accordes pas le bénéfice du doute ?

— Pas pour ça. (La coquille dure sur la voix de Curran se brisa. L’alpha disparut pendant un instant, laissant un homme à sa place.) Je n’ai pas envie de devoir le chercher.

Je déglutis.

- J’imagine qu’il ne veut pas que tu le trouves non plus.
- Alors, aide-moi. Dis-moi ce que tu sais.
- Non.

Il soupira.

– Oublie que c’est moi pendant un instant. Mets ton ego de côté. Je suis le Seigneur des Bêtes, tu es un membre de l’Ordre. Tu es sous mes ordres pendant cette enquête. Je t’ordonne de me révéler tes informations. Fais ton boulot.

Ça fit mal. Je faisais mon boulot aussi bien que possible.

– Tu te trompes. Je ne suis pas sous tes ordres. Nous sommes sur un pied d’égalité.

– Je vois. Jim est avec toi en ce moment ?

– Oui. On baisait violemment. Tu nous as interrompus.

Je raccrochai.

Le téléphone recommença à sonner.

Répondeur.

– Tu n’aides pas... Ka...

Je décrochai, tins le téléphone pendant une seconde et raccrochai. Je n’avais pas envie de mentir à Curran. Même si c’était pour son bien. Inventer des conneries, échanger des piques, ce n’était présentement pas mon truc.

Ma chambre était pleine d’une obscurité confortable, à part l’étroite balafre de lumière qui passait entre les rideaux et tombait directement sur mon visage. Je fourrai un oreiller sur ma tête.

J’étais en train de sombrer au pays des rêves, le coussin sur la tête bloquait l’ennuyeux et persistant rayon de soleil, quand j’entendis une clé tourner dans ma serrure. Ma porte s’ouvrit en grand.

La seule personne qui avait la clé de chez moi était le concierge et il n’entrerait jamais sans s’annoncer.

Je me contraignis à l’immobilité, les membres détendus. Je présentais une sacrée image de moi-même : mon cul, couvert d’une culotte en coton blanc, dépassait et ma tête était sous un oreiller. Pas la position de combat la plus avantageuse.

Je restai allongée, hyperconsciente, tous mes sens en éveil.

Des pas très doux s’approchaient du lit. Plus près. Plus près.

Maintenant !

J'envoyai fouetter ma jambe, un grand balayage du pied.

Il atteignit l'intrus entre les jambes, causant un grognement distinctement masculin, l'intrus tomba. Je bondis du lit et plongeai vers Slayer, mais il n'était pas où je l'avais posé. Je me laissai tomber et le vis loin sous le lit. L'intrus l'avait envoyé valser du pied en s'écroulant.

Une main de fer accrocha ma cheville. Je me tournai sur le dos et frappai du pied dans son épaule avec toute ma force.

Il gronda. Je vis son visage.

— Curran !

J'aurais préféré un fou homicide... Euh... attendez... Cette seconde d'étonnement me coûta : il plongea vers moi, frappa mes bras pour les écarter comme s'ils n'étaient rien et me cloua au sol. Ses jambes coinçaient les miennes. Il tenait mon bras droit au-dessus de ma tête, le gauche entre nos corps, et pesait. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien, mon flanc touchait sa poitrine.

Il m'emballa comme un paquet. Je ne pouvais pas bouger.

— Je croyais que tu étais un maniaque, grognai-je.

— Mais j'en suis un.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je cherche Jim dans ton lit.

— Il n'est pas là.

— C'est ce que je vois.

De petites étincelles d'or dansaient dans ses yeux gris foncé.

Il avait l'air terriblement content de lui et légèrement affamé.

Je me tortillai pour lui échapper, mais il resserra sa prise.

J'avais l'impression de me battre en camisole de force faite de métal chauffé. Il était impossible de lui faire desserrer l'étau.

Clouée par Sa Majesté des Bêtes. Je n'y survivrais jamais.

— Tu peux me libérer maintenant, lui dis-je.

— J'ai ta permission ?

— Oui. Je promets de ne pas te faire mal.

Un léger sourire élargit sa bouche. Il n'avait pas l'intention de me libérer. Et je n'étais pas plus forte que lui. Merde.

– Tu t’amuses comme un fou, hein ?

Il hocha la tête de haut en bas, son sourire était comme une traînée de peinture blanche sur son visage.

– Comment es-tu entré ?

– J’ai mes propres moyens.

Je compris enfin. C’était lui qui avait remplacé ma porte deux mois auparavant, parce que j’étais plutôt occupée à ne pas mourir.

– Tu as gardé une clé de mon appartement. Connard. Tu viens souvent ?

– De temps en temps.

– Pourquoi ?

– Pour voir si tu vas bien. Ça me permet de ne pas attendre à côté du téléphone que tu m’appelles pour que je te sauve.

– Tu ne devrais pas t’inquiéter. Je préférerais crever plutôt que de t’appeler.

– C’est bien ce qui m’inquiète, dit-il.

Ses jambes clouaient les miennes, ses hanches étaient si dures qu’on aurait dit qu’elles avaient été sculptées dans du bois. Sa poitrine appuyait contre mes seins. Si je pouvais me tourner un peu vers la droite, mon cul glisserait contre son entrejambe. Un peu à gauche et mon visage se trouverait contre son cou.

– Je ne suis pas l’un de tes sujets, lui dis-je. (Il était beaucoup trop près, beaucoup trop chaud et beaucoup trop réel) Je ne suis pas à tes ordres et je n’ai foutrement pas besoin de ta protection.

– Mmmm, dit-il.

Il semblait trouver mon visage incroyablement fascinant, il ne cessait de me regarder, mes yeux, ma bouche...

– Est-ce que tu viens ici alors que j’y suis ?

– Occasionnellement.

– Je t’aurais entendu.

– Tu bosses plus de douze heures par jour et tu t’effondres, et je suis très silencieux.

Sa prise se relâcha un peu. Je me détendis. C’était ça – lui donner une fausse impression de sécurité. Nous n’étions pas si loin de la table de nuit et, sur l’étagère inférieure, il y avait une dague.

– Le Seigneur des Bêtes, mon traqueur personnel... Waouh ! le

rêve de toutes les filles !

– Je ne suis pas un traqueur.

Je le regardai, incrédule.

– Et comment tu appelles ça ?

– J'appelle ça contrôler mon adversaire pour qu'elle ne me blesse pas.

– Qu'est-ce que tu fais d'autre quand tu es ici ? Tu lis mon courrier ? Tu fouilles dans mes sous-vêtements ?

– Non. Je ne fouille pas dans tes affaires. Je passe juste de temps en temps, pour être sûr que tu es en un seul morceau. J'aime savoir que tu es en sécurité, endormie dans ton lit. Je n'ai rien volé...

J'arrachai mon bras gauche de sa main et donnai un coup de coude dans son plexus solaire. Il hoqueta. Je plongeai sur la dague et m'assis sur lui, mes genoux clouant ses bras, ma dague sur sa gorge.

Il resta immobile.

– J'abandonne, dit-il en souriant. À toi de jouer.

Euh... J'étais assise à califourchon sur le Seigneur des Bêtes, en sous-vêtements avec un couteau sur sa gorge. Que pouvais-je faire ? Le regard de Curran se fixa sur mon épaule.

– C'est une marque de griffe, dit-il, sa voix devenait dure. Un loup. Qui ?

– Personne !

Quelle merveilleuse réponse. Il allait y croire.

– Un des miens ?

Des éclairs d'or passèrent dans ses yeux.

Vu que tous les Changeformes d'Atlanta étaient les siens, il répondait lui-même à sa propre question, n'est-ce pas ?

– Depuis quand mon bien-être te regarde-t-il ? Tu te fais des illusions sur notre relation. Toi et moi, on ne s'entend pas. Tu es un psychopathe obsédé du contrôle. Tu me donnes des ordres et j'ai envie de te tuer. Je suis un âne insubordonné à tête de cochon. Je te rends fou et tu as envie de m'étrangler.

– Une seule fois. Je ne l'ai fait qu'une seule fois.

– Une fois suffit. Ce que je veux dire, c'est qu'on n'est pas faits

pour s'entendre... on...

Il arracha ses bras de sous mes genoux, me tira vers lui sans tenir compte de la dague, et m'embrassa.

Sa langue caressa mes lèvres. La chaleur m'envahit. Ses mains s'enfouirent dans mes cheveux. Soudain, j'eus envie de connaître son goût. Il m'avait déjà embrassée, juste avant que nous combattions le traqueur de Red Point. Cela faisait quatre mois. Ce baiser ne pouvait pas être aussi délicieux que ce que prétendait ma mémoire. Je devais l'exorciser pour ne plus jamais enfer. J'ouvris mes lèvres.

Oh ! mon Dieu ! L'Univers explosa.

Son goût était enivrant, comme du vin sauvage.

Je me laissai aller contre lui, grisée par sa saveur et son odeur, séduite par la sensation de son corps dur enveloppant le mien.

Ma tête tournait.

Embrasse-moi encore. Embrasse-moi de nouveau. Embrasse-moi, Curran.

Qu'est-ce qui m'arrivait ?

— Non ! (Je luttais contre le mur de pierre de sa poitrine. Il tint bon pendant un trop long instant et me libéra avec un grondement rauque et affamé. Je sautai pour lui échapper et reculai en titubant.) Tu as perdu la tête ?

— Quel est le problème ? Tu avais oublié la partie « même si tu étais le seul homme sur la Terre » ?

— Sors d'ici !

Il se contenta de rester allongé sur mon tapis comme un chat paresseux, avec un sourire satisfait.

— C'était comment ?

— Plat, mentis-je. Aucune étincelle. Comme d'embrasser un frère.

Ma tête tournait encore. J'avais envie de le toucher, de faire courir mes mains sous son tee-shirt, de glisser mes doigts sur ses biceps durs comme de la pierre... Je voulais retrouver sa bouche sur la mienne.

Non ! Pas toucher. Pas embrasser. Non. Juste non.

— Vraiment ? C'est pour ça que tu as mis tes bras autour de

mon cou ?

Fils de pute.

— Démence temporaire.

Je lui indiquai la porte.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je reste ? Je te ferais du café et je te demanderais de me raconter ta journée...

— Dehors, maintenant !

Il soupira exagérément et bondit sur ses pieds sans l'aide de ses mains. Putain de *show man*.

Il me tendit ma dague, poignée en avant.

— Tu veux récupérer ça ?

Il m'avait fait lâcher la dague ! Je n'avais jamais lâché mes armes sauf exprès. J'attrapai la dague et chassai Curran vers la porte, gardant la lame entre nous deux. Il ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil.

— Soixante-douze heures, Kate. C'est tout ce qu'a Jim. Il le sait et il sait que je le cherche. Maintenant tu le sais aussi.

— Compris, grondai-je.

— Tu es sûre que tu ne veux pas m'embrasser pour me dire au revoir, *baby* ?

— Qu'est-ce que tu dirais d'un coup de pied dans la gorge pour te dire au revoir ?

Je claquai la porte, m'appuyai dessus et me laissai glisser jusqu'au sol pour réfléchir. Le Seigneur des Bêtes. Le Lion d'Atlanta. Sire Moi ou les Mouches. Un bâtard frustrant, exaspérant et dangereux qui me paniquait jusqu'à ce que tous mes freins lâchent.

Il m'avait embrassée. Non, il avait admis être entré chez moi sans mon autorisation pour me regarder dormir, il m'avait clouée au sol, puis il m'avait embrassée. J'aurais dû lui casser le nez. A la place, je l'avais embrassé en retour. Et j'avais envie de plus.

J'essayai de mettre les choses en perspective. Je lui avais dit que je ne coucherais jamais avec lui. Il m'avait affirmé que si. Pour lui, je n'étais qu'un jeu, et il se contentait d'essayer de gagner. Quelqu'un m'avait un jour expliqué que si on mettait ensemble toutes les anciennes maîtresses de Curran, on pourrait organiser une

parade. Il me prenait pour une autre entaille dans son bois de lit. Si j'acceptais, je serais une note en bas de page dans sa procession de petites amies : Kate Daniels, enquêtrice de l'Ordre que Sa Majesté des Fourrures a baisée brièvement jusqu'à ce qu'il en ait marre et passe à d'autres choses plus intéressantes, la laissant à la rue, en loques.

Une relation officielle avec Curran était un suicide professionnel. Les agents de l'Ordre étaient par définition impartiaux.

Personne ne travaillerait plus avec moi si je couchais avec le chef des Changeformes. Plus important encore, dès que Curran perdrait son intérêt pour ce que j'avais à offrir, il écraserait mon cœur à coups de marteau jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une pulpe sanglante, me le tendrait et s'en irait en sifflotant.

Pourtant j'avais envie de lui. Il m'attirait comme un putain d'aimant. J'avais envie de lui plus que j'avais jamais eu envie de qui que ce soit. Pendant ces quelques instants, il m'avait fait me sentir en sécurité, désirée, désirable, nécessaire, mais c'était une illusion et je devais garder la tête claire.

Plus j'y réfléchissais, plus ça m'exaspérait. S'il pensait m'avoir emballée, il allait avoir une sacrée surprise.

Je grognai et m'habillai.

Vers 7 heures, j'étais au bureau. L'Ordre occupait un bâtiment qui ressemblait à une boîte, brut, solide, tout en brique et si lourdement protégé pendant les vagues magiques qu'une division entière des Unités Militaires de Défense du Paranormal n'aurait pu que tenter d'y pénétrer. Il devait y avoir un autre complexe en ville, un QG digne de ce nom, mais j'étais trop bas dans l'échelle pour savoir où.

Je montai les marches jusqu'au premier étage, ouvris la porte et fis un pas dans le couloir. Long et gris, il s'étendait comme un tunnel étroit et morne jusqu'à une sinistre porte noire. Un lion héraldique d'acier poli se dressait au centre de la porte, l'identifiant comme celle du bureau du Chevalier Protecteur, le chef de ce Chapitre, mon superviseur direct.

- *Bonjour ma chérie*, dit la voix de Maxine dans ma tête.
- Bonjour Maxine, dis-je.

Si je m'étais suffisamment concentrée, j'aurais pu me contenter de le penser, mais prononcer les mots était plus efficace. Je pouvais écraser l'esprit d'un non-mort comme une puce ; téléphoniquement, j'étais nulle. Je passai la tête dans mon bureau, m'attendant à une pile de paperasses de soixante centimètres de haut. Ma table de travail était vide. Propre. Sans la moindre pile.

- Maxine ? Qu'est-il arrivé à mes dossiers ?
- *Le Chevalier Protecteur a décidé de libérer ton agenda.*
- C'est une bonne ou une mauvaise chose ?
- *L'Ordre apprécie tes services. Particulièrement ton travail tard la nuit.*

Je finis par comprendre. Ted me donnait officieusement son approbation pour me mêler des Jeux de Minuit. Il n'y aurait pas d'enquête. Ted en savait déjà autant qu'humainement possible sur les Jeux. Il lui manquait juste les moyens ou une excuse pour agir et je lui offrais une occasion en or. Il me lançait dans les Jeux comme on met un bâton dans les roues. J'étais capable et parfaitement sacrificiable. Au moindre problème, on se disculperait en excusant : je n'étais pas un Chevalier, je n'avais pas reçu tout l'entraînement. L'Ordre pouvait me désavouer, me décrire comme une incompetente zélée et me jeter à coups de pied dans le cul.

Andrea entra dans mon bureau et referma la porte derrière elle.

- Raphaël a appelé. Un ordre vient de descendre la chaîne de commandement. Tout membre de la Meute qui s'en prendra à toi aura droit à une longue et désagréable conversation avec Curran.

J'agitai mon crayon dans un salut de pacotille.

- Super ! Je ne savais pas que j'étais une fleur fragile qui avait besoin de la protection de Sa Majesté.

- Tu as été agressée ?

- Ouais. J'ai été gentille et je n'ai tué personne.

Andrea s'assit sur une des chaises visiteurs.

- Qu'est-ce qui se passe ?

Je me levai et activai la garde. Des glyphes d'un orange terne s'allumèrent sur le sol, se mêlant en motifs compliqués. Un mur

orange s'éleva pour couvrir la porte. C'était le sort qu'avait utilisé mon tuteur pour sécuriser son bureau. Les gens se confiaient au Chevalier Divin, comme à un confesseur ou à un psychiatre. La garde défensive de Greg ne laissait passer ni son, ni image, ni magie. Même la télépathie de Maxine ne pouvait pas la forcer.

Il m'avait fallu un mois pour retracer les glyphes sur le sol et comprendre comment il s'y était pris.

Je déverrouillai mon tiroir supérieur et en sortis le dossier que je posai sur le bureau.

— Lève la main.

Andrea leva la main.

— Je ne révélerai à personne aucune des informations que je vais recevoir, sans l'autorisation de la personne qui me les confie. Je n'utiliserai pas ces informations pour un gain personnel, même sous la contrainte ou la coercition ni pour me sauver moi ou d'autres. Je le jure sur mon honneur de Chevalier de l'Ordre.

C'était un putain de serment. Il y avait plus d'exclus de L'Académie pour avoir rompu un serment, que pour toute autre raison. Une fois battu, noyé, fouetté et marqué au fer rouge, on était prompt à révéler n'importe quoi. Il y avait une étroite bande de chair plus claire sur mon dos, le rappel du baiser de ce fer rouge. Cela prouvait que j'avais passé le test. Je savais qu'Andrea avait une cicatrice identique. Chacune de nous se souvenait des secrets non trahis pendant le test du serment et aucune ne les révélerait jamais, pas même par inadvertance.

Je lui tendis le dossier. Elle le lut et leva les yeux vers moi. Je remplis les trous, y compris la visite de Curran.

Andrea cligna plusieurs fois des paupières.

— Merde ! Putain de merde !

— Merde de putain aurait aussi été acceptable.

— Le chef de la sécurité de la Meute est devenu un franc-tireur, Derek est au bord de la mort et tu es la compagne du Seigneur des Bêtes.

— Jim n'est pas devenu un franc-tireur, il se contente de ne pas suivre les ordres.

— C'est exactement ce que ça veut dire.

OK, je devais bien le reconnaître.

— Et, pour ton information, je ne suis pas la compagne de Curran.

Andrea secoua la tête.

— Tu viens de quelle planète ? Il se glisse dans ton appartement pour te border dans ton lit la nuit. C'est l'instinct de protection du mâle envers sa femelle. Il pense que tu es sa compagne.

— Il peut penser tout ce qu'il veut. Cela n'en fait pas la vérité.

Andrea écarquilla les yeux.

— Je viens juste de comprendre. Il te traite comme un alpha Changeforme. Vous jouez selon les règles d'une séduction pas tout à fait humaine. Est-ce qu'il t'a déjà demandé de lui faire à dîner ? Le dîner est très important.

— Non, il n'en a pas parlé. (L'enfer gèlerait avant que je fasse la cuisine à Curran.) Tu vois, je ne suis pas une Changeforme et il est déjà sorti avec des humaines.

— C'est ça ! (Andrea tapota le bureau de ses ongles.) Une incitation directe est un défi. C'est comme ça qu'un mâle alpha approche une femelle alpha. C'est une lutte de pouvoir et une chasse... et ils ont du mal avec la subtilité. Je me rends compte que ça a l'air tordu, mais c'est un compliment de sa part.

— Il peut prendre son compliment et se le foutre là où le soleil ne brille pas.

— Je peux te citer ?

— Comme tu veux. J'ai travaillé trop dur pour être une passade.

Je tendis la main pour ranger le dossier dans mon tiroir et mes doigts frôlèrent un vieux livre de poche. *The Princess Bride*.

Cette nuit-là, à Savannah, quand il avait failli m'embrasser, il était en train de le lire et quand je lui avais dit de partir, il avait répondu : « Comme vous voudrez ».

Andrea fronça les sourcils.

— Alors, où tout cela te mène-t-il ? Tu vas disparaître un moment ?

Je hochai la tête.

— Il faut que j'aille au bout et je ne peux pas le faire avec le

souffle de Curran dans le dos.

– T’as besoin d’aide ?

– Oui. Je fais une demande d’analyse d’échantillons d’argent pour la base de données de l’ordinateur. Ça prendra sans doute un jour ou deux. Tu veux bien vérifier les résultats ?

Andrea agita les bras.

– Bien sûr. Je voulais parler du genre de coup de main qui nécessite que je tire sur quelqu’un.

– Oh ? Non, pas pour l’instant. Mais je t’appellerai si le besoin s’en fait sentir.

– Fais-ça. Et ne te laisse pas tuer.

– Je ferai de mon mieux.

Nous nous regardâmes.

– Alors, c’était comment ? demanda-t-elle. Embrasser Curran ?

– Je ne peux pas le laisser m’embrasser de nouveau, sinon je coucherai avec lui.

Andrea cilla.

– Bon ! dit-elle finalement. Au moins tu sais où tu en es.

J’appelai Jim et quittai le bureau. Je me frayai un passage dans le trafic du matin. Personne ne me suivait. Finalement, je m’arrêtai à un petit reste de poulet frit.

Glenda me sourit. Femme ronde aux cheveux couleur de miel, ses nuits avaient un temps été tourmentées par des serpents fantômes. Cela avait pris une semaine, mais j’en avais finalement trouvé la cause cachée dans son grenier et je l’avais tuée. Depuis, j’avais toujours un sourire en sus de mes ailes de poulet.

Je lui tendis dix dollars.

– Tu veux un paquet de cinq ? me demanda Glenda.

– Non. Je veux utiliser ton téléphone.

Pour le genre de conversation que je préférerais ne pas avoir au bureau.

Glenda mit un téléphone sur le comptoir, vérifia la tonalité et prit mes dix dollars.

J’appelai le donjon, me présentai à la voix féminine désincarnée et demandai le Seigneur des Bêtes. Moins de quinze secondes plus

tard, Curran était en ligne.

– J’entre en clandestinité avec Jim.

Le silence de l’autre côté de la ligne avait un ton sinistre. Peut-être Curran avait-il cru que les superpouvoirs de son baiser m’avaient fait dérailler ? Peu de chances. Je ferais tout pour qu’il n’ait pas à tuer Derek. C’était un fardeau qu’il n’avait pas besoin de porter.

– J’ai repensé à ce matin, dis-je en faisant de mon mieux pour avoir l’air calme et raisonnable. J’ai donné instruction au concierge de changer la serrure de ma porte. Si je te trouve encore dans mon appartement, je porterai une plainte formelle. J’ai pris la nourriture que tu m’as offerte, sous la contrainte mais je l’ai prise. Tu m’as sauvée une fois ou deux, tu m’as vue à moitié nue. Je me rends compte que tu perçois la situation selon les standards des Changeformes et que tu t’attends que je tombe sur le dos jambes écartées.

– Pas nécessairement. (Sa voix égalait la mienne par son calme.) Tu peux tomber à quatre pattes si tu préfères. Ou contre le mur. Ou sur le plan de travail de la cuisine. J’imagine que je te laisserai être dessus si tu t’arranges pour que ça me plaise...

Je ne grinçai pas des dents – il l’aurait entendu. Il fallait que je reste sereine.

– Ce que je veux dire est simple : non.

– Non ?

– Je ne tomberai pas dans tes bras, il n’y aura ni sexe, ni nous.

– J’avais envie de t’embrasser quand nous étions dans ta maison, à Savannah.

Pourquoi mon cœur battait-il si fort ?

– Et ?

– Tu avais l’air effrayée. Ce n’était pas la réaction que j’espérais.

Sois calme et raisonnable !

– Tu te flattes. Tu n’es pas si effrayant.

– Après le baiser de ce matin, tu étais de nouveau effrayée. Juste après avoir semblé fondre.

Fondre ?

– Tu as peur qu’il y ait quelque chose entre nous.

Waouh ! Je luttai pour avaler ce morceau.

– Chaque fois que j’ai l’impression que tu as atteint les limites de l’arrogance, tu m’en montres un nouveau sommet. Vraiment, ton égoïsme est comme l’Univers, toujours en expansion.

– Tu as pensé à me traîner dans ton lit, ce matin.

– J’ai pensé t’enfoncer ma dague dans la gorge avant de m’enfuir en hurlant. Tu es entré chez moi sans autorisation et tu t’es jeté sur moi pour me baver dessus. Tu es un putain de malade ! Et ne me dis pas que tu as senti l’odeur de mon désir, je sais que ce sont des sonneries.

– Je n’avais pas besoin de te renifler. Je le voyais aux étoiles dans tes yeux et à la manière dont ta langue fouaillait entre mes lèvres.

– Profite de ce souvenir, assenai-je. C’est la dernière fois que ça arrive.

– Va jouer avec Jim. Je vous trouverai tous les deux quand j’aurai besoin de vous.

Connard arrogant.

– Allez, si tu nous trouves avant que les trois jours soient écoulés, je te ferai un putain de dîner et je te le servirai nue.

– C’est une promesse ?

– Oui. Va te faire foutre.

Je raccrochai violemment. Bon. Ben. C’était parfaitement raisonnable.

De l’autre côté du comptoir, un homme plus âgé, plutôt râblé me regardait comme s’il m’était poussé des cornes.

Glenda me rendit mon argent.

– Ça, c’était de la conversation. Ça valait bien dix dollars.

Je me levai juste à temps pour voir Brenna arriver à cheval, tirant une monture supplémentaire.

Chapitre 16

Je rendis visite à Derek. Je restai une demi-heure, puis Doolittle entra, jeta un regard à mon visage et décida que j'avais besoin d'une tasse de thé. Je le suivis dans la cuisine. Cela sentait bon : un arôme riche de viande légèrement épicée et de pâtisserie fraîche. L'odeur m'agrippa, je flottai pratiquement jusqu'à la table, juste à temps pour voir Jim faire glisser une miche dorée sur la planche à découper. Il découpa soigneusement une tranche de deux centimètres, révélant un aloyau saignant parfaitement cuit.

Je faillis m'évanouir.

— Bœuf Wellington ?

Jim se renfrogna.

— C'est pas parce qu'il n'y a jamais de bouffe décente dans ton frigo...

— C'est parce que toi ou Derek ou Julie mangez tout.

Brenna entra et prit un saladier dans le réfrigérateur.

— Les assiettes sont dans l'armoire, dit Jim.

Je sortis quatre assiettes, trouvai les couverts et mis la table.

Doolittle plaça un verre de thé glacé devant moi. Je le goûtai.

Il y avait tellement de sucre que si on y mettait une cuiller, elle tiendrait debout toute seule.

Jim me servit une tranche. Quand je faisais du bœuf Wellington, ç'avait l'air bon. Le sien avait l'air parfait.

Brenna s'assit à côté de moi.

— Désolée pour la cuisse.

Il me fallut une seconde pour relier la brûlure cinglante sur ma jambe à la femme calme à côté de moi.

— Pas de problème. Désolée pour l'aiguille.

La cicatrice sur la gorge avait diminué, mais il y avait toujours une mince ligne grise.

– Ce n’est rien, dit-elle. J’ai déjà eu de l’argent en moi.

– Où sont les autres ? demandai-je.

Personne ne répondit. Les Changeformes sont très bavards.

Je coupai un morceau de mon bœuf Wellington et le mis dans ma bouche. Un goût de paradis. Jim coupait sa viande avec la précision d’un chirurgien.

– Curran a appelé.

Les trois Métamorphes autour de moi cessèrent de respirer.

– J’ai pensé qu’il valait mieux que je vous en parle avant qu’on commence à manger. Je ne voudrais pas que vous vous étouffiez.

– Il a dit quelque chose ? demanda Jim.

– Tu as trois jours pour te rendre. (J’imitais la voix de Curran.) Après cela il devra partir à ta recherche. Et il n’a pas envie de te trouver.

– Autre chose ?

– Après ça, il a surtout juré. Je lui ai dit que toi et moi étions en train de faire des galipettes et qu’il nous interrompait.

Du thé jaillit du nez de Brenna.

Jim se débattit avec ma saillie pendant un long moment.

– J’aurais préféré que tu ne fasses pas ça.

– Il n’y a pas cru. (Je m’arrêtai là. Mentionner mes exercices matinaux et la promesse d’un dîner nue risquait de donner une crise d’apoplexie à Jim.) Il ne peut pas nous trouver ici, n’est-ce pas ?

– Ne sous-estime jamais notre Seigneur, dit Doolittle.

– C’est difficile à dire, dit Jim. Curran est tenace. Il nous trouvera un jour ou l’autre. Mais pas avant un moment.

J’espérai qu’il avait raison. Sinon, nous aurions tous deux les explications à fournir.

Nous attendions Saiman sur le parking des Jeux. Le manteau bordé de fourrure de Jim s’évasait derrière lui, révélant un gilet de cuir noir, un pantalon noir et des bottes noires à bout métallique. Son corps était soigné jusqu’à l’absurde, on aurait dit un boxeur professionnel en grande forme, ses muscles épais parfaitement dessinés, son pas élastique, il puait le dur. Une grimace mauvaise

déformait son visage. Il avait l'air d'avoir envie de frapper.

— Tu as besoin de lunettes de soleil, lui dis-je, on pourrait te prendre pour un *yuppie*.

— Jamais.

La voiture-missile de Saiman se glissa sur le parking. Il en sortit, élégant et raffiné sous sa forme Thomas Durand, ouvrit le coffre et en sortit un objet oblong, enveloppé dans de la toile et attaché par une corde. Il le balança sur son épaule, ce qui ne fut pas aisé – le truc avait bien un mètre trente de long et soixante centimètres de large.

Nous nous dirigeâmes vers la porte. Saiman nous rattrapa et passa le paquet à Jim. Jim ne parut faire aucun effort. Le paquet aurait pu être aussi léger qu'une plume mais, vu comment le pas de Saiman s'allégea, je déduisis que ce devait être très lourd.

— Vos passes.

Saiman nous donna deux tickets jaunes avant de ralentir, mettant de la distance entre lui et nous.

Nous atteignîmes la porte, je présentai les passes aux gardes extérieurs. Ils nous envoyèrent vers les bras accueillants de Rene d'un signe de la main. Elle me reconnut. Elle examina Jim et se tourna vers moi.

— Félicitations, ma chère, tu as trouvé mieux. Il te traite bien ?

— Un vrai nounours, dis-je.

Nounours avait des envies de meurtre. Rene sourit largement.

— Ça se voit tout de suite. Première pièce sur la droite. N'oubliez pas de vous inscrire. (Rene jeta un œil à la porte où Saiman faisait son entrée remarquée.) Dépêchez-vous, maintenant, ton ex arrive. On ne voudrait pas qu'il pique une nouvelle crise d'hystérie.

L'étage des combattants était en fait un long couloir circulaire. Il y avait autant de Gardes Rouges dans le couloir que de mouches sur un cheval mort. Il n'y aurait pas de bagarre.

A l'intérieur du cercle, il y avait une grande salle d'entraînement située juste en dessous de la Fosse. L'extérieur du cercle se ramifiait en quartiers pour les combattants : des groupes de pièces où ils pouvaient attendre les combats.

Jim s'appuya sur le chambranle de la porte de nos quartiers : la pièce où nous attendions était longue et étroite comme un goulot de bouteille. Aucune porte ne nous séparait du couloir.

En cas de problème, deux Gardes Rouges pouvaient facilement contenir plus d'une dizaine de personnes dans cette pièce.

Sur la gauche, une porte menait à un vestiaire étroit, doté d'un banc et de trois douches, qui ouvrait sur une salle de bains avec trois toilettes séparées par des cloisons. Derrière moi, une autre porte conduisait à une grande chambre contenant deux doubles couchettes. Selon les dossiers de l'Ordre, les équipes étaient isolées dès que le tournoi commençait et vivaient dans leurs quartiers pendant trois jours.

Au-dessus de nous, la foule grondait, enthousiasmée par la mort d'un combattant.

La culpabilité me rongait. Elle me hantait et me poursuivait, prête à frapper dès que je baissais ma garde. Quand Derek avait été passé à tabac, il était seul, mais j'aurais dû être là même s'il pensait que personne ne viendrait à son secours. C'était son dernier souvenir : l'argent fondu coulé sur son visage. Mon cœur se serra. J'essayai de trouver quelque chose à dire, n'importe quoi pour ne pas y penser.

— Mon père aurait approuvé cet endroit. De toutes les arènes où il m'a emmenée, c'est la mieux équipée et la plus sécurisée.

Le regard de Jim était toujours rivé sur le couloir et les patrouilles.

— Quel genre de père emmène une gamine à l'abattoir ?

— Le genre qui voulait que sa fille s'habitue à la mort. On peut dire que j'ai grandi selon un plan.

— Ouep. C'est lui qui t'a aussi appris à raconter autant de conneries ?

— Non. Ça, c'est toi qui me l'as appris.

Nous restâmes silencieux.

— Mon père détestait tuer, dit Jim. Il en était incapable, même quand il devait le faire.

— Tout le monde ne devient pas un monstre.

Un autre coup. Le bruit des spectateurs devint un

bourdonnement. Je sortis mes couteaux de lancer et commençai à les polir avec un chiffon.

— Il était humain, dit Jim.

— La Meute ne l'a jamais infecté ?

— Non.

Jim était métis. La manière dont il traitait les étrangers aurait pu me tromper. Généralement, les partenaires des Changeformes devenaient eux-mêmes Métamorphes.

— Comment ça s'est passé avec le Clan Chat ?

Jim haussa imperceptiblement les épaules.

— Nous sommes des chats. Nous nous occupons de nos affaires. Il était bien accueilli parce qu'il était toubib. Il n'y a pas beaucoup de médecins dans la Meute. Doolittle et lui étaient amis. Ils avaient fait leurs études ensemble.

Je me souvins des mots de Saiman. Il avait dit que Jim avait tué l'homme qui avait assassiné son père alors qu'ils étaient tous deux incarcérés.

— Comment s'est-il retrouvé en prison ?

— Un des enfants lynx a viré Wolf. Une petite fille. Elle avait dix ans. L'alpha n'était pas là et les parents la lui ont amenée pour qu'il l'euthanasie. Arrêter ses souffrances et toutes ces conneries.

Une fois qu'un Changeforme virait Wolf, il n'y avait pas de retour en arrière.

— Il en était incapable, continua Jim. Il lui a fait une piqûre et elle s'est endormie. Il a dit à la famille qu'il voulait conserver le corps pour l'autopsier et découvrir ce qui avait causé le Wolfisme. Ils l'ont cru. Il l'a cachée dans une cage à la cave. Il a pris des échantillons de tissus pour tenter de trouver un remède. Elle s'est échappée et a tué deux personnes avant qu'on l'attrape et qu'on l'abatte. L'un des morts était une femme enceinte. Il y a eu un procès. Il a écopé de vingt-cinq ans.

Jim ne me regardait toujours pas.

— Dès son deuxième jour d'incarcération, un minable nommé David Stiles l'a poignardé au foie. Plus tard, j'ai retrouvé David et je lui ai demandé d'expliquer son geste. Il n'était pas en position de mentir. Tu sais ce qu'il a dit ? (Jim se tourna vers moi.) Qu'il en

avait envie, sans raison.

Je ne savais pas quoi dire.

— Mon père aidait les gens. Il a traité une gamine Wolf comme si elle était normale. J'ai traité un gamin normal comme si c'était un Wolf et, six ans plus tard, je l'ai envoyé se faire passer à tabac. Doolittle me dit qu'il s'affaiblit. Il n'en a pas pour longtemps. Si mon père était en vie, il me cracherait au visage.

C'était une vieille blessure dont il avait arraché la croûte et que je voyais à vif. Je n'avais rien pour la soigner, mais je pouvais lui montrer ma propre cicatrice.

— Si mon père savait que je me suis délibérément mise dans cette situation pour aider quelqu'un, il considérerait qu'il a échoué.

Jim me regarda.

— Pourquoi ?

— Parce que, dès que j'ai su marcher, il m'a appris à ne compter que sur moi-même. À ne jamais construire une relation, à ne jamais m'attacher à un être humain, même à lui. Il avait l'habitude de m'envoyer dans les bois quelques jours avec juste un couteau. Quand j'ai eu douze ans, il m'a jetée dans le Dédale. J'ai traîné un mois avec les Casseurs. On m'a battue plusieurs fois et j'ai failli être violée à deux reprises. (Je nouai mes doigts pour faire le signe du gang des Casseurs.) Je m'en souviens encore.

Jim se contenta de me regarder.

— Les amis sont une chose dangereuse, lui dis-je. On se sent responsable d'eux. On les veut en sécurité. On essaie de les aider, alors qu'ils sont un facteur de déséquilibre. Un jour, on se retrouve en train de pleurer parce qu'on n'est pas arrivé à temps. On se sent vulnérable. Voilà pourquoi mon père voulait me transformer en sociopathe. Un sociopathe n'a aucune empathie. Un sociopathe se contente de se concentrer sur son but.

— Ça n'a pas vraiment fonctionné, dit doucement Jim.

— Non. Son entraînement avait un défaut majeur : il avait des sentiments. Il me demandait ce dont j'avais envie pour le dîner. Il savait que j'aimais le vert et, s'il avait le choix entre un pull vert et un pull bleu, il m'achetait le vert, même s'il coûtait plus cher. J'aime nager et, quand on voyageait, il s'arrangeait toujours pour qu'on

passer près d'un lac ou d'une rivière. Il me laissait exprimer mes opinions. Pour lui, j'étais une personne et j'étais importante. Je l'ai vu traiter les autres comme s'ils étaient tous importants. Malgré son indifférence supposée, il y a une ville en Oklahoma qui le vénère et un petit village au Guatemala qui a mis une statue de lui en bois sur le portail pour les protéger contre les mauvais esprits. Il aidait les gens, quand il pensait que c'était juste.

Je secouai la tête.

— J'ai une image claire de ce que mon père souhaitait que je devienne, mais je n'y parviendrai jamais. Et je n'en ai pas envie. J'ai mes propres règles. Je les suis. C'est assez difficile comme ça. Et si mon père me crache au visage, tant pis.

Deux heures passèrent avant que Saiman nous rejoigne. Il entra vivement, le visage rouge.

— Le mouchard ?

Jim montra un petit disque couleur chair, de la taille d'une pièce de vingt-cinq cents.

— Un émetteur, dit-il. Plus tu l'enfonces dans le corps, mieux c'est. Fais-le lui ingérer. Nous ne voulons pas qu'on le trouve.

Saiman saisit l'émetteur et, attrapant le paquet enveloppé de toile au passage, s'enferma dans l'autre pièce.

Les minutes passèrent. Derrière la porte fermée, quelque chose produisit un bruit sourd.

— Tu crois qu'il peut le faire ? demanda Jim.

— Non. Mais nous n'avons pas le choix.

Nous restâmes assis un moment. Au-dessus de nous, dans la Fosse, quelque chose hurla, envoyant un bourdonnement se répercuter à travers notre plafond.

— Il fait froid, dit Jim.

Un instant plus tard, je ressentis aussi un froid intense qui filtrait à travers la porte derrière laquelle Saiman se trouvait.

Je me levai.

— Je vais voir.

Je frappai à la porte. Le bois me brûla les doigts tant il était glacial.

— Saiman ?

Pas de réponse.

Je poussai la porte, elle s'ouvrit en grand, me laissant entrer.

La pièce faisait un coude vers la droite et je n'en voyais qu'une petite partie, illuminée par la lueur bleutée des lanternes fae, une cabine de douche dont le rideau était ouvert. Un long glaçon pendait de la pomme de douche.

— Il y a quelqu'un ?

Une couche de verglas léchait les chaussures sous mes pieds.

Je me tournai lentement vers la droite. Mes chaussures glissèrent un peu. Je me rattrapai au mur et le vis.

Il était assis, écroulé sur le banc, son énorme dos noué de muscles sous une peau si blanche et si lisse qu'elle semblait totalement exsangue. Des cheveux épais tombaient en crinière bleu-vert sur son dos. Une traînée de poils dessinait sa colonne vertébrale, disparaissant dans les lambeaux d'un pantalon en peau de loup. Assis, il était plus grand que moi, trop grand pour être un homme.

— Saiman ?

L'être tourna la tête. Des yeux perçants me regardaient, distants, bleu pâle et pourtant éclairés de l'intérieur par la puissance de deux éclats de glace qui auraient volé le feu d'un diamant. Il avait un visage de guerrier, taillé avec précision par un maître sculpteur : terrifiant, arrogant, plein de force et de cruauté.

Ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites sous d'épais sourcils bleus. Ses pommettes étaient saillantes, son nez large et la ligne de sa mâchoire si puissante qu'il devait être capable de déchiquer des os sans effort. Le philosophe, l'érudit élégant qui pontifiait sur la signification du luxe avait disparu. Il ne restait qu'un primitif dur, froid, et aussi ancien que la glace qui embrassait le banc sur lequel il était assis.

J'avais envie de lever les bras pour me protéger de son regard, mais je me forçai à m'asseoir à côté de lui sur le banc. Il ne fit pas un geste. Comparée à lui, j'avais l'air d'un nourrisson.

– C’est la forme originelle ? demandai-je doucement.

– C’est la forme de ma naissance.

Sa voix était un beuglement profond et contenu.

– Et le danseur doré sur le toit ?

– Il est ce que j’aurais pu être. Ce que j’aurais dû être. Il y a assez de lui dans mon sang pour que je prenne sa forme avec une facilité infinie, mais je ne m’illusionne pas. Ceci est le vrai moi. On ne peut nier son propre sang.

Sur ce point, nous étions d’accord.

Au-dessus de nous, il y eut un bruit sourd. La clameur des spectateurs enfla. Saiman leva sa tête monstrueuse vers le plafond.

– J’ai peur. Je trouve ça très ironique. Quelle notion ridicule.

Il leva son bras massif l’avant-bras était couvert de poils bleu-argent. Ses doigts tremblaient.

– C’est naturel, dis-je. Seuls les fous n’ont pas peur avant le combat. Ils ne peuvent imaginer de mourir.

– Tu ressens la peur, Kate ?

– Toujours.

– Pourquoi continues-tu alors ?

Je soupirai.

– La peur est une douleur. Ça fait mal. Je m’y plonge et je l’utilise comme une pierre à aiguiser qui glisse sur une épée. Cela me rend meilleure, plus consciente. Mais je ne peux pas être effrayée trop longtemps, ça m’épuiserait.

– Comment tu fais pour l’arrêter ?

– Je tue.

Ses yeux bleus me regardaient étrangement, moitié terreur, moitié surprise.

– C’est tout ? Pas de motivation plus noble ?

– Il n’y a pas toujours de noble motivation. Il y a une raison. Le besoin de sauver quelqu’un ou quelque chose. Ton ami, ton amour, un innocent qui ne mérite pas de souffrir. Parfois, la raison est purement égoïste. On peut se battre pour son propre corps, pour son honneur, ou pour sa santé mentale. Parfois, c’est juste un boulot. Mais décider de combattre et le faire sont deux choses différentes.

— Comment peux-tu vivre comme ça ? Ça a l'air insupportable.

Je haussai les épaules.

— Comme toi, je n'ai aucune illusion. J'ai été conçue, je suis née, j'ai été élevée et entraînée avec un seul but en tête, devenir le meilleur tueur possible. C'est ce que je fais.

Pour pouvoir un jour tuer Roland, l'homme le plus puissant du monde.

— Il est l'heure, dit la voix de Jim derrière la porte.

Un long soupir s'échappa de Saiman. Il se leva. Sa tête touchait presque le plafond. Deux mètres soixante. Waouh !

— Tu préfères l'Aesir ?

Le mot me frappa comme un éclair. Les pièces du puzzle se rassemblèrent dans ma tête : Saiman, doré et shooté à la magie, dansant sur le toit et célébrant « le temps des dieux », ses changements de forme fluides, son inférée personnel, son ego et, à présent, sa forme, un monstre énorme, un géant.

J'écarquillai les yeux. Il n'était pas supposé exister.

— Mon autre forme, Kate. Tu aimes ?

— Oui, dis-je en parvenant à conserver une voix égale. Alors, tu es complètement divin ou c'est juste qu'un de tes parents divins a baisé de la chair humaine ?

Pour la première fois, Saiman sourit, montrant des dents blanches qui n'auraient pas dépareillé la gueule d'un ours polaire.

— Un quart. C'est suffisant. Le reste est fait de gel et d'humain.

Il ramassa le paquet entoilé sur le sol. Le tissu glissa, révélant une massue d'un mètre trente, cloutée de pointes de métal plus grosses que mes doigts. Saiman se baissa et passa la porte. Jim laissa échapper un grognement de surprise.

Saiman traversa la pièce et sortit, chacun de ses pas faisait deux des miens. Jim montrait les dents en feulant.

— Viens.

J'attrapai Slayer et poursuivis Saiman dans le couloir. Les Gardes Rouges s'aplatissaient contre les murs pour le laisser passer.

Jim me rattrapa.

— Putain ! c'est quoi ?

- Viking, parvins-je à lui répondre en commençant à courir.
- Quoi, viking ?
- Les Vikings appelaient leurs dieux Aesir.
- Cela ne m'apprend rien.

À travers le rectangle éclairé de la Porte d'Or, je vis la Fosse et l'océan de spectateurs. Saiman s'arrêta dans l'obscurité, sa massue posée sur une épaule.

– Il a dit qu'il était un quart Aesir, ce qui veut probablement dire que sa grand-mère était un dieu viking. Mais il n'y a qu'une seule divinité nordique capable de changer de forme comme il le fait. Et elle n'était pas Aesir. C'était Loki, le trickster, un géant qui est devenu un dieu. Saiman est le petit-fils de deux divinités nordiques, Jim.

Saiman ôta la massue de son épaule avec la facilité d'un enfant jouant avec une batte de base-ball jouet et franchit la porte vers la lumière. La foule se tut. Le silence s'éternisa, le public tentant de s'habituer à un humanoïde de deux mètres soixante de haut. Saiman ne les attendit pas. Sa massue à la main, il entra dans la Fosse.

Chapitre 17

Le Moissonneur attendait de l'autre côté du ring. Inhumainement grand et couvert de muscles épais, il avait la charpente d'un haltérophile, son corps surdéveloppé ressemblait à une figurine. Si je devais me battre contre lui, je viserais les articulations, n'étant pas sûre que mon épée puisse pénétrer autant de muscles.

Le Moissonneur portait des bottes noires, et rien d'autre.

Des spirales de dessins au henné couvraient chaque centimètre carré de son corps pâle. Il tenait deux lourdes haches aiguisées pour scintiller comme des rasoirs, conçues pour être utilisées à deux mains.

Saiman entra sur le sable, ses longues jambes avançaient lentement. Il dépassait le Moissonneur d'une tête ou deux.

Malgré la différence de taille, ils faisaient probablement le même poids. On pouvait voir les côtes de Saiman alors que le Moissonneur aurait difficilement pu ramasser une pièce au sol sans s'accroupir. Un Garde Rouge ferma la clôture et retourna rapidement derrière la protection du mur.

Tandis que la porte se refermait, toute résolution quitta le visage de Saiman. Un léger tremblement agita ses bras. Il voûta les épaules. Je pouvais sentir l'odeur de sa terreur de là où je me tenais. Le Moissonneur la sentit aussi et sourit à belles dents.

Elles étaient taillées en pointe comme les dents d'un requin. Le fumet du sang et du sable chaud envahit mes narines.

Je plissai les yeux pour me protéger de la lumière trop vive des énormes lanternes fae, fis un pas dans la Fosse et faillis entrer en collision avec un Garde qui me barrait le passage.

— Pas plus loin. Si vous passez la porte, votre guerrier renonce au combat.

Ce n'était pas mon combat.

Je m'appuyai contre l'arche dorée. Jim s'arrêta côté de moi.

Tout dépendait de Saiman à présent.

Le Moissonneur lança une de ses haches. Elle tournoya, la lame bleuâtre réfléchissant la lumière des torches, et il la rattrapa avec rapidité et souplesse. La foule adorait cela.

Un gong résonna dans toute la salle. Alors que le son mourait, Saiman nous regarda.

— Viens ! (La voix du Moissonneur était un grognement rauque, avec ce même accent que je ne parvenais pas à reconnaître. Il fit signe à Saiman de sa hache.) Viens ! Je te couperai à la bonne taille.

Saiman hésita.

— Viens !

Saiman se retourna à moitié, me faisant face. Ses yeux brillaient de peur. Nous n'aurions jamais dû l'envoyer dans cette putain de Fosse. Ce n'était pas un guerrier. Quelle que soit sa taille, à moins qu'il ait assez de courage pour tuer, il était bon pour une découpe en règle.

— Bouge, murmurai-je.

Le premier pas était le plus difficile. Une fois qu'il aurait brisé cet effroi qui l'enchaînait et porté un premier coup, tout irait bien. Mais il devait bouger.

Le Moissonneur leva haut les bras, comme s'il demandait une explication au public. Des huées éclatèrent, d'abord isolées puis gagnant en force jusqu'à ce que cela devienne un véritable mur de consolations.

Le Moissonneur leva sa hache. Le vacarme mourut.

— Je t'abats maintenant, annonça-t-il.

Il avança, gonflant ses muscles, faisant tournoyer ses haches.

Saiman recula d'un pas. Le Moissonneur sourit avec suffisance et continua à avancer. Une vilaine grimace déformait son visage.

Il leva ses haches et chargea.

Saiman s'écarta, mais le bord d'une hache entailla sa cuisse.

Du sang trempa la peau blanche comme la glace. Le choc gifla le visage monstrueux de Saiman. Son adversaire s'immobilisa pour

profiter des applaudissements.

Saiman regarda le sang. Ses lèvres tremblèrent. Ses sourcils se froncèrent pour ne plus former qu'une seule barre. Une lueur sauvage dansait dans ses yeux.

La douleur, compris-je. La douleur était son déclencheur.

Saiman avait peur de la douleur et, maintenant qu'elle l'avait mordu, il ferait tout pour ne plus souffrir.

Dans un hurlement terrible, Saiman frappa de la massue.

Le Moissonneur fit un bond de côté, la massue frappa le sol, envoyant un nuage de sable dans les airs. Saiman releva son arme et chargea. Le Moissonneur sauta en arrière. Les ergots métalliques de la massue frôlèrent son visage. Le Moissonneur esquiva, gauche, droite, mais Saiman donnait de la massue comme si elle ne pesait rien. L'homme à la hache se mit à courir.

Toute humanité quitta les yeux de Saiman. Il rugit et pourchassa le Moissonneur dans la Fosse, son visage transpirant la fureur qui avait pris possession de son esprit. Je n'étais pas sûre qu'il savait encore où il était ni pourquoi, mais il savait qu'il devait tuer le Moissonneur en fuite.

— Gèle-le, murmura Jim. Gèle-le !

Nos regards se rencontrèrent et il secoua la tête. Comme les guerriers nordiques de vieilles Eddas, Saiman s'était perdu dans une rage berseck qui lui faisait oublier sa magie.

Le Moissonneur s'immobilisa. Quand la massue siffla près de sa poitrine, à un cheveu de l'ouvrir en deux, il pivota et en frappa la poignée avec une hache, tentant de déséquilibrer Saiman. C'était un bon coup. L'élan de Saiman, accru par le choc de la hache, permettrait au Moissonneur de fendre le bras droit et le flanc de Saiman.

La hache rencontra la massue. La glace avala la lame bleue de la hache, remonta de la poignée jusqu'au bras du Moissonneur et prit son poignet. Le Moissonneur hurla. Désespéré, il frappa le coude de Saiman, mais le géant lâcha la massue, la balançant, avec le Moissonneur, contre la clôture de métal. Le dos du Moissonneur frappa la chaîne juste devant moi. Il eut à peine le temps de rebondir. Saiman était sur lui, le visage dément, et noua ses mains

en un énorme poing qu'il abattit sur le crâne du Moissonneur.

Celui-ci s'écarta au dernier moment et le coup frappa son épaule. Les os craquèrent. Le Moissonneur hurla. Saiman l'agrippa des deux mains, le souleva comme si c'était un enfant et lui donna un coup de tête au visage. Le sang jaillit, éclaboussant Saiman. Il projeta le Moissonneur contre la clôture et le pilonna à coups de poing, dans une frénésie enragée.

La clôture tressauta. A chaque coup, les mailles s'enfonçaient dans le dos du Moissonneur, le striant de losanges sanglants. Sa tête dodelina. Saiman frappait, frappait, grondant, inconscient de l'amas de sang et d'os qui tachait ses mains. La clôture pénétrait de plus en plus profondément les chairs du Moissonneur.

— Il va lui faire traverser cette clôture comme si c'était une passoire, grogna Jim.

La foule était silencieuse, abasourdie par la férocité de l'assaut.

Seul le souffle haché de Saiman, entrecoupé de grognements furieux, se répercutait dans la Fosse.

Je me tournai vers un Garde.

— Le Moissonneur est mort, tirez-le de là.

Le Garde me dédia un regard réservé aux malades mentaux.

— Vous avez perdu l'esprit ? Personne ne va dans la Fosse tant qu'il y est. Si on entre là-dedans, on devient sa proie.

Un groupe de patrouilleurs se forma derrière nous.

— Bon Dieu ! murmura l'un d'eux.

Il n'y avait plus rien à faire. Nous nous contentâmes de regarder Saiman donner libre cours à sa rage et à sa terreur sur un morceau de viande Moissonneur.

Quatre minutes plus tard, la magie se retira du monde comme une vague refluant et Saiman s'éloigna enfin du cadavre.

La chose qui glissa sur le sol de la Fosse ne présentait plus aucune ressemblance avec un homme. Mouillé, mou, rouge, il ne restait qu'un tas de tissus dans des bottes noires.

Une voix masculine solitaire hurla :

— Ouaaaaaaaaaaaaaaaaais !

Le public explosa dans une avalanche d'acclamations.

Saiman se tourna, étourdi par les applaudissements, et tituba,

soutenant sa jambe couverte de sang. Il allait entrer dans l'histoire comme le premier homme saignant à mort capable de se régénérer.

– Par ici ! (Je sautai et agitai les bras.) Par ici !

Saiman avança d'une démarche traitante, complètement ahuri.

– Ici !

Le rugissement de Jim submergea momentanément le bruit de la foule, frappant mes tympans. Je me mis un doigt dans l'oreille gauche et le secouai un peu.

Saiman se redressa brusquement et pivota. La reconnaissance alluma ses yeux et il boita vers nous, traînant sa massue derrière lui. Le Garde ouvrit la clôture et s'enfuit comme un lapin effrayé.

Saiman s'immobilisa devant la clôture. Nom de Dieu !

– Viens par ici. (Je lui fis des signes des bras.) Viens.

Il franchit la clôture, utilisant sa massue comme une béquille, s'affaissa et serait tombé si Jim n'avait pas glissé son épaule sous lui. Soudain, le couloir était plein de Gardes. Ils nous encerclèrent comme un mur rouge et noir.

– J'ai perdu beaucoup de sang.

La voix de Saiman était hachée.

– La prochaine fois, souviens-toi de régénérer, gronda Jim en le maintenant debout.

– J'ai gagné.

– Oui, tu as gagné, acquiesçai-je. Bon boulot.

Saiman laissa tomber sa massue ensanglantée. Je la ramassai et luttai pour ne pas m'écrouler sous son poids. Trente kilos au moins. Je la chargeai sur mon épaule.

Nous descendîmes le couloir, protégés de toutes parts par les Gardes.

– T'as mis le mouchard ? murmura Jim.

– Oui. Je l'ai poussé dans sa poitrine. J'ai besoin de m'asseoir.

– Un peu de patience, on y est presque.

Le visage de Jim ne révélait aucun effort, mais les muscles de ses bras étaient gonflés à rompre.

– C'est fini, haleta Saiman. Je suis content que ce soit fini.

– Très bien, messieurs.

Je pensai faire remarquer que je n'étais pas un homme, mais la

voix de Rene avait ce ton « ta gueule, je bosse » qui ne laissait aucune place à la discussion.

Elle nous observa. Saiman était assis sur le sol, le dos contre le mur. Il avait bu plus de quatre litres d'eau avant que le saignement finisse par s'arrêter. La blessure s'était refermée et ses yeux étaient à présent clos. Jim se tenait debout à côté de lui, faisant en sorte que personne ne se sente bienvenu dans son espace vital.

Derrière Rene, quatre Gardes Rouges bloquaient l'entrée de nos appartements. Deux autres, à l'intérieur, nous observaient comme si nous étions des voleurs dans une bijouterie.

— Les Moissonneurs sont une nouvelle équipe. C'est leur première perte.

La deuxième, techniquement, si on comptait le mec sur le parking.

— On va faire ça selon les règles. Les Moissonneurs sont coincés ici. Vous avez une heure pour quitter les lieux et vous tirer très loin d'ici, ce qui vous donnera une avance raisonnable. Je vous conseille fortement de ne pas traîner. Nous voulons éviter les désagréments en dehors de la Fosse.

Il y avait une légère agitation dehors.

— Les Moissonneurs sont venus vous féliciter.

— Vous avez perdu la tête ?

Je me plaçai entre Saiman et la porte, Slayer à la main. Je ne me souvenais pas de l'avoir tiré du fourreau.

— C'est une tradition de vingt ans, dit Rene.

Les Gardes s'écartèrent. Mart et le Moissonneur tatoué entrèrent dans la pièce. Rene et les Gardes Rouges ressemblaient à des chiens de chasse ayant levé un chevreuil.

Mart posa son regard d'un millier d'années sur moi.

— Nous vous félicitons pour votre victoire, tonna Cesare.

— Très bien. Ils ont entendu vos félicitations, dit doucement Rene. Maintenant allez-y.

Mart me regardait toujours.

— Tirez-vous, répéta Rene un peu plus fortement.

Mart se tourna vers la porte et lança une baguette vers moi.

Je fis un écart inutile : le Garde Rouge à côté de moi frappa la

baguette de son épée courte, la coupant en deux en plein vol. Deux moitiés de ma baguette de cheveux tombèrent sur le sol. Un petit souvenir que quelqu'un avait retiré du corps de l'homme-serpent sur le parking et remis à Mart.

La rapière de Rene était pointée sur la gorge de celui-ci.

— Un de plus et vous et votre équipe êtes définitivement disqualifiés.

Mart me sourit : un sourire charmant, plein de véritable joie.

Je lui montrai mes dents. *Vas-y.*

Il s'inclina légèrement, indifférent à la pointe empoisonnée de la rapière sous son cou, pivota sur la pointe des pieds et partit.

Rene le suivit.

Chapitre 18

Nous raccompagnâmes le géant dans les appartements de Durand sous prétexte que ce dernier souhaitait le rencontrer. À l'intérieur, Saiman s'effondra sur le lit opulent.

Son corps frémit et prit la forme de Thomas Durand. Il ferma les yeux et s'endormit. Je le couvris d'une couverture, puis nous nous éclipsons, à cheval, vers le centre-ville.

Jim montait comme s'il était emmailloté de barbelés : raide, les épaules rigides, aussi droit et immobile qu'il en était capable.

— Ce cheval mérite une médaille rien que pour ne pas te jeter à terre.

Il me déversa un torrent d'obscénités. Comme j'avais tout de même passé un temps considérable en compagnie de Jim, je pus discerner l'essence de son déplaisir au milieu de sa tirade injurieuse : s'il avait su que la tech allait frapper, il aurait pris un véhicule bouffeur d'essence à la place de deux morceaux de viande aux jambes maigres et au caractère hystérique.

Nous contournâmes le centre-ville en direction de la frange sud d'Unicorn, pour ne pas laisser de piste au flair des Moissonneurs.

Nous atteignîmes notre destination avant 4 heures. L'aube était encore loin. Devant nous, Unicorn s'étendait, cicatrice rouillée sur la surface urbaine. Des tours de bureaux effondrées, tordues et évidées, s'écroulaient sur leur flanc au milieu des débris, comme les poupes de navires endommagés prêts à couler dans la mer orageuse de l'asphalte déchiqueté. Le clair de lune scintillait sur les tas de verre pilé, les restes de milliers de fenêtres brisées. Les cheveux jaunes de la mousse toxique gouttaient de lignes à haute tension abandonnées, se nourrissant du métal.

À quelques pâtés de maisons d'Unicorn, le terrain devint trop accidenté pour les chevaux, les débris recouvraient la chaussée,

petites îles de gravats au milieu d'une rivière d'eaux usées. La puanteur me piquait les yeux. Je n'avais jamais ressenti le désir de porter une couche usagée sur le visage, mais j'imaginais que l'effet sur mon odorat aurait été similaire.

À notre approche, un homme sortit de l'ombre. Je reconnus le dingo-garou. Il passa un jeu de clés de voiture à Jim.

— Ils sont arrivés avant vous, dit-il d'une voix rauque. Y'a environ une demi-heure. Sont venus du nord, ont fait deux kilomètres environ et se sont arrêtés.

Jim opina. Le dingo prit les chevaux avant de se fondre dans la nuit. Jim plongea dans un bâtiment en ruine, je le suivis. A l'intérieur, une Jeep de la Meute nous attendait. Jim tapa sur un petit appareil digital fixé sur le tableau de bord. Une grille verte s'alluma sur l'écran, je reconnus la silhouette d'Unicorn.

Un point vert clignotait au centre.

Jim fronça les sourcils.

— Rapides, ces connards.

Les Moissonneurs étaient arrivés avant nous malgré notre heure d'avance. Nous avons peut-être emprunté un long détour mais, même ainsi, c'était inhumainement rapide.

Jim se débarrassa de sa cape et me passa une petite boîte rectangulaire. Je l'ouvris. Du camouflage de trois couleurs différentes, chacune dans sa petite section. Même un petit miroir. Le maquillage de camouflage se présentant généralement en bâtonnets aussi durs que de la pierre, il fallait le réchauffer entre ses paumes pour ne pas avoir la sensation de se frotter le visage à la laine d'acier.

— Waouh ! t'as fait des frais.

— J'ai des relations.

Jim sourit sans montrer ses dents.

J'étais une fine couche de brun sur mon visage et ajoutai quelques taches irrégulières de vert et de gris ici et là, essayant de casser mes traits. Jim appliqua le camouflage avec une facilité déconcertante. Il ne regarda jamais le miroir.

Le point vert n'avait pas bougé.

Je vérifiai ma ceinture : bandages, adhésif herbes. Pas de kit-r.

Les kits de régénération foiraient une fois sur dix et Unicorn Lane avait un effet désastreux sur eux : des dents pouvaient se substituer à de la chair endommagée par exemple. Je devrais m'occuper de mes blessures à l'ancienne. Nous quittâmes le véhicule et courûmes le long d'Unicorn.

Une demi-heure plus tard, nous nous cachions sous la carcasse en plastique tordue d'un énorme panneau publicitaire plébiscitant une marque de cosmétiques oubliée depuis longtemps. Nous étions à deux kilomètres au sud du point vert. Si nous nous rapprochions, nous risquions de tomber sur une sentinelle des Moissonneurs. Rien ne nous disait que les Moissonneurs plaçaient des sentinelles, mais rien ne nous disait le contraire. Il nous fallait braver Unicorn Lane. Heureusement, la magie était toujours faible.

— Tu veux passer le premier ? offris-je.

Jim secoua la tête.

— Tu mènes, je suivrai.

Dans Unicorn, mon sens de la magie était meilleur que le sien.

— Je croyais ne jamais voir le jour où tu dirais une chose pareille.

— Tu n'en verras peut-être pas la fin.

Il fallait qu'il gâche mon plaisir.

Devant nous, une barricade de rochers nous bloquait le passage, mouillée et brillante de transpiration étrange. Je me glissai entre les rochers.

Ne touche à rien.

Ne pense pas.

Fais confiance à tes sens.

Je savais que, derrière moi, Jim mettait ses pieds dans les miens. Il s'immobiliserait là où je m'arrêterais. Nous nous glissâmes furtivement dans la rue étroite, contournant les décombres. Au-dessus de nous, la mousse frissonnait sur les amas de lignes à haute tensions bavant une substance gluante et corrosive.

Une paire d'yeux s'ouvrit au premier étage d'une ruine sur notre droite. Longs, étroits et noyés d'écarlate sans iris, les yeux nous épièrent, mais leur propriétaire ne fit aucun mouvement pour nous suivre.

Après avoir évité un amoncellement dégueulasse, je vis une cage en métal, assez grande pour enfermer un humain, qui semblait neuve. Pas de rouille. Pas de griffures. Je continuai à avancer, la surveillant du coin de l'œil. Le passage étroit nous amènerait près d'elle.

Trois mètres. Deux mètres cinquante. Deux mètres.

Je ne le sentais pas. Je me figeai.

La cage se redressa et se déplia comme une fleur. Les barreaux plièrent. Le métal coulait comme de l'eau, se changeant en bras insectoïdes avec des griffes-rasoirs. Un corps sombre couvert de chitine noire surgit des ordures et bondit vers nous, ses jambes de barreaux tendues, les griffes prêtes à cingler.

J'esquivai et enfonçai mon sabre dans son abdomen.

J'étais accroupie dans l'entrée ombragée du ventre d'un bâtiment en ruine. Derrière moi, Jim se tenait enveloppé dans l'obscurité comme dans un manteau. Il pêcha une petite fiole dans sa poche. Je tendis les mains derrière moi, attrapai ma chemise et la soulevai pour exposer mon dos. La coupure sur ma colonne était douloureuse, le désinfectant me brûla. J'entendis le sifflement de l'adhésif médical qu'on déchire. Jim colla une gaze sur ma blessure et la couvrit d'adhésif. Saigner dans Unicorn Lane n'était pas une bonne idée. Vu mon putain d'héritage, mon sang aurait été foutu d'exploser.

Nous avons été attaqués quatre fois en une demi-heure, toujours par des trucs auxquels j'étais incapable de donner un nom. La chemise de Jim était en lambeaux. Son corps avait réparé les dommages, mais le sang sur les lambeaux prouvait que l'intégrité de sa puissante silhouette était sérieusement compromise.

Je laissai ma chemise retomber sur mon dos. Devant nous se dressait un large bâtiment. Ni hôtel ni immeuble de bureaux – ceux-ci avaient tendance à s'écrouler comme des arbres ou à s'effondrer étage par étage, mâchés par la magie.

Non, cette structure était longue et relativement trapue. Un centre commercial, peut-être ? Un de ces magasins géants qui n'avaient pas survécu à l'instar de Sears ou Belks ? Le bâtiment,

toujours décoré de stuc fauve, était au centre du pâté de maisons. Il lui manquait le toit et l'étage supérieur, dévorés par la magie. Des poutres de métal tordues jaillissaient des murs comme les os d'une carcasse à moitié pourrie. Du vert scintillait par les trous dans la structure. J'interrogeai Jim du regard. Il hocha la tête. La base des Moissonneurs, ce devait être ça.

Nous nous accrochâmes.

Cinq minutes.

Encore cinq. La nuit s'était éclairée du gris sourd qui signifiait généralement que le soleil allait se lever. Dans cette lumière, le nuage vert derrière le bâtiment prenait son sens : des arbres. A ma connaissance, il n'y avait pas de parc au milieu d'Unicorn. D'où venaient les arbres ? S'enfoncer sous les arbres avec les Moissonneurs aux aguets nous aurait permis de vaincre un sommet de stupidité. Je n'étais pas si ambitieuse. Le mur était un meilleur pari. Grimper, atteindre les hauteurs pour examiner le terrain de jeu.

Nous restâmes assis. Écouter. Observer. Attendre.

Aucun mouvement. Aucun bruit. Je touchai mon nez. Jim secoua la tête. Pas d'odeurs significatives non plus.

La magie nous frappa d'une vague étouffante. De violents pouvoirs traversèrent Unicorn. Ça piquait, me coupait le souffle, puis cela s'installa avec une placidité trompeuse. Pas bon.

Un coup de tonnerre bas déchira le silence.

Jim feula.

Une autre explosion naquit du bâtiment, comme si une énorme trompette se prenant pour toute une fanfare ne parvenait qu'à cracher une seule note, tellement chargée de magie que je la sentis physiquement glisser sur ma peau. Le bruit sourd d'une tornade roula dans le calme précédant l'aurore. J'avais entendu ce bruit une dizaine de fois dans ma vie – toujours sur un écran de cinéma. C'était celui du moteur d'un avion.

Je traversai la rue en bondissant. Jim me dépassa en sprintant, sauta sur le mur et grimpa comme un gecko. C'est bon d'être un jaguar-garou. J'atteignis le mur et commençai à grimper, trouvant facilement des prises dans le stuc effrité et la structure de métal

exposée.

Jim atteignit le haut du bâtiment, où le monde s'était effondré, et laissa échapper un court grondement de douleur.

Son bras partit violemment en arrière, sa colonne se cambra et ses pieds quittèrent le sol. Il pendait, en convulsions.

Je grimpai à toute vitesse. Mes doigts atteignirent le haut du mur. Le stuc se désagrégea sous la pression de mes mains. Je glissai, attrapai une tige d'acier et me tractai.

Une sensation de morsure inquiétante me déchira, comme si une langue aussi râpeuse que du papier de verre arrachait une couche de cellule de chaque centimètre carré de mon corps. Elle pela un peu mon visage, mon corps, cachée sous mes vêtements, entre mes orteils, à l'intérieur de mes oreilles, de mes narines, de mes yeux.

Une garde. Les Moissonneurs avaient piégé le haut du bâtiment. Très bien élaborée. Je n'avais pas senti sa présence.

La douleur me traversa, mettant le feu à chaque millimètre carré de ma peau et me soulevant du sol. Je criai, et la fermai aussi sec, le feu dévorant l'intérieur de ma bouche. Les battements de mon cœur emplirent mes oreilles d'un rythme bien trop fort et bien trop rapide. Je me sentis me déliter, me consumer cellule après cellule. Incapable de faire mieux que me débattre en tous sens. Je tournai sur une broche invisible. À côté de moi, les vêtements de Jim se déchirèrent et le jaguar-garou apparut.

Les moments désespérés exigeaient des mesures désespérées.

Je crachai un unique mot de pouvoir.

— Dair !

Libère.

La magie s'extirpa de moi dans une explosion de douleur, comme si j'avais plongé les mains dans mon ventre et arraché un morceau de mes entrailles. Le monde devint noir, je sentis le goût du sang sur ma langue.

La garde se brisa et disparut. Mes pieds touchèrent la solide réalité du mur, je me figeai, aveugle et trop effrayée pour bouger.

Le choc en retour me traversa. Pendant le tsunami, user de mots de pouvoir avait été facile. À présent, quand la magie était si basse,

si j'en utilisais un autre avant de récupérer, je risquais de m'évanouir.

Quelque chose atterrit à côté de moi. Des mains dures m'agrippèrent, me remettant d'aplomb, la pointe de griffes m'écorcha la peau. Jim.

Ma cécité se dissipa, je vis deux yeux verts qui regardaient les miens. Jim m'indiqua les arbres, d'une patte. Ce que je vis me fit hoqueter.

Une vallée boisée s'étalait devant nous, s'élevant doucement en collines vers les pics bleus de montagnes lointaines. Des rochers couverts de mousse piqueraient la verdure de leurs angles gris.

Entre eux, les cimes imposantes des arbres s'élevaient à des hauteurs inouïes, leurs branches ornées de lianes de plantes grimpantes, comme des guirlandes couvertes de boutons crème et jaunes. Des oiseaux étaient perchés dans le feuillage comme des bijoux scintillants. Le vent avait l'odeur des fleurs et de l'eau.

Derrière moi, un cimetière urbain. Devant, une jungle de conte de fées. On aurait pu mettre trois fois Atlanta dans cette vallée.

Je m'accroupis sur le mur. Était-ce une espèce de dimension alternative, une poche de réalité infusée de magie ? Était-ce un portail vers une contrée éloignée ? En tout cas, si les Moissonneurs le protégeaient d'un tel piège magique, cet endroit devait avoir beaucoup de valeur à leurs yeux. Peut-être même était-ce leur foyer.

À côté de moi, Jim étira son cou et inspira la brise, à la manière des Changeformes lorsqu'ils analysaient les odeurs.

Imperceptiblement, les lignes de son corps se modifièrent, coulèrent, subtilement reformées par le souffle de la jungle.

Généralement maladroit sous forme guerrière, il devenait souple et élégant, comme une dague finement ouvragée, ses côtés humains et bêtes parfaitement équilibrés. Son pelage prit une teinte dorée éclatante, sur laquelle ses taches paraissaient de velours. Un doux rugissement roula dans sa gorge, presque un ronronnement – si les grands chats avaient su ronronner.

Il fut réduit au silence par un coup de tonnerre.

Une structure dorée brillante traversa la jungle, s'élevant lentement entre les arbres. Cubique, hérissée d'épaisses tours

couvertes de coupoles argentées, on aurait dit un palais. Le premier niveau n'était qu'un mur garni de sculptures et de textures métalliques. Au-dessus, il y avait un donjon à piliers : d'énormes arches fines soutenues par de minces colonnes et une balustrade à claire-voie. Sur le toit du bâtiment, un jardin s'ouvrait, si exotique et coloré que la jungle semblait stérile en comparaison. D'étranges arbres écartaient leurs branches couvertes de guirlandes de plantes grimpantes rouge sang. Des milliers de fleurs s'y ouvraient entre des bassins ornementaux.

Le brouhaha augmenta. Le palais de métal gronda et s'éleva, de plus en plus haut au-dessus des arbres, au-dessus de nous, dans le ciel. Un nuage de vapeur s'échappait de ses fondations et se fondait en un rideau de brouillard dense. Un instant plus tard, le palais disparut de notre vue et le ciel gagna un nouveau nuage.

Je clignai plusieurs fois des yeux et tendis la main vers Jim.

— Pince-moi.

Ses griffes percèrent ma peau. Aïe !

Je léchai les points rouges sur mon avant-bras, sentant la morsure de la magie sur ma langue. Ouais. Réel. Je venais juste de voir un palais doré s'envoler.

Une clairière révélait l'endroit où s'était tenu le palais. Des structures couleur de sable tachaient la verdure : des toits en terrasse, un portail envahi par la jungle et, au loin, une haute flèche de pierre.

— Leur maison ? murmurai-je.

— On devrait leur rendre visite. J'ai faim.

Je faillis tomber du toit Jim était incapable de parler en forme guerrière. Jusqu'à présent, en tout cas. Ses mâchoires grotesques avaient réduit les mots en bouillie, mais j'avais compris un peu plus que l'intention.

— La jungle te fait du bien, dis-je.

— Tout à fait mon genre d'endroit.

— Si on descend, il n'y a aucune garantie qu'on en sortira.

Jim haussa les épaules.

— Tant que tu n'es pas une proie...

Je cherchai une prise pour mon pied quand un bras m'attrapa

par la taille. Jim bondit, nous portant dans les airs, loin au-dessus du sol. Mon cœur se souleva. Nous traversâmes la conopée et atterrîmes sur une branche épaisse. Je me souvins de respirer.

— La prochaine fois, préviens !

Jim émit un drôle de bruit râpeux qui ressemblait terriblement à un rire.

Bienvenue dans la jungle.

La brousse était dense. De minces arbres aux feuilles ovales et aux vastes couronnes se mélangeaient à des tecks étouffés par des ficus. Ici et là, des buissons inconnus gouttaient de fleurs roses et violettes ressemblant à des orchidées. Des acacias à l'écorce sombre sur des troncs tordus semaient du pollen au parfum de mimosa de longues fleurs jaunes. Des arbres tortueux géants s'illuminaient de groupes de fleurs rouge orangé, si éclatantes que leurs branches semblaient en feu. Des plantes grimpantes et des lianes liaient le tout, parfumant l'air d'une odeur proche du jasmin.

Je faisais de mon mieux pour avancer silencieusement, mais Jim me montra plusieurs fois les crocs. Il glissait dans la brousse comme un fantôme, souple et mortel.

Nous nous arrê tâmes au sommet d'une colline. Une ancienne cité s'étendait en dessous de nous. Des structures en ruine s'épalaient dans une vaste clairière entre des rochers de granit.

Des maisons dévastées et des pavillons cubiques jaillissaient comme des îles de granit dans une mer d'herbe verte. Une rue envahie par les plantes, pavée de blocs lisses carrés, courait en diagonale sur notre gauche, se terminant sur une ancienne place de marché. À l'autre bout de la clairière, l'enveloppe d'une tour pyramidale perçait le ciel. Elle m'évoquait un temple dravidien, mais j'étais loin d'être une experte de l'Inde.

Jim bondit sur le toit de la structure la plus proche et disparut dans les profondeurs de l'ancienne cité. Je m'enfonçai plus profondément dans les broussailles.

Autour de moi, les oiseaux chantaient des dizaines de mélodies différentes. J'étudiai la jungle. Aucun signe d'animaux.

Pas de serpent ondulant le long des arbres, aucune trace de

patte, aucune éraflure sur les troncs. Je m'attendais à voir des singes, des renards, peut-être des loups. Rien. À part le chant distant des oiseaux, la jungle aurait aussi bien pu être morte.

Jim bondit dans l'herbe à côté de moi.

– Un bâtiment à l'arrière, plusieurs Moissonneurs : trois, peut-être plus.

– Des chasseurs ?

– Possible. Beaucoup d'odeurs animales et de sang.

Logique : même équipés d'un palais magique, les Moissonneurs devaient s'alimenter. À leur place, je laisserais de petits groupes de chasseurs dans la jungle et les ramasserais de temps en temps pour récupérer la viande.

– Du sang humain aussi.

Du sang humain, ce n'était jamais bon.

Nous prîmes le chemin des ruines. Jim sur les toits et moi au sol, le long des vieux murs. Des fleurs inconnues, orange, jaune citron et écarlates, s'ouvraient au cœur des coquilles des bâtiments. De lourds parfums flottaient dans l'air, épiçant la brise. Je sentais le bois de santal, la vanille, la cannelle, le jasmin, une sorte d'agrumes... Peut-être les Moissonneurs fabriquaient-ils du parfum ?

Nous atteignîmes une place sur laquelle se dressait la statue d'un chariot de pierre. Quatre éléphants ailés tiraient le chariot, sculptés avec précision, des défenses ridées aux glands de leurs décorations. Chaque éléphant avait la taille d'un saint-bernard.

Le chariot lui-même, porté par des roues de pierre fragmentées qui paraissaient capables de rouler, ressemblait à une version plus petite et plus opulente du palais volant.

Un bien trop grand homme de pierre se tenait sur le toit du chariot, au moins aussi grand que les éléphants. De nombreux bras sortaient de ses épaules comme les plumes sur la queue d'un paon. Ses épaules supportaient aussi plusieurs têtes. Je ne pouvais en voir qu'une face mais, si la statue était symétrique, il devait bien y en avoir dix. Le visage central figurait un très bel homme, les autres étaient monstrueux.

La mince silhouette de Jim s'immobilisa sur un toit en face du

chariot. Il s'accroupir et me regarda.

Je m'agenouillai à côté des roues du chariot. Le bâtiment sur lequel Jim était perché était long, avec des murs solides et des fenêtres étroites, en bon état. Sombre, inconnu et plein de Moissonneurs. Super !

Jim pointa son pouce derrière son épaule. Va à l'arrière.

Je courus dans les ruines pour rejoindre l'arrière du bâtiment.

Je tirai Slayer de son fourreau et suivis le mur jusqu'à ce que je puisse voir la place et le chariot.

Jim se laissa tomber du toit, coula un regard vers moi et planta ses pieds dans le sol. Sa gueule s'ouvrit. Un long rugissement s'en échappa, s'achevant par un feulement de félin furieux.

Un défi.

Un son sourd résonna sur la place. Deux silhouettes émergèrent, me tournant le dos. Toutes deux mâles, larges d'épaules, lourdement musclées, portant des pantalons et des tee-shirts identiques. Jim cracha et grogna, faisant de son mieux pour faire du boucan. Ils ne m'entendirent pas me déplacer derrière eux, L'homme de tête arracha son tee-shirt. La peau de son dos se déchira en son milieu. Une fourrure noire hirsute apparut dans la déchirure. La créature débarrassa son épaule gauche de sa chair humaine, révélant une clavicule déformée.

Ses mains agrippèrent le reste de peau humaine et l'arrachèrent de son corps, comme s'il s'était agi d'une robe d'hôpital. Il donna un coup de pied dans les lambeaux et prit de l'ampleur, jusqu'à mesurer plus de deux mètres. Une fourrure dense et noire, tigrée d'orange, recouvrait sa silhouette comme l'envers d'une peau de tigre. Il écarta les bras, je me rendis alors compte de ce qui clochait avec ses clavicles : un deuxième jeu d'épaules était accroché à son échine, parallèle à l'autre. Quatre bras musculeux se gonflèrent et griffèrent l'air.

Son acolyte laissa échapper un long soupir rauque et arracha son propre costume de peau. Il avait la forme d'un humain, avec le nombre approprié de membres – Dieu merci ! – mais son épiderme était rouge sang et couvert de minuscules écailles.

Je m'étais attendue à un comité d'accueils mais personne

n'avait parlé de strip-tease.

Jim feula. Le phénomène de foire à quatre bras inspira profondément et se ramassa sur lui-même. Un rugissement assourdissant me prit par surprise, le cri primal et profond d'un prédateur chassant sa proie dans l'obscurité. Cela noya les grognements de Jim qui recula légèrement.

La créature rugit plus fort encore, prenant la retraite de Jim comme son dû et promettant de ne pas faire de quartier. Il était plus grand que Jim et au moins cinquante kilos plus lourd. Jim siffla. Les quatre bras lui firent signe d'approcher.

Jim bondit sur la créature multibras. À l'instant où ils se rencontrèrent dans un tourbillon de dents et de griffes, j'enfonçai Slayer dans le dos du Moissonneur aux écailles rouges. La lame mordit profondément, trancha dans la colonne et en sortit dans une éclaboussure écarlate. Il pivota vers moi, mais ses jambes le trahirent. Quand il s'effondra, je vis son visage : humain et incroyablement beau.

Les bois grognèrent. Une silhouette maigre passa au-dessus de moi et atterrit accroupie sur les pierres. Une créature femelle.

Son corps couleur menthe portait de la fourrure sur le ventre et la poitrine avant de se couvrir d'épines de trente centimètres comme un porc-épic. De longues griffes noires aussi grandes que ma main ornaient ses doigts. Elle me regarda furieusement de ses yeux jaunes et chargea.

J'essayai d'échapper à ses mains griffues, mais elle m'agrippa.

La douleur fusa dans mon flanc. Elle bondit et retomba derrière moi. Je la frappai de Slayer en aveugle, juste en dessous de la cage thoracique. Slayer pénétra dans la chair, rencontrant une résistance élastique, et je le retirai.

La créature me visa de sa main gauche, fouettant l'air sans tenir compte du sang qui jaillissait de son ventre. Je me jetai en arrière en dansant. Les griffes sifflèrent près de mon visage. Je continuai à esquiver. Frappe, frappe, frappe. Sans aucune finesse ni le moindre entraînement. Comme un chat qui se jette toutes griffes dehors. Exactement comme le mec dans le parking.

Je me laissai tomber et entaillai ses cuisses. Cela me coûta une

nouvelle brûlure dans le dos avant que je roule plus loin.

Frappe, frappe, frappe. Continue à danser avec moi.

La fourrure de la créature se couvrait de rouge à chaque pas. Ses coups perdaient de la vitesse. Sa poitrine se soulevait avec effort. Elle trébucha, tomba en avant, je la rattrapai et l'embrocher. Slayer s'enfonça et émergea de son dos, couvert de sang artériel.

De l'autre côté de la clairière, le monstre aux quatre bras s'écarta de Jim, se précipita vers les arbres, bondit à une hauteur inhumaine et s'enfuit dans les branches. Dans un feulement, Jim le pourchassait disparut dans la jungle. Les suivre aurait été une perte de temps, je ne pouvais égaler la vitesse de Jim et un jaguar n'avait pas besoin d'aide pour chasser dans les arbres.

Je dégageai la lame de mon sabre.

L'homme aux écailles rouges était étalé, haletant rapidement. Derrière lui, la porte du bâtiment était ouverte. Je secouai mon sabre d'une pichenette pour en enlever le sang et entrai dans la maison.

Il me fallut moins de une minute pour traverser les trois pièces obscures. Vides.

Je ressortis et m'accroupis près de l'homme écaillé. La blessure dans son dos était profonde. J'avais sectionné et arraché un morceau de sa colonne vertébrale. Même avec une régénération accélérée, il ne marcherait pas avant longtemps.

— Il y a une semaine, un jeune loup-garou a tenté de vous arracher une fille, dis-je. Vous l'avez battu, torturé et abandonné près de la maison des Changeformes, mais vous l'avez laissé vivre. Pourquoi ?

J'espérais qu'il comprenait l'anglais.

Les lèvres éraillées s'élargirent en une grimace qui aurait pu être un sourire, révélant des crocs de serpent.

— Pour envoyer... un message.

— Quel est le message ?

— Nous sommes plus forts. Nous triompherons des demi-sang.

Ah ! bon.

— Qui sont les demi-sang ? Les Changeformes ?

— Moitié hommes, moitié animaux... Deux races inférieures

jointes en une. Rebuts des mondes... Nous allons vaincre. Triompher. Nous allons...

Il toussa.

– Aucun espoir de paix ?

La créature lutta pour soulever la tête. Ses pupilles ovales me regardèrent.

– On ne fait pas la paix, dit-elle d'une voix rauque. Nous ne faisons pas de traités. Nous tuons. Tuer et brûler. Manger la viande. Faire la fête. Régner sur les demi-sang...

– Vous voulez le territoire de la Meute ?

Il lutta pour dire autre chose. Je me penchai vers lui. Il se concentra.

– Violenter, promit-il. Nombreuses, nombreuses fois. Jusqu'à ce que tu saignes...

– Je suis tellement flattée...

Il leva la main et traça une courte ligne sur ma poitrine.

– Arracher ton cœur... pas le cuire au feu... manger cru quand tous les demi-sang morts.

Tout ça ne conduisait nulle part.

– Qu'êtes-vous ?

– Guerriers... suprêmes.

Difficile d'être suprême avec les vertèbres sectionnées.

– Comment vous appelle-t-on ? Avez-vous un nom ?

Il roula les yeux vers le ciel.

– Glorieuse... armée... sang comme une fleur rouge qui s'ouvre... bientôt. Très bientôt. Nous aurons la gemme. Nous honorerons notre promesse au Sultan de la Mort et détruirons les demi-sang... Nous prendrons leur place, serons plus forts et quand notre temps sera venu... nous allons... enseigner l'humilité au Sultan de la Mort.

– Qui est le Sultan de la Mort ?

Les yeux du Moissonneur scintillèrent de déni obstiné.

Je tirai une flasque d'essence à briquet de ma ceinture et une boîte d'allumettes.

– Ce liquide aime le feu. Il brûle pendant très longtemps. Dis-moi comment inverser la magie que vous avez utilisée sur le

Changeforme et je ne le verserai pas sur ta poitrine.

– Humaine... Je suis au-delà de toi...

– Tu n'es pas au-delà de la douleur.

Je dévissai le bouchon de la flasque.

Il sourit et déglutit. Aucun mot ne sortit de sa bouche. Ses yeux se résultèrent. Il gargouilla de courts gémissements abrupts, comme s'il était devenu muet. Il frémit, griffa sa gorge...

Il étouffait.

J'enfonçai Slayer entre ses dents.

Chapitre 19

Vingt minutes plus tard, une toux gutturale annonça le retour de Jim. Je l'attendais à côté du corps de l'homme aux écailles. Il laissa tomber un cadavre mou dans l'herbe. Des yeux morts et globuleux me regardaient d'un air furieux sur un visage qui n'avait rien d'humain. Un croisement entre un tigre et un chien de temple chinois aurait pu ressembler à ça.

— Métamorphe ? demandai-je.

— Non. Pas la bonne odeur.

Le jaguar-garou regardants deux formes couchées sur le ventre et donna un petit coup dans la créature à peau rouge. Elle ne réagit pas. Jim se contenta de renifler.

— Il a avalé sa langue, lui expliquai-je.

Jim soupira, un fatalisme purement félin tordit son visage monstrueux.

— T'as pu en tirer quelque chose avant qu'il crève ?

— Ils ont balancé Derek devant chez vous comme déclaration de guerre. Selon lui, vous êtes du rebut, un mix de deux races inférieures, humaine et animale, et la paix est impossible. Ils haïssent la Meute et ont l'intention de vous éliminer dans un massacre glorieux et sanguinolent, dès qu'ils auront obtenu le joyau. Ils se sont alliés avec le Sultan de la Mort qui les aidera à vous atomiser. Après quoi, ils espèrent le doubler. Oh ! et je serai violée de nombreuses fois.

Difficile de faire rouler ses yeux en forme guerrière. Jim fit de son mieux.

— Qui est le Sultan de la Mort ?

— J'en sais foutre rien.

Roland serait parfait dans le rôle. Ce que je ne dis évidemment pas. Roland était le centre de mon existence. Depuis que j'étais

consciente de moi-même, je savais que je devais le tuer et que, s'il découvrait mon existence, il sacrifierait toutes les ressources à sa disposition pour m'assassiner. Sa puissance était incroyable.

Les légendes le concernant traversaient les âges et la plupart des anciennes civilisations possédaient une évocation de son règne. Le tuer serait comme d'abattre un dieu. J'avais besoin de plus d'expérience et de plus de pouvoir avant même d'envisager notre confrontation. En attendant, je devais me cacher et vivre chaque instant dans la peur d'être découverte. Ma paranoïa était si profonde qu'il était étonnant que je ne vérifie pas sous mon lit chaque soir qu'il n'y avait pas d'agents de Roland.

Toute menace mystérieuse, tout danger inconnu, toute mention d'un être magiquement puissant ramenait automatiquement le nom de Roland à mon esprit. Oui, le Sultan de la Mort lui allait parfaitement – il avait apporté la non-mort dans le monde. Mais ce titre pouvait se référer à quelqu'un de totalement différent. Ce n'était pas parce que je faisais une fixation que le reste du monde devait penser comme moi.

– On en revient toujours au Diamant Loup, Jim. J'ai l'impression qu'ils veulent l'utiliser comme une arme. La manière dont il a dit : « Nous aurons la gemmes », c'était comme l'UMDP affirmant : « Nous aurons un soutien aérien. »

Jim jura.

Je le conduis dans la première pièce. Sur une longue table de pierre, la victime de Saiman, toujours dans son corps humain, était étalée à plat ventre, bras et jambes écartés. Des lambeaux de chair avaient été arrachés de son dos et de ses fesses, jusqu'à l'os, et mis de côté, comme de la viande dans une boucherie.

Dans un énorme congélateur d'inox, débranché – il n'y avait pas une seule prise dans les ruines – , je trouvais de la glace et de la viande crue. Des steaks, de la viande hachée, des morceaux de côtelettes, des côtes de porc, des rôtis de venaison étaient entassés les uns sur les autres, certains enveloppés de plastique, d'autres dans du papier, d'autres sans emballage, simplement calés avec les autres, gouttant de sang gelé. Plusieurs gros morceaux de viande couleur café crème s'entassaient dans un coin.

Jim eut un mouvement de recul.

– Humaine ?

– Oui.

Il feula et cracha sur le sol. J'avais eu à peu près la même réaction quand j'avais pris conscience de ce que c'était. Ces salauds avaient attrapé quelqu'un, l'avaient découpé et fourré dans le congélo pour le bouffer un de ces quatre. Nous ne connaîtrions jamais son nom. Ni son sexe, d'ailleurs. Simplement, quelque part, quelqu'un n'était pas rentré chez lui et nul ne découvrirait pourquoi. Cela me rendait malade.

Jim regarda la table sur laquelle les lambeaux de cadavre s'entassaient.

– Cannibales !

– Carnivores opportunistes, n'importe quelle chair est de la viande. Ils ne discriminent pas. Il y a plus.

Il me suivit dans la deuxième pièce, qui ne contenait que poussière et quelques couches de paille jetées dans un coin.

Une fresque s'étalait sur le mur, peinte sur une longue feuille de papier kraft. Éclatante de couleurs tape-à-l'œil, rouge, vert et or, la fresque débutait sur une forge d'enfer. Une cascade de métal en fusion coulait dans un grand bassin. Des enclumes, des éclairs et des outils de forgeron pendaient à des crochets. Une fumée sombre s'élevait, formant un cadre autour de la forge. Un homme démoniaque soulevait un énorme marteau, surveillant une épée à moitié forgée du coin de l'œil. Monstrueusement musclé, il ne portait qu'un tablier de cuir. Une barbe sombre couvrait son visage et ses yeux brillaient de rouge.

Le panneau suivant montrait une pièce au sol couvert de coussins. Un très bel homme reposait au centre, habillé de robes transparentes et entouré de femmes nues portant des fruits et des guirlandes de fleurs. Le visage délicat de l'homme ressemblait peu au sombre habitant de la forge, mais la barbe le trahissait.

Le forgeron était plutôt pas mal, une fois nettoyé.

La troisième partie de la fresque n'était pas achevée. Une couche dorée avait été appliquée sur un croquis léger. L'homme gracieux du panneau central était devenu un dieu : il avait trois

têtes supplémentaires et six bras. Une des têtes était de face, deux de profil et la dernière montrait sa nuque. Nord, est, sud et ouest.

Deux ailes dépassaient de ses épaules. Entre les ailes, on devinait le mirage scintillant d'une ville : une mer de tours élégantes et de dômes entourés d'un mur. Le style de la fresque ne trahissait pas de mythologie particulière, il rappelait davantage une bande dessinée qu'autre chose. Les poses étaient stylisées, la musculature de l'homme très exagérée et toutes les femmes avaient un cul minuscule, des jambes trop longues et des seins parfaitement ronds et énormes.

— Ça te rappelle quelque chose ?

Je regardai Jim. Il secoua la tête.

— Ouais, moi non plus.

J'arrachai la fresque du mur et la roulai.

Jim prit le cadavre sur la table, le balança sur son épaule et sortit.

Je retournai au congélateur. J'aurais aimé enterrer les restes humains, mais nous n'en avons ni le temps ni les moyens.

Je décrochai une pochette de cuir de ma ceinture, en défis la cordelette et saupoudrai la viande de poussière verte, faisant bien attention de ne pas l'inhalier ou la toucher.

— T'ajoutes des épices ? me demanda Jim depuis le seuil.

— Ciguë vireuse, on l'appelle aussi fléau des vaches. (Je rangeai la pochette.) Au bout de trente minutes, vomissements et convulsions violentes, puis la mort ou des dommages permanents au système nerveux. Un petit cadeau de ma part pour leur table.

Jim sortit, attrapa le monstre aux quatre bras, le chargea lui aussi sur ses épaules et regarda intensément les trois cadavres dans l'herbe. C'étaient nos preuves. Il allait falloir que j'en porte un. Une monstruosité d'écailles de plus de deux mètres, une créature verte couverte d'aiguilles de trente centimètres ou le mec à qui il manquait de la viande du dos aux fesses ? Hmmm...

Réfléchissons...

Chapitre 20

Transporter des cadavres en plein jour, particulièrement des cadavres avec quatre bras, faisait exploser la notion de « ne pas attirer l'attention » en un véritable feu d'artifice. Particulièrement quand les personnes transportant les cadavres étaient totalement ébouriffées et couvertes de sang. Sans mentionner le fait que l'une d'elles était un jaguar-garou en forme guerrière et l'autre une femme traînant un cadavre au cul découpé.

Heureusement les abords d'Unicorn étaient déserts. Il aurait fallu être particulièrement débile pour se balader dans cette rue de toute manière. Apparemment, Atlanta manquait de débiles et, ce jour-là, Jim et moi étions les seuls du genre.

Même sans son cul et ses collants, la victime infortunée de Saiman pesait une tonne. Nous passâmes de la jungle à la ville sans problème, mais la transporter jusqu'au véhicule s'approchait fort de mes limites. J'avais dans une sorte de brouillard où seul le pas suivant comptait. Je me souvenais vaguement avoir atteint l'endroit où nous avions laissé le véhicule et avoir découvert à la place une charrette tirée par une paire de chevaux. Le dingo avait dû revenir une fois que la vague magique avait frappé la ville. Malheureusement, il n'était pas resté dans le coin.

Je me souvenais aussi avoir entassé les corps sur la charrette sous une toile et m'être glissée sur le siège pour conduire parce que Jim, qui était en haut de la liste des ennemis publics de Curran, devait rester hors de vue. Puis il y avait eu la traversée de la ville dans le trafic du matin. La douleur cuisante de mon flanc et de mon dos me maintenait éveillée. Une couche de crasse de jungle s'était mélangée au sang de Moissonneur sur ma peau et le soleil d'automne l'avait cuit en une belle croûte sur mon visage et mes cheveux. Au moins, je n'eus pas de problème d'embouteillage. Les

conducteurs rivaux se contentaient de regarder le sang séché sur ma peau avant de s'écarter.

Je conduisais et je pensais à Roland.

Je n'avais pas eu de mère. À la place, j'avais eu Voron, que j'appelais mon père. Grand, les cheveux blond foncé coupés très court, Voron m'avait fait traverser l'enfance avec sa force tranquille. Voron pouvait tuer n'importe quoi, résoudre n'importe quoi, réparer n'importe quoi. Et moi j'aurais fait n'importe quoi pour l'un de ses rares sourires. Il était mon père, l'une des deux constantes de ma vie.

Roland avait été l'autre.

Il était entré dans ma vie comme un conte de fées que me racontait Voron avant que j'aie me coucher. Il était une fois un homme qui avait vécu à travers les âges. Il avait été un bâtisseur, un artisan, un guérisseur, un prêtre, un prophète, un guerrier et un sorcier. À certains moments, il avait été un esclave. À d'autres, il avait été un tyran. La magie était tombée et la technologie régnait, puis la magie s'était de nouveau levée et il avait continué à vivre, aussi ancien que le sable lui-même, motivé par son obsession d'un monde parfait.

Il avait eu de nombreux noms, mais à présent il préférait se faire appeler Roland. Il avait été le maître de nombreux hommes et l'amant de nombreuses femmes, mais il n'avait jamais aimé qui que ce soit comme il avait aimé ma mère. Elle était douce, intelligente et généreuse, et elle avait empli Roland de vie. Ma mère voulait un bébé. Un millénaire s'était écoulé depuis la dernière fois que Roland avait engendré un enfant, parce que son enfant hériterait de tous les pouvoirs de son sang ancien et de toutes ses ambitions, et que Roland avait conduit de trop nombreuses guerres contre des enfants qui s'étaient élevés contre lui.

Mais il aimait trop ma mère pour lui refuser l'enfant qui la rendrait heureuse. Elle n'était enceinte que de deux mois lorsqu'il avait commencé à avoir des regrets. Il devint obsédé par l'idée que l'enfant s'opposerait à lui et décida de le tuer dans l'œuf.

Plus l'obsession de Roland le rongait, plus ma mère s'éloignait de lui.

Roland avait un chef de guerre : Voron, ce qui signifiait corbeau en russe. On l'appelait ainsi parce que la mort le suivait.

Et Voron aussi aimait ma mère.

Pendant un voyage de Roland, ma mère s'enfuit avec Voron.

Il était là quand elle me donna naissance. Ils furent heureux quelques mois, en cavale. Roland les pourchassant et, sachant que Voron avait beaucoup plus de chances qu'elle de me sauver, ma mère resta en arrière pour retarder Roland. Elle lui enfonça sa dague dans l'œil et il la tua.

C'était là que se terminait le conte de fées. Voron et moi vérifiions toujours qu'il y avait bien un couteau sous mon lit, puis je m'endormais en rêvant de tuer mon géniteur.

Où que nous allions, quoi que nous fassions, la présence de Roland me suivait. Il était ma cible et la raison de mon existence.

Il m'avait donné la vie et j'allais prendre la sienne.

Je le connaissais intimement. Voron avait été son chef de guerre durant un demi-siècle et aurait continué à le servir à travers les âges, resté jeune et viril grâce à la magie de Roland, si ma mère n'était pas entrée dans leur vie. Il m'avait enseigné tout ce qu'il avait appris de son propre maître. Je savais à quoi ressemblait Roland, Voron m'avait montré sa photo et je l'avais gravée dans ma mémoire avant que nous la brûlions. Je reconnaissais son visage sur les statues dans les livres d'histoire et l'avais trouvé dans une toile de bataille de la Renaissance. J'avais lu les passages de la Bible qui parlaient de lui, le peu qu'il y en avait. Je connaissais ses lieutenants, ses armes, ses pouvoirs. L'âge de Roland lui avait conféré de vastes pouvoirs. Il était capable de contrôler des centaines de non-morts à la fois. Il utilisait son sang comme une arme, le solidifiant à volonté pour créer des armes dévastatrices et des armures impénétrables. C'était de ce sang pourri que je tenais mon propre pouvoir.

Voron avait été le guerrier suprême. Il avait pris toutes les miettes de son savoir et l'avait déversé en moi, me trempant comme une lame. « Deviens plus forte. Survis. Tue Roland. Finis-le. Jusqu'à là, cache-toi. » Quatre mois auparavant, j'avais pris la décision de ne plus me cacher. Depuis, je me posais des questions. Il me

manquait la force et l'expérience pour faire face à Roland, mais, puisque je jouais maintenant à découvert, notre confrontation devenait inévitable.

Mon instinct me disait qu'il était le Sultan de la Mort. En continuant à fouiner autour des Moissonneurs, je risquais de tomber sur un membre de son entourage direct. L'idée me remplissait de terreur.

J'avais peur de Roland. Mais j'avais encore plus peur pour Derek. Et j'avais peur pour Curran.

Quand j'arrivais enfin devant la maison sûre des Changeformes, la matinée était bien entamée. Je tirai la bâche. Jim dormait sur les cadavres. Il avait repris sa forme humaine et était nu comme un ver. Je le secouai plusieurs fois, mais il était dans une stupeur digne de la Belle au bois dormant et je refusais de l'embrasser pour le réveiller.

Je frappai à la porte. Pas de réponse. J'essayai la poignée, la porte s'ouvrit. Je passai la tête à l'intérieur et appelai plusieurs fois, mais personne ne se matérialisa pour m'aider.

Brenna était supposée garder la porte. La seule chose qui aurait pu l'attirer ailleurs... S'il vous plaît, faites que Derek soit vivant.

À la pensée de descendre à la cave, mes jambes faillirent me trahir. Je n'étais pas sûre de supporter de le découvrir mort.

Je devais descendre, mais je n'y parvenais pas. Je déglutis et regardai la porte.

Les corps. je ferais mieux d'aller chercher les corps. Ça, c'est une bonne idée.

Ce fut étonnamment difficile de manœuvrer le corps à quatre bras pour passer la porte. J'essayai pendant bien trois minutes avant que ma patience atteigne ses limites. Mais, au moment où Brenna apparut en haut de l'escalier obscur, j'avais les choses bien en main.

— Derek est-il mort ?

— Pas encore.

Le soulagement m'envahit. J'avais besoin de me poser dans un endroit agréable.

— Je croyais que tu devais garder l'entrée ? dis-je en glissant

Slayer sous mon bras.

– C'est ce que je faisais. J'ai dû faire entrer quelqu'un.

Elle regarda les cadavres à mes pieds.

– Ce n'est pas Curran, n'est-ce pas ? demandai-je.

– Non.

– Super. (Je rassemblai les quatre bras et désignai le moignon du cadavre.) Ça ne te dérangerait pas de porter le gros morceau ?

Doolittle m'avait regardée une fois et avait prescrit une douche immédiate. Une demi-heure plus tard, douchée, bandée et un café préparé par Brenna à la main, je me sentais presque humaine. Doolittle avait disparu dans les profondeurs de la maison pour continuer sa veille de Derek. Il n'y avait que moi et les deux cadavres. À la moitié de ma tasse, Jim entra dans la pièce, l'air mauvais, il semblait avoir la gueule de bois. Il me dédia une grimace furieuse, les sourcils froncés et se laissa tomber sur une chaise.

– Maintenant quoi ?

– On attend.

– Quoi ?

– Mon expert. Elle est avec Derek.

Je me sentais toujours en dehors du coup. Doolittle était le meilleur mage médecin du coin. Mon dos ne me faisait presque plus mal et la douleur de mon flanc n'était plus qu'un écho distant. Mais j'étais tellement fatiguée que je n'avais plus les yeux en face des trous.

Il fallait que je vérifie avec Andrea les résultats de l'analyse de l'argent. J'essayai le téléphone. Pas de tonalité.

Une jeune femme entra dans la pièce. Elle mesurait à peine un mètre cinquante et était très mince. Sa peau avait la couleur des amandes grillées, son visage était large et rond. Elle regardait le monde à travers des lunettes épaisses et ses yeux derrière ses culs de bouteille de Coca étaient très bruns, presque noirs, avec une touche d'origine asiatique dans leur forme.

– Indonésienne, annonça-t-elle en arrangeant un grand fourre-tout sur son épaule.

– Hein ?

– Tu essayais de deviner quel genre d'ésienne je suis. La réponse est « indonésienne ».

– Je suis Kate.

– Dali.

Quand elle me frôla en passant, j'aperçus un livre dans son fourre-tout : un homme blond très mince brandissait une épée improbable, posant avec trois filles à ses pieds. Une des filles avait des oreilles de chat.

Dali considéra Jim de son regard déconcertant.

– Tu me dois un service. S'il découvre que je suis ici, je serai de la viande morte.

Qui « il » ? Il valait mieux que ce ne soit pas Curran.

– J'en prends la responsabilité, dit Jim.

– Où sont les corps ? demanda Dali.

– Derrière toi.

Dali se retourna et trébucha sur les jambes du monstre aux quatre bras ; elle serait tombée sur le nez si elle avait été une humaine ordinaire. Comme ce n'était pas le cas, elle parvint à sauter et à atterrir avec un équilibre parfait, sinon avec grâce.

Réflexe de Changeforme.

Dali ajusta ses lunettes et me lança un regard irrité.

– Je ne suis pas aveugle, dit-elle, juste distraite.

Peut-être était-elle aussi télépathe.

– Non, dit-elle, je ne suis juste pas idiote.

OK.

Dali observa le cadavre aux quatre bras.

– Oh ! la la ! Polymélie symétrique. D'autres parties corporelles surnuméraires ? Et étais-tu obligée de lui couper les bras ?

– Je n'avais pas le choix. Il ne passait pas la porte.

– Tu le dis comme si tu en étais fière.

J'en étais fière. C'était un bon exemple d'à-propos dans une situation difficile.

Dali laissa tomber son fourre-tout sur le sol en haussant les épaules, s'agenouilla près du cadavre et regarda le trou béant où

s'était trouvé le cœur de la créature. Jim avait fait un sacré numéro.

— Raconte-moi tout.

Je décrivis la garde, la jungle, le palais volant, les ruines, le chariot de pierre avec son cocher multitête, et le combat, laissant de temps en temps la parole à Jim. Elle hocha la tête, leva le bras avant gauche du cadavre pour jeter un œil à la paire arrière, fronça les sourcils...

— Qui n'est pas censé savoir que tu es ici ? demandai-je.

Faites que ce ne soit pas Curran. S'il vous plaît, faites que ce ne soit pas Curran...

— Le Seigneur des Bêtes, dit Jim.

Et merde !

— Techniquement, elle n'a pas le droit de sortir.

— Pourquoi ?

— Je suis allée faire un tour en voiture. (Dali souleva le pied du cadavre et étudia les griffes.) Bien souple. Aucune *rigor mortis*.

— Il t'a interdit de sortir parce que tu as été faire un tour en voiture ?

— Elle a fourgué une pilule de rohypnol à son garde du corps, volé une voiture et est partie faire la course sur Buzzard. Dans le noir.

Le visage de Jim était aussi chaleureux qu'un iceberg.

— T'es juste furax parce que Théo a eu l'air ridicule. (Dali laissa tomber le pied.) Ce n'est pas ma faute si ta machine à tuer était tellement excitée à l'idée de mettre ses gros doigts sur mes petits seins qu'elle en a oublié de surveiller son verre. Franchement, je ne vois pas où est le problème.

— Tu es légalement aveugle, tu ne peux pas passer l'examen pour avoir ton permis et tu conduis comme un pied. (La lèvre de Jim s'ourla dans un feulement silencieux.) Tu es un danger public !

— Les conducteurs sur Buzzard ne cherchent pas la sécurité. Ils y vont pour le frisson. S'ils savaient que je suis légalement aveugle, cela ne ferait que les exciter. C'est mon corps. J'aimerais en faire ce que je veux. Et, si j'ai envie de me taper un accident, alors je dois pouvoir le faire.

— Oui, mais tu as conduit jusqu'à Buzzard, dis-je. (J'avais

vraiment besoin d'un café de plus.) Et si tu avais eu un accident en chemin et avais été blessée ou, pis, si tu avais blessé quelqu'un, un autre conducteur ou un piéton, un gosse qui traversait la rue ? Dali cligna des yeux.

— Tu sais, c'est exactement ce que m'a dit Curran. Presque mot pour mot. (Elle soupira.) Mettons-nous d'accord sur une chose : quand j'y repense, je me dis que ce n'était pas une de mes idées les plus intelligentes. Vous avez autre chose, à part les cadavres ?

Jim lui tendit la fresque. Elle déroula papier kraft et fronça les sourcils.

— Tiens, tiens ce bout et, Jim, tu tiens ce bout-là. OK. Séparez-vous.

Elle voulait que je bouge. Elle avait dû perdre la tête. Nous nous éloignâmes jusqu'à ce que le papier soit totalement déroulé.

Elle le regarda une seconde, hocha la tête et agita la main.

— Vous pouvez lâcher. Alors, avez-vous la moindre idée de quel coin de mythologie viennent vos copains ?

Je tentais le coup.

— Hindoue. D'abord, on a la jungle, les ruines qui ressemblaient à un temple dravidien, et puis, un chariot de pierre tiré par des éléphants et un humanoïde avec plein de têtes et de bras. On a aussi un monstre tigre et il a quatre bras. Il n'y a pas tant de mythologies que ça avec des humains à plusieurs bras ou plusieurs têtes. Des têtes surnuméraires sur un dragon ou un géant, d'accord. Des membres surnuméraires et des têtes supplémentaires sur un humanoïde, non. Et la fille a appelé l'un des Moissonneurs « Asaan » j'ai vérifié : c'est un terme qui désigne un gourou ou un praticien des arts martiaux dravidiens.

Dali me regarda longuement.

— Tu n'es pas idiot non plus.

— Soit, mais c'est tout ce que j'ai.

— Je pense qu'il s'agit de Rakshasas. (Elle donna un petit coup dans le cadavre à quatre bras, du bout de l'orteil.) Et, si j'ai raison, vous êtes vraiment dans la merde.

— Au début, il y avait Vishnou, sauf qu'à cette époque il était Narayana, l'incarnation de la divinité suprême.

Dali était assise sur le sol, à côté du cadavre.

– Narayana flottait dans les eaux sans fin, enveloppé d'un serpent albinos, et prenait son pied jusqu'à ce qu'un lotus pousse dans son nombril. À l'intérieur du lotus, le dieu Brahma, le Créateur des mondes, renaquit. Brahma regarda autour de lui, vit que Narayana était heureux de flotter et, pour une raison inconnue, devint obsédé par l'idée qu'on lui vole cette eau. Alors il créa quatre gardiens, deux couples. Le premier couple promit de révéler l'eau, ce furent les Yakshasas. Le second couple promit de protéger l'eau, ce furent les Rakshasas.

– Parle-nous forces et faiblesses, dit Jim.

– Les Rakshasas sont des guerriers-nés. Ils ont été créés pour ça. Selon la légende, ils sont conçus et portés à terme en un jour et, à la naissance, ils grandissent instantanément pour atteindre l'âge de leur mère. Ils sont carnivores et cela ne les gêne pas de manger de la chair humaine. Il existe une grande variété de formes et de tailles de Rakshasas. Ce sont d'excellents illusionnistes et magiciens.

Je soupirai. C'était de mieux en mieux.

– Je ne sais pas pourquoi, mais je croyais que les Rakshasas étaient des tigres humanoïdes, comme un Changeforme en forme guerrière mais avec une tête de tigre.

Dali hocha la tête.

– On les décrit souvent comme des monstres ressemblant à des tigres parce que le tigre est la chose la plus effrayante qu'un artiste ou un sculpteur indien peut raisonnablement représenter. Les éléphants sont bien plus grands, mais ils sont végétariens et restent généralement entre eux, alors que les tigres sont silencieux, mortels et chassent activement les humains.

Un tigre humanoïde équipé de bras surnuméraires et d'une intelligence humaine ferait le cauchemar de n'importe qui.

– Les Rakshasas savent que les tigres sont effrayants et adoptent souvent cette forme ; cependant, selon les légendes, ils peuvent aussi bien être laids que beaux. Si on avait trois frères Rakshasas, l'un pourrait être beau au-delà de toute description, un autre pourrait être un géant et le troisième pourrait avoir dix têtes. Ça varie vraiment. Certaines sources insistent sur le fait qu'on ne

peut jamais connaître la véritable forme d'un Rakshasa, uniquement la forme qu'il préfère à un moment donné.

– Autre chose ? demanda doucement Jim.

– Ils peuvent voler.

Délicieux.

– Les nôtres n'ont pas volé. Ils se sont contentés de sauter vraiment haut.

– Cela peut être dû à la magie basse, des informations incorrectes ou un nombre insuffisant de personnes croyant dans le mythe. Ou les trois à la fois. Choisis.

– Ces Rakshasas peuvent-ils faire quelque chose qui t'empêche de changer ? demandai-je.

Dali y réfléchit.

– Ce sont des Changeformes mais pas de la même manière que nous ? Ils travaillent dans l'illusion. Tu dis qu'ils ont arraché leur peau humaine ? Où sont ces peaux ? Tu as rapporté les vêtements déchirés. J'ai du mal à croire qu'à vous deux vous avez oublié de ramasser le cuir humain.

Je me concentrai, tentant de me souvenir de la scène quand nous avions quitté les ruines.

– Les peaux avaient disparu.

Dali hocha la tête.

– C'est parce qu'il n'y avait pas de peau. Magie ou pas, on ne peut pas emballer ça (elle donna un nouveau coup de pied au monstre aux quatre bras) dans une peau humaine. Les Rakshasas n'écorchent pas les humains pour en porter la peau. Ils consomment les humains, physiquement, mentalement ou spirituellement, ou les trois à la fois, puis ils en prennent la forme.

Et la lumière fut.

– L'arrachage de peau était une illusion, une technique d'intimidation.

– Exactement. Ils ont fait semblant de se débarrasser de leur peau humaine parce qu'ils voulaient vous perturber. Les Rakshasas sont profondément arrogants et astucieux, mais pas très brillants. Leur roi mythique, Ravana en est un bel exemple : dix têtes mais pas beaucoup de cervelle. Le palais volant que vous avez vu, si on

suppose que vous n'êtes pas tous deux devenus fous, est probablement le Pushpaka Vimana, une antique machine volante. Ravana se l'est approprié et se baladait dedans quand il a rencontré Shiva le Destructeur pendant son repos.

Dali s'interrompt, pour l'effet dramatique.

La mythologie hindoue n'était pas mon fort, mais j'avais entendu parler de Shiva. N'importe quel dieu portant le titre de Destructeur des mondes ne devait pas être pris à la légère.

Quand il ne profitait pas de la vie de famille avec sa femme aimante et ses deux fils, il courait dans les bois, couvert de cobras et portant une peau de tigre déchirée et couverte de sang. Il arrachait les peaux d'animaux effrayants du contact d'un doigt.

Sa colère était comparée à Rudra, un orage rugissant. Dans son aspect malveillant, il était absolument terrifiant. Dans son aspect bienveillant, il était facilement amusé. Son front cachait un troisième œil qui, quand il était dirigé vers l'extérieur, brûlait tout sur son passage et détruisait périodiquement l'Univers.

Tout ce qui était associé à Shiva devait être pris avec des gants tout en portant une combinaison biohazard de niveau IV et si possible dans un tank.

Dali sourit.

— Ravana s'est arrangé pour irriter Shiva qui l'a enfermé dans une cage à barreaux de pierre. Ravana a dû y rester assis et chanter jusqu'à ce que Shiva s'en lasse et le laisse partir. Ravana était le Rakshasa ultime : arrogant, frimeur et entièrement gouverné par ses pulsions. Il était ce qu'ils rêvent tous d'être. Vous avez affaire à de terribles crâneurs, convaincus de leur supériorité. Pour eux, vous êtes une nourriture amusante ou un public comblé. Ils feraient n'importe quoi pour obtenir un effet dramatique, et ils adorent jouer en public.

Jim et moi nous regardâmes. Si on prenait son pied à faire hurler la foule, les Jeux de Minuit étaient l'endroit idéal. Pourtant, la foule ne devait être qu'un bonus. Ils en avaient après le joyau.

Pourquoi ? Je nageais dans une mer d'informations aléatoires qui refusait de se transformer en quelque chose d'utile ou de logique. J'ouvris la bouche pour interroger Dali sur le joyau, mais

Jim me devança.

– Tu peux expliquer la jungle ?

Elle fit la grimace.

– Je n'en ai pas la moindre idée. C'est peut-être une poche de magie profonde ou un portail qui mène à une jungle magique. J'aurais besoin de plus d'information pour répondre à cette question. D'ailleurs, j'ai tellement soif que ma langue ressemble à du papier.

Dali se lécha les lèvres. Jim passa dans la cuisine et en revint avec un verre d'eau qu'il lui tendit. Elle en vida la moitié.

– Alors les Rakshasas nous détestent.

– Nous comme Changeformes ou nous comme humains ? demandai-je.

– Les deux. Cela nous ramène à Ravana. Ravana était du genre ambitieux. Il avait dix têtes et, tous les siècles, il en sacrifiait une en la coupant. Lorsqu'il ne lui en est plus resté qu'une, les dieux sont descendus sur Terre dans toute leur gloire et lui ont demandé ce qu'il désirait pour mettre un terme à ses mutilations. Il a demandé l'immunité face à toutes les races sauf humains et les animaux. Il pensait que nous étions trop pitoyables pour lui nuire. L'immunité acquise, il a décidé de conquérir le paradis, il a brûlé la cité des dieux et tué toutes les danseuses. Alors, Vishnou est descendu sur Terre pour renaître sous forme humaine, Rama, il a réuni une armée d'animaux et l'a atomisé.

Si les Rakshasas étaient aussi arrogants qu'elle le disait, ils devaient haïr passionnément les humains et les animaux. Or les Changeformes étaient des deux espèces. Génocide bonus.

A présent la haine des Rakshasas pour les demi-sang prenait un sens.

– Y a-t-il quoi que ce soit dans les légendes à propos d'une topaze appelée le Diamant Loup ? Une énorme gemme jaune, peut-être ? demandai-je.

Dali fronça le front.

– La topaze est associée à Brihaspati, Jupiter.

– Le dieu romain ?

Jim fronçait les sourcils.

— Non, la planète. Honnêtement, Jim, le monde ne tourne pas autour du panthéon gréco-romain. Rudra Mani, la gemme de Shiva, est aussi de couleur dorée. Il la porte autour du cou. En passant, c'est Shiva qui a donné aux Rakshasas le don de voler.

— Celle-là doit être grosse, dis-je. Une pierre puissante.

— Rudra Mani est plutôt gros. La taille d'un crâne de nourrisson.

Saiman avait décrit le Diamant Loup comme étant de la taille du poing d'un homme... Soit c'était un gros poing et un tout petit bébé... à moins qu'il ait voulu parler du poing d'un géant de givre.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Dali roula des yeux.

— C'est supposé être une pierre de vertu. Elle appartient à Shiva, si tu vois ce que je veux dire. Avec Shiva, il vaut mieux savoir ce qu'on va obtenir. Il peut trouver un bébé Rakshasa, le trouver mignon et lui donner le pouvoir de voler et la capacité de devenir adulte en une journée. Ou il peut décider de frapper des démons pour le plaisir.

Jim croisa ses bras massifs sur sa poitrine.

— Alors on a un caillou qui appartient à un dieu bipolaire avec un sens de l'humour vicieux.

— C'est à peu près ça. On ne sait pas grand-chose sur le Rudra Mani. Je vérifierai. On ne sait même pas si votre topaze est le Rudra Mani ou un autre caillou jaune. (Dali agita les bras.) C'est trop vague. Ça pourrait être tout et n'importe quoi.

Je ne serais pas tellement surprise que le Diamant Loup soit le Rudra Mani déguisé. Les éléments mythologiques ont tendance à se manifester en groupe. Puisque les Rakshasas, fortement associés à Shiva, avaient l'intention de participer à un tournoi pour gagner un gros caillou jaune et que Shiva possédait un gros caillou jaune, il serait imprudent de considérer que les deux cailloux n'en constituaient pas un seul.

Au moins, le tsunami disparu, on éviterait Shiva. Et pas de Shiva était une bonne nouvelle, de quelque côté qu'on se situait.

J'observai le moignon sanglant qui avait été le combattant occis par Saiman. À côté du monstre aux quatre bras, il avait presque l'air

fragile.

– Pourquoi a-t-il toujours une peau humaine ?

– Quoi ?

Dali fronça le nez.

– Ce mec a arraché sa peau humaine et commencé à rugir en agitant ses quatre bras dès qu’il en a eu la possibilité. Le type à la hache est resté sous forme humaine. Pourquoi ? Dali reposa sa tasse.

– Tu supposes que le type à la hache n’est pas humain ? Même s’il était un Rakshasa, il n’a peut-être pas eu envie de changer de forme, pour préserver sa couverture.

– Il a été réduit en charpie, dit Jim. Fais-moi confiance, il aurait dû changer. C’est une question d’instinct de survie.

Les faits tentaient de s’assembler dans mon esprit, j’y étais presque.

– Peut-être ne pouvait-il pas changer de forme ? Peut-être quelque chose l’empêchait-il de changer ? Le genre de truc qui aurait empêché Derek de changer. Un objet. Un sort. Quelque tour qui supprime la magie.

Jim me suivait de près.

– Quelque tour qui tromperait aussi le scanner-m et les ferait passer pour humains.

Dali enleva ses chaussures et commença à enlever sa chemise.

– Je vais devoir changer. Je suis plus sensible à la magie sous ma forme-bête et mon sens de l’odorat est meilleur.

Je regardai le sol. Certains Changeformes étaient très prudes, d’autres étaient capables de se déshabiller au milieu du Market Highway sans même y penser. Apparemment, Dali entrait dans la deuxième catégorie.

Le grondement très grave d’un grand chat traversa la pièce et roula en cascade sur ma peau. Je levai les yeux.

Un tigre blanc se tenait dans le salon. Brillant comme s’il avait été sculpté dans la neige fraîche, il me regardait de ses yeux bleu glacier, énormes, d’un autre monde, comme un esprit éternel du Nord, de la taïga et de la chasse hivernale. De longues rayures soulignaient sa fourrure de noir. Plus qu’un simple animal, plus

qu'un lycanthrope en forme-bête, Dali était majestueuse. Je ne pouvais même pas respirer.

Alors elle éternua. Et éternua encore en clignant des yeux.

Quand elle leva de nouveau la tête, je me rendis compte qu'un seul de ses yeux me regardait. L'autre regardait le mur. L'esprit tigre louchait comme un chat siamois.

La tigresse leva une patte, l'observa d'un air interrogateur, la reposa et gronda, une expression perplexe sur son large visage.

— Oui, ce sont tes pattes, dit Jim patiemment.

Au son de sa voix, la tigresse rétropédala, trébucha sur le cadavre aux quatre bras et s'assit dessus d'une manière manquant particulièrement de dignité.

— Tu es assise sur nos preuves, dit Jim.

La tigresse bondit et pivota sur elle-même, manquant de me faire tomber d'un coup d'arrière-train. Un feulement lui échappa.

— Oui, il y a un cadavre dans la pièce. Couche-toi, Dali, et détends-toi. Cela te reviendra.

La tigresse s'affala, coulant un regard suspicieux sur les corps.

— Elle a toujours une perte de mémoire à court terme après le changement, murmura Jim. Ça ira mieux dans une minute. Son strabisme aussi. Certains chats réagissent ainsi au stress.

— Devient-elle agressive ?

Je ne tenais pas à être grillée sur des charbons ardents parce que j'avais utilisé une force excessive pour maîtriser une tigresse-garou qui louchait et souffrait d'amnésie temporaire.

Le visage de Jim eut une étrange expression, si inhabituelle sur sa tronche de brute qu'il me fallut un moment pour diagnostiquer de l'embarras.

— Non, elle a des nausées avec la viande crue et le sang.

— Hein ?

— Elle refuse de mordre ou de griffer. Sinon, elle vomit. Elle est végétarienne.

Eh ben !

— Mais quand elle est en forme-bête...

Il secoua la tête.

— Elle mange de l'herbe. Ne pose pas de questions.

Dali se leva et renifla le cadavre aux quatre bras. Elle commençai par les pieds, son museau félin à moins de un centimètre de la peau. Le nez noir scanda les longs orteils du pied gauche, terminés par des griffes acérées, et glissa le long du mollet jusqu'au genou. Dali s'interrompit, lécha le genou et continua le long de la cuisse. Elle s'arrêta à l'aine, passa à droite et répéta sa recherche olfactive avec la jambe droite.

Il lui fallut bien cinq minutes pour terminer son analyse.

— Quelque chose ? demandai-je.

Dali secoua sa tête magnifique. Merde. Derek était toujours mourant dans sa cuve.

— OK, dit Jim en hochant la tête. Change. J'ai pensé à une autre question.

La tigresse opina. Sa fourrure blanche s'étira, frissonna mais resta sur son corps.

— Dali ?

La voix de Jim était calme et mesurée.

Le pelage blanc frissonna mais Dali resta tigre. Les yeux bleu glacier me regardaient et, dans leur profondeur cristalline, je vis de la panique.

La tigresse se mit à bondir en tous sens dans la pièce, trébuchant sur les corps. Son épaule couverte de fourrure frôla une lampe tulipe qui vola et explosa sur le sol. Dali se déchaîna sur les morceaux et se cogna contre l'écran LCD sur le mur. Le grand cadre de métal glissa de son crochet et lui tomba sur le crâne. Je frémis.

Elle poursuivit sa course folle dans la pièce, les yeux fous, Jim s'interposa. Le pelage de Dali se hérissa. Elle feula.

Jim ne broncha pas. Ses yeux étaient pure émeraude.

Avec un profond soupir, Dali embrassa le sol et se coucha.

L'Alpha des chats en action.

Jim s'agenouilla près de la tigresse.

— Peux-tu changer de forme ?

Dali gémit. Je pris cela pour un « non ».

De petites traînées de sang filtraient des énormes pattes de Dali, éclatantes sur sa fourrure blanche. Vu son aversion, elle ne lécherait probablement pas ses blessures. J'allais chercher le kit de premier

secours que Doolittle avait utilisé pour soigner mes coupures, en sortis une pince à épiler et m'installai à ses pieds. Elle me tendit une patte énorme. J'ouvris la bouteille d'antiseptique, en versai sur un morceau de gaze et essuyai le sang. Trois morceaux de verre étaient enfoncés dans la chair, trophée de sa glorieuse bataille avec la lampe.

— Je veux que tu continues à tenter de reprendre ta forme humaine, dit Jim. Ne t'épuise pas, mais essaie.

J'accrochai le premier morceau de verre avec la pince à épiler et l'arrachai. Le sang jaillit. Dali sursauta, me tirant avec elle.

Mon flanc me brûla. Tant pis pour le bandage de Doolittle !

— Ne bouge pas, s'il te plaît.

Dali gémit de nouveau et me tendit la patte. La coupure refusait de se refermer. Je l'essuyai avec la gaze. Toujours ouverte.

Merde. Elle montrait les mêmes symptômes que Derek : incapacité à changer de forme et régénération retardée. Je posai le morceau de verre dépoli sur le couvercle du kit de premier secours.

— Parlons odeurs. (La voix de Jim était apaisante.) As-tu senti quelque chose de bizarre sur ces corps ?

Dali secoua la tête.

Je tirai un autre morceau de verre de sa patte.

— À part la forme, te sens-tu différente ?

Dalin gémit. C'était le problème avec les Changeformes en forme-bête, ils ne pouvaient pas parler et la plupart ne pouvaient pas écrire. Les questions « oui ou non » étaient la seule solution.

J'accrochai le troisième morceau de verre, mais la pince à épiler glissa. Cette saloperie était profondément enfoncée.

— Dali, écarte les doigts, si tu peux.

D'énormes griffes jaillirent de sa patte quand elle écarta les doigts.

— Merci.

Je pinçai le morceau de verre et tirai.

La chair de tigre bouillit sous mes doigts. Tout à coup, je tenais une main humaine.

— Oh ! mon Dieu ! (La voix de Dali était particulièrement aiguë.) Oh ! mon Dieu !

Jim se pencha, comme s'il avait aperçu une proie.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

Les yeux de Dali s'emplirent de larmes.

– Je croyais que j'étais coincée en forme-bête pour toujours. (Elle regarda autour d'elle) J'ai tout cassé. Et ta blessure... je suis désolée.

– Ne t'en fais pas, marmonnai-je, concentrée sur le morceau de verre. (Il était jaune. La lampe tulipe était blanche.) Ça arrive tout le temps.

J'attrapai le kit de premier secours, le plaçai sous la pince à épiler, au cas où je laisserais tomber le morceau de verre, me levai et l'emportai près de la fenêtre. Il scintilla et projeta une faible lueur jaune sur la boîte. Bonjour, indice.

Jim fronça les sourcils.

– Topaze ?

– Je crois, oui. Tu paries que c'est un morceau du Diamant Loup ? (Les Moissonneurs voulaient le Diamant Loup pour éliminer les Changeformes. Deux et deux égalait un morceau de silicate sanglant dans ma main.) Tu crois que ça bloque la transformation ?

Jim attrapa le morceau et coupa la chair de sa paume d'un coup de griffes. Il glissa l'écharde dans la coupure.

Ses yeux se remplirent de vert. Ses lèvres tremblèrent. Un frisson traversa son corps, hérissant les poils de ses bras. Son regard était devenu celui du jaguar sauvages mais sa forme restait humaine.

Sans un mot, il enleva l'écharde de sa paume et la reposa sur le couvercle comme si elle était brûlante.

On y était. C'était bien l'arme dont les Rakshasas avaient besoin pour détruire la Meute. La gemme ne pouvait être volée, il fallait la gagner pour échapper à la malédiction. Ensuite, ils la briseraient et utiliseraient les morceaux pour empêcher les Changeformes de prendre leur forme-bête ou leur forme guerrière. Sans pouvoir changer ni se régénérer, la Meute remplirait facilement le moulin à viande des Rakshasas.

– J'ai dû marcher sur l'écharde quand j'ai touché le cadavre,

murmura Dali.

– Tu veux dire quand tu l’as piétiné. (Jim s’ébroua.) Le gosse en a une quelque part. Mais le scanner-m ne la trouve pas.

Dali toucha l’écharde du bout des doigts.

– C’est tellement petit. Le scanner n’est peut-être pas assez sensible pour la détecter en magie basse.

– Je refuse de le découper en rondelles pour la retrouver. Il doit y avoir un autre moyen, dit Jim.

Le plan prit forme dans ma tête.

– Je vais à Macon.

Jim cilla et ses yeux s’éclairèrent.

– Julie, ta pupille ! Elle est à l’école près de Macon. Et c’est une putain de Sensate !

Julie, la gamine que j’avais rencontrée pendant le tsunami, avait un talent très rare. C’était une Sensate, elle pouvait lire la couleur de la magie mieux que n’importe quel scanner-m. Elle étudiait dans le meilleur internat que j’avais pu trouver, à deux heures d’ici par la ligne fae.

Je hochai la tête.

– Si quelqu’un peut trouver l’écharde dans le corps de Derek, c’est bien elle.

Chapitre 21

Je tapotai le comptoir du bout des doigts, le téléphone à l'oreille, en vérifiant la gaze que je pressai contre mes côtes.

Ça saignait toujours.

La ligne cliqua, une douce voix de femme m'accueillit.

— Mme Daniels ?

— Bonjour.

— Mon nom est Citlalli. Je suis la conseillère de Julie.

— Je m'en souviens. Nous nous sommes rencontrées.

Ma mémoire m'envoya une image, une petite femme sombre aux yeux de madone. Une très forte empathie. Comme des surfeurs, les empathes chevauchaient les vagues des émotions humaines sentant la joie ou la tristesse des autres comme si c'était les leurs. Ils faisaient d'excellents psychiatres, même si, parfois, leurs patients les rendaient fous.

Je fronçai les sourcils. Il se passait quelque chose. Je n'avais pas demandé à parler à la conseillère.

— Mme Daniels...

— Kate.

— Êtes-vous médium ?

— Pas que je sache. Pourquoi ?

— J'étais en train de vous écrire une lettre concernant Julie et je me demandais si ma concentration n'avait pas causé votre appel.

Oh non !

— Qu'a-t-elle fait ?

— Julie a quelques problèmes.

Julie était un problème chevauchant un autre problème et en utilisant un troisième comme fouet. Mais elle était ma Julie et, malgré la gentillesse dans la voix de Citlalli, j'étais sur la défensive. Je tentais de ne pas me montrer agressive.

– Continuez.

– À cause d’une lacune dans son éducation, elle doit prendre des cours de rattrapage.

– Nous en avons discuté avant son admission.

– Académiquement, elle progresse mieux qu’on s’y attendait. Je ne doute pas qu’elle rattrape ses pairs d’ici à la fin de l’année, m’assura Citlalli. Mais elle semble avoir des problèmes pour s’acclimater socialement.

Elle avait pratiquement vécu dans la rue pendant les deux dernières années, à se cacher des gangs et à se faire laver le cerveau par son connard de petit ami. A quoi s’attendaient-ils de sa part ? De l’autre côté de la ligne, Citlalli s’éclaircit la voix doucement. Mon irritation devait être suffisamment intense pour qu’elle la ressente. J’inspirai profondément pour me calmer.

Les émotions diminuèrent, toujours présentes mais loin sous la surface. C’était une technique de méditation que j’avais apprise étant enfant. Je l’utilisai rarement parce que j’aimais connaître mes émotions. La peur, la colère, l’outrage, l’amour, le courage, je les utilisais pour me booster au combat. Mais je savais comment m’en débarrasser et, plus je vieillissais, plus cela devenait facile.

– Je suis désolée. Je ne voulais pas vous causer de l’inconfort. Vous étiez en train de décrire les problèmes de Julie ?

– Merci. Les enfants peuvent être cruels à l’âge de Julie. Ils luttent pour leur identité. Établir une hiérarchie est très important. Julie a un désavantage : elle ne peut pas s’appuyer sur ses résultats pour gagner en popularité. Par ailleurs, elle n’est pas très douée pour le sport, partiellement à cause de la malnutrition, or nous avons quelques athlètes extraordinaires. Et elle n’excelle pas en matière de combat. Si les adultes peuvent trouver sa sensibilité magique impressionnante, les enfants apprécient surtout la magie tape-à-l’œil.

– En d’autres mots, ce n’est pas une sportive, ce n’est pas une guerrière, elle prend des cours de rattrapage et sa magie est terne parce qu’elle ne peut pas cracher du feu ou faire fondre le métal d’un coup d’œil.

– Essentiellement. Dans une situation similaire, certains

enfants utilisent la renommée de leur famille pour...

– Julie n’a pas de famille remarquable.

Pas de héros, pas de grands mages.

– Elle vous a, vous.

– Oh !

– Elle raconte des histoires. De belles histoires terrifiantes de démons, de déesses et de sorcières. Je sais que ce sont de véritables souvenirs parce que je ressens sa sincérité. Mais les gosses...

– Ils se moquent d’elle parce qu’ils pensent qu’elle ment.

– Oui. Nous surveillons la situation de très près. Elle n’a pas encore subi de mauvais traitements. Cependant, Julie est une enfant émotionnelle...

– C’est un pain de plastic armé.

– Bien dit. Elle a un couteau.

Je fermai les yeux et comptai jusqu’à trois. J’avais pris tous ses couteaux et je l’avais fouillée deux fois avant de la déposer à l’école.

– Elle refuse de s’en séparer. Nous pourrions le confisquer, mais cela renforcerait les dommages causés à son ego. Le mieux serait qu’elle s’en débarrasse volontairement et, au point où nous en sommes, j’ai bien peur que vous soyez la seule personne en mesure de l’y encourager.

Je regardai l’horloge. Onze heures. J’avais l’impression qu’il était déjà 18 heures.

– Quel est le programme de Julie pour le reste de la journée ?

Il y eut un silence.

– Rattrapage d’algèbre jusqu’à 13 heures, déjeuner jusqu’à 13 h 30, rattrapage d’ésotérisme jusqu’à 15 heures, études sociales jusqu’à 16 et archerie jusqu’à 17.

– Elle suit les cours d’archerie avec les autres enfants ?

– Oui. C’est une activité extérieure.

Si je me pressais, je pourrais y être avant 17 heures.

– Pourriez-vous me rendre un service ? Dites à Julie au déjeuner, pour que les autres enfants ne l’entendent pas, que sa tante vient la chercher pendant l’entraînement d’archerie.

– D’accord.

– Merci.

Je raccrochai et vis Jim appuyé sur le chambranle de la porte.

– Ça va la gosse ?

– Ouais. Je pars la chercher.

– J’envoie quelqu’un t’accompagner.

– Je n’ai pas besoin d’escorte.

Jim posa les mains sur la table et me regarda.

– Je m’attends au pire. Si j’étais Rakshasa, j’aurais les moyens de traquer mes morts. Je les traquerais jusqu’ici et je surveillerais la maison. Je te suivrais quand tu en sortirais et je t’attaquerais au premier moment de faiblesse, quand tu aurais la gamine avec toi. Tu meurs. Julie meurt. Derek meurt. Je ne te dis pas comment utiliser ton sabre. C’est ton truc. La sécurité, c’est mon truc. Prends quelqu’un avec toi.

Mon flanc avait finalement cessé de saigner. La magie du sort médical de Doolittle devait avoir fait son effet et réparé les dommages.

– Kérosène ? demandai-je.

Il tendit la main vers l’armoire et me tendit une bouteille d’essence à briquet et une boîte d’allumettes. J’allai jusqu’à l’évier et y fis tomber la gaze que j’imbibais de liquide avant d’y mettre le feu.

– OK. Laisse-moi prendre Raphaël.

– Le bouda ? (Le visage de Jim se rida de dégoût.) Tu veux embarquer un bouda là-dedans ?

– Aucun de vous ne peut m’accompagner. Tu l’as peut-être oublié, mais il y a un avis de recherche dans toute la Meute vous concernant, toi et ton équipe. Par contre, Curran ne donnera jamais l’ordre de m’appréhender.

– Tu en as l’air bien sûre.

Je savais comment fonctionnait Curran. Si on me conduisait à lui, ce ne serait pas aussi satisfaisant que de m’attraper lui-même. Il n’accepterait pas qu’on le prive de ce plaisir. Bien sûr, je ne pouvais pas l’expliquer à Jim sans lui parler des derniers soubresauts dans ma relation avec Curran. Je trouvais une autre explication :

– Je ne suis pas sous la juridiction de Curran. (Je choisissais soigneusement mes mots en espérant qu’il y croirait.) Il n’a aucune

autorité sur moi. Ordonner mon interception le rendrait coupable de kidnapping d'un représentant officiel de la loi. (Ce qui n'arrêterait pas Curran une seconde.) Laisse-moi emmener le bouda.

– Qu'est-ce qui te fait croire qu'il ne nous dénoncera pas ?

– D'une part, il est amoureux de ma meilleure amie. D'autre part, je vais seulement lui demander de m'accompagner pour récupérer Julie. Il ignorera que cela revient à te prêter assistance.

Jim secoua la tête, composa le numéro et me tendit le téléphone.

– Tu lui parles.

Le téléphone sonnait.

– Tu peux faire en sorte que des chevaux nous attendent au point fae de Macon ? Quelque chose de voyant que je ne monteraï jamais normalement ?

Jim haussa les épaules avec fatalité.

– Bien sûr.

– Allô ? murmura la douce voix de Raphaël.

– Raphaël ? J'ai besoin d'un service.

Raphaël m'attendait à l'arrêt de la ligne fae, appuyé contre une Jeep. La Jeep avait été modifiée pour fonctionner à l'eau enchantée, on aurait dit qu'elle essayait de vomir son moteur. Raphaël avait l'air... Il n'y avait pas de mots. Je lui avais expliqué mon plan au téléphone et il était arrivé tout en cuir noir : des bottes brillantes jusqu'au genou, un pantalon qui montrait bien ses jambes et une cuirasse qui le moulait comme une seconde peau. Un fusil pendait à son épaule. Une épée démesurée, quatre-vingt-dix centimètres de long et près de quinze centimètres de large, pendait à sa taille dans un fourreau court. L'épée, couverte de runes noires sur la partie supérieure de la lame, était trop lourde pour un être humain ordinaire.

Avec la cascade opulente de ses cheveux noirs et ses yeux bleus, l'effet était dévastateur. Je n'étais pas sûre de ce dont j'avais le plus besoin. Un cardiologue pour relancer mon cœur ou un chirurgien plastique pour rattacher ma mâchoire ? Deux routiers féminins attendaient leur chargement sur la plate-forme de la ligne fae. Elles

regardaient Raphaël en s'efforçant de ne pas baver. Alors que je m'approchais, l'une d'elles, une rousse, donna un coup de coude à l'autre en disant :

— On attend un chargement de pièces de tir qui vient de Macon.

Des munitions. Les balles étaient chères. Certains commerçants acceptaient des bastos à la place de l'argent, c'est comme ça qu'était née l'expression " pièces de tir ".

Raphaël les éblouit d'un sourire.

— Je ne suis pas un voleur de grand chemin.

— Dommage, dit la rousse. Parce que vous pouvez prendre notre chargement quand vous voulez.

Raphaël s'inclina. Les dames étaient proches de l'évanouissement.

Je les rejoignis avant que les routiers abandonnent toute prudence et lui sautent dessus. La rousse me toisa.

— Rabat-joie.

Je me tournai vers elle et lui adressai mon regard de dure.

Toutes deux s'éloignèrent jusqu'à l'autre extrémité de la plateforme. Je ne leur en voulais pas. Contrairement à Raphaël qui scintillait, j'avais choisi le noir opaque du cuir traité, de la pointe de mes bottes souples jusqu'aux épaules cachées par la cape théâtrale que j'avais empruntée à Jim. Je ressemblai à un morceau d'obscurité déguisé en femme. Jim n'était pas ravi de devoir me confier la cape, mais je ne possédais rien qui puisse servir mon plan et pas le temps ni l'adresse pour m'équiper. Nous vivions tous sur le sursis que la mort accordait à Derek.

La cape associée à un gilet de cuir noir me donnait l'air suffisamment menaçante. Il ne me manquait qu'un néon géant rotatif proclamant : « Authentique Dure à Cuire, la queue pour se faire botter le cul commence à droite ».

Un sourire élargit les lèvres de Raphaël.

— Si tu ris, je te tue, lui dis-je.

— Pourquoi le fusil ? Tout le monde sait que tu ne sais pas tirer.

Qui était ce « tout le monde » et accepterait-il de se tenir devant moi, si possible à trois mètres pour que je puisse discuter du

problème en détail ?

– Je tire très bien. (Je ratais juste mon coup quatre-vingts fois sur cent avec un flingue. J’étais meilleure à l’arbalète et meilleure encore avec un couteau.) Tu sais que les runes sur ton épée ne veulent rien dire ?

– Oui, mais elles ont l’air mystérieuses.

Devant nous, la ligne fae clignota. Certaines descriptions poétiques comparaient le phénomène au lever de l’air chaud sur l’asphalte brûlant. En réalité l’effet était plus prononcé : un court spasme contrôlé, comme si un conduit invisible s’ouvrait, rotait une bouffée distordue et se fermait abruptement. Le courant fae n’était pas une blague. La magie elle-même flottait à quarante-cinq centimètres du sol. Elle vous attrapait et vous tirait à une vitesse qui allait de cent vingt à deux cents kilomètres heure. Si quelqu’un était assez stupide pour entrer dans le courant, il devait dire adieu à ses jambes, sectionnées juste en dessous du genou.

La plupart des gens utilisaient des taxis fae, des plates-formes brutes bricolées, mais n’importe quoi de suffisamment solide pour supporter un corps pouvait le faire. Un véhicule. Un surf.

Un morceau de toit. J’avais un jour vu un mec chevaucher une échelle. Pas le genre de truc que j’essaierais.

Raphaël mit la voiture au point mort. Nous la poussâmes sur la plate-forme jusqu’à la ligne fae. Le courant tressauta devant nous. Je grimpai dans la cabine, Raphaël me rejoignit une seconde plus tard. La voiture se glissa dans le courant fae.

Les mâchoires magiques du courant claquèrent devant nous.

Mon cœur manqua un battement. La Jeep devint totalement immobile, comme si c’était la planète qui tournait autour d’elle, prenant de la vitesse.

Raphaël tira un livre de sa poche et me le tendit. La couverture, fabriquée à l’époque où la manipulation d’images assistée par ordinateur était devenue un art, présentait un homme incroyablement beau, penché en avant, un pied couvert d’une énorme botte noire reposant sur la carcasse d’une monstrueuse créature marine. Ses cheveux descendaient jusqu’à ses épaules dans une crinière d’or blanc, contrastant fortement avec sa peau bronzée

et avec le bandeau noir de débauché cachant son œil gauche. Sa chemise blanche translucide était ouverte, révélant des abdos d'acier et une poitrine massive parfaitement dessinée, ornée de tétons en érection. Ses cuisses musclées tiraient sur le tissu de son pantalon déboutonné sous ses hanches étroites, une touche d'ombre stratégiquement placée laissant deviner la gaule la plus énorme du monde.

La couverture proclamait en grosses lettres dorées : *La Maîtresse vierge du Corsaire*, par Lorna Sterling.

— Roman numéro quatre pour la collection d'Andrea, devinaï-je.

Raphaël opina et reprit l'ouvrage.

— J'en ai un autre qu'Andrea voulait aussi. Peux-tu m'expliquer quelque chose ?

Aïe !

— Je peux essayer.

Il frappa le livre sur son genou couvert de cuir.

— En fait, le pirate retient le frère de la nana en otage contre rançon, pour qu'elle couche avec lui. Ces hommes, ce sont pas des vrais hommes. Ce sont des pseudo-méchants qui n'attendent que l'amour de la « bonne » femme.

— Tu as été jusqu'à lire les livres ?

Il me lança un regard de réprimande.

— Bien sûr que j'ai lu les livres. Il n'y a que des pirates et des femmes kidnappées, apparemment pour se gaver de sexe et avoir quelqu'un pour diriger leur vie.

Waouh ! Il avait dû se cacher sous la couverture avec une lampe de poche pour que personne ne mette sa virilité en question. Soit il était vraiment amoureux d'Andrea, soit c'était un cas terminal de concupiscence.

— Ces mecs, ils sont mauvais et agressifs en diable, et tout le monde se pisse dessus quand ils pointent le bout du nez. Puis ils rencontrent une fille et, soudain, ce ne sont plus des ûber-alphas, ce ne sont que des petits garçons incompris qui s'épanchent de leurs sentiments.

— Tu veux en venir quelque part ?

Il me fit face.

– Ça ne peut pas être ça. Si c'est ce qu'elle veut, je ne devrais même pas faire l'effort.

Je soupirai.

– Tu as un fantasme en costume ? Tu sais, soubrette, infirmière...

– Écolière catholique.

Bingo !

– Ça ne te dérangerait pas qu'Andrea porte un uniforme d'école catholique, n'est-ce pas ?

– Ah non !

Son regard me traversa, vers quelque horizon lointain.

Je claquai des doigts.

– Raphaël, concentre-toi.

Il cilla.

– Je devine – et ce n'est qu'une supposition – que ça ne dérangerait pas Andrea si, de temps en temps, tu t'habillais en pirate. Mais je ne te conseillerais pas d'enlever sa famille contre rançon. Elle risquerait de te tirer entre les deux yeux. Plusieurs fois. Avec des balles en argent.

La compréhension rampa dans les yeux de Raphaël.

– Je vois.

– Pendant qu'on en parle, peut-être pourrais-tu clarifier quelque chose pour moi ? Suppose qu'il y ait un mâle alpha. Suppose qu'il décide qu'il aime bien une femelle. Comment ferait-il pour...

La séduire ? La courtoiser ? Quel était le bon mot ?

– La mettre dans son lit ? proposa Raphaël.

– Oui, ça.

Il se pencha en arrière.

– Bon. Il faut que tu comprennes que les boudas ne sont pas les chacals, que les chacals ne sont pas les rats et que les rats ne sont pas les loups. Chacun a ses propres manies. Mais, au fond, il faut prouver qu'on est assez malin et plutôt capable, qu'on peut subvenir à ses besoins, la défendre et protéger ses petits, s'il y en a.

– Cela implique d'entrer chez elle par effraction ?

Un petit sourire éclaira le visage de Raphaël.

– Je vois que Sa Majesté a fait un pas. Il t’a déjà demandé de lui cuisiner à dîner ?

Je grognai.

– Il ne s’agit pas de Curran et moi.

Il rit doucement.

– Au fond, oui. C’est une histoire d’effraction. Selon la manière dont la Meute est organisée, le terrain appartient à la Meute en général. Il y a un peu de terre autour du lieu de rassemblement de chaque clan, que l’on considère traditionnellement comme étant le domaine exclusif du clan, comme ces huit kilomètres carrés autour de la maison des boudas. C’est essentiellement une courtoisie pour que le clan puisse se réunir en privé. Il n’y a pas de territoire de clan ni aucun territoire individuel, en conséquence ta maison devient ton territoire. Quand tu poursuis une femelle de tes assiduités, tu essaies de prouver que tu es assez futé pour entrer et sortir de son territoire.

– Ha ! Ha !

– Comme je l’ai dit, les gens sont très minutieux avec ce genre de choses. C’est une question de fierté. Et chaque clan a ses propres traditions. Les rats ne pensent qu’à bouffer. Et quand Robert, le rat alpha, a voulu que Thomas le remarque, il a rempli son matelas de M&Ms. C’était direct mais ça a marché. Ils sont ensemble depuis treize ans maintenant. Les loups, c’est plutôt la classe et les convenances. Prenons Jennifer, l’alpha des loups. Elle a toutes ces sœurs – je crois qu’il y en a six en tout – et elles se réunissent une fois par semaine pour prendre le thé. Elles sont anglaises. Un jour, elle a dit à une de ses amies que sa vaisselle était ébréchée et mal assortie et qu’elle avait besoin d’un nouveau service. Daniel lui faisait la cour à l’époque. Les loups ont ce truc de mémoire parfaite. Apparemment, il est entré chez elle par effraction et a remplacé toute sa vaisselle avec un ensemble d’antiquités en parfait état. Elle est rentrée chez elle, a ouvert les armoires et a trouvé tout exactement à sa place, chaque tasse, chaque assiette était parfaitement là où elle rangeait les choses, au millimètre près. Sauf que tout était parfaitement neuf. Il y avait une tasse et une assiette

dans l'évier, il les avait aussi remplacées et remplies d'eau exactement de la même manière.

Raphaël haussa les épaules.

— J'ai trouvé ça un peu exagéré, mais les filles louves en ont parlé pendant des années d'un air rêveur. Tellement classe et élégant, tellement sublime...

Il roula les yeux.

Je ne pus résister.

— Comment font les boudas ?

— On essaie d'être drôles. (Ses yeux étincelaient) Par exemple, maman a un jour dû s'absenter, mon père a collé tous ses meubles au plafond.

J'imaginai Tante B rentrant chez elle pour trouver tous ses meubles à l'envers au plafond. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Qu'est-ce que ta mère en a pensé ?

— Elle a été furieuse, à cause du chat.

Je le regardai.

— Ton père a...

— Oh ! non. (Raphaël secoua la tête.) Non, il n'a pas collé le chat au plafond – ç'aurait été cruel. Mais il avait une cage grillagée pour le transport qu'il a collée au plafond avant de fourrer le chat dedans.

Je vis où cela allait mener, mais c'était trop bon pour l'interrompre et j'essayai de retenir mon rire.

— Le chat était furax, il a pissé partout et, comme la cage était à l'envers, c'est passé au travers du grillage. Le plafonnier ventilateur fonctionnait, il a transformé la pisse en une sorte de brume...

Je ne pus m'empêcher de me plier de rire.

Raphaël souriait.

— Mon père a tenté de nettoyer, mais il y en avait partout sur le tapis. c'était un léger mauvais calcul de sa part. Il n'était pas vraiment une personne à chats.

— Difficile de faire mieux, parvins-je finalement à dire.

— Ouais.

— Tu vas faire quelque chose pour Andrea ?

Son visage prit un air rusé.

– J’y pense. Il faudra que ce soit vraiment bien.

Je finis par réussir à m’arrêter de rire.

– Que font les chats ?

Raphaël secoua la tête.

– Les chats sont bizarres. On ne peut pas dire.

Le silence s’installa.

– Alors, qu’a fait Curran ? demanda finalement Raphaël.

Je lui adressai un regard destiné à le prévenir d’une mort certaine et immédiate.

Il haussa les épaules.

– Dis-moi. Tu me dois bien ça, je t’accompagne pour ce petit voyagea et Curran pourrait sérieusement m’amocher pour vous avoir aidés, le chat et toi.

– Je n’ai jamais dit que j’aidais Jim.

Raphaël écarta les bras.

– Allez. Je ne suis pas idiot. Alors, qu’a fait le Seigneur des Bêtes ?

– Ça ne va pas plus loin, d’accord ?

Il opina.

– Il entre chez moi et il me regarde dormir.

Un froncement de sourcils troubla le beau visage de Raphaël.

– C’est un peu direct. Je me serais attendu à quelque chose de plus subtil. Même pour Curran, c’est trop basique. Il a fait quelque chose de bizarre ? Changer des objets de place ?

– Non.

Il fronça encore plus les sourcils.

Je tapotai le volant du bout des doigts.

– Je crois que l’idée est de me faire savoir qu’il est entré sur mon territoire et qu’il en est sorti sans encombre.

Raphaël hocha la tête.

– Pourtant, je ne crois pas que Curran avait l’intention que je découvre son manège. Alors, où est l’intérêt d’être malin si tu ne laisses pas la femme découvrir que tu es malin ?

– Je ne sais pas. (Raphaël me regarda d’un air impuissant.) Je n’ai pas la moindre idée de ce qui lui passe par la tête.

On était deux.

Chapitre 22

Le monde se convulsa, une compression agrippa la voiture, serrant mon corps comme une éponge. Un instant, j'eus l'impression que mes atomes s'étaient rapprochés plus que les lois de la physique le permettaient, puis la ligne fae nous recracha. La voiture stoppa doucement, juste après une femme brune qui tenait deux chevaux noirs. Je sortis du véhicule. Des Frisons. Un mètre soixante au garrot, énormes, noirs avec une crinière ondulée et de longues plumes de poil satiné sur la partie postérieure du pied. Les chevaux des chevaliers. Puissants, beaux et impressionnants en diable. Merci Jim.

— Ils sont pour nous ?

La femme me regarda, clairement suspicieuse.

— Votre nom ?

— Kate Daniels.

— Alors ils sont pour vous. Voici Marcus et là c'est Bathsheba.

— Je prends la jument, dit Raphaël.

— Faites attention avec mes bébés.

— On ne fait que quatre kilomètres jusqu'à l'école et retour, promis-je. Je vous les ramène dans une heure.

— Entiers.

— En parfaite santé.

Nous montâmes. La femme m'étudia, étudia Raphaël et renifla.

— J'aurais dû apporter un appareil photo. Un cliché m'aurait fait une sacrée promo.

Sauf que cela n'aurait pas fonctionné en pleine magie, mais j'étais trop polie pour le lui rappeler.

Nous trottâmes jusqu'au sentier. Marcus était ridiculement facile à manier, répondant au plus infime signal, comme s'il m'anticipait. Si jamais je perdais la tête au point d'acheter un

cheval, je savais lequel je voulais.

Après quelques minutes, nous fûmes en vue de l'école.

À cheval, le complexe ressemblait à une forteresse, un octogone encerclé par un mur de près de deux mètres cinquante complété par une entrée sous arche et une herse. Deux gardes patrouillaient le long du mur, ils n'hésitèrent pas à lever leur arc de chasse vers nous. Une sentinelle au portail vérifia longuement mon identité – être vêtue de noir sur un cheval noir avait ses inconvénients.

Finalement, elle hocha la tête.

– On vous attendait. Votre fille est au bout de la cour, sur la gauche.

Il nous fit signe de passer.

Je poussai Marcus au petit galop, ce qui produisit un bruit de tonnerre. Nous contournâmes le bâtiment principal, ma cape volant théâtralement derrière moi. Un groupe d'environ vingt enfants se tenait à distance respectable des cibles installées contre un mur. Quatre d'entre eux levaient leur arc vers les cibles, tandis que les autres attendaient plus ou moins sagement autour d'un orme sous l'œil d'un homme en cotte de mailles et d'une petite femme brune. Citlalli, la conseillère. Parfait.

Les gosses se figèrent quand ils nous virent. Parmi eux, je repérai une petite fille blonde, toujours trop petite et trop mince pour ses treize ans, un peu à l'écart, seule. Voilà ma gamine.

Nous nous approchâmes du groupe. Marcus piaffait sous moi, pas très heureux qu'on ait interrompu sa course. Je tentai d'avoir l'air létale. Une lueur rubis furibarde traversait les yeux de Raphaël à côté de moi. Les garçons pâlirent. Les filles tentèrent vaillamment de ne pas se pâmer.

Julie se réveilla finalement de sa stupeur et se fraya un passage à coup de coude.

Je la regardai durement. Elle tressaillit.

– Couteau, ordonnai-je.

Elle fouilla, tira l'une de mes dagues noires de lancer de ses vêtements. Putain de Dieu ! Je les avais comptées l'autre jour et j'aurais juré qu'elles étaient toutes là. Je priai pour que Marcus reste immobile, saisis la dague que Julie me tendait, pivotai sur ma selle

et la lançai, le tout dans un seul mouvement très fluide. La dague s'enfonça jusqu'à la garde dans l'orme.

Quelqu'un déglutit.

– Tu pourras l'avoir quand tu auras ton diplôme.

Julie avait compris.

– Oui m'dame.

Elle m'avait appelée « m'dame ». J'attendis que le ciel se déchire et recrache les quatre cavaliers de apocalypse mais, pour une raison inexplicable, ils refusèrent d'apparaître.

– On m'a laissé entendre que tu parlais ?

– Je suis désolée, m'dame.

– Dois-je te rappeler que tu as signé avec l'Ordre un contrat de non-divulgation ?

Le visage de Julie illustrait parfaitement la définition du remords.

– C'était ton choix d'intégrer cette école. Si je découvre que tu divulgues de nouveau des informations confidentielles, je t'en retirerai et te placerais à l'Académie plus vite que tu peux ciller. Suis-je claire ?

– Oui m'dame, répondit bravement Julie au garde-à-vous.

– Tu viens avec moi.

– Je dois aller chercher mes affaires ?

– Nous n'avons pas le temps. La Meute a besoin d'assistance immédiate.

Derek avait besoin d'assistance immédiate.

C'était la phrase convenue, Raphaël descendit de cheval, avec une grâce à couper le souffle, s'approcha de Julie et inclina la tête pour la saluer.

– Julie. Le Seigneur des Bêtes s'inquiète de ta santé.

Julie retourna son salut très poliment.

– Je vais bien. S'il vous plaît, remerciez Sa Majesté pour sa considération.

– Tu pourras la remercier toi-même. Elle sera très heureuse de te voir.

Raphaël se pencha, lui offrant sa paume. Julie n'en perdit pas une miette. Elle mit son pied dans sa main et le laissa la soulever

jusqu'à la selle de Marcus, derrière moi. Ses bras maigres se refermèrent autour de ma taille.

Raphaël prit un peu d'élan et bondit sur son cheval, sans les mains. Nos montures firent demi-tour. Après avoir franchi le portail et galopé un peu pour être hors de vue des murs nous ralentîmes.

— C'était vraiment cool ! dit Julie en reprenant son souffle.

— Ça devrait faire remonter ta cote. Mais tu es seule maintenant. Je ne peux pas apparaître comme par magie chaque fois que quelqu'un se comporte comme un con. Maintenant, si quelqu'un te pose des questions sur ce qui s'est passé, tu lui réponds très sérieusement que tu n'as pas le droit d'en parler. Les gens ne supportent pas d'ignorer ce qu'une de leurs connaissances sait. Ça les rend fous.

Elle se serra contre moi.

— Merci.

— J'ai vraiment besoin de ton aide.

— Que se passe-t-il ?

— Derek a des problèmes.

— Non ! murmura Julie en me serrant plus fort.

Chapitre 23

Julie pleurait. Elle était agenouillée à côté du corps déchiqueté de Derek et des larmes silencieuses coulaient sur ses joues. Je la laissai pleurer, elle devait dépasser sa douleur pour l'aider.

Quand elle passa le dos de sa main sous son nez, je lui tendis un mouchoir. Elle s'essuya les yeux, se moucha et hocha la tête.

– OK.

Jim et Doolittle s'approchèrent, quittant le seuil de la porte.

Je sentais d'autres personnes dans l'obscurité, Raphaël étant l'une d'elles. Je l'avais averti que nous soutenir le plongerait en eau bouillante, mais il s'était contenté de sourire et nous avait accompagnées, Julie et moi. Après quelques minutes de discussion, Jim l'avait autorisé à entrer.

Accroupi à côté de Julie, Jim ouvrit la boîte à gâteaux dans laquelle se trouvaient deux écharde jaune pâle sur de la gaze blanche, celle de Quatre-Bras et celle de l'adversaire de Saiman, que Doolittle avait extraite d'un bras du Moissonneur pendant son autopsie. Lui et Jim avaient tenté de m'expliquer à quoi le corps avait ressemblé quand ils avaient sorti l'écharde, mais je n'étais pas parvenue à me l'imaginer. Apparemment, eux non plus, ils l'avaient fourré dans un sac à viande, l'avaient enfermé dans une pièce à la cave et m'avaient fortement découragée d'aller l'examiner.

Julie prit une écharde et concentra son regard dessus, un long moment, puis le laissa tomber dans la boîte et se tourna vers Derek.

– Ici.

Son doigt mince désignait la cuisse déchiquetée de Derek.

Avec un scalpel, Doolittle fit une incision bien nette, l'ouvrit de ses doigts et inséra un forceps dans la coupure. Je retenais mon souffle.

Il tira le forceps. Une écharde sanglante brilla sous la lumière vive de la lampe.

— Merci mon Dieu, dit Doolittle en laissant tomber l'écharde dans la boîte.

C'est fini. Finalement.

— Ici.

Julie désignait le flanc gauche de Derek.

Doolittle hésita.

— Coupez ici.

Les doigts pâles de la gamine touchaient les côtes de Derek.

Le médecin opéra de nouveau. Une autre écharde rejoignit la boîte.

— Ici.

Le doigt désignait le centre de la poitrine de Derek où la brûlure noire traversait ses pectoraux.

Putain ! Combien lui en avaient-ils fourrées dans le corps ? Doolittle incisa.

— Rien.

— Plus profond, dit Julie.

Un sang sombre jaillit de la coupure.

Je frémis.

Une éternité plus tard, Doolittle dit :

— La voilà.

J'entendis le doux son de l'écharde tombant dans la boîte.

— Y en a-t-il d'autres ? demanda Doolittle.

— Non, répondit Julie.

Je levai les yeux. Rien n'avait changé. Derek ne bougeait pas.

— Et maintenant ?

— Maintenant, on attend, dit Doolittle.

J'étais assise dans le noir sur une chaise basse à regarder le corps de Derek. Trois heures étaient passées depuis que Doolittle avait enlevé les échardes. Derek n'avait pas bougé. Son corps ne montrait aucun changement.

Dans la pièce de l'autre côté du couloir, Doolittle dormait dans un fauteuil relax LaZboy, le visage hagard et épuisé même dans son sommeil. Il était resté éveillé deux jours de suite, tentant de garder

Derek en vie, la sensation d'impuissance l'avait achevé. Une heure, nous avions attendu les fesses sur le bord de nos chaises. Puis l'espoir s'était transformé en désarroi.

Je l'avais vu prendre possession de Doolittle, jusqu'à ce qu'il abandonne sa veille et se retire. J'avais vérifié comment il se portait en me rendant à la salle de bains : il était affalé dans son fauteuil, profondément enfoncé dans un rêve.

Julie revint de la cuisine avec deux tasses. Elle m'en tendit une et s'installa à mes pieds. Je sirotai le thé chaud au citron. C'est moi qui avais appris à Julie comment le préparer. Apparemment, elle avait retenu la leçon.

— Pourquoi la cage ? demanda-t-elle en désignant le trou dans le sol où les barreaux d'argent et d'acier luisaient faiblement. J'ai failli tomber dedans.

— C'est une cage à Wolf. Chaque maison de Changeforme en possède une, au cas où.

Si Derek virait Wolf, Jim et Doolittle voulaient pouvoir le contenir rapidement. Ce n'était pas une pensée agréable.

Et certainement pas une pensée dont j'avais envie de parler avec Julie.

— Comment vous êtes-vous rencontrés, demanda-t-elle doucement.

— Hmmm ?

— Derek et toi. Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Je n'avais pas vraiment envie de parler de ça, non plus. Mais c'était mieux que de me complaire dans le désespoir.

— J'étais à la recherche du meurtrier de mon tuteur, Greg. L'Ordre m'avait donné le dernier dossier sur lequel il avait travaillé et j'avais marché dans ses pas pour découvrir les raisons de son assassinat. Le dossier me menait à la Meute. J'ignorais que Greg avait travaillé avec la Meute et qu'il existait une confiance réciproque entre les Changeformes et lui. Mais la Meute ne savait rien de moi et je ne savais rien de ses membres. Je savais juste que Greg avait été déchiqueté par des griffes.

J'avalai une gorgée de thé.

— Jim – avec qui j'avais travaillé pour le compte de la Guilde –

a parlé de mon enquête à Curran. Curran a décidé de découvrir ce que je savais et a demandé à Jim de s'arranger pour que je le rencontre, dans Unicorn Lane. Ça ne s'est pas bien passé.

Julie renifla doucement.

– Quelle surprise !

– Ouais. Maintenant, je me rends compte que c'était un test. Sa Majesté des Fourrures tentait de jauger de quoi j'étais faite et je le lui ai montré. (Je haussai les épaules.) Vivre c'est apprendre.

Tant de problèmes auraient pu être évités, si je ne m'étais pas accroupir dans l'obscurité en l'appelant « minou, minou ».

– Que s'est-il passé après ?

– Finalement, la Meute m'a invitée à un de ses rassemblements pour que nous partagions nos informations. Tu as vu comment ils traitent les étrangers. Mordre d'abord, s'excuser après. Ils m'ont conduite au donjon au milieu de la nuit, dans une grande salle du sous-sol. J'ai fait un pas à l'intérieur et découvert cinq cents Changeformes qui n'étaient pas enchantés de me voir là.

– Tu avais peur ?

– J'avais peur de tout foutre en l'air. Je m'étais rendu compte que, si je ne convainquais pas la Meute de bosser avec moi, ce serait beaucoup plus difficile. De mercenaire anonyme, je devenais quelqu'un qui discutait avec le leader du Peuple et le Seigneur des Bêtes. J'étais sérieusement en dehors de mon élément. Je n'avais pas l'habitude.

– Je vois ce que tu veux dire, murmura Julie. Tu fais de ton mieux et tout ce que tu obtiens c'est le sentiment d'être stupide. Tout le monde semble connaître un secret que tu ignores et qui les rend meilleurs que toi.

Je tendis la main et lui caressai les cheveux.

– C'est si dur que ça l'école ?

– Parfois. Généralement, ça va, mais il y a des gosses méchants qui font des trucs plutôt moches et, si tu le leur dis, ils font comme si tu ne comprenais rien. (Elle serra les poings et débita à travers ses dents serrées :) ça me met tellement en colère. Dans la rue, je leur casserais la gueule. Mais si je faisais ça, ça prouverait seulement que je ne peux pas jouer selon leurs règles idiotes.

– Eh bien ! tu sais exactement ce que je ressentais.

Frapper, ça, je savais faire. Frapper était facile. C'était le badinage, les demi-vérités alambiquées et les quasi-mensonges qui me mettaient hors de moi.

– Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

– Je me suis frayé un chemin dans la salle, un groupe de jeunes Changeformes m'a barré le passage et a commencé à faire beaucoup de bruit. Je savais que Curran les y avait encouragés pour me tester. L'un d'entre eux m'a touchée, j'en ai pris possession avec un mot de pouvoir et j'ai fait en sorte qu'il me protège contre les autres.

– Derek, devina Julie.

– Ouais. Et c'est devenu vraiment compliqué parce que Curran pensait que je le défiais en prenant son loup... (J'agitai ma main.) A la fin, Derek a prêté un serment de sang de me protéger pour que Curran n'ait pas à le tuer. Il a été libéré de son serment depuis, mais tu sais comment il est. Il a décidé qu'il était responsable de moi... et je me sens responsable de ce qui lui arrive.

Dans un cri rauque, Derek se redressa et arracha les tubes intraveineux de son bras.

– Va chercher Doolittle.

Je me précipitai vers la cuve.

Les mains noueuses de Derek m'agrippèrent. Ses yeux fous brûlaient dans son visage dévasté. Il m'enserra de ses griffes et m'écrasa les bras, la gorge déchirée de cris de douleur.

– Tu es en sécurité, hurlai-je dans son oreille. Tout va bien, tout va bien.

Sa peau se gonfla, prête à exploser. La balafre noire de sa bouche s'ouvrit.

– Mal ! Mal ! J'ai mal !

Doolittle surgit avec une seringue et Raphaël attrapa les poignets de Derek, appuyant sur les points d'acupressure pour qu'il me lâche, mais celui-ci s'agrippait à moi avec une férocité désespérée. Il m'arracha du sol et m'attira dans la cuve. Il s'accrochait à mes épaules, déchirait ma peau.

– Mal !

– Faites-la sortir ! (Doolittle enfonça l'aiguille dans le bras de

Derek... sans effet.) La douleur est trop forte ! Il vire Wolf !

Raphaël lutta pour que Derek me lâche, mais la poigne de Derek se raffermir. Doolittle laissa tomber la seringue et lui attrapa le poignet droit. Les crocs de Derek traversèrent ses lèvres.

— Faites-la sortir ! hurla Doolittle.

Quelqu'un fourra un morceau de viande sanguinolente dans la bouche de Derek. Il me lâcha et s'accrocha à la viande, la déchiquetant. Du jus sanglant et de la chair volèrent en tous sens. Je m'extirpai de la cuve.

Du bord de la cuve, Jim balançait une autre côte à l'os devant les yeux de Derek. Ce dernier la lui arracha et la dévora avec frénésie.

La voix mélodieuse de Jim était aussi douce qu'une berceuse.

— Mange, loup. Mange. Tu es en sécurité maintenant. Mange. Laisse la folie derrière toi.

La gueule ravagée de Derek feula et enfourna la viande. Le bruit sinistre et juteux d'un prédateur en train de se nourrir remplit la pièce. Je secouai le liquide jaune de mes bras et aperçus Julie sur le seuil, pâle comme une morte, les yeux rivés sur Derek.

Jim l'écarta pour sortir et revenir porteur d'une auge débordant de viande hachée. Il posa l'auge sur le sol. Derek se mit à quatre pattes. Sa jambe cassée le trahit, il plongea tête la première dans la viande. Je me précipitai vers la porte et pris Julie par l'épaule.

Elle repoussa ma main.

— Non.

— Nous n'avons pas besoin de voir ça.

Doolittle posa une caisse de cuir sur la table et l'ouvrit, révélant des rangées de lames.

— Mais...

— Non !

Je la poussai dehors et la suivis. Raphaël ferma la porte derrière nous et m'aida à porter une Julie hystérique.

Les armoires de la cuisine contenaient des pots de bois identifiés par des étiquettes marquées à la main. Le pot « Sucre » contenait de la farine. Le pot « Farine » contenait une quantité

énorme de poudre de piment, ce qui me fit éternuer. Le pot « piment » contenait un Smith & Wesson M&P 45. Je grognai.

Je m'étais endormie près de Julie sur le canapé et je m'étais réveillée cinq heures plus tard, incapable de pensée rationnelle pour cause de mal de tête.

Dali apparut dans le couloir.

– Tu cherches quelque chose ?

– Non, je danse le cancan.

Quand on pose une question idiote...

Dali cilla.

– Ça t'embêterait de faire du café pendant que tu dances ? Je le sens sur l'étagère du bas, le premier ou le deuxième pot sur la gauche.

J'ouvris le premier pot. Café. L'étiquette disait " Vim ".

– C'est quoi ces étiquettes ?

Dali haussa les épaules.

– Tu es dans la maison d'un chat dont le boulot est d'espionner. Il pense qu'il est malin. Je ferais attention au tiroir à couverts si j'étais toi, il pourrait y avoir une bombe à l'intérieur.

Je pris une petite cafetière et commençai à faire le café.

– Comment va Derek ?

– Je ne sais pas. La porte est toujours fermée. Ils sont là-dedans depuis des heures.

Le café commença à mousser. Je le retirai du feu un instant et le remis pour le laisser mousser une deuxième fois. Dali sortit les tasses.

– J'ai trouvé d'autres infos sur le joyau.

Je versai du café dans sa tasse. Dali me regarda faire.

– J'en renverse systématiquement la moitié, dit-elle. Le mien coule toujours sur le bord de la cafetière.

La dextérité manuelle – sans doute la seule chose pour laquelle j'étais douée.

– Alors, ce joyau ?

– Certains vieux textes disent que le Rudra Mani a le pouvoir de calmer les bêtes et de retirer la souffrance humaine.

Une signification plus profonde se cachait dans cette

description : le pouvoir de supprimer la nature animale d'un Changeforme et de le garder enfermé en forme humaine.

— Il fait ça ? Enlever la souffrance ?

Dali regarda son café.

— Avoir une écharde à l'intérieure c'est comme si on vous avait arraché un morceau. C'est horrible. Je préférerais être tuée.

Moi aussi, dans la même situation. C'était comme abandonner ma magie. Je haïssais l'homme qui me l'avait donnée. Certains aspects me révulsaient et je les refusais. Mais cela faisait partie de moi. Avec elle, je me sentais complète pour le meilleur et pour le pire. Utiliser la magie faisait de moi ce pour quoi j'étais née. Empêcher quelqu'un d'être soi-même le rendait fou.

— Rudra est l'un des noms de Shiva, dit Dali. Cela signifie « Strict » ou « sans compromis. »

Parfait. Les Changeformes étaient un compromis entre la bête et l'homme. La gemme les forçait à être l'un ou l'autre.

J'y avais réfléchi en rentrant par la ligne fae. J'étais trop engourdie pour m'inquiéter de Derek – j'avais décrit sa situation à Julie et cela avait été comme rouvrir une vieille blessure. Au début la douleur était terrible, comme si on m'avait arraché un morceau, puis j'avais saigné et la blessure s'était engourdie.

J'avais pensé à l'Ordre, plutôt. À Ted et à son incapacité de vrai croyant à faire des compromis. Ted voulait que les humains restent humains, quel qu'en soit le prix.

Un orage se préparait à l'horizon de mon esprit, avec le Rudra Mani en son centre.

— Est-ce que le nom de « Sultan de la Mort » te dit quelque chose ? demandai-je.

Daili réfléchit et secoua la tête.

— Je n'ai pas la moindre idée de qui il peut s'agir.

Cela me rappela que je n'avais toujours pas vérifié les résultats de l'analyse de l'argent fondu que les Rakshasas avaient versé sur le visage de Derek. La magie était tombée pendant que je dormais. Je tirai le téléphone vers moi. Tonalité. Le téléphone était un de ces mécanismes erratiques qui, parfois, fonctionnaient pendant la magie. La plupart des gens n'avaient aucune idée de son

fonctionnement, donc, pour eux, c'était presque magique et, parfois, les vagues magiques partageaient ce point de vue.

Je composai le numéro d'Andrea. Elle répondit à la deuxième sonnerie.

— Hé !

— Hé !

— J'ai tes résultats devant moi, dit-elle. Ce n'est pas de l'argent, c'est de l'électrum.

L'électrum, un alliage naturel d'argent et d'or, rehaussé d'une pincée de cuivre, était d'une puissance magique incroyable. Il était aussi extrêmement toxique pour les Changeformes.

— Tu n'es pas assez haut placée pour qu'on t'en apprenne davantage, dit Andrea. Mais moi si. Cet alliage particulier est très ancien et c'est un poison très virulent pour les Changeformes. Tu sais comme ma tolérance à l'argent est élevée ? Eh bien, je ne peux même pas le toucher, Kate. Tu te souviens de l'accord qu'on a passé pendant le tsunami ?

— Oui.

J'ai promis de ne jamais révéler à l'Ordre qu'elle était Animale et elle s'est engagée à ne pas mentionner mes incroyables connaissances sur Roland.

— Une seule personne a accès à cet alliage en grande quantité. La composition est très spécifique. C'est...

— À peu près cinquante-trois pour cent d'or, quarante-trois pour cent d'argent, trois pour cent de cuivre et le reste n'est que de la merde aléatoire.

— Oui.

L'électrum de Samos, des pièces frappées sur une petite île recrutée dans le nord de la mer Égée en 600 avant J-C. Mon cœur manqua un battement. La logique avait perdu et ma paranoïa irrationnelle avait triomphé.

— J' imagine que tu sais ce que cela signifie, dit-elle.

— Oui. Merci.

— Fais attention.

Je raccrochai.

Roland. Lui seul avait un stock important d'électrum de Samos.

Il l'utilisait avec modération, pour des balles ou des pointes de flèche. Pourtant, les Rakshasas en avaient fondu pour le verser sur le visage de Derek. Débile.

Roland était le Sultan de la Mort. Si je continuais à m'opposer aux Rakshasas, je ne pourrais pas éviter la confrontation avec ses agents et je serais découverte.

— Tu vas bien ? demanda Dali.

— Jamais été mieux, dis-je.

Une colère brûlante m'avait envahie. Si on me perçait à jour, j'affronterais Roland avec ce que j'avais, comme l'avait fait ma mère. J'en avais ras le bol de la paranoïa et de la panique.

C'était une pensée irrationnelle et totalement stupide, mais je m'y complaisais.

Jim monta les marches.

— Il est éveillé et il parle.

Je me précipitai, abandonnant mon café.

Chapitre 24

Il était assis sur le lit, les jambes couvertes d'un drap bleu. Il était humain, sa peau avait recouvré un teint normal et ses cheveux étaient toujours aussi bruns. Et c'était à peu près tout ce qui restait de l'ancien Derek.

Son visage avait perdu sa symétrie parfaite. Ses traits, autrefois si fins, s'étaient épaissis et avaient durci. Du menton à la racine des cheveux, son visage était étrangement irrégulier, comme si les os fracassés de son crâne ne joignaient plus vraiment. Avant, dans un bar malfamé, on l'aurait sifflé et on l'aurait qualifié de mignon. A présent, tout le monde se concentrerait sur son verre en songeant : « Ce mec a traversé des trucs pas drôles. » Il leva ses yeux de velours sur moi. Habituellement, derrière le calme solennel d'un loup de la Meute, une petite dose d'humour rusé s'y cachait. Elle avait disparu.

— Salut, Kate.

J'avais vu ses lèvres bouger, mais il me fallut une bonne seconde pour relier cette voix basse et râpeuse à la bouche de Derek.

— Dommages aux cordes vocales ? demandai-je.

Il hocha la tête.

— C'est permanent, dit doucement Doolittle.

Il sortit de la pièce et ferma la porte, nous laissant seuls.

Je me perchai sur le côté du lit.

— Ta voix ressemble à celle d'un type qui tue pour gagner sa croûte, dis-je.

— J'y ressemble tout court.

Il sourit. L'effet était glaçant.

— Y a-t-il un endroit de ton corps qu'on peut frapper sans te faire mal ?

– Ça dépend qui frappe.

– Moi.

Derek grimâça.

– Alors non.

– Tu es sûr ? J'ai accumulé pas mal d'agressivité depuis deux jours.

Ma voix déraillait. Je luttais pour en conserver le contrôle.

– Certain.

Toute ma culpabilité, toute mon inquiétude, toute l'anxiété, la douleur, tout le regret, tout ce que j'avais soigneusement ignoré et enfoui gonfla sous une pression intolérable. Je luttais pour le contenir, mais c'était comme vouloir retenir une vague. Un soupçon de soulagement suffit. La marée explosa mes défenses et me noya.

Ma colonne se transforma en coton mouillé. Je serrai les mains contre mes flancs, essayant de rester droite, de ne pas m'effondrer. Une grosse boule dure et brûlante bloquait ma gorge. Mon cœur s'emballait. Cela faisait mal, vraiment mal et je ne comprenais même pas d'où venait la douleurs. Je savais juste que j'avais mal partout. J'avais froid et je brûlais tout à la fois. Il fallait que je serre les dents pour les empêcher de claquer.

– Kate ?

La voix alarmée de Derek demandait mon attention. Si seulement je pouvais parler, tout irait bien.

J'aurais aimé pouvoir pleurer. J'avais besoin, j'avais terriblement envie de me laisser aller, mais mes yeux étaient secs et cette pression restait en moi, me noyant de douleur.

Derek se pencha vers moi en s'appuyant sur le coussin. Il était pale, son nouveau visage tendu comme un masque.

– Je suis désolé.

Il appuya son front contre mon crâne, ses bras autour de mes épaules. Je restai suspendue dans ma douleur, comme une poussière dans une tempête.

– Tu ne peux pas me refaire ça. (Ma voix paraissait rouillée, comme si je ne l'avais pas utilisée depuis des années.) Me montrer que tu as des problèmes et ne pas me permettre de t'aider. Ne pas me laisser faire quoi que ce soit.

- Je ne le ferai plus, promit-il.
- Je ne supporte pas la culpabilité.
- Je promets, je ne le ferai plus.

Tous ceux que j'avais osé aimer étaient morts, violemment et douloureusement. Ma mère m'avait été volée avant que j'aie la chance de m'en souvenir. Mon père était mort dans son lit. Je ne savais ni comment ni pourquoi. Il m'avait envoyée m'entraîner, seule, trois jours dans le désert avec juste un couteau. L'odeur m'avait frappée dix mètres avant la porte d'entrée. Je l'avais trouvé dans son lit. Il était gonflé. Sa peau était boursouflée et des fluides avaient coulé de son corps. Il s'était égorgé – l'épée était toujours dans sa main. J'avais quinze ans.

Greg était mort en mission. Nous nous étions disputés quelques semaines auparavant et nous ne nous étions pas séparés en bons termes. Il avait été déchiqueté, son corps avait été déchiré comme s'il était passé par une moulinette à fromage.

Bran avait été frappé dans le dos. Il était presque immortel, pourtant il était mort dans mes bras. J'avais désespérément tenté de le garder en vie, le conduisant presque à la non-mort.

La mort me traquait, comme un ennemi aussi cruel que lâche qui me raillait et grignotait les bords de mon monde, me volant tous ceux que j'aimais. Elle ne se contentait pas de tuer, elle oblitérait. Chaque fois que j'étais distraite, elle m'arrachait un ami et le détruisait.

Derek entraît parfaitement dans ce schéma. Une partie de moi avait su avec une certitude absolue qu'il allait mourir, comme tous les autres. Je l'avais imaginé de manière tellement vivante que je me voyais à côté de son cadavre.

Expliquer tout cela serait douloureux et fastidieux.

- Je croyais que tu allais mourir, dis-je simplement.
- Moi aussi. Je suis désolé.

Nous restâmes ainsi un long moment. Finalement, quand la tempête à l'intérieur de moi se calma, je remuai et Derek me lâcha puis se détournait, cachant son visage. Quand il me regarda de nouveau, il avait remis son masque de loup de la Meute.

- On est vraiment des durs !

– Ouais, des vrais dit-il avec une grimace.

– Parle-moi de la fille.

– Elle s'appelle Olivia. Livie. Je l'ai rencontrée aux Jeux. Elle s'échappait une fois que les combats commençaient et on parlait. Elle est jeune. Ses parents ont de l'argent. Ils l'aiment, mais elle était malheureuse.

– Pauvre petite fille riche ?

Il hocha la tête.

– Livie n'a jamais eu de vrai père. Sa mère a épousé son beau-père quand elle avait deux ans. Elle dit que sa mère l'habillait comme une petite poupée. Ils la traitaient tous deux comme si elle était une enfant dorée, comme si elle était spéciale. Puis elle a grandi et elle s'est rendu compte qu'elle était jolie mais pas particulièrement spéciale : pas si intelligente, pas si talentueuse, pas douée de magie. Elle m'a dit qu'elle inventait des histoires sur son père qui serait un prince magique.

– Elle voulait très fort être plus que ce qu'elle était ? devinai-je.

Derek hocha la tête.

C'était dur, quand on avait grandi choyée comme une star, de prendre conscience qu'on n'était spéciale que pour ses Parents.

– Elle s'est trouvé un petit ami riche et « spécial ». Elle ne l'aimait pas vraiment, mais il la traitait comme si elle marchait sur les nuages. Il l'a emmenée aux Jeux et ils sont tombés sur les Moissonneurs. Les Moissonneurs l'ont reconnue. Jim dit que tu sais à propos des Rakshasas. Eh bien, ils lui ont dit qu'elle l'était à moitié. Si elle se joignait à eux, ils lui feraient subir les rites pour libérer ses pouvoirs. Elle serait capable de changer de forme et de voler, comme eux. Il y avait juste un problème : une fois les rites entamés, elle ne pourrait pas les interrompre.

Une impression malsaine me noua l'estomac.

– Elle a été d'accord ?

– Oui. (Derek fit la grimace.) Elle voulait retourner dans les boîtes où ses amis traînaient et leur montrer ses pouvoirs.

– C'est superficiel et stupide.

Il hocha la tête.

– Je sais.

— Elle a été au bout des rites ?

— Non, pas encore. C'est long, ça prend plusieurs semaines. Ils ont commencé par de petits trucs. Tuer des animaux. Au début, elle aimait ça, un peu. Je le voyais à sa manière d'en parler – elle était excitée, fière d'elle. Elle croyait être une dure. Mais c'est rapidement devenu horrible.

— Horrible comment ?

— Ils lui ont fait faire des trucs vraiment dégueu. (Derek haussa les épaules.) Certaines choses devaient avoir une raison, mais d'autres... Ils l'ont contrainte à torturer d'autres Rakshasas, qu'il fallait punir. Je doute que ces rites libèrent quoi que ce soit. Je pense que les Moissonneurs prenaient seulement leur pied à la regarder se pervertir. Elle ne pouvait plus le supporter.

— Sauf qu'elle ne pouvait pas s'arrêter, dis-je.

— Ouais. Elle m'a demandé de l'aide. J'ai répondu que je n'y parviendrais pas seul et que la Meute ne s'en mêlerait que si elle acceptait de tout révéler sur les Rakshasas et le Diamant. Elle m'a dit qu'ils ont un accord avec un type mystérieux, qu'ils doivent gagner le Diamant Loup avant de l'utiliser contre la Meute et qu'elle nous raconterait tout si on l'aidait à s'échapper. (Il soupira.) Tu sais déjà le reste. J'ai été voir Jim qui m'a retiré de l'opération. Alors je suis allé chez Saiman pour voler les tickets, je t'ai donné le mot, je me suis arrangé pour le transport et je suis parti la retrouver à l'endroit convenu. Quand je suis arrivé, ils m'attendaient. Au moins, je me suis défendu.

— Elle était là ?

Il hocha la tête.

— Elle regardait, dit-il.

— Elle n'a pas essayé de t'aider ? Elle n'a pas protesté ?

Il secoua la tête.

— Parle-moi de ton passage à tabac.

— Ils m'ont sauté dessus, à quatre contre un. J'avais déjà deux échardes dans le corps après le premier engagement. Cesare, le grand avec les tatouages, supervisait tout. Son encre se transforme en serpent à plusieurs têtes. Quand ils mordent, ça brûle comme de la glace. Pas grand-chose à dire. Je me suis battu. J'ai perdu. Ça fait

mal.

Cesare allait mourir.

– Tu retournes chercher la fille ? demandai-je, même si je connaissais la réponse.

– Dès que je suis assez fort. Le doc dit que le virus, même bloqué, s'est multiplié malgré les échardes. Je guéris à vitesse record. Je serai sur pied dans quelques heures.

– Tu comprends qu'elle ne t'aime pas ?

Je contraignis ma voix au calme.

– Je sais cela. (Il déglutit.) Pour le rite final, elle doit manger un enfant. Elle le fera parce qu'elle est faible et elle ne pourra plus revenir en arrière.

– Si vos rôles étaient inversés, elle ne ferait rien pour toi. Elle t'utilise.

– Ce qu'elle fait n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est ce que je fais.

Il me citait. Super. Difficile de discuter ses propres paroles.

Je craignais ce que j'avais à lui dire, mais il le fallait.

– La sauver ne ressuscitera pas tes sœurs.

Il frémit.

– J'étais faible à l'époque. Je ne pouvais rien faire. J'ai essayé mais c'était impossible. Je suis plus fort maintenant.

Et voilà. Quatre ans coincé dans une maison avec un père Wolf qui violait, torturait et mangeait ses enfants l'un après l'autre et Derek, impuissant, incapable d'y faire quoi que ce soit. Il voyait ses sœurs dans le visage de Livie. Il ne pouvait pas plus reculer que je pouvais le faire, face à mes dettes de sang. Il s'obstinerait jusqu'à ce que les Rakshasas le tuent.

L'invalidé décida qu'il voulait être mobile, je lui prêtai mon épaule. Ensemble, nous sommes parvenus à faire le voyage jusqu'à la cuisine où Jim, Dali, Doolittle et Raphaël mangeaient de petits gâteaux au chocolat. À côté de Jim, Dali sirotait encore une tasse de café.

De l'autre côté de la table, Raphaël jouait avec un couteau à steak. Sur sa droite, le bon docteur avait l'air d'un homme ayant couru le marathon et à qui on apprenait qu'il devait le courir en

sens inverse. Il vit Derek et ses yeux s'écarrillèrent.

– Aidez-moi, mon Dieu ! Je vais devoir te tuer moi-même, gamin. Qu'est-ce que tu fais hors de ton lit ?

Derek sourit. Dali grimaca. Les yeux de Doolittle s'écarrillèrent un peu plus. Jim resta stoïque, Raphaël se contenta de sourire.

Je déposai Derek sur une chaise.

– Comment se fait-il que vous vous réunissiez toujours dans la cuisine ?

Dali haussa les épaules.

– C'est là qu'il y a la bouffe.

Jim me coula un regard.

– Il faut qu'on obtienne le Diamant.

– D'accord. Il est trop dangereux pour la Meute. Les kakshasas ont l'intention de l'utiliser contre vous. (Je volai un biscuit dans le paquet.) Il nous faut le Diamant ! et la tête de Cesare.

Ils me regardèrent.

– Pourquoi la tête ? demanda Doolittle.

– Parce que c'est facile à transporter et que je peux la torturer longtemps.

Je n'avais pas dit cela tout haut, non ? Je vérifiai sur leurs visages. Si, je l'avais fait.

– Comment on torture une tête ? demanda Dali.

– On la ressuscite et on lui fait revivre sa mort.

Jim s'éclaircit la voix.

– On ne peut pas voler le Diamant et on ne peut pas l'acheter.

– La seule manière de l'obtenir c'est par les Jeux, dit Raphaël..

Apparemment, Jim l'avait mis au courant.

– Tu as quelque chose en tête ? me demanda Jim.

– Le tournoi commence après-demain, par équipes. On dit à Saiman de nous y inscrire.

– Pourquoi accepterait-il ?

– La bonne question est : Comment les échardes sont-elles passées du Diamant aux Rakshasas ? Quelqu'un les épaula.

Quelqu'un qui a accès à la pierre. Saiman les hait. Ils l'ont menacé, ils l'ont agressé et ils lui ont fait honte en tuant son

Minotaure.

Dali revint à la vie.

— Il avait un Minotaure ?

— Ouais. Il l'avait fait venir de Grèce et Mart l'a atomisé en dix secondes. Saiman hait les Moissonneurs. (Je souris) Mais il ne peut pas leur faire grand-chose. Une fois qu'il aura appris que quelqu'un leur a fourni les échardes, il sera livide. Nous lui offrons deux choses : une chance de rencontrer les Moissonneurs dans la Fosse et la possibilité de découvrir qui les aide de l'intérieur de la Maison. Il ne résistera pas.

— OK, dit Jim.

Je me rendis compte qu'il avait anticipé. Pourquoi m'utilisait-il comme porte-parole ?

— Et Livie ? demanda Derek.

— Ils sont très arrogants. (Je regardai Dali pour confirmation. Elle opina.) Quand ils t'auront reconnu, il y a des chances qu'ils pensent que nous nous sommes inscrits au tournoi pour la sauver et ils sortiront Livie pour nous narguer. C'est notre seule chance de la récupérer, car nous n'avons aucun moyen de prendre leur grange volante d'assaut et d'y survivre.

— Ils seront trop sûrs d'eux pour louper une occasion : pareille, dit Dali.

— Une fois à l'intérieur, il n'y aura pas moyen de revenir en arrière, dit Jim. Ce sera Moissonneurs dedans ou Curran dehors.

Si vous voulez reculer, c'est maintenant ou jamais. La cuisine plongea dans le silence. Ils réfléchissaient.

Jim attrapa le téléphone sur le comptoir derrière lui et me le tendit. Je composai le numéro de Saiman. Il décrocha immédiatement. Je lui expliquai les grandes lignes de ma proposition.

Il resta silencieux.

— Tu es vraiment sûre de ça ? demanda-t-il finalement.

— J'ai cinq échardes en ma possession et deux cadavres, lui dis-je. Tu es le bienvenu pour les examiner quand tu veux. Tu peux nous faire entrer dans les Jeux ?

— C'est un peu tard, dit Saiman. Mais oui, je peux le faire. À la

condition que je vous accompagne comme Solide.

– D'accord, dis-je.

– Il vous faudra sept combattants.

Je mimai le geste d'écrire. Tous, à part Doolittle, cherchèrent un Crayon.

– Je n'ai jamais vu une telle collection d'idiots de toute ma vie. (Doolittle secoua la tête.) Si vous participez à cette folie, vous allez vous faire tuer. Ne venez pas pleurer sur mon épaule !

Ah ! ce serait pas mal comme truc.

Dali me tendit un crayon. Aucun morceau de papier ne se matérialisant, je griffonnai sur la nappe.

– Stratège, Solide, Sarbacane, Spadassin, Sapeur, Surin et Sortilège, dit Saiman. Ils doivent tous être aux Jeux ce soir, à 21 heures au plus tard. Nous serons enfermés pour la durée des Jeux. Une fois engagés, impossible de faire demi-tour, Kate. Tu ne peux pas changer d'avis et rentrer à la maison. On se bat – jusqu'à ce qu'on ne puisse plus continuer.

– Compris.

– Vous avez besoin d'un nom.

Je couvris le combiné de ma main.

– On a besoin d'un nom d'équipe.

– Les Chasseurs, dit Raphaël.

– Les Vaillants Chevaliers de la Fourrure, dit Dali.

– Le Groupe Justice, dit Jim. Puisque Ligue de la Justice est déjà pris.

– Les Tarés.

Doolittle secoua la tête.

– Les Tarés, dis-je dans le combiné.

– Les Tarés ? s'ébahit Saiman.

– Oui.

– Va pour les Tarés. L'équipe de soutien ?

– On aura un médecin, dis-je.

– Non, c'est hors de question, déclara Doolittle.

– Très bien. (Le ton de Saiman était sec.) Souviens-toi, tous les membres de l'équipe doivent être là pour 21 heures.

Ne soyez pas en retard.

Je raccrochai.

Jim regarda la liste.

– Le monstre est Solide. Kate, tu seras Spadassin. Derek ?

– Sapeur, dit Derek. Combat défensif.

– Seras-tu capable de combattre dans deux jours ?

Il sourit. Dali se crispa de nouveau et dit :

– Il faut que tu arrêtes de faire ça.

– Tu devrais être Stratège, dis-je à Jim. Tu es celui qui a le plus d'expérience.

– Ce qui nous laissait trois places à pourvoir.

Le couteau de Raphaël toucha la liste.

– Surin, dit-il. Combat rapide.

Je le dévisageai.

– Tu es sûr ?

– Si vous survivez, Curran vous écorchera vifs, dit Doolittle.

– C'est ce que j'ai toujours aimé chez toi, Docteur. (Raphaël sourit.) Tu es le genre verre à moitié plein, tout sourires et soleil...

– Il ne plaisante pas, Raphaël, tu n'as pas à faire ça !

Son sourire s'élargit.

– Je suis un bouda, Kate. Je n'ai aucun principe, aucun honneur, mais si tu écorches l'un des miens, je te tue.

– Je suis touché, remarqua Derek, sarcastique. Je ne savais pas que je comptais autant pour vous.

– Toi ? J'en ai rien à foutre. (Raphaël avait l'air légèrement fou.) Non, *elle* compte ! Ils ont tenté de la tuer sur le parking.

– Depuis quand suis-je bien-aimée des boudas ? m'étonnai-je.

– Depuis que tu as traversé le tsunami avec l'une des nôtres pour l'empêcher de mourir, dit Raphaël. Personne ne ferait ça pour nous. Même pas les autres clans. Demande au chat.

Jim resta muet.

– Je prends Surin. (Raphaël frappa de nouveau la liste.) Andrea prendra Sarbacane. Ne dis rien, Kate. Elle nous abattra tous les deux si on la laisse en dehors.

– Andrea est un Chevalier de l'Ordre, dis-je. Je ne crois pas qu'elle puisse participer.

– C'est notre cas à tous, me contra Raphaël en tendant la main

vers le téléphone.

– Cela laisse Sortilège, dit Jim.

Nous regardions la liste. Sortilège. Certainement un lanceur de sort.

– Un des membres de ton équipe ?

Jim secoua la tête.

– Tu devrais lui demander où est son équipe. (Le visage de Doolittle se rida de dégoût.) Allez, dis-lui.

Jim n'avait pas l'air de vouloir dire quoi que ce soit.

– Où est Brenna ?

– Sur le toit, elle surveille, dit Jim.

– Et les autres ?

Maintenant que j'y pensais, je ne les avais pas aperçus depuis que nous étions sortis d'Unicorn.

– Apparemment, il y a une bande de Wolfs du côté d'Augusta. (Doolittle écopa d'un regard outré de Jim.) J'écoute ça à la radio. La ville est au bord de la panique. Drôles de Wolfs ceux-là. Tout doux. Mais ils semblent avoir commis d'horribles mutilations sur des animaux près d'une ferme. La famille du fermier dormait et, très étrangement, aucun humain n'a été blessé.

Je faillis rire. Aucun Wolf ne s'attaquerait au bétail si des proies humaines étaient à proximité. Ils adoraient la chair humaine.

– Ils créent une diversion, dit Jim.

Raphaël interrompit sa conversation avec Andrea pour laisser échapper un court rire de hyène.

– C'est le meilleur plan auquel tu as pensé ?

– Apparemment, il pense que Curran est débile.

Doolittle secoua la tête.

– Je prends Sortilège, dit Dali.

La cuisine fut soudain silencieuse.

– Je peux le faire. J'ai appris.

– Non, dit Jim.

– Tu n'as personne d'autre. (La mâchoire de Dali se serra, obstinée.) Je ne suis pas une fleur fragile. Je peux le faire.

– Que sais-tu faire ? demandai-je.

Elle se redressa.

– Je maudis.

– Ce n'est pas un jeu. Tu peux mourir dans cette arène, feula Jim.

Dali feula aussi.

– Je ne joue pas.

Brenna surgit.

– Curran !

Et merde !

Tout le monde se leva d'un bond.

– Il est loin ? grogna Jim.

– À deux blocs et il va vite. Il vient directement sur nous.

– Porte de derrière. Maintenant ! ordonna Jim. Kate...

Je secouai la tête.

– Emmène Derek et vas-y. Curran ne pourra pas vous faire sortir de l'Arène. Pour l'instant, je vais le retarder.

Jim prit Derek dans ses bras comme un enfant et s'enfuit. Les autres le suivirent, y compris Doolittle. Ils dévalèrent l'escalier, passant devant Julie qui trébucha dans le couloir, son visage chiffonné indiquant qu'elle venait de se réveiller. Je l'attrapai par l'épaule.

– Passe par la porte de derrière et cache-toi dans le coin jusqu'à ce que tu me voies sortir.

Elle détala sans un mot. Ça, c'était ma gosse.

Je finis d'arranger la couverture et un oreiller sur le sol pour faire croire que quelqu'un avait dormi là. Je reculai pour admirer mon œuvre. Correct. Je tirai Slayer. Trente centimètres de la couverture devraient le faire...

La porte explosa de ses gonds et vola à travers la pièce. Curran feulait en montrant les dents, ses yeux étaient retournés à l'état sauvage. Il portait les vêtements typiques de la Meute, pantalon de survêtement et tee-shirt. Mauvais. Très mauvais. Le pantalon de survêtement signifiait qu'il s'attendait à changer de forme.

Curran en forme guerrière était mon cauchemar ultime.

Il me montra les crocs.

– Kate.

– Tu en as mis du temps !

– Où sont-ils ?

Je levai les sourcils.

– Pourquoi te le dirais-je ?

– Kate, ne me pousse pas à te contraindre.

Les muscles de ses cuisses se tendirent, tirant sur le tissu du survêtement.

– Qu'est-il arrivé à tes projets de séduction ? À moins que tu ne m'approches que lorsque tu as fourré mon sabre dans un endroit où je ne peux pas l'atteindre ?

Il traversa la pièce d'un bond. Je me détendis comme un ressort et le cueillis d'un coup de pied en pleine poitrine. C'était comme de frapper un mur de briques. Il fut propulsé sur le lit improvisé.

La couverture s'effondra avec lui dans la cage à Wolf.

J'en claquai la grille. Le verrou cliqua en se refermant, je fis coulisser les barreaux.

Curran déchira la couverture. Son visage était de rage pure.

Il agrippa les barreaux et les secoua.

Je m'assis par terre et me frottai la jambe. Elle était engourdie par le coup que je lui avais porté. Il faudrait que je remercie Julie pour cette idée. Elle avait manqué de tomber dans la cage par deux fois.

Il feula et s'accrocha aux barreaux, qui se courbèrent sous la pression mais tinrent bon. Fabriquée pour supporter la furie d'un Changeforme dément, la cage possédait assez d'argent pour brûler la peau des doigts d'un Métamorphe. Quand Curran lâcha, des bandes de chair grise marquaient ses paumes.

Il jura.

– Elle ne me retiendra pas !

Sans aucun doute. Je ne voulais pas le contenir, juste le ralentir. Ma jambe était toujours engourdie.

De l'or étincela dans les yeux de Curran, Sa voix devint un grondement bestial.

– Ouvre !

La force dans ses yeux était tellement intense que je crus que mon cœur allait s'arrêter.

– Non.

- Kate ! Libère-moi.
- Tu peux toujours courir.
- Quand je sortirai, tu le regretteras !

Je fronçai les sourcils.

– Quand tu sortiras, je serai dans l'Arène des Jeux de Minuit, probablement sur le point d'être promue cadavre. Je regretterai des tas de choses, mais ta présence dans une cage n'en fera pas partie.

La rage disparut du visage de Curran, comme s'il l'avait éteinte pour enfiler un masque qui n'était que calme. Cela m'avait toujours terrifiée.

– Très bien. (Il s'assit en tailleur sur le sol de la cage.) Tu ne t'es pas enfuie, donc tu veux parler. Je suis prêt à entendre tes explications.

– Vraiment, Ta Majesté ? Comme c'est gentil de ta part d'y condescendre. J'essaierai d'utiliser des mots courts et de parler lentement.

– Tu perds mon temps. Je sais que Jim m'a trahi et que tu le couvres. Tu as une chance de m'éblouir de ton intelligence ou de me rouler dans tes conneries. Tu n'en auras pas d'autre. Quand je sortirai, je ne serai pas d'humeur à écouter.

– Jim ne t'a pas trahi. Il vénère le sol sous tes pieds. Ils le font tous et c'est pour moi le plus grand mystère de l'Univers. Personne ne t'a trahi, Curran. Ils agissent tous pour te protéger.

Je déballai tout, depuis le début. Il ne m'interrompit pas. Il se contenta de rester assis et d'écouter, impassible et glacial.

– Tu en as fini ? demanda-t-il quand je me tus.

– Oui.

– Alors, laisse-moi m'assurer que j'ai tout compris. Mon chef de la sécurité a désobéi à ma première loi, délibérément et en toute connaissance de cause, il a débauché l'un de mes meilleurs hommes pour appliquer son plan et l'a fait défigurer, passer à tabac et presque mourir. Et il ne m'a rien dit ?

Le rugissement du lion vibrait dans sa voix.

– Puis il t'a convaincue de couvrir son insubordination et, ensemble, vous avez attaqué un groupe de tueurs mythologiques, aggravant le conflit entre eux et ma Meute au lieu de réparer les

dommages. Et maintenant, lui et trois autres vont, volontairement et toujours en toute connaissance de cause, recommencer à désobéir à ma loi devant des milliers de malades afin que je ne puisse surtout pas faire comme si de rien n'était, si j'en avais la moindre envie, ce qui n'est pas le cas. J'ai bon ?

— Eh bien, oui, ç'a l'air vraiment nul quand tu le racontes comme ça.

Il se pencha en arrière et inspira profondément, libérant lentement son souffle. Si la cage s'ouvrait à cet instant, submergée par sa fureur, je n'en serais pas surprise.

— Curran, la gemme est dangereuse. Je pense que Roland est le Sultan de la Mort et, si j'ai raison, cela veut dire que tu es devenu trop puissant pour être ignoré. Il continuera à tenter de t'éliminer. Entre les mains des Rakshasas, le Diamant Loup est une bombe, et ce serait encore pis entre celles du Peuple ou de l'Ordre. Les Rakshasas ne sont pas très malins. Roland est un génie. Et il n'y a pas que lui ! Si l'Ordre mettait la main sur la pierre, les Chevaliers s'efforceraient de dupliquer sa magie pour l'inoculer aux tiens. La gemme est la clé d'un génocide, celui de ton peuple.

— Et cela t'importe ? Pourquoi ?

— Parce que je ne veux voir aucun d'entre vous souffrir. Ma meilleure amie est Animale. Ils lui enfonceront une écharde en une seconde. Elle n'aime peut-être pas sa partie animale, elle la rejette peut-être, mais le choix doit rester sien.

Arracher les mots suivants de mes lèvres était comme hisser un rocher de la taille d'une maison sur une montagne.

— J'aurais dû venir te trouver. Je l'aurais fait si on avait disposé d'un remède. De toute façon, je suis désolée. J'ai essayé d'aider mes amis. Je n'en ai pas beaucoup et... tu aurais dû voir Derek. Je croyais qu'il allait mourir. Je me voyais déjà en train de l'enterrer. Tu aurais dû le tuer s'il avait tourné Wolf et... je ne voulais pas que tu souffres. (Je me détournai.) Julie te relâchera dans une heure.

Il ne répliqua pas, demeurant assis dans la cage les yeux étincelants de colère. Je quittai la pièce.

Dehors, Julie émergea de sa cachette et courut vers moi.

— Le Seigneur des Bêtes est enfermé dans la cage à Wolf. Tiens.

(Je lui tendis une grosse clé en acier) Mets-la dans la serrure, fais un quart de tour, puis libère le barreau supérieur pour l'ouvrir. Curran sait comment ça marche, il te guidera. Attends une heure avant de le libérer. C'est très important, Julie. Ne t'approche pas avant, sinon il te convaincra d'ouvrir la cage. D'accord ?

Elle hocha la tête.

— Ensuite, s'il te laisse partir, appelle ce numéro. (Je lui tendis un bout de papier.) C'est le numéro de téléphone de Tante B. Explique que tu es seule. Quelqu'un viendra te chercher.

— Je veux venir avec toi.

— Je sais. Je suis désolée, mais ce n'est pas possible. Ce n'est pas un bon endroit et je risque de ne pas en sortir en un seul morceau. (Je la serrai dans mes bras) Une heure.

— Une heure, accepta-t-elle.

J'empruntai un cheval sur le parking. Je pris alors conscience que Curran nous avait trouvés avant la fin des trois jours. Je doutais sérieusement qu'il me rappelle mon pari. Pas après cette dernière rencontre. Mais, s'il le faisait et que je parvienne à survivre à cette merde, lui servir à dîner nue serait le cadet de mes soucis.

Chapitre 25

Je dus attendre à la réception pendant que Rene faisait semblant de chercher mon nom dans le tableau de service des combattants.

— Les Tarés, dit-elle en feuilletant le fichier. C'est une description de l'intelligence de votre équipe ou votre besoin d'amuser ?

— C'est notre devise.

— Hmmm.

Elle continua à feuilleter la paperasse.

— Vous aimez bien jouer avec moi, hein ?

Elle m'adressa un sourire mordant.

— Je me contente de faire mon boulot correctement. Comme vous me l'avez suggéré.

Elle me fit attendre.

J'aurais dû embrasser Curran avant de partir. Qu'est-ce que j'avais à perdre de toute manière ? Ce n'était même pas réel, le truc entre Curran et moi. Ce n'était pas réel. Je me faisais des illusions. J'avais ce besoin dévorant d'être aimée et ça me mettait la tête à l'envers. Parfois, quand on crève du manque d'amour, on s'illusionne sur l'autre.

J'avais joué à ce jeu avec Crest et je m'étais brûlé les ailes. Non merci. Pour Curran, je n'étais rien de plus qu'un corps et un défi. Ainsi était la réalité, froide, laide et inéluctable.

La main de Rene se posa sur le pommeau de son épée. Je me retournai.

L'épéiste aux cheveux sombres, que j'avais croisé au poste d'observation lors de ma première visite, passait la porte. Même cuir gris. Même manteau sombre qui me faisait penser à un moine guerrier. Même grâce souple. Deux hommes l'accompagnaient, portant des manteaux identiques. Le premier était jeune et blond.

Une longue cicatrice barrait son cou. Ses yeux sombres possédaient la vigilance du tueur entraîné. Le deuxième homme était plus âgé et plus dur. Je le regardai dans les yeux.

J'eus immédiatement envie de faire un pas en arrière.

Nick.

Le Chevalier Croisé. L'Ordre attachait une grande valeur à la responsabilité et à l'opinion publique, mais certaines choses étaient trop laides, trop sombres, même pour les Chevaliers.

Quand l'un de ces problèmes fétides pointait le bout du nez, L'Ordre lui balançait un Croisé dans les pattes. Le Croisé faisait son boulot et quittait la ville.

Le traqueur de Red Point, qui avait tué mon tuteur, avait été un problème de cette trempe, nécessitant l'implication de Nick. À présent, il me regardait comme s'il ne m'avait jamais vue. Je fis de mon mieux pour lui rendre la pareille.

Quoi que fît Nick, il était de toute évidence infiltré.

L'épéiste me vit.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés, madame ?

Sa voix était basse et douce. Il parlait comme un loup bien nourri et de bonne humeur. Je lui souris.

— Si nous nous étions rencontrés, vous sauriez que je ne suis pas une dame.

Ses yeux s'étrécirent.

— Pourtant, vous me semblez familière. Je ne peux me débarrasser de l'impression de vous avoir déjà vue. Peut-être pourrions-nous en discuter en privé...

— Vous n'avez pas à lui parler, le coupa Rene.

Elle avait pâli. Elle déglutit. Elle avait peur, compris-je. Elle avait peur et elle n'en avait pas l'habitude.

— Souvenez-vous de notre arrangement. Vous avez le droit d'observer, et c'est tout. Nous ne sommes pas un de vos camps d'entraînement. Si vous voulez contacter des combattants en dehors de l'Arène, ce sont vos affaires. Ne les recrutez pas ici. Particulièrement devant moi.

— Êtes-vous une combattante, madame ?

Ah ! on repartait dans les madame...

– Occasionnellement.

– Elle fait partie d’une équipe et vous retardez son inscription.

Rene le regardait.

L’homme lui lança un regard furibond. Rene devint aussi blanche qu’un cachet d’aspirine mais tint bon. Il sourit aimablement, s’inclina devant nous et poursuivit son chemin, le blond et Nick à la traîne.

Rene le regarda avec une haine non déguisée.

– Comment s’appelle-t-il ? demandai-je à Rene.

– Bâtard, murmura-t-elle en reprenant la fouille de ses paperasses. On l’appelle aussi Hugh d’Ambray.

Le monde s’effondra.

Hugh d’Ambray. Précepteur de l’Ordre des Chiens de Fer.

Le meilleur élève et le successeur de mon père adoptif, Voron.

Hugh d’Ambray, le chef de guerre de Roland.

Cela ne pouvait pas être une coïncidence. Personne n’ignorait que, un jour ou l’autre, Roland ambitionnerait d’agrandir son territoire. Pour l’instant, il contrôlait une zone qui s’étendait en diagonale de l’Iowa au Dakota du Nord.

Voron m’avait expliqué qu’il s’agissait d’une terre dont personne ne voulait, où Roland pouvait attendre et forcer. Un jour ou l’autre, quand ses forces seraient assez nombreuses, il s’étendrait à l’est ou à l’ouest.

J’essayai de réfléchir comme Roland. J’avais été élevée par Voron, putain ! Je devais être capable de reconstruire ce que Roland avait en tête. Que voulait-il à Atlanta ? La Meute, bien sûr. Au cours des dernières années, la Meute avait grandi. C’était aujourd’hui la deuxième plus importante d’Amérique du Nord. Roland devait l’éliminer maintenant, avant qu’elle devienne plus forte. Il ne pouvait pas impliquer le Peuple, ses cohortes, sans que les soupçons se tournent vers lui. Alors il avait engagé les Rakshasas, bêtes et vicieux, qu’il pouvait utiliser comme une massue pour mettre une raclée à la Meute. Les Rakshasas ne vaincraient pas, mais la Meute serait affaiblie. Et son chef de guerre était là pour s’assurer que tout se passerait bien.

Hugh d’Ambray me verrait dans la Fosse. Il reconnaîtrait ma

technique et le rapporterait à Roland, qui additionnerait deux et deux et viendrait à ma recherche.

Les portes étaient juste derrière moi. Quinze pas et je serais dehors. Une minute et je serais sur mon cheval à m'enfuir dans la nuit. Je pourrais disparaître et ils ne me trouveraient jamais.

Et j'abandonnerais les six personnes qui comptaient sur moi pour surveiller leurs arrières.

Fuir était tellement facile. Je levai les yeux.

— On dirait que votre maison a pris feu, observa Rene.

— Je me disais que, lorsque l'Univers vous allonge une droite dans les dents, il ne vous laissera vous effondrer. Il vous balance un ou deux coups de pied dans les côtes et couvre votre crâne de boue.

— Si on a de la chance, c'est de la boue. Signez ici. (Rene me fourra sous les yeux un papier sur une écritoire à pince.) Vous renoncez à tout recours en cas de décès dans la Fosse.

Je signalai. Deux minutes plus tard, je me frayai un chemin au niveau inférieur, accompagnée par un Garde Rouge.

L'inquiétude était une boule de glace au creux de mon ventre.

Je n'eus aucun problème pour trouver le bon endroit. J'entendis la voix d'Andrea.

— Sarbacane ?

— Ce n'est qu'une façon de parler, disait Raphaël.

Je me glissai discrètement dans la pièce. Des armes à feu couvraient toute la surface de la table devant laquelle se tenait Andrea : ses deux SIG-Sauer préférés, quelques Colt, Beretta, Smith & Wesson... Elle avait assez d'armes pour un bataillon.

Raphaël l'observait depuis le banc, son visage reflétant un étrange mélange d'admiration et d'inquiétude.

Andrea me remarqua et sourit.

— Tu sais ce qu'ils peuvent faire de leur Sarbacane ? Ils peuvent se la carrer dans le cul.

Je tentai d'avoir l'air intelligente.

— En fait, techniquement, c'est plus une question d'arme de précision, Andrea...

— Va te faire foutre ! Je ne rentre pas là-dedans avec un tube et

des cailloux.

Raphaël avait l'air un peu effrayé.

Je traversai la pièce pour ranger mes affaires sur les étagères.

Les doubles portes de la chambre étaient grandes ouvertes.

Derek était sur une couchette en train de lire un livre. Doolittle rôdait près de lui avec un air inquiet qui aurait fait la fierté d'une mère poule.

– Il rôde, dit Derek.

– Je ne rôde pas, marmonna Doolittle.

Derek me regarda.

– Tu rôdes sans aucun doute, dis-je. Alors, tu as finalement décidé de te joindre à nous ? Je croyais que tu avais dit qu'on était tous des tarés.

– Il n'y a pas plus taré qu'un vieux taré, murmura Derek.

Doolittle émit un long son de colère, comme le grognement d'un ours – si l'ours avait fait trente centimètres de haut.

– Blaireau !

Je souris, ça lui allait bien.

Derek roula les yeux.

– Quoi ? tu viens de t'en rendre compte ? Ce n'est pas comme si on pouvait rater l'odeur musquée...

– Alors ça, ce n'était pas nécessaire. (Doolittle secoua la tête.) Misérable ingrat.

J'empruntai une couverture et un oreiller d'une couchette libre et m'installai dans un coin inoccupé.

– Quel est le problème avec le lit ? demanda Derek.

– Je ne dors pas bien avec les autres. (J'installai mon nid sur le sol.) Non, je retire ce que je viens de dire. Je dors bien, je risque juste de me réveiller avec mon sabre dans ton ventre. Bien sûr, si c'est toi, je me retournerai probablement pour me rendormir.

Jim fit son apparition et bondit sur l'une des couchettes supérieures. De là, il avait une vue excellente sur la pièce.

– Où est Dali ? lui demandai-je.

– Dans le jacuzzi. (Jim haussa les épaules, son visage teinté de dégoût félin.) Il y en a un à côté du vestiaire. S'il y a deux centimètres d'eau courante quelque part, elle s'y vautre. Les tigres !

– Je ne savais pas que les jaguars n’aimaient pas l’eau.
Je l’avais déjà vu nager. Il semblait à l’aise.

– Ça ne me gêne pas de barboter, s’il y a des poissons et des grenouilles.

Ah ! la logique jaguar.

– Tout le monde est là ?

– Sauf le monstre.

Connaissant Saiman, il avait probablement dû engager de l’aide pour porter ses vêtements.

Dali nous rejoignit, modestement enveloppée dans une serviette, qu’elle laissa immédiatement tomber pour me faire signe, et commença à s’habiller.

Derek leva la tête, soudain alerte.

– De la visite. Plusieurs personnes.

Rene apparut sur le seuil.

– Votre propriétaire vous envoie ses excuses. Il semblerait que votre Solide original ne puisse se joindre à vous, mais Durand a envoyé un remplaçant. (Elle s’écarta.) Entrez.

Une silhouette familière bloquait la porte. Mes pieds gelèrent sur le sol.

– Soyez sages, dit Rene avant de partir.

Un silence funèbre descendit sur la pièce. Personne ne bougea.

– Très bien, dit Curran. Parlons.

Il arracha Raphaël du banc comme si c’était un chaton, souleva Dali de l’autre main, les transporta tous deux dans la chambre et ferma la porte derrière lui.

Andrea était assise sur le banc, face à la porte. Elle posa un SIG-Sauer de chaque côté. Son visage avait une expression lugubre.

– S’il blesse Raphaël, je lui tire dessus.

– Tu as changé d’avis pour Raphaël ?

– Je suis encore en train de me tâter, dit-elle. Et je ne laisserai pas le Seigneur des Bêtes forcer ma décision en l’estropiant.

– Vise les couilles, lui conseillai-je en sortant.

Je traînai dans le couloir jusqu’à la Porte d’Or. L’immense salle de l’Arène était vide. Il n’y avait que moi et le sable.

Je franchis la porte de la clôture et entrai dans la Fosse. Le sable

était calme. Dans mes rêves, il était toujours couvert de sang, mais maintenant il était propre et jaune. Je m'accroupis, en ramassai une poignée et la laissai glisser entre mes doigts.

C'était étrangement froid.

Les grains de sable tombaient comme un rideau de plumes.

Les souvenirs affluèrent. La chaleur. Le goût du sang dans ma bouche. La chair taillée si rouge. Les yeux morts rivés vers le ciel. Le soleil aveuglant. Le rugissement de la foule. La douleur – épaule gauche, une morsure de jaguar-garou, – le flanc – un coup de lance, – le mollet – la queue acérée comme un rasoir d'un monstre reptilien ultrarapide pour lequel je n'avais pas de nom...

– C'est comme d'accueillir un vieil ami, non ?

Je me retournai pour voir un homme plus âgé qui me regardait à travers le grillage. Des rides profondes et dures creusaient son visage tanné par des années passées au soleil. Son visage était large, ses cheveux noirs, tirés en arrière et serrés sur la nuque, étaient poivrés de gris. Il me semblait familier.

– Pas vraiment un ami, lui dis-je.

Mart émergea de la Porte de Minuit. Il approcha, silencieux comme une ombre dans son costume noir, et bondit, volant pour atterrir sur la clôture. L'homme ne l'avait pas entendu.

– Avez-vous déjà combattu ici ? Sa voix était teintée d'un léger accent français.

Je secouai la tête.

– Où, alors ? Où n'avais-je pas combattu ?

Je choisis le premier endroit.

– Hoyo de Sangre, il y a très longtemps.

Mart m'observait. Il avait un drôle d'air. C'était une attention prédatrice, mais il y avait un petit quelque chose d'autre dans son expression, quelque chose de dérangent, de mélancolique.

– Ah ! (L'homme hocha la tête.) Un endroit épouvantable. Ne vous inquiétez pas, le sable est le même partout.

Je souris.

– Ici, il est froid.

Il hocha de nouveau la tête.

– C'est vrai. Mais cela ne change pas grand-chose. Une fois

qu'on les entend hurler... (Il regarda les sièges vides.) On se souvient. Ça fait combien de temps ?

— Douze ans.

Ses sourcils se soulevèrent.

— Douze ? Certainement pas. Vous êtes trop jeune et trop belle... (Sa voix devint hésitante) *Mon dieu je me souviens de toi. Petite Tueuse ...*

Il fit un pas en arrière, comme si la clôture entre nous avait été chauffée à blanc, et partit.

Je regardai Mart.

— Hé ! Boucles d'Or. Où est ton copain tatoué ? On a un rendez-vous.

Il se contenta de me regarder.

— Tu ne parles pas beaucoup, hein ?

Je tirai Slayer de son fourreau et le fis glisser entre mes doigts.

Il regardait le sabre.

La clôture était trop élevée. Même avec de l'élan je ne pourrais pas bondir assez haut pour frapper.

— Tu fais peur à la compétition ?

Je sursautai. Curran se tenait près de la clôture.

Lui lancer une poignée de sable ne me rassurerait pas. Je ne l'avais pas entendu arriver. Aucun homme de sa taille ne pouvait être si silencieux, mais il se déplaçait comme un fantôme. Depuis combien de temps était-il présent ?

— Je te fais peur ou tu es juste nerveuse ?

Je fronçai les sourcils.

— Peut-être que le son de ta voix me révulse. C'est une réaction instinctive.

— Et lui, il ne fait pas réagir tes instincts ?

Mart sourit.

— Lui et moi avons rendez-vous sur le sable. D'ici là, je n'en ai rien à faire.

Curran détailla Mart.

— Je n'arrive pas à déterminer s'il veut te baiser ou te tuer.

— Je serais heureuse de choisir pour lui.

Le regard de Curran revint sur moi.

- Comment se fait-il que tu attires toujours les sales types ?
- À toi de me le dire.

Ha ! il me l'avait bien tendue, cette perche-ci ! Mart sauta de la clôture et disparut par la Porte de Minuit.

Je me dirigeai dans la direction opposée, vers la Porte d'Or.

Curran s'avança et m'ouvrit la clôture. Je m'arrêtai. Je ne m'attendais pas à ça. Les hommes ne m'ouvriraient pas les portes.

- Quoi ?
- J'essaie de voir si c'est un piège.
- Sors de là, gronda-t-il.
- Tu vas me frapper ?
- Tu veux que je te frappe ?

Je décidai sagement de ne pas réfléchir à la question. La réponse pouvait être effrayante.

Je franchis la porte. Il la ferma et me rattrapa.

– On est fichus ? Tu les as forcés à rassembler leurs affaires et à rentrer ?

- Vous êtes fichus. Et, non, je combattrai avec vous.

Je m'immobilisai et le dévisageai.

- Avec nous ? Dans la Fosse ?
- Oui. Ça ne te convient pas ? Tu préférerais Saiman ?

Hmmm. Le Seigneur des Bêtes, Tueur de Dieux contre le Géant hystérique du Givre ? était-ce seulement un choix ?

- Mais et Andorf ? et la première loi ?
- Quoi ? Andorf ? Demanda-t-il.
- Tu l'as vraiment abattu quand tu avais quinze ans ?

Cela m'avait échappé.

- Oui.

Je ne trouvais rien à dire. J'aperçus Cesare au bout du couloir. Je le haïssais tellement que je pouvais sentir le goût de son sang sur mes lèvres.

– C'est lui qui a orchestré le passage à tabac de Derek, révélai-je à Curran.

Les yeux de Curran se remplirent d'or.

S'il se jetait sur lui maintenant, nous serions disqualifiés.

Pourtant nous avons tous deux très envie de le tuer. Vraiment

très très envie.

Cesare se tourna, nous vit et trébucha. Une seconde, il se figea comme un chevreuil dans les phares d'une voiture, puis il plongea dans une pièce.

Je me tournai et rejoignis nos quartiers. Curran ne me suivit pas.

Andrea m'accueillit d'un geste de la main. Elle était assise sur le banc, une grande variété d'étranges pièces mécaniques, qui se combinaient sans aucun doute pour former des armes à feu, étaient étalées devant elle sur une serviette blanche. Je m'assis.

— Où sont-ils tous ?

— Ils se terrent, dit-elle. Sauf Doolittle. Il a échappé à la gueulante sous prétexte de kidnapping. Il dort comme si tout allait bien. J'ai entendu tout un tas de trucs intéressants à travers la porte.

— Crache.

Elle me dédia un sourire rusé.

— D'abord Jim : « Tout est ma faute, j'ai tout fait tout seul. » Puis Derek : « Tout est ma faute, j'ai tout fait tout seul. » Alors Curran a promis que le prochain qui voulait être un martyr le deviendrait. Puis Raphaël a fait un grand discours, grondant, expliquant qu'il était là par dette de sang. C'était son droit de demander réparation pour une blessure causée à l'amie des boudas, c'est dans la putain de charte du clan à telle et telle page. Et si Curran avait un problème avec ça, ils pouvaient le régler dehors. C'était terriblement théâtral et ridicule, j'ai adoré.

Je pouvais imaginer Curran assis, la main sur le front au-dessus de ses yeux fermés, grondant tranquillement de la gorge.

— Puis Dali lui a dit qu'elle en avait marre d'être traitée comme une poupée de cristal et qu'elle voulait du sang et botter des culs.

Ç'avait dû être quelque chose.

— Alors, qu'a dit Curran ?

— Il n'a rien dit pendant une bonne minute, puis il leur a passé un savon. Il a assené à Derek qu'il avait été irresponsable envers Livie, qu'on ne sauvait personne en foutant le bordel et sans préparation et qu'il avait contrevenu à presque toutes les lois de la Meute. Il a dit à Dali que, si elle voulait être prise au sérieux, elle

devait assumer ses actes au lieu de jouer les fragiles sans défense chaque fois qu'elle se foutait dans la merde, et que les Jeux n'étaient pas l'endroit pour prouver sa valeur. Apparemment, il n'aimait déjà pas son comportement quand elle avait quinze ans et il n'a aucune intention de le tolérer maintenant qu'elle en a vingt-huit.

J'avais du mal à ne pas rire.

— Il a rappelé à Raphaël qu'une dette de sang ne pouvait prévaloir sur les lois de la Meute que dans le cas d'un meurtre ou d'une blessure mortelle, et il a cité la page de la charte et le numéro de la section concernés. Il a ajouté que les défis à l'alpha violaient eux aussi la loi de la Meute et étaient punis par l'isolation. C'était une sacrée engueulade. Il ne leur restait pas de cul quand il en a terminé.

Andrea commença à rassembler les flingues.

— Puis il les a condamnés tous les trois, et lui avec, à huit semaines de travaux forcés pour construire la nouvelle aile nord de la forteresse. Ils sont sortis de la chambre comme s'ils avaient le feu au train.

— Il s'est condamné lui-même ?

— Il a violé la loi de la Meute en participant à nos conneries, apparemment.

C'était aussi ça le Seigneur des Bêtes.

— Et Jim ?

— Il a eu droit à son savon particulier après le départ de tout le monde. C'était une conversation très calme et pleine de colère. Je n'en ai entendu que la fin : trois mois de construction de forteresse. Lorsque Jim a ouvert la porte pour sortir, Curran lui a susurré que s'il comptait affronter sa future compagne, Curran ne viendrait pas le sauver quand tu lui casserais la gueule. Tu aurais dû voir la gueule de Jim.

— Sa quoi ?

— Sa compagne. C-O-M-P-A-G-N-E.

Je jurai.

Andrea sourit.

— Je pensai bien que ça allait illuminer ta journée. Tu es coincée avec lui ici pour trois jours et vous allez vous battre ensemble dans

l'Arène. C'est tellement romantique. Comme une lune de miel...

Une fois de plus, mon conditionnement mental me servit.

Je ne l'étranger pas sur place.

Raphaël choisit cet instant pour entrer.

– Le combat des Moissonneurs va commencer. Curran m'a dit de te dire que ton sale type allait combattre.

Chapitre 26

Les rangées de sièges, vides une heure plus tôt, étaient bourrées à craquer. Les spectateurs devenaient une seule entité, une bête furieuse, bruyante et excitable avec un millier de gorges. La nuit était jeune, la bête était irritable et voulait du sang.

Quelqu'un, probablement Jim ou Derek avait trouvé un escalier d'accès étroit qui menait aux deuxième et troisième niveaux. Enfoncé profondément dans le mur à la gauche de la Porte d'Or, il était plongé dans l'obscurité et pratiquement invisible à la foule concentrée sur la Porte brillamment éclairée et la Fosse elle-même.

Je me glissai par la porte derrière Raphaël et Andrea qui étaient sagement assis l'un à côté de l'autre. Il ne manquait que Doolittle. Je me perchai sur la marche supérieure, le ciment était froid sous mes fesses.

Les Moissonneurs n'avaient inscrit que deux combattants contre l'équipe rivale qui en comptait quatre. Mart et une femme petite et ronde, sensuelle, avec de longs cheveux sombres. Elle ressemblait tellement à Olivia qu'elle aurait pu être sa sœur.

Derek se tendit en la voyant.

L'équipe adverse se constituait d'un énorme Asiatique, aussi solide et épais qu'une brique, probablement leur Solide, d'un Sarbacane sec à la peau sombre armé d'un arc, de couteaux et de fléchettes (plus trente flèches plantées dans le sable devant lui, prêtes à être tirées), d'un jeune homme blanc aux cheveux blonds, le Spadassin, qui portait un kimono bleu foncé traditionnel, un hakama bleu pâle sous une jupe plissée et un katana, et d'une femme, une mage d'après sa position en retrait. Un choix sage vu que la magie était pleine.

Le gong résonna.

L'archer tira. La flèche fendit l'air et tomba harmonieusement

dans le sable alors que Mart l'évitait. L'archer arma et tira de nouveau à une vitesse hallucinante. Mart plongea à gauche, à droite, à gauche, tenant passivement son épée sur le côté. Ses adversaires pensaient l'avoir coincé. Peu probable.

Le Solide s'avança, étonnamment léger. Derrière lui, la femme mage entama une incantation compliquée requérant beaucoup de gesticulations.

Le Spadassin chargea la Moissonneuse.

Elle se pencha en arrière, ses bras s'écartèrent comme les ailes d'un oiseau qui va s'envoler. Mart ne fit pas un geste pour l'aider.

À trois mètres d'elle, le Spadassin leva sa lame. Il aurait dû attendre...

La mâchoire inférieure de la femme se décrocha et tomba.

La magie fouetta mes sens, dure et chaude. La femme se tendit, vomissant un nuage sombre vers le visage de l'épéiste. Le nuage grouillant se cramponna au combattant. Celui-ci tituba, stoppé en pleine charge. Un bourdonnement naquit de la Fosse.

– Des abeilles, devinai-je.

– Des guêpes, dit Derek.

L'épéiste hurla.

Mart chargea, une traînée de flèches épinglait son ombre sur le sable. Il enfonça son épée dans le ventre du Solide qui se plia en deux.

L'essaim qui tourmentait l'épéiste se scinda en deux. Le nouvel essaim rejeta sur l'archer comme un lasso noir. Il courut.

Alors que le Solide s'effondrait, la mage leva les bras. Un cône de feu s'échappa de ses doigts, spiralant comme une tornade horizontale. Mart bondit. Elle ne releva pas assez vite la spire de flammes, Mart la frappa au cou. L'impact la fit tomber, elle s'écroula, le crâne faisant un angle improbable sur son cou.

– Nuque brisée, commenta Andrea.

L'essaim rattrapa l'archer qui se ruait sur l'épée de Mart.

Celui-ci le découpa en deux coups précis et s'approcha de l'épéiste qui hurlait toujours comme un cochon qu'on aurait égorgé. Le Moissonneur le regarda se tortiller, affichant une fausse perplexité, puis l'acheva d'un seul coup. L'essaim disparut.

La tête de l'épéiste roula sur le sable.

La foule rugit de plaisir.

Les Changeformes à côté de moi n'émirent pas un son.

– Voilà comment ça fonctionne, dit doucement Jim pendant que les nettoyeurs chargeaient les corps sur des brancards et ratissaient le sable à la recherche de membres éparpillés. Quatre rounds : qualifications, quarts de finale, demi-finales et finale.

Seul l'affrontement final requiert l'équipe complète. Pour le reste, on peut engager de un à quatre équipiers par combat. Si on en engage quatre et que tous y restent, l'équipe est disqualifiée, car « incapable de continuer ».

Il s'interrompt pour nous laisser le temps de digérer.

Apparemment, il avait pris le temps de s'informer dans le détail, il avait même une écritoire à pince avec des notes, genre entraîneur de base-ball.

– Néanmoins, la plupart des équipes engagent chaque fois quatre combattants. En engager moins est trop risqué.

Il jeta un œil vers Curran qui était assis plus bas sur une marche.

Curran haussa les épaules.

– Ce sont tes Jeux.

Donc Jim restait le Stratège. Sympa de la part de Sa Majesté.

– On se sépare en deux équipes, dit Jim. Trois et quatre.

Jusqu'à là tout allait bien.

– Cela minimisera les risques d'être éliminés et nous permettra de nous reposer entre les combats.

Parfaitement sensé.

– Raphaël, Andrea, Derek et moi serons dans le groupe un, Curran, Kate et Dali dans le groupe deux.

Quoi ?

– Tu veux que je combatte avec lui, dans la même équipe ?

– Oui.

Soudain, je ressentis le besoin impérieux de m'enfuir en hurlant.

– Pourquoi ?

– Derek, Raphaël et moi avons des styles de combat similaires. On se déplace sur le terrain, Andrea couvre à distance et elle est mobile. Dali en est incapable, dit Jim.

– Je fais de la magie shodo, dit Dali. Je maudis par la calligraphie. Il faut que j'écrive le sort sur papier, donc impossible de bouger en même temps. Une bavure et je pourrais nous tuer tous.

Super !

– Mais, ne vous inquiétez pas. (Dali leva les mains). C'est tellement précis que ça ne fonctionne généralement pas.

De mieux en mieux.

– Raphaël et moi ne sommes pas de très bons défenseurs, ajouta Jim. Et Derek n'a pas totalement récupéré. Je dois placer Dali derrière Curran, parce qu'il est notre meilleure défense. Du coup, il aura besoin d'une bonne attaquante et tu es le meilleur combattant offensif dont je dispose.

Pour je ne sais quelle raison, cela n'avait pas l'air d'un compliment.

– De plus, Raphaël, Derek et moi avons reçu un entraînement similaire, continua-t-il. Nous savons quoi attendre des deux autres et nous fonctionnons bien en équipe.

Il doutait que je sois une bonne équipière. Pas tort.

– Le groupe deux participera aux qualifications et à la demi-finale. Le combat qualificatif ne devrait pas vous poser de problème et ceux qui participeront à la demi-finale ne devraient plus être très frais. Le groupe un s'occupera des quarts de finale.

Nous nous regrouperons pour le combat du championnat.

Jim tourna une page de son bloc-notes.

– Vous combattez contre les Démons Rouges cet après-midi. D'après ce que j'ai entendu, ils vont engager un bison-garou, un épéiste et une sorte de créature bizarre comme mage. Vous aurez la magie pour le combat. Ils essaient de programmer les combats pendant les vagues magiques parce qu'elle offre un meilleur spectacle. Essayez d'avoir l'air maladroits et incompetents. Plus vous aurez d'air faibles, plus nos adversaires sous-estimeront notre équipe et plus ce sera facile pour nous. Mon Seigneur, pas de griffes

; Kate, pas de magie. Il faut que vous gagniez, mais de justesse.

Il regarda de nouveau ses notes et dit :

– Concernant la loi sur le meurtre. Elle ne s'applique pas dans la Fosse.

Curran resta silencieux. Jim avait donné aux Changeformes la permission de tuer, avec le consentement muet de Curran. Pas plus mal. Les gladiateurs mouraient. C'était une réalité. Nous, nous devions être là. Les autres étaient volontaires. N'importe quel adversaire tuerait l'un d'entre nous sans sourciller.

Le sable crissait sous mes pieds. J'en sentais déjà le goût sur ma langue. Mes souvenirs conjuraient la chaleur et le soleil. Je m'en débarrassai.

Dans la Fosse nous attendaient nos trois adversaires. L'épéiste, grand, portait une épée à une main et demie. Le bison-garou, hirsute, immense, furieux, était énorme, ses épaules lourdes de muscles, sa poitrine comme une barrique. Il était vêtu d'un haubert mais sans pantalon. Ses jambes s'achevaient par des sabots noirs. Une crinière danse couvrait sa nuque. Ses traits, moitié taurins, moitié humains, étaient un fouillis de morceaux mal assortis.

Dernière eux se dressait une créature cauchemardesque. En dessous de la taille, c'était un python brun avec des tourbillons d'écailles crème. Sur l'abdomen, les écailles devenaient si fines qu'elles scintillaient, s'étirant serrées sur un torse humain avec une paire de seins minuscules, surplombé d'un visage de gamine de quinze ans. Elle nous regardait de ses yeux d'émeraude. Son crâne était chauve, recouvert d'un capuchon de chair semblable à celui du cobra royal.

Une Lamia. Super !

La Lamia oscillait doucement, comme se berçant d'une musique qu'elle seule pouvait entendre. Une magie très ancienne émanait d'elle, antique et glaciale. Elle soulevait le sable et l'enroulait en plumes qui caressaient ses écailles avant de glisser vers la Fosse.

Derrière moi, Dali tremblait. Elle se tenait sur le sable avec une écritoire à pince, un stylo à encre et de toutes petites feuilles de papier de riz.

J'évaluais l'épéiste. Faible et maladroite. OK, je pouvais faire ça.

Le brouhaha des conversations, les gorges qui s'éclaircissaient et le vacarme de milliers de souffles simultanés se mélangeaient en un bourdonnement bas tout autour de nous. Je repérai Saiman dans sa loge. Tante B, la mère de Raphaël, était assise à sa gauche et Mahon, l'Ours d'Atlanta et le Bourreau de la Meute, occupait le siège sur sa droite. Assis entre les alphas du Clan Bouda et du Clan Lourd. Pas étonnant que Saiman ait été convaincu de laisser sa place à Curran.

Derrière Tante B, je repérai une tête blonde familière. Julie.

— Tu as corrompu ma gosse ?

— Nous sommes arrivés à un arrangement, dit Curran. Elle voulait te voir combattre et je voulais savoir quand, où et comment tu allais entrer dans les Jeux.

Julie m'adressa un sourire nerveux et me fit un petit signe de la main.

Attends que je sorte d'ici, mimai-je. Nous allions avoir une petite conversation sur l'art d'obéir.

— Je sais où est le problème.

Curran redressa les épaules, plia les bras, s'échauffant un peu.

Il avait choisi de combattre en jean avec un vieux tee-shirt noir dont il avait arraché les manches. Probablement son tee-shirt de gym.

Ses biceps étaient merveilleusement dessinés, parfaits.

L'embrasser faisait peut-être de moi une conne, mais personne ne pouvait me reprocher mes goûts. Il suffisait de ne plus l'embrasser. Une fois, ça va, deux fois, bonjour les dégâts.

— Tu as dit quelque chose.

Je levai un sourcil. La nonchalance camouflait assez bien ma présente bave. Le bison-garou et l'épéiste étaient prêts à charger : les muscles de leurs jambes étaient tendus, ils étaient légèrement penchés en avant, sur la pointe des pieds. Ils semblaient étonnamment sûrs que nous les attendrions sans broncher.

Curran devait s'attendre à une diversion de la Lamia dans son cocon de magie.

— J'ai dit que je sais pourquoi tu as peur de combattre avec

moi.

— Ah ? Et pourquoi ?

S'il pliait de nouveau les bras, il faudrait que j'applique des mesures d'urgence. Peut-être pourrais-je lui balancer du sable ? Difficile d'avoir l'air sexy avec du sable dans les yeux.

— Tu as envie de moi.

Et merde !

— Tu ne peux pas résister à mon charme subtil, alors tu as peur de te donner en spectacle.

— Tu sais quoi ? Ne me parle pas.

Le gong sonna. Les souvenirs m'envahirent : chaleur, sable, peur.

La magie de la Lamia frappa comme un cobra. Je sautai sur la gauche, juste à temps pour échapper au trou qui s'ouvrait juste sous mes pieds.

L'épéiste était sur moi. Il frappa en diagonale, de haut en bas. Je passai sous sa lame, l'attrapai au col et écrasai mon front sur son arête nasale.

Voilà pour le maladroit.

L'épéiste rougit, ses yeux se révoltèrent, il s'écroula.

Pas bon.

Je me tournai juste à temps pour voir le bison-garou se jeter sur Curran. Massif énorme, soufflant de ses naseaux déformés, rien ne semblait pouvoir l'arrêter.

Curran lui accorda un regard d'ennui, fit un pas de côté et tendit la jambe. Le Changeforme trébucha et Curran l'aida à s'affaler en poussant sans égard sur sa nuque. Le bison-garou s'écrasa sur le sable, frappant le sol comme un building s'effondrant. Il frémit et se figea, le cou un rien trop plié sous un angle inhabituel.

Il s'était brisé la nuque en heurtant le sable. Sa poitrine bougeait encore. Au moins il n'était pas mort.

Curran le regardait, perplexe.

Dali aboya un ordre bref dans une langue inconnue et envoya un feuillet de papier de riz en l'air. Il y eut un léger « plop » et le papier disparut.

Nous regardâmes la Lamia, pleins d'espoir. Rien. Elle agitait les bras, rassemblant sa propre magie.

J'imagine que le sort s'était planté.

Une étincelle magenta s'alluma au-dessus du crâne de la Lamia. De l'étincelle naquirent des mâchoires écarlates pleines de dents aiguës qui engloutirent la Lamia – le cou, les coudes, la taille – et disparurent. Il y eut un horrible craquement. La Lamia se tordit, sa tête fit un demi-tour complet, vrillant sa nuque, puis, comme une fleur sur une tige cassée, la Lamia plia sur le côté. Je regardai Dali.

Elle haussa les épaules.

– On dirait que ça a marché. Quoi ?

La foule devint folle.

Jim nous attendait près de la Porte d'Or. Il nous montrait les dents.

– On avait dit gagner de justesse.

– Tu avais dit maladroit ! Tu vois. Je n'ai même pas utilisé mon sabre, je l'ai frappé de la tête, comme une débile.

– Tu l'as désarmé et tu l'as descendu en moins de deux secondes.

Il se tourna vers Curran.

Le Seigneur des Bêtes haussa les épaules.

– Ce n'est pas ma faute s'il ne savait pas tomber.

Le regard de Jim accrocha alors Dali.

– C'était quoi, ça ?

– Dents écarlates de la Mort.

– Et tu avais l'intention de m'en parler un jour ?

– Je t'ai dit que je faisais dans la malédiction.

– Tu m'as dit que ça ne fonctionnait pas.

– J'ai dit que ça ne fonctionnait pas toujours. Celui-là a fonctionné. (Elle fronça les sourcils.) C'est pas comme si j'avais l'habitude de m'en servir contre des adversaires vivants. C'était un accident.

L'écritoire se brisa entre les doigts de Jim. Il se retourna et partit.

– Je crois qu'on l'a blessé.

Dali regarda son dos, soupira et le poursuivit.

Curran demanda :

– Qu'est-ce que je devais faire ? Attraper le bison-garou avant qu'il tombe ?

De retour à la chambre, je pris une douche. Quand je revins, le dîner avait été apporté par les Gardes Rouges : un ragoût de bœuf et du pain frais. Raphaël disparut juste après avoir mangé et les Changeformes m'invitèrent à jouer au poker.

Ils me tuèrent. Apparemment j'étais une mine d'indices : ils entendaient les battements de mon cœur, sentaient les changements dans ma transpiration, comptaient mes battements de cils, bref ils connaissaient mes cartes avant que je songe à bluffer.

Si ç'avait été un strip-poker, j'aurais dû leur donner la peau de mes fesses. Je finis par abandonner et m'installai sur mon lit avec un des livres de poche de Doolittle. Le bon docteur était un démon des cartes. De temps en temps, je les regardais. Les cinq Changeformes étaient aussi immobiles que des statues, leurs visages ne montraient rien, ils levaient à peine leurs cartes pour les regarder à une vitesse surnaturelle. C'était bizarre de m'endormir avec quelqu'un d'autre dans la pièce, mais il y avait quelque chose de quasi hypnotique dans leur immobilité absolue qui me berçait.

Je rêvai que Curran et moi tuions un dinosaure et faisions l'amour dans la poussière.

Vers 9 heures, Curran, Dali et moi nous frayions un passage vers la porte d'Or pour assister au combat entre Andrea, Raphaël, Jim, Derek et les Tueurs.

La magie était haute. Andrea sourit en passant devant moi. Elle arborait ses SIG-Sauer aux hanches, comme dans les westerns, et une arbalète à la main. Avec la magie, les flingues risquaient de ne pas fonctionner, mais elle était prête en cas de changement. Jim et Derek portaient un pantalon de survêtement gris.

Raphaël était armé de deux couteaux tactiques, avec une finition oxydée qui noircissait les lames comme du Téflon, un tanto et une lame à double tranchant en forme de feuille : étroite au niveau de la poignée, elle s'élargissait avant la pointe acérée.

Raphaël portait des bottes noires et un pantalon de cuir noir qui

le moulait à la perfection.

Alors qu'il passait devant moi, il se pencha vers Curran et lui tendit un éventail en papier fabriqué avec un flyer.

Curran saisit l'éventail, ahuri.

— Qu'est-ce que... ?

— Une précaution, Ta Majesté. Au cas où la dame s'évanouirait.

Raphaël s'éloigna vers la Fosse, se retourna, tendit ses muscles et me fit un clin d'œil.

— Donne-moi ça, dis-je à Curran. J'ai besoin de m'éventer.

— Non !

Nous nous installâmes sur les marches de l'escalier pour avoir un meilleur point de vue. Andrea levait son arbalète d'un air professionnel. Les trois Changeformes s'égaillèrent devant elle.

Les Tueurs les attendaient par binômes.

Les Tueurs avaient un je ne sais quoi japonais. Indigo foncé, leur Solide était une monstruosité de deux cents kilos qui mesurait deux mètres quarante, possédait des bras comme des troncs d'arbre et dont l'énorme bedaine dépassait du kilt, comme s'il avait avalé un boulet de canon. Deux cornes sortaient de sa crinière hirsute et deux défenses saillaient de sa mâchoire inférieure. Son visage de brute aux traits épais irradiait de rage primaire que l'énorme massue d'acier dans sa main brûlait de libérer. Un Oni, un ogre japonais.

À côté de lui était accroupie une bête qui ressemblait étonnamment aux statues gardant les temples chinois. Épaisse et puissamment musclée, elle regardait la foule de ses yeux globuleux brillants d'intelligence. Ses flancs étaient d'un rouge sombre, sa crinière courte et bouclée de rubis. Elle reniflait l'air et secouait sa tête énorme et disproportionnée. Sa gueule béa au point que sa tête parut s'ouvrir en deux. La lumière se reflétait sur ses crocs blancs. Un Fu lion.

Derrière lui, une femme rousse aux lèvres fines, dans une chemise blanche et un pantalon noir évasé, tenait un yumi, un arc traditionnel japonais, mince et élégant, de deux mètres de haut.

À ses côtés se tenait un Asiatique aux saisissants yeux verts.

L'archère commença à bander son yumi. Elle se tenait jambes

écartées, son côté gauche face à sa cible : Raphaël. Elle leva l'arc au-dessus de sa tête et l'abaisse lentement en le bandant, de plus en plus largement jusqu'à ce que la ligne de la flèche croise exactement sa pommette.

Une étincelle d'argent s'alluma à la pointe de la flèche et courut le long de la hampe, comme un éclair blanc.

Andrea attendait avec son arbalète le long de sa jambe.

Raphaël faisait nonchalamment tourner le couteau dans sa main droite, le transformant en une tache floue de métal.

Je me penchai, les coudes sur les genoux, les mains nouées.

— Ce ne sont pas des enfants, me dit Curran. Ils savent ce qu'ils font.

Cela ne changeait rien. Je préférerais affronter la Fosse une centaine de fois plutôt que de voir l'un d'eux y mourir.

Le gong sonna.

L'archère décocha sa flèche.

Andrea leva son arbalète et tira sans viser. Dans le même clignement d'œil, Raphaël s'écarta de la trajectoire de la flèche incandescente et la frappa avec le couteau. Les deux morceaux de flèche tombèrent dans le sable, grésillant de magie.

La tête de l'archère claqua. Le carreau d'arbalète pénétra exactement entre ses yeux. Sa bouche s'ouvrit en un « o » noir, elle s'effondra comme une bûche.

L'homme à côté d'elle ferma les yeux et recula. Son corps ne touchait pas le sable. De fines vrilles de magie l'enveloppaient, tissant une toile arachnéenne qui le berçait comme un hamac.

Son visage devint placide. Il avait l'air endormi.

Le Fu lion rugit, plus comme un glouton furibard que comme un félin. Des nuages de fumée rougeâtre sortirent de sa bouche. Il chargea.

Il couvrit la distance en trois bonds, chacune de ses foulées griffues faisant trembler le sable comme un énorme marteau.

Derek s'élança à sa rencontre, explosant son pantalon de survêtement. La peau de son dos se déchira et se couvrit de fourrure.

Ce fut un loup-garou de deux mètres, dont les muscles et les os

bouillaient, qui heurta le Fu lion et lui agrippa le crâne. L'impact souleva un nuage de sable. Le Fu lion repoussa Derek de l'autre côté de la Fosse. Les pattes du loup se plantèrent dans le sable, tandis que ses muscles sinueux jouaient sous la fourrure inégale.

Le Fu lion secoua la tête, tentant de se débarrasser du Changeforme. Derek enfonça ses griffes dans le cou massif de la créature. Plus loin, Jim se changeait en jaguar dans une explosion de chair et de pelage doré.

Le Fu lion se dressa, tentant de griffer. À l'instant où il exposait son ventre, Raphaël et le jaguar-garou se jetèrent dessus.

Couteaux et griffes étincelèrent et les anneaux glissants des tripes de la bête dégoulinèrent dans une trombe de sang. Derek libéra ses griffes et bondit sur le côté. Le Fu lion oscilla et chuta.

Les Changeformes se dressèrent au-dessus de son cadavre.

Les yeux de Derek brillaient d'ambre, ceux de Jim étaient des flaques vertes.

— Jim a amélioré sa forme guerrière, dit Curran. Intéressant.

Derrière les Métamorphes, Andrea armait son arbalète et tirait. L'arbalète crachait des carreaux, l'un après l'autre. Trois hampes dépassaient déjà de la poitrine de l'Oni, mais l'ogre se contentait de beugler et de les arracher du bouclier massif qu'était son torse.

Andrea lui expédia un carreau dans le front. Il rebondit.

La magie s'accumulait derrière l'Oni, s'ouvrant comme une fleur autour de l'homme endormi. De longues traînées translucides serpentaient comme de pâles rubans devant ses jambes.

— Mauvais, murmura Dali derrière moi. Mauvais, mauvais, mauvais.

Les traînées se nouèrent. Une lumière explosa, d'où jaillit une créature de trois mètres de haut, quelque chose comme un humain sur des pattes de grenouille. Accroupie dans le sable, appuyée sur des antérieurs trop longs, les rubans de magie la liaient par les bras et les jambes au mage endormi. Une deuxième paire de pattes antérieures naquit de ses coudes, avec de longs doigts minces et des griffes étroites. Une énorme gueule s'ouvrit là où aurait dû se trouver son visage, un grand entonnoir noir.

Son cuir scintillait d'un lustre métallique comme si la créature

avait été tissée de laine d'argent.

L'arène devint silencieuse.

Les Changeformes reculèrent. Andrea rechargea et envoya un carreau dans la gueule de la créature. Il disparut et émergea dans le dos de l'aberration. L'Oni dansait derrière elle, frappant le sable.

La créature se dressa légèrement, sa poitrine cireuse s'élargit, elle vomit un nuage scintillant.

De fines aiguilles métalliques plurent sur le sable. L'une d'elles frôla Jim qui feula. De l'argent.

Les Changeformes firent retraite. Le monstre, continuant à vomir, se mit à ramper, lentement, laborieusement, les poussant vers la clôture.

Le nuage rattrapa Derek, traversant son torse. Il sursauta comme s'il avait été brûlé.

— Abattez le dormeur, murmurai-je.

Jim aboya un ordre court, à peine audible dans le sifflement des aiguilles sur le sable. Derek se déroba à gauche tandis que Raphaël bondissait à droite, tentant de flanquer la créature. Une deuxième bouche fleurit sur le flanc du monstre et un nouveau torrent d'aiguilles coupa la route à Raphaël.

Je serrai mon sabre. Curran observait, impassible, comme un roc.

Un autre ordre. Jim et Raphaël se retirèrent tandis que Derek reculait lentement, juste hors de portée de la créature. Les deux Changeformes attrapèrent les jambes d'Andrea et la projetèrent en l'air. Elle ne tira qu'une fois.

Le carreau traversa la poitrine du dormeur, sortant dans son dos. Il s'éveilla dans un cri de surprise et tira sur la hampe. Les fils des rubans de magie translucides se déchirèrent alors qu'il s'écrasait sur le sable. Les rubans rétrécirent, s'arrachant de la peau du monstre, laissant de grands trous, la créature commença à fondre. Elle se débattit et frappa l'Oni du dos de la main. La brute bleue s'écrasa contre la clôture. L'aberration d'argent rampa vers le dormeur, se traînant de plus en plus vite sur le sable. Son dos et ses hanches avaient disparu, fondus, mais elle continuait à ramper. Elle finit par se dresser sur le corps de l'humain qui se débattait, puis

elle l'avalait d'une seule bouchée. Les hurlements du mage moururent, la bête disparut.

La foule explosa. Cent bouches hurlaient en même temps.

Vers la gauche, une voix masculine gueula :

– Buuuuuuuuuut.

L'Oni tituba pour se relever et rencontra les trois Changeformes.

Ce fut court et brutal.

Je fonçai vers la Porte. Curran et Dali me rattrapèrent.

Quelques instants plus tard, ils trottaient tous quatre vers nous, couverts de sang et de sable. Andrea me serra dans ses bras.

– Tu as vu ça ?

– C'était un putain de tir !

– À l'infirmerie ! ordonna sèchement Doolittle. Vite, avant que l'argent s'enfonce.

Ils nous dépassèrent. Jim jeta un regard vers Curran. Le Seigneur des Bêtes hocha très légèrement la tête.

Derek et Raphaël furent les derniers à passer la porte. L'enfant prodige boitait bas. Il leva les yeux vers Curran, tendu.

– Bien, dit Curran.

Derek se redressa. Une petite lumière d'orgueil jouait dans ses yeux. Il boitait moins en passant devant nous et essayait de ne pas s'appuyer sur Raphaël.

À un mètre de la Porte, Andrea chuta. Elle souriait et, l'instant d'après, elle était par terre. Raphaël libéra Derek que je rattrapai en même temps que Raphaël soulevait Andrea.

– Empoisonnement à l'argent, dit sèchement Doolittle.

– On se presse !

Andrea haleta :

– Ça brûle.

J'avais déjà vu des Changeformes touchés par l'argent. C'était quelque chose de moche, de terrible. Et j'avais entraîné Andrea là-dedans.

Raphaël porta Andrea jusqu'à la pièce où Doolittle avait installé son cabinet et l'allongea sur une table métallique.

Andrea frémit. Des taches grises apparurent sur sa peau comme une photo dans le révélateur. Ses doigts s'allongèrent, ses griffes poussèrent.

— Attends.

Raphaël attrapa son gilet en cuir.

— Non.

— Ne sois pas ridicule, feula-t-il.

Elle agrippa ses mains.

— Non !

Ses yeux se remplirent de folie.

— Allons, jeune fille, dit Doolittle d'un ton apaisant.

— Non !

Son dos se cambra. Elle se convulsa et glapit, sa voix vibra de douleur. Elle changeait et elle ne voulait pas qu'on la voie.

— On a besoin d'intimité, dis-je. S'il vous plaît.

— Allons-y.

Soudain, je ne sentais plus le poids de Derek. Curran me l'avait pris et le portait dans la chambre. Dali et Jim suivirent. Raphaël resta, pâle comme un linge, tenant Andrea dans ses bras.

Elle feula d'une voix rauque.

— Tout va bien, lui dis-je. Il n'y a que moi, le toubib et Raphaël.

— Je veux qu'il parte, haleta-t-elle. S'il te plaît.

— Tu as des convulsions. Je ne peux pas t'immobiliser parce que tu es trop forte et le toubib aura trop de choses à faire.

— Découpe ses vêtements, ordonna sèchement Doolittle.

— Non. Non, non...

Andrea commença à pleurer.

Raphaël la tira contre lui, ses bras autour d'elle, son dos sur sa poitrine.

— Tout va bien, murmura-t-il. Tout va bien. Tout va bien se passer.

En moins d'une minute, je l'avais dénudée. De vilaines taches grises marquaient son torse. Elle avait dû recevoir toute une salve d'aiguilles. Andrea frémit de nouveau, des tremblements secouaient sa poitrine jusqu'à ses jambes. Elle glapit de douleur.

— Ne lutte pas contre le changement, dit doucement Doolittle

en ouvrant une boîte de cuir pleine d'instruments étincelants. Laisse-le t'emporter.

– Je ne peux pas.

– Bien sûr que tu peux, lui dis-je.

– Non, feula-t-elle à travers ses dents serrées.

– Tu ne vas pas mourir parce que tu as trop honte de tes taches de hyène ! Je t'ai déjà vue sous ta forme naturelle et Doolittle s'en fout. Il a déjà tout vu. N'est-ce pas, docteur ?

– Oh ! les histoires que je pourrais raconter. (Doolittle gloussa.) Ceci n'est rien. Une chose mineure. (Son visage disait autre chose mais Andrea ne pouvait pas le voir.) On t'aura remise sur pied en un rien de temps.

– Et Raphaël te trouve sexy sous ta vraie forme. C'est un pervers, tu t'en souviens ? Allez, Andrea. Tu peux le faire.

Raphaël la berçait.

– Change, ma douce. Tu peux le faire. Laisse ton corps te guider.

Les taches grises s'élargirent. Elle serra ma main dans la sienne, manquant d'écraser mes doigts.

– Change, Andrea. Tu me dois toujours un déjeuner, tu sais ?

– Non, ce n'est pas vrai, grinça-t-elle.

– Oh ! que si ! Toi et Raphaël m'avez laissé tomber j'ai dû payer la note. Si tu meurs maintenant, ce sera difficile de me faire rembourser et je suis trop fauchée pour que tu me laisses la facture. Allez.

La tête d'Andrea partit en arrière, cognant dans la poitrine de Raphaël. Elle hurla. La chair coula sur sa carcasse, se reformant, se moulant dans un nouveau corps, une créature mince aux longues jambes, couverte de fourrure courte. Son visage glissa dans un mélange de femme et de hyène. Contrairement aux boudas, dont la forme était souvent un horrible méli-mélo de parties dépareillées, Andrea était un être parfaitement proportionné, beau et élégant. Dommage qu'elle ne se voie pas.

Doolittle palpa son abdomen avec les doigts de sa main gauche, le scalpel dans la droite.

– Maintenant, quand je coupe, tu pousses. C'est très facile,

comme à l'entraînement.

– Entraînement ? s'étouffa Andrea.

– L'entraînement d'extraction d'argent, lui dit Doolittle.

– Je ne me suis pas entraînée.

Bien sûr qu'elle ne s'était pas entraînée. Elle faisait semblant de ne pas être une Changeforme.

– Elle ne sait pas comment s'y prendre, lui dis-je.

Andrea partit en convulsions. Raphaël l'immobilisa. Son visage était exsangue.

– Les brûlures d'argent. Ta chair tente de s'en éloigner, alors les dards s'enfoncent de plus en plus profondément. Tu dois lutter, dit Doolittle. Cela va à l'encontre de tous tes instincts mais quand je coupe, tu dois te tendre et pousser contre la brûlure pour forcer l'aiguille à sortir de ton corps.

– Je ne peux pas, souffla Andrea.

– Tu peux, lui dit Raphaël. Tout le monde apprend à le faire.

– On entraîne les enfants pour ça. Tu es un Chevalier de l'Ordre. Tu peux pousser une putain d'aiguille hors de ton corps. Arrête de pleurer et de t'apitoyer sur ton sort.

– Je te déteste, feula-t-elle.

Doolittle positionna le scalpel au-dessus de la plus grosse tache grise.

– Prête ?

Il coupa sans attendre une réponse. Un sang noir jaillit de la blessure. Andrea écrasa ma main, hurla, tendue, et une aiguille d'argent glissa sur son ventre.

Doolittle essuya le sang taché d'argent avec de la gaze.

– Bonne fille. Très bien. Maintenant, on recommence.

Quand ce fut fini, Raphaël porta Andrea jusqu'à la douche, lui murmurant des mots rassurants. Ma participation était terminée. Je trouvai Dali dans la chambre, en train de découper le dos de Derek pour en extraire les aiguilles. Contrairement à Andrea, Derek avait de l'entraînement et ses progrès étaient nettement plus rapides. Il plaisantait pendant que Dali le charcutait, bouffant à moitié les mots avec sa mâchoire monstrueuse, feulant avec une rage feinte et promettant théâtralement de :

– Fffous tuwver ttous apppwès ça.

Curran riait. Dali gloussant. Même Jim souriait, s’attardant pour une fois dans la chambre au lieu d’assister aux combats.

Je ne pouvais pas rester. Je voulais être seule, avec moi-même.

Je ferais mieux de jeter un œil aux performances des autres équipes.

Du massacre pour foule avide. Voilà ce dont j’avais besoin. Je n’avais nul autre endroit où me rendre.

Lorsque je me retrouvai dans le couloir, le choc en retour du combat me rattrapa. De petites étincelles douloureuses couraient sur ma peau, frissonnant en soulagement puis en anxiété électrique.

À l’autre bout du couloir, une femme s’avançait entre deux Gardes Rouges, son sari s’évasait autour d’elle. Elle portait une boîte de métal décorée.

Je reculai jusqu’à nos quartiers et bloquai la porte. La femme et les Gardes s’arrêtèrent devant moi. Elle me sourit.

– Un cadeau. Pour l’homme au visage brisé.

Je pris la boîte.

– Je m’assurerai qu’il la recevra.

Son sourire s’élargit.

– C’est une belle peau que vous portez, dis-je. Je suis sûre que sa propriétaire a crié très fort avant que vous la tuiez pour la lui prendre.

Les Gardes tendirent la main vers leurs armes.

– Vous crierez aussi quand je prendrai la vôtre, dit-elle.

Je souris à mon tour.

– Je vous arracherai le cœur et je vous le ferai manger. A moins que vous préfériez me faciliter la tâche en avalant votre langue comme votre ami à écailles.

Son sourire se durcit. Elle inclina la tête et se retourna. Les Gardes qui l’escortaient la suivirent, soulagés. J’apportai la boîte à Derek et expliquai sa provenance.

Derek l’ouvrit sans un mot. À l’intérieur il y avait des cheveux humains. Il les souleva du bout des griffes. Pas de sang. Rien qu’une queue-de-cheval de cheveux noirs. Sa lèvre supérieure dévoila ses crocs. Les cheveux de Livie.

– Ils ont fait ça pour l’enlaidir ? demandai-je.

Dali secoua la tête.

– Les veuves se coupent les cheveux. Ils le narguent en lui disant qu’il pourrait tout aussi bien être mort.

Chapitre 27

Je me réveillai vers 5 heures, gym, étirements, entraînement léger, douche, petit déjeuner. La routine. Sauf pour tous ces monstres assemblés autour de la table. Les Changeformes adoraient tellement bâfrer qu'il était extraordinaire que la table ne cède pas sous le poids de ce qu'ils avaient commandé.

— Ce gruau de maïs est dégueulasse, grimaça Doolittle en laissant tomber un autre morceau de beurre dans son bol.

Dali lécha sa cuiller.

— Le cuisinier doit être un aveugle avec deux mains gauches.

— Comment peut-on rater le gruau de maïs ? Qu'est-ce qu'il faut savoir ? (Raphaël haussa les épaules.) C'est déjà à peine mangeable quand c'est cuisiné correctement.

— Je répéterai tes mots à ta mère, dit Doolittle.

— Le pain de maïs est une brique. (Jim prit le rectangle jaune et le frappa contre la table.) La saucisse a un goût de papier.

— Peut-être espèrent-ils nous affamer ? plaisanta Andrea.

— Ou qu'ils se sont surpassés pour nous coller un putain de mal de bide.

Curran ajouta encore du bacon dans son assiette.

Pour des mi-animaux qui mangeaient leurs proies crues, je les jugeai bien difficiles.

— Kate fait bien les saucisses, dit Jim.

Six paires d'yeux se rivèrent sur moi. *Merci, M. Merveilleux. Juste ce dont j'avais besoin.*

— Oh ouais ! (Andrea claquait des doigts.) Les grappes ? Celles qu'on a mangées ensemble ? Je ne savais pas que tu les avais préparées. Je croyais que tu les avais achetées. Elles étaient délicieuses.

Son sourire était angélique. Ah ! être capable de tirer des rayons

laser par les yeux...

– Qu'est-ce que tu mets dans tes saucisses, Kate ? demanda Raphaël d'un air innocent.

Un jaguar-garou à grande gueule avec une pincée de hyène-garou.

– Du gibier et du lapin.

– Ça l'air d'être de sacrées saucisses, dit Doolittle. Tu partagerais la recette ?

– Bien sûr.

– J'ignorais que tu étais experte en saucisse, dit Curran impassible.

Meurs, meurt, meurs, meurs...

Même Derek sourit. Raphaël posa la tête sur la table et tressauta légèrement.

– Il s'étouffe ? demanda Dali en fronçant les sourcils.

– Non, il ajuste besoin d'un petit instant, dit Curran. Les jeunes mâles boudas. Facilement excitables.

– On combat contre qui aujourd'hui ? demandai-je en rêvant que je l'assommais.

– Les Francs-Tireurs Rouges, dit Jim.

– C'est une blague, non ?

Andrea avait levé les sourcils.

Jim secoua la tête.

– Non. Ils sont menés par un Français. Il se fait appeler Cyclone. Un sale groupe.

– Le Français me connaît, lâchai-je.

Jim tourna les yeux vers moi.

– À quel point ?

– Assez bien, dit Curran. Il a peur d'elle.

– T'a-t-il déjà vue combattre ? demanda Andrea.

– Oui, il y a longtemps.

– Combien de temps ? demanda Jim. À quel point connaît-il tes techniques de combat ?

S'il essayait de m'empêcher de combattre, je le déchiquetterais.

– C'était il y a douze ans, au Pérou. Je doute sérieusement qu'il se souvienne des détails de mon style.

– Qu'est-ce que tu foutais au Pérou ? demanda Raphaël.

– Je combattais dans le Hoyo de Sangre. (Je les observai digérant mes mots. Oui, j'avais treize ans. Non, je n'avais pas envie d'en parler.) Comme je l'ai dit, cela n'a pas d'importance. C'est un gladiateur professionnel. Il passe d'arène en arène, pour les prix. C'est un bon mage de l'air qui préfère les sorts de base puissants. Il y a des chances qu'il tente un verrouillage d'air ou une prise. Qu'est-ce qu'il a dans son équipe ?

Jim avait l'air d'avoir croqué dans un citron.

– En supposant qu'ils amènent leurs meilleurs éléments, il a un troll comme Solide, un Spadassin golem et un Surin vampire. Un très vieux vampire.

– À quel point ? demandai-je.

– Aussi vieux qu'Olathe, répondit Jim.

Intérieurement, je me recroquevillai. Olathe, l'ancienne concubine de Roland, avait utilisé des vampires si vieux qu'ils avaient dû devenir non-morts avant le changement, la première vague magiques quand ils n'étaient pas supposés exister. Un vampire était une abomination en cours. Plus il vieillissait, plus les changements opérés par le pathogène Immotuus étaient prononcés, plus il devenait dangereux.

– Le golem est en argent, dit Jim. Il lui pousse des lames à de drôles d'endroits. Supernaturellement rapide. On ne peut pas le trancher ; on ne peut pas le percer. Le cuir du troll est aussi quasi impossible à pénétrer. J'ai vu une lance rebondir dessus. Cela m'inquiète.

Cela inquiéterait n'importe qui. Le vampire seul, même si les trois autres n'étaient que des figurines de papier, m'arrêterait.

Telle quelle, la formation était presque impossible à battre. Le vamp était létal et méchamment rapide. Avec deux combattants supplémentaires et un mage, l'empêcher d'approcher de Dali relevait de la gageure.

Olathe avait obtenu ses vampires dans les écuries de Roland quand elle l'avait fui. Où Cyclone avait-il trouvé un vampire antique, surtout avec le chef de guerre du Peuple dans le public ? Je pouvais écraser l'esprit du vampire, mais pas sans me dévoiler.

– Je peux prendre le sucer de sang, dit Dali. Si la magie est haute.

Jim fit la grimace.

– Ce n'est pas un vampire normal. Tu n'en as jamais vu un comme ça. C'est un vieux.

Elle secoua la tête.

– Plus il est vieux, mieux c'est. Mais cela m'ôtera toutes mes forces. Après j'aurai besoin d'une sieste.

Si Dali éliminait le vampire, ils se concentreraient sur elle.

Quatre pour trois, pas très bon, particulièrement avec un mage de l'air dans les parages. J'avais un moyen de la protéger. Ce serait stupide et imprudent dans des circonstances normales, mais, avec d'Ambray dans le public, c'était suicidaire.

Si elle échouait, elle n'aurait aucune protection contre le vampire. Il rejetterait sur elle pour la déchirer et je l'entendrais hurler.

– Si tu peux nous débarrasser du sucer de sang, je te protégerai pour le reste du combat, si la magie tient.

– Comment ?

– Une garde de sang. Ça empêche toute magie d'entrer ou de sortir, même la tienne. Tu envoies ta malédiction et tu te jettes dans la garde. Tu ne pourras plus en sortir sans mon intervention, mais personne ne pourra y entrer.

Dali se mordit la langue.

– Et si ça ne fonctionne pas ?

– Fais-moi confiance.

Elle réfléchit un long moment.

– D'accord.

Jim secoua la tête.

– Prenez un quatrième.

– Non.

Curran et moi avions réagi en même temps. Je ne voulais pas d'autres amis sur la conscience.

Doolittle soupira.

Je me levai.

– Il faut que je m'entraîne un peu.

Le vampire était accroupi à côté de Cyclone, puant la magie nécromancienne. Jim avait raison, celui-là était vraiment vieux.

Il ne restait aucun signe qu'il ait un jour marché sur deux jambes.

Il attendait à quatre pattes, comme un chien doté de membres humanoïdes avec des griffes à talon aiguille. Les derniers échos de son humanité avaient disparu depuis longtemps. Il était devenu une chose, étrange, repoussante, effrayante au point de me faire frissonner.

Il n'avait plus une once de graisse sur sa carcasse. Sa peau était tellement tendue sur ses muscles qu'on aurait dit de la cire coulée sur un écorché sculpté par un dément. Des protubérances osseuses perçaient la peau le long de son échine, créant une crête dentelée. Son nez manquait, il n'en restait pas même une fente.

Une mâchoire jaillissait de son visage sans lèvres, dévoilant une forêt de crocs enchâssés dans une gencive écarlate. Une corne épaisse sortait de son arrière-crâne. Ses yeux étaient rouges, brillants et affamés, comme des rubis enfoncés dans les orbites d'un démon.

Je repérai la lumière perçante et douloureuse de son esprit.

Si Dali échouait, je l'écraserais, que cela me trahisse ou pas.

À côté du vamp se dressait le troll. Créature corpulente, il faisait deux mètres soixante-quinze. Sa peau était brune, inégale et noueuse, tachée de noir. Un seul adjectif me venait à l'esprit : épais. Des jambes épaisses comme des troncs d'arbre, montées sur les chicots ronds et plats de pieds éléphantiques. Un abdomen épais avec un ventre rond qui semblait trop dur pour parler de brioche. Une poitrine épaisse. Des épaules massivement larges taillées dans des muscles épais. Un cou épais, plus large que mes cuisses. Une tête ronde et épaisse qui ressemblait à un moignon avec un visage plat. Des yeux profondément enfoncés dans des orbites sombres, un nez rabougri de chat persan et une bouche étroite comme une blessure. Deux défenses dépassaient de sa mâchoire inférieure, étirant sa bouche en une grimace suffisante. On aurait dit qu'il avait été sculpté dans un tronc d'arbre gargantuesque et qu'on lui avait

permis de se pétrifier.

Pas étonnant qu'une lance se soit brisée sur lui, une tronçonneuse perdrait toutes ses dents.

Le quatrième larron était jeune et très sombre de peau, son crâne était rasé de frais. Il avait le corps d'un gymnaste et arborait deux épées identiques. Je n'en avais jamais vu de semblables. Enfants bâtarde d'un cimenterre et d'un katana, elles avaient l'étroitesse de la lame japonaise et la courbure évasée du sabre arabe. Quatre-vingt-dix centimètres de long et quatre centimètres dans leur plus fine largeur, les lames étaient à la fois vives et dévastatrices.

Quand nous pénétrâmes dans l'arène, l'homme changea. Un lustre pâle recouvrit ses traits, une armure se forma sur ses épaules : une sablière texturée sur son épaule gauche, une autre plus fine sur la droite. D'énormes garde-bras protégeaient ses avant-bras.

Une large ceinture de métal enserrait ses reins, une bande de tissu métallique préservait ses testicules. Son corps scintillant d'humidité sécha en un instant, devenant d'un gris uniforme.

Seuls ses yeux n'étaient pas de métal. Le golem d'argent.

Les épées pointaient dans ma direction. Tout ce dont je rêvais : un homme de fer-blanc sous stéroïdes. Se balader en chantant joyeusement à la recherche d'un cœur devait avoir un côté désuet : ce mec voulait effectivement mon cœur, mais bien saignant.

La magie était à pleine puissance. Dali déglutit.

Outre Slayer, j'étais armée d'une épée tactique subtilisée à l'arsenal de la Meute pendant le tsunami. Je tendis l'épée tactique à Curran.

— Tiens-moi ça une seconde, s'il te plaît.

Il s'exécuta. Je passai le fil de Slayer sur le dos de ma main.

Une bonne coupure, peu profonde. Dali frémit et se tourna.

Je laissai le sang couler le long de la lame. Mon père et Greg devaient hurler dans leurs tombes. Je traçai un cercle de soixante centimètres de diamètre dans le sable, laissant une ouverture étroite, tirai un morceau de gaze et pressai ma main, saturant la gaze jusqu'à ce qu'elle goutte de sang.

je rendis la gaze à Dali. Elle la mit sur son écritoire et se positionna devant le cercle. Il lui suffirait de reculer d'un pas pour entrer dans la garde de sang.

J'appliquai un bandage autocollant sur la coupure.

– Comme à l'entraînement : fais ce que tu as à faire avec le vampire, réfugie-toi dans le cercle et utilise la gaze pour le sceller. Compris ?

– Oui.

– Obéis, dit doucement Curran.

Dali déglutit.

– Oui, mon Seigneur.

Le vamp serait attiré par le sang frais. Particulièrement par le mien. Le navigateur allait sentir cette attirance et le jeter sur Dali. Ce qui nous laissait le troll et le golem. Tant qu'ils tenaient, Cyclone resterait tranquille.

– Des choix, toujours des choix, murmurai-je.

Curran et moi avançâmes côte à côte.

– On prend le troll, dit Curran.

– D'accord.

Une fois que le vampire aurait essuyé la magie de Dali, le golem tenterait de l'éliminer. Si elle exécutait mes consignes, il échouerait, ce qui nous laisserait quelques secondes en tête à tête avec le troll.

Le troll sourit.

– Continue à sourire, mon joli.

Je fis tournoyer mes lames, échauffant mes poignets.

Curran surveillait le golem. Ce putain de truc était en argent.

– Le golem est à moi. Ne joue pas avec mes jouets.

– Dans la Fosse, tout est à moi, dit-il.

Le bruit du gong était comme mon cœur, il explosait.

La magie jaillissait de Cyclone. L'air s'épaississait et s'alourdissait autour de moi, me comprimant, me pressant, m'immobilisant... Le verrouillage d'air. Je me figeais. À côté de moi, Curran se tenait aussi raide qu'une statue, un petit sourire aux lèvres. Il avait lui aussi reconnu le sort.

Le vamp bondit.

Le golem se précipita vers moi.

Une lame de magie nous traversa. Quelque part dans la tribune, un hurlement rauque annonça qu'un Maître des Morts venait de perdre un vampire. Vas-y Dali.

L'air me retenait comme des fers, me coinçant dans une prise mortelle. Correct.

Curran explosa en forme guerrière : un cauchemar de plus de deux mètres, couvert de muscles, gris foncé, des rayures comme des traînées de fumée sur une fourrure de velours. Cette fois, à la place de l'horrible mixture l'humain et de lion à laquelle j'étais habituée, un crâne de lion doté d'une mâchoire énorme couronnait ses épaules. Seul Curran pouvait conserver une partie de son corps sous une forme et en transformer une autre.

Je me propulsai en l'air. Le verrouillage explosa. Il était fait pour entraver une victime qui paniquait. Plus on se débattait, plus il entravait. Mais on pouvait le déchirer d'un mouvement brusque.

Le golem se rua sur Dali, Cyclone trébucha, momentanément hébété par la rupture de son sort.

Le troll était sur nous. Je me jetai sous son abdomen. De bois ou pas, il marchait donc ses genoux pliaient. Je tranchai ses jarrets. Il s'agrippa à moi. *C'est bien, regarde-moi, espèce de bûche mal dégrossie.*

La puanteur malade de la décomposition se déversa dans l'arène. J'avais les larmes aux yeux.

La monstruosité démoniaque qu'était Curran atterrit sur le dos du troll. Sa mâchoire de lion se referma sur le cou épais. Des crocs étanchèrent, s'enfoncèrent entre les cervicales et tranchèrent la moelle épinière comme une paire de ciseaux. La tête du troll s'affaissa, un sang sombre bouillonnait en tachant ses épaules.

Curran lui arracha la tête du cou. Son visage se transforma en une terrifiante chimère moitié humaine, moitié lion. Il lança la tête du troll vers Cyclone.

Le mage ne fit aucun mouvement pour esquiver. Il nous regardait fixement, abasourdi. La tête s'écrasa contre lui, ses pieds quittèrent le sol. Il s'affala comme une masse.

Dali se laissa tomber dans la garde, les mains croisées sur la tête pour se protéger. Son visage et ses épaules étaient humides de sang,

dessinant de longues traînées sur sa chemise, mais la blessure était déjà refermée.

Le golem frappa dans sa direction, ses épées n'étaient qu'un nuage de métal, chaque coup provoquait une pulsation bordeaux sur la garde et rebondissait. Un tas de chair putride gisait à côté de Dali, un rectangle de papier de riz était collé au-dessus. Un kanji bleu pâle solitaire scintillait sur le papier.

Elle l'avait fait. Elle avait abattu le vampire.

— Ça va ? lui criai-je, me souvenant trop tard qu'elle ne pouvait pas m'entendre.

Elle leva la tête, me vit et leva le pouce.

— Hé ! boîte de conserve ! aboyai-je. Viens !

Le golem se retournai soulevant un nuage de sable, et me chargea. Je l'attendis, lames levées.

Il se fendit. Sa lame glissa le long de ma joue, éventant ma peau. Il était surnaturellement rapide. Mais j'avais l'habitude, et je l'égalais en vitesse. Frappe, frappe, frappe.

Je parai tous les coups. Une chaleur familière et bienvenue envahissait mon corps. Mes muscles étaient plus souples, mes mouvements plus faciles. Il était bien entraîné mais mon entraînement était meilleur.

Les lames devinrent un tourbillon. Je ris. *Tu veux qu'on accélère ? Très bien, allons-y.*

Ma seule chance était de l'épuiser. Planter une lame dans l'œil d'un adversaire n'était pas ce qu'il y avait de plus facile, or c'était la seule partie de lui qu'il avait conservée humaine.

Les minutes s'étiraient, saccadées par les lames scintillantes.

La foule était devenue si calme que seul le carillon de nos épées trompait le silence. Lui ne pouvait pas continuer indéfiniment, moi je me chauffais juste.

Curran surgit derrière le golem. Le coup d'œil que je lui portai me coûta une entaille à l'épaule gauche.

— Non ! aboyai-je.

Curran agrippa le golem dans une étreinte d'ours tentant de lui écraser la gorge. Des pointes d'argent jaillirent du dos du golem et s'enfoncèrent dans la chair de Curran.

Curran rugit de douleur.

Le bruit secoua la Fosse. Douleur et tonnerre combinés, je faillis tomber à genoux. Dans la foule, des gens hurlaient et se couvraient les oreilles. Des traînées grises grignotèrent la fourrure de Curran, mais cet imbécile entêté resserrait sa prise. Pourtant l'Univers se rétrécissait autour de lui et de sa douleur. Je devais le libérer.

Rien d'autre n'avait d'importance.

J'attaquai, laissant une légère ouverture sur mon flanc gauche.

Le golem s'y rua à pleine lame. Je n'essayai pas de parer. La lame glissa entre mes côtes et le glace me perça, immédiatement suivie d'une brûlure douloureuse.

Je plongeai Slayer dans son œil gauche, profondément, de toutes mes forces. Un coup sur un million.

La bouche du golem béa. Sa peau d'argent trembla, s'échappant de son corps et, alors qu'elle coulait, un hurlement naquit dans les profondeurs de sa gorge, de plus en plus puissant. Finalement, il éclata en un mugissement de douleur et de surprise.

Curran se détacha, brisant les piques.

Les dernières taches d'argent disparurent de la peau du golem.

Il tomba à genoux. Je mis mon pied sur son épaule et retirai le sabre de son orbite. Il s'écroula tête la première. Je m'éloignai, traversai la Fosse et plongeai ma main dans la garde de sang.

Elle se solidifia autour de mes doigts. Un instant, la colonne translucide et rouge encercla encore Dali, puis elle se brisa et fondit. J'attrapai Dali et l'arrachai du cercle. Derrière nous, Curran se redressa maladroitement. La foule se déchaîna. Putains de harpies. Je me tournai vers le public et hurlai .

— Allez tous vous faire foutre !

Ils se contentèrent d'acclamer plus fort.

Je quittai la Fosse.

À la Porte, Jim jeta un regard à mon visage et s'écarta de mon chemin.

Je ralliai nos quartiers, furieuse, directement vers le petit hôpital de Doolittle. Curran me suivait, il claqua la porte derrière nous. Je me retournai vivement. La bête fondit. Des taches noires marquaient la poitrine humaine de Curran, là où les piques avaient

percé sa chair.

J'écrasai mon poing sur son plexus solaire. Il grogna.

Doolittle s'enfuit.

— Putain ! C'est quoi ton problème ?

Je cherchai un truc costaud pour le frapper, mais il n'y avait que des instruments chirurgicaux, rien de lourd ni de contondant pour lui faire vraiment mal.

Il se redressa.

— Il était en argent ! crachai-je. J'avais tout sous contrôle. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Oh ! un golem d'argent toxique, si je lui sautais sur le dos ? Quelle putain de bonne idée !

Il me souleva et me pressa contre sa poitrine.

— Tu étais inquiète pour moi ?

— Non ! Je râle pour le plaisir parce que je suis une chienne désagréable.

Il sourit.

— Tu es débile !

De joyeuses étincelles d'or dansaient dans ses yeux. Je savais exactement ce que signifiaient ces étincelles. Ma fureur disparut, remplacée par l'inquiétude.

— Embrasse-moi et je te tue, le prévins-je.

— C'en vaudrait peut-être la peine, dit-il avec douceur.

S'il me gardait dans ses bras quelques secondes de plus, j'écrasais mes lèvres sur les siennes. J'étais tellement heureuse qu'il soit vivant.

Quand on se noie, s'accrocher à tout ce qui flotte. Même une paille faisait l'affaire.

— Mon flanc saigne, Ta Majesté.

Il me libéra et appela Doolittle.

Doolittle scelle la blessure d'une scansion, piqua mes jambes avec des aiguilles chaudes et déclara mes réflexes normaux.

— Blessure superficielle. Ça fait mal ?

— Non, mentis-je.

Il soupira avec l'expression patiente d'un martyr.

— Pourquoi prends-je la peine de poser ce genre de questions ?

– Je ne sais pas. Ça aiderait si je pleurais comme un bébé ?

Il secoua la tête.

– Après réflexion, ne change rien.

Les taches sur la poitrine de Curran s'élargissaient. Je le désignai.

Doolittle me tendit le scalpel.

– Il faut que j'aie vu Dali. Elle est sous le choc.

Étrange. Elle n'avait pas l'air choquée la dernière fois que je l'avais vue.

Doolittle partit d'un air très déterminé. Je regardai le scalpel.

Curran était assis sur le sol et me présentait son large dos.

Et merde !

– Fais-le, dit-il. À moins que tu t'évanouisses ?

– Installe-toi, princesse. Ce n'est pas la première fois que je fais ça.

Je mis la main sur la première tache. Le muscle sous mes doigts était chaud et gonflé. J'appuyai, définissant la zone cible comme on me l'avait appris et entaillai. Il se tendit. Un sang noir jaillit de la blessure et un morceau d'argent fit surface. Je l'agrippai avec un forceps et l'arrachai. Deux centimètres de large et cinq de long. Merde ! Assez d'argent pour rendre un Changeforme normal violemment malade. Combien de pointes avait-il encore en lui ? Je laissai tomber le morceau dans un plateau métallique, essuyai le sang et déplaçai ma main vers la tache suivante le plus rapidement possible.

Couper, tirer, essuyer. Encore et encore.

Il grogna une fois, doucement.

– Presque fini, murmurai-je.

– Qui t'a appris à faire ça ? demanda-t-il.

– Un rat-garou.

– Je le connais ?

– Elle. Elle est morte il y a longtemps. Elle aimait bien mon père.

Neuf piques.

Ses blessures se refermaient, le muscle et la peau se nouaient ensemble. Je me levai, mouillai une serviette et nettoyai son dos. Il

se pencha un peu en arrière, prolongeant le contact avec mes doigts.

J'avais envie de faire courir mes mains sur son dos. Je me contraignis à me lever, rinçai la serviette et la jetai dans la poubelle que Doolittle avait installée.

— C'est bon, dis-je, et je sortis avant de faire quelque chose de stupide.

Chapitre 28

Il était tard. J'étais assise dans le jacuzzi, cloîtrée dans une pièce sans fenêtres. L'humidité formait des gouttes au plafond, les faibles lampes électriques fournissaient une lumière tamisée.

Les jets ne fonctionnaient plus, avec ou sans magie.

Mon corps entier me faisait mal. Mon flanc, mes bras, mon dos. Le golem avait distribué pas mal de punitions.

J'étudiai l'idée de sortir du jacuzzi. Mes pieds étaient ridés et j'avais trop chaud. Mais cela signifiait retourner dans la chambre.

Nous étions en finale et les Gardes Rouges nous surveillaient de près. La seule manière de quitter nos quartiers entraînait un interrogatoire de première classe et une lourde escorte. Même maintenant, dans le bain, deux Gardes Rouges attendaient devant la porte.

Une bouteille suante de Corona envahit mon champ de vision. Elle était coincée dans une main attachée à un bras musculeux couvert de poils blonds.

— Offrande de paix, dit Curran.

L'avais-je entendu entrer ? Non.

Je pris la bière. Il contourna le jacuzzi. Il ne portait qu'une courte serviette blanche.

— Je vais enlever la serviette et entrer, dit-il. Je te préviens.

Il y a des moments dans la vie où hausser les épaules demande toute la volupté du monde.

— Je t'ai déjà vu nu.

— Je ne voulais pas que tu t'enfuyes en courant ou...

— Ne te flatte pas.

Il ôta la serviette.

Je n'avais pas oublié à quoi il ressemblait sans vêtements, seulement qu'il était si tentant. Il était bâti pour la survie : fort mais

souple, ciselé mais pas vraiment mince. On pouvait faire rebondir une pièce de vingt-cinq cents sur ses abdos.

Curran entra dans la baignoire. Il n'était de toute évidence pas pressé.

C'était comme de marcher sur une passerelle au-dessus d'un gouffre, ne surtout pas regarder en bas. Surtout pas sous la ceinture... Oh ! Il se laissa glisser dans l'eau. Je me souvins qu'il était primordial de respirer.

— Comment va ton dos ?

— Bien, dit-il. Merci.

— De rien.

Ça devait le lancer.

— Ton flanc te fait mal ?

— Non.

Son sourire affirmait qu'il n'était pas dupe.

Je bus un peu de ma bière, la goûtant à peine. L'avoir de l'autre côté du jacuzzi était comme d'être face à un tigre affamé sans grille de protection. Ou plutôt un lion affamé avec de très grandes dents.

— Tu vas virer Jim ?

Je tentai d'avoir l'air nonchalante.

— Non, dit le lion.

Soupirer de soulagement aurait été déplacé.

Curran s'étira.

— Je te concède que, si j'avais été attentif, j'aurais étouffé ça dans l'œuf. Ça n'aurait jamais dû aller si loin.

— Comment ?

— Jim est devenu chef de la sécurité huit mois avant l'apparition du traqueur de Red Point. L'upir a été son premier vrai test. Il s'est planté. On s'est tous plantés. Puis il y a eu Bran, or Bran a volé les cartes trois fois, apparaissant et disparaissant du donjon à l'envi, il t'a agressée pendant que tu étais sous notre responsabilité et il a écrasé notre équipe de cartographes, Jim compris. Jim considère cela comme un échec personnel.

— Ce mec se téléportait ! Comment est-on supposé se protéger contre quelqu'un qui se téléporte ?

Curran se déplaça le long de la paroi de la baignoire,

s'enfonçant un peu plus dans l'eau.

— Si j'avais su comment Jim le prenait, je le lui aurais fait remarquer. Tu te souviens quand il a essayé de se servir de toi comme appât ?

— Je me souviens avoir eu envie de lui casser la gueule.

— C'était le premier signe alarmant. Sa priorité était devenue « gagner à tout prix ». J'ai trouvé ça bizarre à l'époque, mais, comme tout ce qui se produisait était dément, j'ai laissé passer. Il est devenu parano. Tous les chefs de la sécurité le sont, Jim est allé plus loin que la plupart. Éviter toute menace future s'est mis à l'obséder et, quand Derek a déconné et s'est fait tabasser, Jim a dépassé les bornes. Il ne pouvait supporter ni la responsabilité de la mort de Derek ni que je sois contraint de tuer le gamin. Il fallait qu'il arrange les choses à tout prix. Bref, il y avait un problème et je ne l'ai pas vu. Et il ne l'a certainement pas mentionné.

Cher Seigneur des Bêtes, en tant que chef de la sécurité, je dois vous informer que j'ai un profond complexe impuissance... Ouais, il pousserait des roses en enfer avant ça.

— Je ne peux pas surveiller tout le monde tout le temps, continua Curran. Et Jim est le seul qui n'avait jamais pété un câble. C'était son heure, j'imagine. Alors, pour répondre à ta question, il n'y a aucune raison de le virer. Il a un talent pour son boulot et, considérant ce qu'il affronte, il se débrouille pas mal. Si je le saquais, je devrais le remplacer par quelqu'un de moins expérimenté qui déconnerait encore plus. C'est une leçon. Trois mois à charrier des cailloux devraient l'aider à, dépasser le stress.

Nous restâmes calmement assis. Je scrutai ma bière, me sentant un peu confuse. C'était marrant comme six mois de sobriété m'avaient transformée en poids léger. Curran posa sa nuque sur le bord du jacuzzi et ferma les yeux. J'admirai son visage qui se découpait sur l'obscurité du mur. Il était très séduisant. Dans cette position, il avait l'air vraiment humain.

Personne à impressionner. Personne à diriger. Rien que lui dans le jacuzzi, fatigué, douloureux, volant quelques précieux instants de repos, irrésistiblement érotique. Bon, l'érotisme était de trop, probablement l'effet de la bière. Sûrement la bière.

Malgré ses grognements et ses menaces, son arrogance, j'aimais être près de lui. Je me sentais en sécurité. C'était une sensation étrange. Je n'étais jamais en sécurité.

Je fermai les yeux. Si je ne le voyais pas, je ne baverai pas.

— Alors tu ne voulais pas me voir souffrir ? demanda-t-il.

Sa voix était trompeusement douce, le ronronnement rusé, profond et rauque d'un chat géant qui espérait une récompense.

Admettre que j'accordais de l'importance à son bien-être serait une erreur fatale.

— Je ne voulais pas que tu sois contraint de tuer Derek.

— Et s'il avait tourné Wolf ?

— Je m'en serais occupée.

— Comment comptais-tu te débarrasser de Jim ? C'était l'alpha le plus haut gradé. Ce devoir était le sien.

— J'ai utilisé mon grade, lui dis-je. Je lui ai dit que, puisque tu avais accepté l'offre d'assistance de l'Ordre, j'avais un grade supérieur à tout le monde.

Il rit.

— Et il t'a crue ?

— Ouais. Je l'ai aussi regardé d'un air menaçant pour ajouter de l'effet. Hélas, je ne sais pas faire briller mes yeux comme toi.

— Comme ça ?

Il souffla dans mon oreille. Mes yeux s'ouvrirent d'un coup. Il n'était qu'à quelques centimètres, les mains appuyées sur la paroi de chaque côté de moi. Ses yeux ressemblaient à de l'or fondu, mais ce n'était pas le regard dur et léthal de l'alpha. Cet or était chaud et séduisant, avec une pincée de désir.

— Ne me pousse pas à briser cette bouteille sur ta tête, murmurai-je.

— Tu ne le feras pas. (Il sourit.) Tu ne veux pas me voir blessé.

Nous nous jetâmes l'un sur l'autre, fous de désir et affamés.

Les alarmes hurlaient dans ma tête, mais je les éteignis. Qu'elles aillent se faire foutre ! J'avais envie de lui.

Il trouva ma bouche. La poussée de sa langue contre la mienne me fit tourner la tête. Il avait le goût du paradis. Je l'embrassai en retour, mordillant, léchant, me fondant contre lui. C'était si bon...

Ses lèvres tracèrent une ligne de feu de ma bouche à mon menton et le long de mon cou. Sa voix était un murmure rauque.

– Seulement si tu le veux... Dis « non », et je m'arrête...

– Non, dis-je pour voir ce qu'il ferait.

Curran recula. Ses yeux étaient désir pur, brut et incontrôlé.

Il déglutit.

– OK.

C'était la chose la plus érotique que j'aie jamais vue. Je me tendis vers lui et fis glisser ma main sur sa poitrine, caressant les muscles tendus.

Il prit ma main et embrassa doucement ma paume. Un besoin brûlant, rigoureusement contrôlé, brillait dans ses yeux.

Je libérai mes doigts, me propulsai depuis la paroi et embrassai sa gorge. C'était délicieux. Il n'y avait aucun espoir.

Il ferma les yeux.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je tire sur les moustaches de la mort, murmurai-je en laissant ma langue jouer sur sa peau rugueuse de barbe.

Il sentait si bon, si mâle. Mes bras descendirent le long de ses biceps. Ses muscles se tendirent sous leur infime pression. Il essayait très très fort de rester immobile, je faillis rire. Toutes ces fois où il m'avait appelée « bébé »... La vengeance était douce...

– C'est un oui ou un non ? demanda-t-il.

Je me coulai contre lui et mordillai sa lèvre inférieure.

– Je prendrai ça pour un oui.

Les muscles de fer de ses bras se gonflèrent sous mes mains.

Il m'attrapa, me positionna sur lui et m'embrassa, glissant sa langue dans ma bouche sur un rythme chaud, avide et impatient.

Je passai mes bras autour de son cou. Il m'agrippa aux cheveux d'une main, m'enveloppa les fesses de l'autre et me serra plus près de lui, son érection était dure et chaude dans mon giron.

Finalement...

– Laissez entrer, grondait Derek derrière la porte.

Va-t'en !

Le Garde dit quelque chose. La main de Curran trouva mon sein et caressa le téton, envoyant un choc électrique à travers ma

peau, menaçant de me faire fondre.

– Oui, feula Derek. Je suis un membre de la putain d'équipe. Demandez-leur.

– Curran ! murmurai-je. Curran !

Il feula et continua. La porte s'ouvrit violemment.

Je le frappai à la nuque. Il s'enfonça dans l'eau.

Au secours, j'ai noyé le Seigneur des Bêtes.

Derek s'approcha du bord du jacuzzi. Curran fit surface de l'autre côté. Son visage grondait.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– La femme Moissonneur, elle a apporté une nouvelle boîte. Il y a une main dedans. Ce n'est pas celle de Livie, pas la bonne odeur. Mais c'est une main de femme. D'après l'odeur, elle a deux jours, peut-être plus. Ils ont dû la congeler.

Je fermai les yeux et laissai la réalité reprendre son cours.

Quelque part une femme avait perdu une main. Le reste avait probablement été dévoré. Le dégoût me submergea, suivi par une rage pleine d'indignation.

– Donne la main aux Gardes Rouges. On ne peut rien y faire avant demain, dit Curran.

Derek s'éclipsa.

Curran me regardait de l'autre côté du jacuzzi, l'eau nous séparait comme un champ de bataille. Ses yeux brillaient toujours comme du miel fondu. Il fallait que je me reprenne.

Pour lui, c'était un concours de volontés. Il avait affirmé qu'il m'aurait, j'avais prétendu le contraire, il voulait gagner à n'importe quel prix.

– Tu as raté ta chance. Je ne m'approche plus de toi, alors tu peux éteindre les phares.

Il s'approcha.

– Non.

Je mis beaucoup d'acier dans ce « non ». Il s'arrêta.

– Tu avais envie de moi, dit-il.

Mentir ne ferait que lui donner plus de satisfaction. Il fallait qu'il se tienne loin ou je me jetterais sur lui.

– Oui.

– Que s’est-il passé ?

– Je me suis souvenue de qui j’étais et de qui tu étais.

– Et qui suis-je ? Éclaire-moi.

– Tu es l’homme qui aime jouer et qui déteste perdre. Et je suis l’idiotte qui n’arrête pas de l’oublier. Tourne-toi que je puisse sortir, s’il te plaît.

Il avait failli m’avoir.

Il s’appuya contre la paroi du jacuzzi, écartant les bras paresseusement, ne montrant aucune intention de bouger.

– Très bien.

Débarrassons-nous de ça. Je m’accroupis sur le banc et me redressai rapidement. L’eau arrivait jusqu’à mes cuisses.

Un son rauque sortit de sa bouche. On aurait presque dit un grognement.

Je quittai la baignoire, attrapai ma serviette, m’en enveloppai et sortis. Plus de jacuzzi pour moi. Pas avant très très longtemps.

Chapitre 29

Je me réveillai tôt. Trop tôt – l’horloge sur le mur indiquait 3 h 30. Je restai étendue les yeux ouverts quelques minutes, puis me levai, attrapai Slayer et me glissai hors de la chambre vers la porte extérieure. Derek était perché sur une chaise sur le seuil. Il me regarda de ses yeux jaunes.

– Où sont les Gardes ? murmurai-je.

Il haussa les épaules.

– Sans doute un changement d’équipe. Ils sont restés devant la porte pendant les six dernières heures, puis ils se sont levés et sont partis.

– Depuis combien de temps ?

– Trois minutes.

Ça pouvait effectivement être un changement d’équipe. Je doutais que les Moissonneurs tentent quelque chose.

La malédiction du Diamant Loup garantissait qu’ils essaieraient de le gagner. Le seul but de Mart était la gemme puisqu’il en avait besoin pour affronter la Meute. Les Rakshasas ne semblaient pas aimer les enjeux équitables. Ils préféraient avoir un avantage, or, sans le Diamant Loup, les Changeformes se serviraient d’eux pour balayer le sol.

Je me sentais relativement confiante pour le combat du lendemain. La vitesse de Mart était infernale et leur magie ne devait pas être prise à la légère, mais notre équipe était bien équilibrée et les Changeformes combattaient comme une machine bien huilée. Même au complet, les Moissonneurs préféraient les duels.

– Je reviens, dis-je.

– Où vas-tu ?

Je lui dis la vérité.

– Je veux voir la Fosse.

Il hocha la tête.

Je me glissai dans le couloir et me dirigeai vers la Fosse. Je voulais juste faire courir mes mains sur le sable et calmer mes souvenirs pour pouvoir dormir. Le chemin le plus rapide passait par le gymnase et conduisait à la Porte d'Or.

Je courus pieds nus pour le traverser. Au-dessus de la Fosse, on avait enlevé les toiles qui cachaient les énormes lucarnes du toit. Le clair de lune baignait le sable.

À côté de la Fosse, éclairé par les rayons lunaires, Hugh d'Ambray, flanqué de Nick et du jeune guerrier, tendait un paquet à Mart et Cesare.

Un froid glacial glissa le long de ma colonne vertébrale. Je me figeai. L'objet était long et ressemblait à une épée enveloppée de toile. Voilà où étaient passés les Gardes. Il les avait achetés pour procéder à cet échange.

Hugh n'était pas un idiot. Il avait vu les combats et compris que nous avions une chance de gagner. Il avait décidé d'équilibrer les chances. Ce ne devait pas être une épée ordinaire.

Cesare grimaça, Mart me montra les dents et les deux Moissonneurs se fondirent dans l'obscurité. Hugh d'Ambray me regardait et je le regardais.

— Pas surprenant que Roland s'allie avec les Rakshasas, dis-je. C'est une race ancienne qui dépend de la magie. Ils respectent son pouvoir. Et pas étonnant qu'il souhaite les utiliser pour affaiblir la Meute. Ils sont vicieux et rusés mais pas très malins. S'ils gagnent, ils feront un ennemi bien plus fragile que les Changeformes. S'ils perdent, la Meute sera affaiblie de toute manière. Par contre, demander à Hugh d'Ambray de payer les Gardes pour fournir discrètement une arme aux Rakshasas juste avant le combat final, ça c'est surprenant. On jurerait une tricherie. Plutôt douteux, non ?

Il s'avança en hochant la tête.

— Marchez avec moi.

Je devais découvrir ce qu'il leur avait donné, notre survie en dépendait. Je marchai à ses côtés. Nick et l'autre guerrier restèrent quelques pas derrière nous. Nous commençâmes à tourner autour de la clôture.

– J’aime votre manière de bouger. Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?

– Simple curiosité, que leur avez-vous apporté ?

– Une épée, dit-il.

Ah !

– Ce doit être une épée de grande valeur. Ils considèrent les armes comme des jouets. Ils ont fondu tout votre précieux électrum pour le verser sur le visage d’un Changeforme.

La bouche de Hugh trembla. Il se rattrapa et se figea avant de faire la grimace, mais je le vis. Un point pour moi.

– Alors cette épée doit être vraiment spéciale. Quelque chose qu’on ne devrait peut-être pas leur confier, quelque chose qui pourrait les aider demain. Est-ce une des armes personnelles de Roland ?

– J’ai apprécié ce que vous avez fait avec le golem, dit-il. Rapide, précis, économique. Excellente technique.

– C’est Fléau que vous leur avez donné ?

L’épée qu’il leur avait donnée avait une lame large. Ç’aurait pu être Fléau, même si j’espérais très fort que ce ne soit pas le cas. Fléau libérait une magie qui décimait des armées. Non, ce devait être quelque chose d’autre. Une épée qui pouvait être utilisée de près avec précision.

– Si vous n’étiez pas du mauvais côté, je vous aurais trouvé une utilité, dit-il.

– Merci de ne pas m’avoir insultée avec une offre.

– De rien. Je regrette vraiment que vous mouriez demain.

– Cela a de l’importance pour vous ? Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

– Gaspillage de talent.

Il était là, le remplaçant de mon père. Voron l’avait formé, comme il m’avait formée, mais il n’avait pas fait travailler Hugh depuis sa naissance. Il avait dix ans quand il avait commencé l’entraînement. C’était un maître épéiste. Mon père disait qu’il n’avait jamais vu un combattant aussi talentueux. Je supposais que sa remarque était un compliment.

– Pourquoi le servez-vous ? demandai-je.

Un masque de perplexité recouvrit ses traits.

Je voulais vraiment savoir. Voron l'avait recueilli. Voron avait fait de lui ce qu'il était. La magie de Roland se contentait de lui conserver sa jeunesse – il avait le corps et le visage de quelqu'un d'à peine plus âgé que moi, mais il devait bien avoir cinquante ans. Il ne vieillirait pas. Aucun des cadres supérieurs de Roland ne subissait les effets du temps. C'était son cadeau à ceux qui le servaient. Mais ce n'était certainement pas suffisant.

– Il est plus fort que moi. Je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un qui me surpasse. (Hugh m'étudiait.) Il vous arrive souvent de prendre des ordres de gens plus faibles, plus bêtes et plus inaptes que vous ?

Ma fierté était blessée.

– Je le fais parce que je l'ai choisi.

– Pourquoi ne pas choisir de servir un maître plus puissant ?

– Parce que sa vision est faussée et que je n'y crois pas.

– Sa vision est celle d'un monde meilleur.

– Un monde meilleur construit sur des atrocités sera pourri jusqu'à la moelle.

– Peut-être, dit Hugh.

Je le regardai dans les yeux.

– Il n'y aura pas de tour surplombant Atlanta tant que je suis en vie.

– Notre cause a donc bien de la chance que votre vie s'achève demain.

Hugh sourit. Il me trouvait ridicule et il avait raison.

– Vous entraînez-vous avec moi ? demanda-t-il. Nous avons le temps. J'ai été généreux avec les Gardes.

L'offre me tentait. Hugh était un épéiste-né, un guerrier inestimable. Ce serait presque comme un entraînement avec Voron. Mais j'avais un combat le lendemain. Me blesser ne ferait que jouer son jeu.

– Je n'ai pas le temps de vous donner une leçon.

Vas-y, avale-ça.

– Je me demande à quel point vous êtes rapide, dit-il dans mon dos.

L'épéiste blond m'attaqua dans le dos. Je me laissai tomber et frappai bas, lui enfonçant Slayer dans le ventre, par le côté et vers le haut. Le sabre creva son estomac dans un bruit sec et se fraya un chemin jusqu'à l'aorte. Il m'avait fallu tout mon savoir-faire pour exécuter ce coup. Hugh avait mordu à l'hameçon, finalement.

Je repoussai le guerrier blond. La lame de Slayer émergea, couverte d'écarlate. Il s'affaissa sur le sable, le sang jaillissant de son aorte comme un geyser. Un humain normal serait déjà mort, mais le blond aussi bénéficiait de la magie de Roland et tiendrait encore une ou deux minutes.

Le visage de Hugh ne trahissait rien, mais ses yeux étaient écarquillés. Je savais ce qui lui passait par la tête. Exactement ce qui me passait par la tête quand je voyais un coup porté par un expert : aurais-je pu l'exécuter ? Nos yeux se rencontrèrent. La même pensée nous traversa comme une charge électrique : un jour nous devrions croiser l'épée. Mais pas aujourd'hui. Il fallait que je me tire.

– Tu l'as gaspillé. C'est du travail bâclé, Hugh.

Il recula d'un pas. Je me rendis compte à retardement que j'avais utilisé la réprimande préférée de Voron. Cela m'avait échappé. Merde.

Je partis. Ils ne me suivirent pas.

Au matin, les Changeformes méditèrent. Puis nous nous entraînâmes au gymnase. Jim nous fit un court briefing.

– Les Moissonneurs se battent comme des samouraïs, un contre un. Ils n'ont aucune tactique. Ils aiment frimer, mais ils sont efficaces.

Nous avions tous un boulot à faire. Le mien était simple : Mart. je ne voulais pas Mart, je voulais Cesare. Mais la stratégie de Jim était bonne et j'allais la suivre. J'aurais ma chance contre Cesare. J'avais trop envie de le tuer pour que cela me soit refusé.

De toute façon, aucune tactique, aucune stratégie n'avait de valeur tant que j'ignorais quelle lame Hugh avait donnée aux Moissonneurs. Il aurait pu la leur offrir bien avant la nuit dernière, mais il avait craint qu'ils soient incapables de résister et qu'ils

révèlent son pouvoir en l'utilisant avant la finale.

Roland avait fabriqué plusieurs armes. Toutes étaient dévastatrices. Rien que d'y penser, ça me faisait grincer des dents. Il avait dû ordonner à Hugh de s'assurer de la victoire des Rakshasas quoi qu'il en coûte. Je me demandais comment d'Ambray le prenait.

À midi moins deux, nous nous mîmes en ligne et nous marchâmes sur la Fosse. Le soleil se déversait depuis les lucarnes.

Les Changeformes étaient en forme guerrière, Raphaël inclus, Curran en tête. Andrea portait une arbalète et suffisamment d'armes à feu pour prendre le pouvoir dans un petit pays, elle avait même chargé Dali de munitions supplémentaires.

Nous traversâmes l'Arène et pénétrâmes sur le sable.

À l'autre bout de la Fosse, sept Moissonneurs se tenaient sur deux rangées. Je me concentrai sur Mart, au centre. Son épée était au fourreau.

Merde !

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il t'a donné ?

Je passai les autres en revue. Cesare se tenait à gauche de Mart. L'énorme Rakshasa, qui portait toujours sa peau humaine, possédait deux khandas : de lourdes épées de quatre-vingt-dix centimètres à double tranchant. J'avais déjà utilisé des khandas, mais ce n'était pas ma tasse de thé, trop lourdes et bizarrement aiguisées.

Sur la droite de Mart se tenait le Solide des Rakshasas. Trois mètres et très épais, il avait la tête d'un petit éléphant, y compris les larges oreilles dentelées, mais, plutôt qu'un cuir sombre, son corps avait la teinte malade d'un homme atteint de jaunisse.

Un haubert d'un métal qui ressemblait furieusement à de l'or pendait sur ses épaules. Je devinais que même les éléphants préféreraient aller à la bataille en vêtements coordonnés.

Sur l'épaule de l'éléphant se perchait une créature mince, glabre, rouge violacé comme un foie cru, ses membres osseux se terminant par des griffes noires. On aurait dit un fémur de la taille d'un enfant. Deux ailes dépassaient de ses épaules. Il disposait de deux talwars, courts mais larges.

La deuxième ligne de Rakshasas se constituait de la femme qui m'avait apporté les cheveux dans la boîte, une chose humanoïde à quatre bras, habillée d'une peau reptilienne mouchetée de brun et de vert, et Livie.

La chose reptilienne était anormalement mince, armée de deux arcs. Livie tenait une épée droite et semblait morte de peur.

Son crâne avait été rasé. Ma rage resurgit avec une clarté de cristal. Bien sûr, ce qu'elle avait fait était stupide et lâche, mais ce n'était pas une combattante. Ils n'avaient aucun droit de la mêler à ça. Elle ne le méritait pas.

Livie rencontra mon regard. Elle avait les larmes aux yeux.

Ils nous avaient chassés comme si nous étions de la viande.

Ils avaient blessé Derek. Ils lui avaient brisé les os, versé de l'électrum fondu sur le visage, ils l'avaient torturé et ils avaient ri. Ils tuaient des Changeformes et forçaient des jeunes filles à descendre dans la Fosse. Leur existence était une injustice.

Ils méritaient de mourir. Et j'y prendrais plaisir. Mon Dieu comme j'allais y prendre plaisir ! La magie était à pleine puissance. La foule attendait, électrique d'impatience. Un sourire brillait sur le visage de Mart.

Son épée était toujours au fourreau.

Curran changea ses pieds griffus dans le sable à côté de moi. Au-dessus de nous, sur le balcon, Sophia la productrice levait une énorme pierre jaune. Lumineuse, jaune citron, en forme de larme, elle brillait et jouait dans ses mains comme un courant d'or vivant, capturant la lumière et la renvoyant en un étalage éblouissant.

Sophia la souleva au-dessus de sa tête – ses bras tremblaient sous l'effort – et hurla :

– Que les Jeux commencent !

La mage Rakshasa agita les bras en l'air.

Je faisais balancer mes deux épées, Slayer dans la main droite et la lame tactique dans la gauche.

Mart tendit la main vers son fourreau et libéra la lame, jetant le fourreau dans le sable.

Une lame large, aussi rouge que le rubis.

Tout se ralentit et, dans cette quasi-immobilité, les battements

de mon cœur étaient désagréablement bruyants. L'étoile Écarlate ! L'une des plus terribles armes personnelles de Roland, une épée qu'il avait forgée avec cinq ans de son propre sang. Elle avait le pouvoir de tirer treize rafales de magie. Comme les lames de scies enchantées, ces tirs pouvaient se verrouiller sur leur cible, traverser n'importe quoi et couper leur objectif en deux.

On ne pouvait pas les éviter. On ne pouvait pas les bloquer. La lame elle-même ne pouvait être brisée par une arme ordinaire et même Curran n'aurait pu la casser.

Nous allions mourir instantanément. Curran survivrait peut-être assez longtemps pour être déchiqueté par les Rakshasas.

Je ne tolérais pas cette idée.

Je m'agitais, fouettant l'air de mes lames, lentement, comme si j'étais sous l'eau, et je le vis me regarder de ses yeux gris dans un visage de monstre.

Que puis-je faire ? Comment puis-je le garder en vie ?

« Tout se passera bien », articula Curran mais je ne pouvais pas l'entendre, assourdie par ma panique.

Je me retournai. Mart tenait l'épée à deux mains. La lame rouge luisait comme si elle était couverte de sang. Je devais la détruire parce que, s'il complétait son coup, nous crèverions.

Le gong tonna. Le monde reprit sa vitesse habituelle.

Je chargeai.

Mart leva l'épée.

Je n'avais jamais couru aussi vite. Le sable devint flou. La pointe de l'épée menaçait devant moi, se dressant. J'empoignai la lame écarlate et me l'enfonçai dans le ventre.

Cela faisait mal. Mon sang recouvrait la substance rouge de l'épée. Mart me regardait fixement, ahuri. J'attrapai sa main et enfonçai l'épée plus profondément. La pointe saillit dans mon dos. Plus profond encore. Jusqu'à la garde.

La lame était en moi, douleur chaude. Mon sang nappait le métal, forgeant un lien avec celui de Roland. Autour de moi, les Changeformes percutaient les Rakshasas. Je murmurai le mot de pouvoir.

– *Hessad !*

A moi !

Depuis chaque centimètre carré de ma peau, depuis le bout de mes doigts et de mes orteils, la magie s'engouffra dans mon corps et se concentra sur l'épée. La lame jeta des étincelles qui furent autant d'éclairs de douleur, comme une tresse de fil de fer barbelé qu'on aurait été arrachée de mon ventre. Je m'accrochai de toutes mes forces à la réalité, essayant de ne pas m'évanouir.

L'arène chancela, tournoyant de toutes les couleurs et, à travers le brouillard de visages, je vis Hugh d'Ambray se lever, me regarder comme s'il avait vu un démon.

Le sang de mon père biologique réagit au mien et le réorganisa. L'épée était mienne. Elle m'obéirait. Maintenant.

– *Ud !* murmurai-je.

Meurs !

Le mot de pouvoir qui ne fonctionnait jamais. Pour tuer quelque chose à la seule force de la volonté, il fallait en avoir la possession totale.

La magie me déchira. L'épée se déforma dans mon corps, comme une créature vivante, vibrante, s'acharnant à se libérer. La douleur me submergea dans une explosion brillante. Je hurlai.

L'épée se désagrégea. Une fine poudre rouge flotta jusqu'au sol. Dans mon corps, la lame se désintégra et se mêla à mon sang, se propageant dans tout mon corps. Le sang de Roland me brûlait comme si mes entrailles avaient été trempées dans l'huile bouillante. Tant de pouvoir...

Le feu me coupa les jambes, je tombai sur le sable. L'enfer me cuisait vivante, les larmes me montaient aux yeux. Je tentai de remuer mais mes muscles refusèrent d'obéir. Chaque cellule de mon corps était en flammes.

Tout cela n'avait pris que cinq, six secondes du début à la fin, assez de temps pour m'empaler sur la lame et lâcher deux mots.

Hugh avait raison – j'allais mourir aujourd'hui. Mais l'épée incassable était brisée et Curran allait vivre. Et tous les autres.

Pas mal pour cinq secondes de boulot.

Un rugissement fit trembler l'Arène. Curran m'avait vue tomber et se précipitait vers moi. L'éléphant tonitrua et tenta de

l'intercepter. Curran l'évincera d'un seul coup.

Aucune raison de se presser, Ta Majesté. Il est trop tard pour moi, de toute façon.

Mart laissa tomber la garde inutile et m'empoigna, ses yeux étincelaient de fureur. Curran plongea, mais Mart bondit vers le haut, comme une flèche, sans me lâcher. La main griffue de Curran n'attrapa que du sable. Il m'avait ratée d'une demi-seconde.

Cela ressemblait à l'enfer, pourtant je n'étais pas encore morte. On ne sent pas la douleur après la mort, et j'avais mal, bon Dieu ce que j'avais mal ! Nous nous élevions au-dessus de l'Arène, dans les rayons de soleil qui filtraient par les lucarnes. Seuls trois Rakshasas avaient survécu : Mart, Cesare et Livie, dans les bras de Cesare.

Des squames s'échappaient des joues de Mart. Puis tout son être se fractura, comme une myriade de papillons s'envolant pour disparaître dans la lumière, révélant une nouvelle créature. Elle était grande, ses épaules étaient larges, sa taille et ses hanches étaient étroites. Elle avait la peau ambrée et les muscles ciselés.

Ses cheveux étaient longs et noirs, ses yeux d'un bleu cobalt perçante deux saphirs dans un beau visage souillé d'arrogance et de joie prédatrice.

Mart n'avait plus besoin de sa peau humaine.

Il me cramponna et plongea vers le balcon où se tenait Sophia qui s'accrochait au Diamant Loup.

— Offre-moi le bijou, ordonna-t-il en tendant la main.

Ils n'avaient pas gagné la pierre, mais ils préféraient risquer sa malédiction plutôt que la vengeance des Changeformes.

Sophia déglutit.

— Non ! dis-je.

En dessous de nous, l'Arène rugissait de hurlements indignés.

— Offre-moi le bijou, femme.

Sur la peau de Cesare, les serpents tatoués se dressèrent et sifflèrent.

Les doigts de Sophia s'ouvrirent. La larme dorée du Diamant Loup atterrit dans l'énorme paume de Cesare.

— Il est à vous, dit-elle.

Connasse !

Les Rakshasas prirent leur envol. Mart frappa la lucarne de la main, le verre explosa et s'abattit sur l'arène comme une cascade de fragments scintillants.

Enfermée dans une cage dorée, je baignais dans une mare de mon propre sang. Il trempait mes cheveux, mes joues, mes vêtements. Je le respirai, son odeur et sa magie m'enveloppaient.

Je sentais le sang comme je sentais mes membres ou mes doigts.

Il avait quitté mon corps mais nous restions connectés. Jamais je n'avais ressenti la magie de mon sang comme cela.

De minuscules particules de pouvoir brûlaient encore mes entrailles, les restes de l'épée de Roland. Mon corps les absorbait un à un. Son sang se mélangeait au mien, libérant son pouvoir et m'ancrant dans la vie et dans la douleur. Je demeurais inerte pour préserver le peu de forces et de magie qui me restaient.

Je psalmodiais, bougeant à peine les lèvres, tentant de pousser mon corps à la régénération. Il n'obéissait pas, mais j'insistais.

Je refusais d'abandonner et de mourir.

Au moins la douleur s'était suffisamment atténuée pour que je ne pleure plus.

Loin au-dessus de moi, les ombres enveloppaient un plafond doré. La splendeur sculptée des murs plongeait sans accroc jusqu'au sol carrelé couvert de coussins éclatants de soie et de velours. Nataraja, le grand patron du Peuple à Atlanta, s'était efforcé de meubler ses appartements de la même manière, la grande salle au-dessus du Casino ne soutenait pas la comparaison.

Toute la richesse de Nataraja n'aurait pu lui permettre de s'offrir un seul panneau de ces murs dorés.

Je me demandai si l'idée de décorer son intérieur ainsi ne lui était pas venue en visitant un vimana. L'association du Peuple et des Rakshasas devait dater.

Près de moi, le Diamant Loup brillait sur un piédestal de métal. Les deux trophées de la puissance des Rakshasas, la gemme et moi.

Où est ta malédiction, maintenant, satané caillou ?

Un bourdonnement régulier rythmait mes pensées : les propulseurs du vimana. J'avais perdu connaissance pendant le vol.

J'avais repris conscience quand nous avions atterri sur le balcon du palais volant, posé dans une jungle luxuriante.

Maintenant, ni vivante ni morte, j'étais enfermée comme un canari dans une cage suspendue à un mètre du sol.

Mart était vautré dans les coussins en dessous. Il avait échangé son costume de rat d'hôtel noir contre un vêtement turquoise et fluide qui laissait ses épaules et ses bras nus. Trois femmes s'agitaient autour de lui comme des colibris multicolores.

L'une lui lavait les pieds. Une autre lui brossait les cheveux. La troisième tenait son verre. D'autres Rakshasas étaient assis le long des murs, à distance respectable de lui, un mélange dépareillé de monstres et d'humains dans des vêtements de couleurs vives.

Certains allaient et d'autres venaient par les entrées voûtées de l'immense salle.

Mart fixait sur moi ses yeux bleus, deux gemmes sans merci, il écarta les femmes et s'approcha de la cage. Je cessai de psalmodier et restai inerte, comme une poupée de chiffon. J'avais encore assez de force pour le prendre à la gorge et lui briser le cou à la seconde où il ouvrirait la cage. Ses doigts s'agitèrent, Livie apparut dans mon champ de vision. Autant le teint de Mart était ambré, autant le visage de Livie était pâle.

Mart s'exprima sur un timbre mélodieux que hachait des gutturales.

— Il dit que, si tu vis, tu le serviras. Si tu meurs, il se nourrira de la chair sur tes os, traduisit Livie.

S'ils me bouffaient, ils deviendraient plus puissants.

Comment me sortir de ce cauchemar ? Je rêvais d'un mot de pouvoir pour la combustion spontanée.

Le regard de Mart s'attardait sur moi. Il continua :

— Il veut savoir si vous comprenez ce qu'il dit.

Il fallait que je survive. Il ne me laissait pas le choix.

— Comprenez-vous ?

Connard arrogant ! Une minuscule ondulation traversa la mare de mon sang. Aucun d'eux ne la remarqua.

Ma voix était un murmure rauque.

— D'abord, je tuerai Cesare. Après, je le tuerai lui.

Livie hésita.

– Dis-le-lui !

Un seul mot brusque s'échappa des lèvres de Mart. Livie sursauta comme si on l'avait fouettée et traduisit.

Mart sourit, révélant des dents parfaites, et retourna s'écrouler dans les coussins.

J'inhalai les vapeurs dégagées par mon sang. Ma vision devint floue, s'éclaircit un instant et retourna au brouillard. Il ne subsistait que la douleur lancinante dans mon ventre, le sang étalé devant moi et mes psalmodier silencieuses.

Une forme imposante traversa la pièce. Cesare. Toujours sous sa forme humaine. Les serpents grouillaient sur son corps.

Il portait un gobelet d'or.

Il s'arrêta près de mes barreaux et dit quelque chose à Mart.

Il allait boire mon sang. Cela le rendrait plus fort. Mon sang allait nourrir la créature qui avait tenté d'assassiner Derek.

Je ne crois pas.

Cesare passa la main entre les barreaux et écopa mon sang avec son gobelet. Connard. La colère montait, fouaillait mes sens. Mes doigts tremblaient.

Une fine ligne de magie se dessina entre moi et le sang dans la coupe. Je sentais chaque goutte qu'il avait prélevée.

Il porta le gobelet à ses lèvres.

Non ! C'est à moi !

La rage explosa. Je me plongeai dans le sang, lui ordonnant de se comporter comme un membre.

Les yeux de Cesare saillirent. Il essaya d'agripper le flot rouge soudain devenu solide dans sa bouche, gémissant comme si on lui avait coupé la langue. *Eh oui, enfoiré de fils de pute !* Je libérerai encore plus de pouvoir dans le sang. Cela faisait mal, mais je m'en foutais.

De fines aiguilles rouges percèrent le visage de Cesare, crevant son œil gauche, ses lèvres, son nez, sa gorge. Il hurla, son œil se vidait à flots.

Ma revanche pour Derek. Profite, *zaraza*² (*).

Je liquéfiai le sang. Les aiguilles disparurent puis jaillirent de

² Infection, pourriture en Russe

nouveau. Cesare se contorsionna, hurlant, s'arrachant des lambeaux du visage. Les Rakshasas se précipitaient, quelqu'un cria. Je détestai l'idée de m'interrompre. Je voulais que cela dure comme ce qu'il avait fait à Derek, mais ils ne me laisseraient pas faire. Je fluidifiai une fois de plus le sang et le transformai en pointes que je tordis comme des clous avant de les inonder de magie pure. Une lame de sang sortit de la gorge de Cesare.

Elle lui dessina un col écarlate et profond autour du cou, avant de se transformer en poussière noire, quand je l'abandonnai, sa magie épuisée.

Roland avait le pouvoir de solidifier et de contrôler son sang.

Maintenant, moi aussi.

La tête de Cesare se détacha de ses épaules et roula sur le sol. Du sang gargouillait encore au sommet de sa colonne vertébrale. Son corps bascula vers l'arrière et s'affala dans un bruit de tonnerre. Mart était derrière lui, il prononça quelques mots à l'intention de Livie et rit. Elle se lécha les lèvres avant de traduire :

– Il dit que tu viens de prouver ton utilité.

Le temps s'écoulait si lentement. Les Rakshasas se déplaçaient dans la pièce. Je psalmodiai silencieusement, encourageant mon corps à guérir, mes lèvres gercées et ensanglantées répétant les mots encore et encore, mais le puissant courant de magie à l'intérieur de moi s'était étréci jusqu'à n'être plus qu'un mince filet. Il restait là, faible et inutile comme un mouchoir détrempé, et refusait de réagir. Et pourtant, j'essayai.

Des doigts froids touchèrent ma main. Livie. Ses yeux étaient immenses quand elle se pencha vers moi. Des larmes mouillaient ses joues.

– Je suis désolée, murmura-t-elle. Je suis tellement désolée de vous avoir tous entraînés là-dedans.

– Ce n'est pas ta faute.

Une grimace tordit son visage. Elle glissa un morceau de métal dans ma paume.

Quelqu'un feula. Livie s'éloigna immédiatement de la cage.

Elle m'avait donné un couteau.

Elle essayait de m'aider. Quand je partirais, je ne serais pas totalement seule.

L'obscurité empiétait sur les bords de mon champ visuel. Elle croissait lentement mais régulièrement. La douleur reculait derrière un mur d'engourdissement. Toujours là, toujours présente, mais plus aussi terriblement cuisante. J'étais en train de mourir.

J'attendais que mon existence se dévide devant mes yeux, mais elle n'en fit rien. La salle caverneuse brillait de lustre métallique.

Je regardais le feu s'évaser et se fracturer dans les profondeurs du Diamant Loup. Mes lèvres bougeaient doucement, formant toujours les psalmodies régénératrices. J'aurais déjà dû être morte.

Mon entêtement et le sang de Roland me maintenaient en vie, mais ma volonté allait en s'affaiblissant et je claquerais.

J'avais toujours pensé que ma vie s'achèverait lors d'une bataille ou lors d'une rixe dans une ruelle. Mais pas comme ça. Pas dans une cage dorée prête à servir de viande pour un groupe de monstres.

Au moins, Curran vivrait, Derek aussi, et Andrea, et Jim... Si c'était à refaire, je ne changerais rien. Je voulais juste... Je souhaitais avoir plus de temps.

L'obscurité grandissait. Peut-être était-il temps d'abdiquer ? J'étais tellement fatiguée de souffrir.

Un tapage éclata parmi les Rakshasas. Ils couraient dans tous les sens. Mart jaillit de ses coussins et commença à aboyer des ordres. Un groupe de Rakshasas surgit de la porte voûtée, brandissant des armes bizarres. Mon faible cœur battit plus vite.

Impossible.

D'autres Rakshasas s'empressaient. Alors je l'entendis, le rugissement bas, roulant comme un tonnerre lointain, feulant sa rage.

Curran !

C'était une hallucination. Il ne pouvait pas être ici. J'entendais les pulsations des propulseurs, nous étions toujours en l'air.

Le rugissement fit de nouveau trembler le vimana, plus près cette fois.

Une vague de Rakshasas hérissés d'armes reflua. Un corps déchiqueté vola par l'une des entrées. Livie courut se cacher derrière ma cage.

La marée de monstres se rassembla et chargea. Ils s'écrasèrent, luttèrent et reculèrent, ensanglantés. Curran apparut.

Il était en forme guerrière. Énorme, sa fourrure grise tachée de sang, il rugit de nouveau et les Rakshasas reculèrent devant sa fureur. Il les traversa, les balayant comme des soldats de plomb.

Des hurlements retentirent tandis que des membres étaient arrachés, des os brisés et que le sang jaillissait en fontaines.

Il était venu pour moi. Je ne pouvais pas le croire.

Il était venu pour moi. Dans un palais volant abritant des milliers de Rakshasas surarmés au milieu d'une jungle magique.

O homme stupide, crétin, idiot ! Quel était le putain d'intérêt de le sauver si c'était pour le voir risquer encore sa vie ? Derrière Curran, hirsute de fourrure sombre, Mahon, l'ours d'Atlanta, prit la pièce à l'abordage, écrasant de ses pattes géantes les crânes qui se trouvaient sur son chemin.

Une créature se glissa dans l'ouverture pratiquée par Mahon, toute en muscles noueux, couleur sable tacheté de brun. Ses mains étaient armées de griffes noires. Des crocs jaillissaient de ses mâchoires rondes. Elle était grotesque et terrifiante. La bête se laissa aller à un lugubre ricanement de hyène. Les poils de ma nuque se dressèrent.

Curran se frayait un passage à coups de griffes. Coupures et blessures couvraient sa carcasse. Il saignait, mais il ne s'arrêtait pas, imparable dans sa fureur et toujours rugissant. Son rugissement frappait les sens comme la foudre, pénétrant jusqu'à la moelle. Les Rakshasas étaient trop nombreux. Sa seule chance était de les terroriser, mais, tôt ou tard, ils comprendraient qu'ils étaient deux cents contre trois.

Mart se positionna entre ma cage et Curran, l'épée en main.

Les autres Rakshasas s'écartèrent, mais Curran ne s'en aperçut qu'à peine. Il se jeta sur Mart.

Les lames étincelèrent. Mart bondit et trancha profondément dans le dos de Curran. Ignorant la douleur, le Seigneur des Bêtes

fouetta Mart de ses griffes, déchirant ses vêtements. Le sang perla sur la peau dorée de Mart. Puis les épées s'entrechoquèrent, les griffes déchirèrent, les crocs claquèrent. Mart enfonça son épée courte dans le flanc de Curran, qui gronda de douleur, se libéra, se laissa choir, faucha les jambes du Rakshasa et le cueillit d'un coup de poing au visage qui le projeta à travers la salle. Mart roula pour se relever. Curran le poursuivit.

Mart tournoyait comme un derviche. Ses lames étaient devenues un tourbillon mortel. Curran se jeta dedans et les coupures fleurirent sur sa fourrure. Quand il l'agrippa, le Rakshasa bondit, volant au-dessus des autres combattants.

Curran se tendit. Les muscles titanesques de ses jambes se contractèrent comme des ressorts. Il se propulsa. Ses griffes accrochèrent Mart, crochetant sa jambe. Mart se débattit pour voler plus haut, mais Curran tint bon, arrachant des lambeaux de chair tout en grimpant le long du Rakshasa. La bouche léonine s'ouvrit et mordit dans le flanc de son adversaire. Ils tombèrent comme un seul bloc de pierre et s'écrasèrent sur le sol à quelques mètres de moi. Mart se déroba, glissant dans son propre sang.

Son regard se riva sur le Diamant Loup. Il se jeta et ses doigts ensanglantés attrapèrent la topaze. Il recula et se cogna dans ma cage. Je passai mes bras entre les barreaux et lui plantai le couteau de Livie dans la carotide. La mare de mon sang frémit, obéissant à ma volonté, et mordit son dos d'une centaine de piques.

La gemme glissa de ses doigts.

Je fermai mes bras autour de son cou, tentant de l'étouffer, mais je n'en avais pas la force.

Curran ramassa le Diamant Loup et le lui écrasa sur le nez.

Le Rakshasa hurla.

Curran le martela, frappant de la gemme encore et encore.

Le sang volait dans tous les sens. Les coups transformaient le visage parfait de Mart en pulpe sanglante. L'épée glissa de ses doigts. Curran frappa pour la dernière fois et l'arracha de la cage, brisant mes piques de sang qui se désagréèrent en poussière noire. Il tordit le cou de Mart, cassant net la colonne vertébrale et, dans un rugissement assourdissant, exhiba aux Rakshasas le corps sans vie

qu'il secouait triomphalement.

Ils s'enfuirent par les portes voûtées, se bousculant, se marchant les uns sur les autres dans leur hâte de disparaître.

Curran écarta les barreaux de la cage.

— Débile suicidaire, dis-je d'une voix rauque. Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je te rends la pareille, siffla-t-il.

Il me tira de la cage et vit la blessure à mon ventre. La forme guerrière quitta brusquement son visage. Il me pressa contre sa poitrine.

— Reste avec moi.

— Où irais-je, Ta Majesté ?

Ma tête tournait.

Derrière nous, la plus grande des bêtes cauchemardesques ramassa une Livie pétrifiée.

— Sois tranquille, lui dit le monstre. Tante B te tient.

À l'autre bout de la pièce, quelqu'un luttait contre le courant des Rakshasas en fuite, une épée étincelante à bout de bras.

Hugh d'Ambray avec Nick sur ses talons. En nous apercevant, il cria quelque chose que nous ne comprîmes pas.

— Qu'est-ce qu'il fout ici ? gronda Curran.

— C'est le chef de guerre de Roland. Il est là pour moi.

Ou, plus précisément, pour celle qui avait brisé la lame de son maître.

— Pas de chance. Tu es à moi.

Curran se retourna et courut, m'emportant dans ses bras.

Hugh hurla, mais le courant de Rakshasas en fuite le rejetait de la salle.

Je me sentais bercée par Curran tandis qu'il traversait le vimana ventre à terre. D'autres se joignirent à nous, tous pourvus de fourrure. Je ne pouvais plus distinguer les visages. Je me reposai dans les bras du Seigneur des Bêtes, à moitié aveugle.

Chaque secousse déchirait ma colonne de douleur. Une douce obscurité tentait de m'engouffrer.

— Reste avec moi, bébé.

— Oui.

C'était un rêve ou un cauchemar, je ne savais plus. Mais je restai avec lui tout le temps, même quand le vimana tangua, même quand il bondit hors du palais volant et que je vis celui-ci s'écraser derrière nous dans les collines vertes. Je restai avec lui pendant toute la course folle dans la jungle. Les dernières choses dont je me souviens furent les ruines de pierre et le visage de Doolittle.

Épilogue

Je rêvais que Curran feulait :

— Répare-la !

Doolittle lui répliquait qu'il n'était pas un dieu et qu'il ne pouvait pas en faire plus. Je rêvais de Julie pleurant près de mon lit, de Jim assis pas loin et d'Andrea qui me racontait une histoire frustrante tant elle était compliquée. Les bruits se mélangeaient dans ma tête jusqu'à ce que je n'en puisse plus.

— Pourriez-vous tous la fermer, s'il vous plaît ?

Je clignai des yeux et vis Curran.

— Hé ! dit-il.

— Hé ! (Je souris. Il était vivant. J'étais vivante.) Je disais aux gens dans ma tête de la fermer.

— Ils ont des médicaments pour ça.

— Je n'ai probablement pas les moyens.

Il caressa ma joue.

— Tu es venu pour moi, murmurai-je.

— Toujours, me dit-il.

— Tu es vraiment stupide. Tu veux te débarrasser de la vie ?

— Je reste sur la brèche. Assurer ta sécurité me maintient en forme.

Il se pencha et m'embrassa doucement sur les lèvres. Je me tendis vers lui, il me serra un long moment. Je fermai les yeux, souriant du simple plaisir de sa peau contre la mienne. Puis mes bras devinrent trop lourds. Avec douceur, il me reposa sur l'oreiller et sortit. Je me mis en boule sous la couverture, au chaud, en sécurité, parfaitement heureuse, et je me rendormis.

La torture commença au matin, avec Doolittle qui levait trois doigts devant mes yeux.

— Combien de doigts ?

- Onze.
- Merci, mon Dieu ! dit-il, je commençai à m'inquiéter.
- Où est Sa Majesté des Fourrures ?
- Elle est partie hier soir.

Je luttai contre une boule d'émotions : le regret de ne pas le voir, le soulagement qu'il soit parti, le bonheur qu'il soit suffisamment en forme pour marcher. Il n'y avait vraiment aucun espoir pour moi.

Doolittle soupira.

– Dois-je te dire les choses habituelles ? Où tu es, comment tu vas, comment tu es arrivée ici...

Je le dévisageai.

– Doc, il faut qu'on arrête de se voir comme ça.

Une grimace amère traversa son visage.

– Tu prêches un converti.

Jim fut mon premier visiteur de la journée, juste après qu'on m'eut palpée percée d'aiguilles, qu'on eut pris ma température et qu'on m'eut fait regretter de m'être réveillée. Jim entra et s'installa calmement à côté de moi, tout entier chef de la sécurité plutôt que partenaire occasionnel et grincheux. Il me regarda avec une expression solennelle et dit :

– Nous nous occuperons de toi.

– Merci.

Je ne pouvais pas supporter plus d'attentions pour l'instant.

Les soins de Doolittle m'avaient épuisée.

Jim hocha étrangement la tête et me laissa. C'était vraiment bizarre.

Puis vint Julie qui rampa sur le lit et m'écouta avec un visage douloureux pendant que je lui passai un savon pour avoir libéré Curran trop tôt.

Je n'avais pas fini mon sermon quand Derek se pointa.

– Comment va Livie ?

– Elle est partie, dit-il. Elle m'a remercié, mais elle ne pouvait pas rester.

– Je suis désolée, dis-je.

– Moi pas, dit Julie.

– Je ne m’attendais pas qu’elle reste, dit Derek.

Son visage était un masque de pierre et sa voix était dépourvue de la moindre émotion. Malgré tout, il avait dû croire qu’elle l’aimait.

– Je n’étais que son bon de sortie, rien d’autre. Ça me va. Et puis, les choses ont changé.

Il désignait son visage.

Julie descendit du lit.

– Pour ton information, je m’en fous.

Elle s’enfuit. Derek était interloqué.

– De quoi elle parle ?

Ma gosse avait un énorme faible pour mon acolyte adolescent loup-garou. Pourquoi moi ? Pourquoi ? Qu’avais-je donc fait à qui que ce soit ?

Je tirai les couvertures sous mon menton.

– Ton visage, Derek. Elle se fout de ce à quoi tu ressembles. Va comprendre.

Je m’endormis sans m’en rendre compte.

Quand je m’éveillai de nouveau, Andrea entra et poussa Doolittle dehors. Elle tira une chaise.

– Où suis-je et comment suis-je arrivée ici ? Demandai-je.

Doolittle avait proposé de m’en informer, mais je savais que la version d’Andrea serait dépourvue de sermon.

– Tu es dans la maison sûre de Jim, dit-elle. Après que les Rakshasas t’ont enlevée, Curran a pété un câble. Il a fait sortir tous les Changeformes de l’Arène...

– Il n’y avait pas que nous. Mahon et Tante B...

– Oui, ils étaient dans la foule. Ils pensaient que les Rakshasas étaient prêts à un grand final. Ne m’interromps pas. On a suivi Jim dans Unicorn jusqu’à la jungle, puis le vimana jusqu’à ce qu’il atterrisse – ce putain de truc atterrit toutes les deux heures, j’imagine que c’est pour reposer les propulseurs ou un truc du même acabit. On l’a pris d’assaut. Je ne sais pas ce qui s’est passé ensuite. J’étais avec le groupe qui a détruit le moteur. Quand j’ai revu Curran, tu étais dans ses bras et tu avais l’air en très mauvais état.

– OK.

C'était à peu près ce que je m'étais figuré.

Andrea me regardait durement, elle baissa la voix.

– Tu as brisé l'Étoile Écarlate.

Merde. Je ne pensais pas qu'elle reconnaîtrait l'épée.

– Hein ?

– Ne me prends pas pour une idiote. J'ai presque obtenu mon niveau de Maître d'Armes. (Andrea fronça les sourcils.) J'ai reçu tous les briefings de sécurité. Si ce n'était Ted, je serais déjà officier Chevalier. Je sais ce dont est capable cette épée.

– Tu l'as dit aux autres ?

– Oui. (Et elle n'en avait pas l'air désolée.) Je leur ai dit comment elle fonctionnait et que, sans toi, nous serions tous sur la table à manger des Rakshasas.

– J'aurais préféré que tu t'abstiennes.

– Ce n'est pas le propos. Tu l'as brisée en morceaux. Elle avait été forgée du sang de Roland, tu l'as enduite du tien et tu l'as cassée. S'il te plaît, Kate, ne me prends pas pour une idiote.

Elle avait ajouté deux et deux. Seul un parent de Roland pouvait désintégrer l'épée de Roland.

– Fille ? demanda-t-elle.

Ce n'était pas comme si je pouvais mentir.

– Ouais.

Elle pâlit.

– Je croyais qu'il refusait de procréer.

– Il a fait exception pour ma mère.

– Elle est encore en vie ?

– Il l'a tuée.

Andrea se frotta le visage.

– Curran est au courant ?

– Personne n'est au courant, dis-je.

Tu es ma meilleure amie. La seule que j'aie. S'il te plaît, ne me force pas à te tuer.

Elle inspira profondément.

– D'accord, dit-elle. C'est mieux que personne ne le sache.

Je respirai.

– C’est ridicule ! grognai-je.

– Ferme-la. (Andrea glissa la clé dans la serrure et ouvrit la porte de son appartement.) Tu restes avec moi. Ce n’est que pour quelques jours. J’ai promis à Doolittle que je m’occuperais de toi ce week-end. Je suis supposée t’empêcher de « prendre un château d’assaut ».

C’était ça ou passer encore quarante-huit heures sous le regard de Doolittle. C’était le meilleur mage médical que j’ai rencontré. Il était bon et doux, bref c’était un bien meilleur être humain que moi. Mais plus on restait à sa charge, plus son côté mère poule s’accroissait. Il me nourrirait à la cuiller, si je le laissais faire. Être sous la responsabilité d’Andrea était un moindre mal.

– Tu aurais dû conserver les fleurs, dit-elle en traversant l’appartement.

– Elles venaient de Saiman.

Fidèle à son *modus operandi*, Saiman m’avait envoyé des roses blanches, avec un mot de remerciements laissé sur le seuil de la maison de Jim, dont il n’était pas censé connaître l’existence.

Jim avait failli faire une crise d’apoplexie. La note disait que Sophia, la productrice du spectacle, avait confessé avoir fourni les fragments du Diamant Loup aux Rakshasas. Apparemment, elle avait employé plusieurs hommes de paille et misé de fortes sommes sur la victoire des Rakshasas, quand ils étaient encore inconnus et que les enjeux leur étaient défavorables. Saiman ne mentionnait pas ce qu’elle était devenue. Le connaissant, ce ne devait pas être plaisant.

Andrea se figea à l’entrée de la salle à manger. Elle se tenait comme une statue, la bouche grande ouverte. Le sac glissa de son épaule et s’écrasa sur le sol.

Un truc énorme pendait au plafond. Ce n’était pas exactement un lustre et pas vraiment un mobile. C’était un truc fin de deux mètres de hauteur, un arbre de Noël tordu composé de fil de cuivre et couronné de l’œuvre de Lorna Sterling, les livres de un à huit, placés comme un ventilateur de plafonnier. Sous les livres, plusieurs niveaux de branches irradiaient dans tous les sens,

supportant des dizaines d'ornements de cristal délicats suspendus à de minuscules chaînes dorées qui tintinnabulaient en se heurtant. Chaque ornement était décoré d'un ruban, et chacun arborait un morceau de tissu : blanc, rose pastel, bleu...

Comme dans un rêve, Andrea tendit la main et décrocha un des ornements. Il s'ouvrit dans sa main. Elle en tira le tissu pêche, le déroula et souleva un string.

Je clignai des yeux.

Elle le regardait, muette, et secouait le string devant moi, ses yeux écarquillés comme des soucoupes.

— Je vais y aller maintenant, dis-je, et je m'enfuis.

Doolittle n'en entendrait jamais parler.

Au moins, je savais où Raphaël avait disparu pendant les Jeux de Minuit.

Je chevauchai la monture de la Meute jusqu'à mon appartement. Je ne tombai pas, mais cela exigea un effort héroïque de volonté. L'absence d'une foule fervente prête à m'accueillir avec des fleurs et des médailles devant ma porte fut une déception.

Je passai chez le concierge récupérer la nouvelle clé, grimpai jusqu'à mon appartement et étudiai la nouvelle serrure. Grosse, métallique et brillante. Pas une égratignure. Même la clé avait une drôle de rainure. Pratiquement impossible à crocheter.

Prends ça, Ta Majesté !

Je déverrouillai la porte, entrai et la refermai derrière moi. Je me débarrassai de mes chaussures, grimaçant à la légère douleur dans mon ventre. Il faudrait du temps avant que la blessure guérisse totalement. Au moins, je ne saignais plus.

La tension me quitta. Demain, je m'inquiéterais de Hugh d'Ambray, d'Andrea et de Roland, mais, à cet instant, j'étais juste heureuse. J'étais chez moi. Mon appartement, mes odeurs, mon tapis familial sous mes pieds, ma cuisine, mon Curran sur une chaise dans ma cuisine... Attendez une minute...

— Toi !

Je regardai le verrou, je regardai Curran. Tant pis pour la serrure à l'épreuve du crochetage.

Il termina calmement d'écrire quelque chose sur un morceau de

papier, se leva et s'approcha de moi. Mon cœur battait trop vite.

De petites étincelles d'or riaient dans ses yeux gris. Il me tendit le bout de papier et sourit.

— Je suis impatient.

Je le regardai comme une idiote.

Il inhala mon odeur et s'en fut. Je lus le mot.

« Je serai occupé pendant les prochaines huit semaines, disons que ce sera le 15 novembre. »

MENU

Je veux de l'agneau ou du gibier. Des pommes de terre avec du beurre miellé. Des épis de maïs. Des petits pains. Et une tarte aux pommes comme celle que tu avais faite. Je l'ai vraiment aimée. Je la veux avec de la glace à la vanille.

Tu me dois un dîner nue, mais je ne suis pas un monstre, donc, si tu le souhaites, tu peux porter un soutien-gorge et une culotte. La bleue avec le petit nœud ce serait bien.

*Curran
Seigneur des Bêtes d'Atlanta."*

Fin du Tome 3